LA MOTHE LE VAYER

De la patrie et des étrangers

et autres petits traités sceptiques



Présentation de Philippe-Joseph Salazar

Desjonquères

FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER

DE LA PATRIE ET DES ÉTRANGERS

ET AUTRES PETITS TRAITÉS SCEPTIQUES

Édition présentée, établie et annotée
Par Philippe-Joseph SALAZAR

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National du Livre

ÉDITIONS DESJONQUÈRES

L’édition de 1756 a servi à l’établissement du présent texte.

2003

Version numérisée, revue et corrigée.

ISBN 2-84321-060-7

L'AMERTUME DU THYM ET LA DOUCEUR DU MIEL, LA MOTHE LE VAYER ÉCRIVAIN SCEPTIQUE.

François de La Mothe Le Vayer (1588-1672)[1], au jugement de ses compatriotes et de ses contemporains, était le « Plutarque de la France » (l'expression est de Gabriel Naudé). Guez de Balzac et Chapelain, ses rivaux à bien des égards[2], ruminaient avec envie une épithète et une réputation qui auraient dû assurer au précepteur de Louis XIV et de Monsieur une place définitive dans ce qu'outre-Atlantique on appelait encore récemment le « canon » des grands auteurs. La postérité a en voulu autrement. La Mothe Le Vayer est rentré dans les rangs des « mineurs » ou des laissés pour compte de ce Grand Siècle dont il fut toutefois un des plus brillants ornements. La publication, même partielle, de ses *Petits Traités* veut réparer cette injustice[3].

Le « cas La Mothe Le Vayer » mérite un arrêt sur image. Voici ce qu'en dit Sainte-Beuve au milieu du XIXe siècle :

> « Il y avait des incrédules du temps de Pascal ; le seizième siècle en avait engendré un assez grand nombre, surtout parmi les classes lettrées ; c'étaient des païens, plus ou moins sceptiques, dont Montaigne est pour nous le type le plus gracieux, et dont nous voyons se continuer la race dans Charron, La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé. Mais ces hommes de doute et d'érudition, ou bien les libertins simplement gens d'esprit et du monde, comme Théophile ou Des Barreaux, prenaient les choses peu à cœur ; soit qu'ils persévérassent dans leur incrédulité ou qu'ils se convertissent à l'heure de la mort, on ne sent en aucun d'eux cette inquiétude profonde qui atteste une nature morale d'un ordre élevé et une nature intellectuelle marquée du sceau de l'Ange ; ce ne sont pas, en un mot, des natures royales, pour parler comme Platon. Pascal, lui, est de cette race première et glorieuse »[4].

Si La Mothe Le Vayer avait pu, comme le coq pythagoricien de Lucien de Samosate qu'il invoque souvent[5], se réincarner en feuilletonniste du Second Empire, il aurait envoyé

---

[1] Sur l'homme et sa carrière se reporter aux *Repères chronologiques*, ci-dessous.
[2] Voir le joli texte de Normand Doiron, « Orasius, Phyllarque et Narcisse », *Littératures classiques*, *Fortunes de Guez de Balzac,* sous la dir. de Bernard Beugnot, 33, printemps 1998, pp. 67-77.
[3] Voir la *Note sur l'édition*, ci-dessous, pour les détails d'édition et le choix des *Traités* retenus.
[4] Sainte-Beuve, « Pensées de Pascal », in C*auseries du Lundi*, Paris, Garnier, sd, V, p. 526.
[5] Lucien de Samosate (voir par exemple *De l'amitié*, ci-dessous) imagine qu'un coq est, entre autres états d'âme, une réincarnation de Pythagore.

Sainte-Beuve, l'auteur de ces lignes, sur son fumier avec l'avis de se taire durant cinq ans, et l'injonction de revenir, vers 2004, sous la forme d'un vers de terre. Mais, à vrai dire, ce jugement de Sainte-Beuve est révélateur de la situation de La Mothe Le Vayer dans l'idée que nous nous faisons toujours, en héritiers de la critique du XIXe siècle, des Lettres au XVIIe siècle.

En amont de Sainte-Beuve, l'image de l'auteur des *Petits traités* avait en effet souffert de cadrages successifs.

Par exemple, en Angleterre et à son époque, La Mothe Le Vayer avait presque immédiatement trouvé un traducteur aussi prestigieux que John Evelyn : *De la liberté et de la servitude* (1643) paraît en anglais à peine six ans après sa parution en France (1649)[6]. Ses ouvrages historiques, dont les *Petits traités* portent la trace, jouïront de la plus longue postérité, en Hollande également, avec des traductions en anglais ou en latin (1678, 1708, 1716 et 1733)[7]. Sur la fin du XVIIIe siècle, écrivant entre le choc de la Révolution américaine et les premières alarmes de la Grande Révolution, Edward Gibbon se tounera encore vers La Mothe Le Vayer : l'auteur du *Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1788) verra en lui une de ces autorités pour justifier, et alimenter, sa formidable machine « philosophique » lancée contre le christianisme primitif et ses effets ravageurs sur les institutions et la culture antiques pour lesquelles il éprouve, comme son prédécesseur français, une forte prédilection. Le voltairien « écrasons l'infâme ! » entendons, le fondamentalisme religieux, Gibbon et avant lui La Mothe Le Vayer en ont récité la litanie. Aux yeux de Gibbon l'historien, La Mothe Le Vayer est aussi le perspicace critique de la méthode historique ; il n'est pas seulement, en avant-garde du camp des Philosophes, l'auteur probablement athée de *De la vertu des Payens* (1642 et 1647).

Toutefois, sous des climats moins éclairés, La Mothe Le Vayer demeure simplement, mais avec quelle gloire ! le précepteur de Louis XIV : en Italie, les volumes de ses cours pour l'instruction du roi et de Monsieur, paraissent, en italien et en espagnol, en 1672 et 1688, à l'usage du grand monde. Dans ces cultures monarchiques du Sud, moins bouleversées par les Lumières, dans cette Italie bientôt rococo, « Motta Le Vayer » représente, au service de l'exemplaire monarchie française que copient les Bourbons de Naples, le successeur des auteurs de traités d'éducation aristocratique de la Renaissance italienne[8]. Plus au Nord, en Allemagne et au milieu du XVIIIe siècle, c'est plutôt sa satire *Des rares et éminentes qualités des ânes de ce temps* qui reste suffisamment actuelle pour être lue en traduction[9].

---

[6] *Of Liberty and Servitude. Translated out of the French tongue* […] *by Phileleutheros* [c.-à-d. John Evelyn], M. Meighen et G. Bedell, Londres, 1649.

[7] *Notitia Historicorum selectorum […] upon the antient and famous Greek and Latin Historians. Translated, with additions, by W. D['Avenant]*, Oxford, 1678; *Q. Curtii Rufi Alexander Magnus […] Mottevayeri de Curtio dissertatio […]* (3e édition), La Haye, 1708; *The Works of Flavius Josephus [...] Translated by John Court [...] To which are added a dissertation on the writings and credit of Josephus [by F. La Motte le Vayer] […]*, R. Penny et J. Janeway, Londres, 1733; *The Annals and History of Cornelius Tacitus […] Made English by several hands.. With the political Reflections and historical notes of […] La Mothe Le Vayer […]*, 3 vol., J. Nicholson et R. Smith, Londres, 1716, 3 vol.

[8] *Scuola de' prencipi, e de' cavalieri, cioè : la geografia, la rettorica, la morale, l'economica, la politica, la logica, e la fisica ; cauate dall'opere francesi del Sig. Della Motta le Vayer, che le hà distese per istruzione di Luigi XIV […] tradotte nella lingua italiana dall'Abbate Scipione Alerani*, Nicolò Pezzana, Venise, 1677 (de nouveau en 1684) ; *Escuela de Principes, y Cavalleros, esto es la Geografia, Retorica, la Moral, Economica, Politica, Logica, y Fisica […] traducida […] y anadida […] por el P. F. Alonso Manrique*, Thomas Romolo, Palerme, 1688.

[9] *Historisch-moralisch- und satyrisches Gespräch über die seltenen und fürtrefflichen Eigenschaften der Esel dieser Zeit, zwischen Philonius und Paläologus. Aus den Französischen*, Francfort et Leipzig, 1748. Il s'agit du IVe dialogue des *Dialogues d'Orasius Tubero* (vers 1630-1631).

Hélas, en France, vingt ans avant Gibbon, Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV* (1751), s'était rendu l'involontaire témoin d'une désaffection du public mondain pour celui qui avait pourtant osé composer un succulent éloge des *pudenda* à un âge où d'autres, à l'article de la mort, se mettaient à prier[10]. Si Voltaire ne consacre au Plutarque de la France que quelques lignes, il rend cependant un hommage appuyé à celui qui avait déjà fait la battue contre la religion : « Il combattit le premier avec succès cette opinion qui nous sied mal, que notre morale [bref, le catholicisme] vaut mieux que celle de l'antiquité »[11]. Voltaire réglait ainsi la dette des Philosophes envers celui qui sert de relais entre l'esprit philosophique des Lumières et le rationalisme critique et sceptique de la Renaissance. En 1765, Voltaire publiera ses *Idées de La Mothe Le Vayer*, repris aussitôt dans le brûlot, l'*Évangile de la raison*[12]. La Mothe Le Vayer reste symboliquement celui qui, héritier de la bibliothèque de Melle de Gournay, aurait en quelque sorte effleuré du bout des doigts la plume de Montaigne, ou reçu de sa « fille d'alliance » le souffle sceptique du maître[13]. Pour Voltaire, La Mothe Le Vayer touche aux grands ancêtres des Lumières, alors même que son scepticisme semble déjà éteint.

De fait, encore plus près de lui, Pierre Bayle, alors même qu'il le défend et l'explique, nous livre l'opinion moyenne du début des Lumières sur La Mothe Le Vayer : « M. de Vigneul-Marville[14] prétend que les ouvrages de La Mothe Le Vayer *ne sont que des amas de ce qu'il a trouvé de meilleur dans le cours de ses lectures, qu'on lisait autrefois ses sortes de rapsodies, mais qu'elles ne sont plus de notre goût.* Il y a trop de dureté et trop d'injustice dans ce jugement […] [La Mothe Le Vayer] se contentait de confirmer ses pensées par celles des plus excellents auteurs de l'antiquité, ou d'employer des éruditions qui fournissaient des nouvelles vues par l'application qu'il en faisait, et par les conséquences qu'il en tirait »[15]. Paradoxale désaffection.

Pour cerner ce problème, et mieux pénétrer dans l'esprit des *Petits traités*, il faut concevoir que, comparé à Descartes et Pascal ses contemporains, La Mothe Le Vayer faisait trop « XVIe siècle » pour entrer au palmarès littéraire classique, et qu'il faisait trop « XVIe siècle » trop tard. À tout prendre son œuvre, s'il l'avait écrite en latin, l'aurait probablement assuré d'une même désaffection mais tempérée, comme ce sera le cas pour Pierre-Daniel Huet[16], du respect qu'un Sainte-Beuve éprouvait pour ceux qui avaient encore osé, sous Louis XIV, faire œuvre de critique en latin (même si la « critique » ne se concevait alors qu'en latin)[17]. La Mothe Le Vayer a écrit en français des choses érudites.

L'analogie avec Plutarque est ici porteuse d'une explication. Au XVIIe siècle, dans la culture honnête, celle des comédies de Molière où les serviteurs prennent le Plutarque

---

10 Il s'agit de la IVe Journée de l'*Hexaméron rustique*, « De l'Antre des Nymphes » (1670).

11 Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, « Catalogue des écrivains. »

12 Voltaire, *Idées de La Mothe Le Vayer* (1e éd. 1765), *Nouveaux Mélanges philosophiques, historiques, critiques*, VII, 1768 (*Recueil nécessaire*, 1765).

13 Se reporter aux *Repères bibliographiques*, ci-dessous, pour la question du scepticisme.

14 Bonaventure d'Argonne, sous le pseudonyme de M. de Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1700. Le Chartreux Dom Noël-Bonaventure d'Argonne est l'auteur d'une critique d'un autre moraliste, ses *Sentimens critiques sur Les Caractères de Monsieur de La Bruyère*,1701.

15 Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 3e éd., 1720, article Vayer, IV, pp. 2780-6 (K).

16 Les destins de Huet (1630-1721) et de La Mothe Le Vayer sont étonnemment parallèles, tous deux précepteurs royaux, tous deux érudits et mondains, tous deux sceptiques (voir les *Mémoires* de Huet, Toulouse, Société de littératures classiques, 1993 et le volume sous la direction de Suzanne Guellouz, *Pierre-Daniel Huet*, Paris-Seattle-Tübingen, coll. « Biblio 17 », 83, 1994).

17 Voir ainsi Jean Jehasse, *La Renaissance de la critique : l'essor de l'humanisme érudit de 1560 à 1614*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 1976.

des maîtres pour en presser les rabats, dire d'un auteur qu'il est un Plutarque c'est dire qu'il est un compilateur utile à l'éducation. Au XVIIe siècle, on lisait surtout de Plutarque les *Vies parallèles*, un ouvrage qui, aux côtés de *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, donnait en effet aux jeunes gens leur fond de culture générale. Dans la culture savante, dire d'un auteur qu'il est un Plutarque, c'est là un compliment à double tranchant. Plutarque, auteur versatile, ami de Trajan et Hadrien, légataire philosophique qui résistera au temps et aux épreuves, mais aussi écrivain peu original, Plutarque est une référence incontournable. Un personnage des *Colloques* d'Érasme disait déjà qu'il offrirait la meilleure partie de la philosophie médiévale pour ses *Moralia*[18]. De fait Gibbon lui donne du « Vayerus » comme si l'érudition de La Mothe Le Vayer appartenait en fait à une époque révolue, néo-latine, quand Saumaise était Salmasius, l'époque des savants en « us » dont se moque Molière en France et les amis de Pope en Angleterre (la satire de *Martinus Scriblerus*, 1723). La Mothe Le Vayer aurait ainsi commis l'erreur de n'écrire qu'en français et, dans cette langue qu'il manie aussi bien que Descartes, qui souffre parfois du même chantournement « Louis XIII » que celle de Guez de Balzac, mais qui parfois sonne tout aussi moderne que celle d'un Saint-Évremond – l'erreur aussi de n'avoir pas trouvé son « genre ». Ce que les *Petits traités*, lus au XXIe siècle, démentent.

Quel est le genre, au XVIIe siècle, des *Petits Traités* ? Depuis Voltaire, il est en effet entendu que les grands écrivains classiques ont chacun réussit à créer ou re-créer, chacun pour soi, un genre neuf, « unique »[19] : la marque du classique c'est ce geste d'appropriation triomphante, La Fontaine, les fables, La Bruyère les caractères, Boileau les satires. La Mothe Le Vayer a produit une correspondance, il a produit des œuvres savantes, il a composé des traités de rhétorique et de pégagogie (et ce sont ces derniers qui ont eu la plus longue postérité), il a composé ces savoureux *Petits traités* mais, au jugement des lecteurs du XIXe siècle par exemple, il ne s'est pas emparé du genre de la lettre savante ou de celui de l'opuscule. Soit, La Mothe Le Vayer a beaucoup écrit de lettres, mais lorsque Sainte-Beuve veut illustrer les épistoliers de langue française injustement oubliés, à tout prendre du cercle des amis de La Mothe Le Vayer[20], il choisit le médecin Gui Patin et lui consacre une cinquante longues pages dans les *Causeries*[21]: Patin, doyen de la faculté de médecine, a un mérite singulier, être « avide des on dit qui courent », batailler avec le journaliste Renaudot tout en ayant une « bibliothèque de dix mille livres », bref Patin compose ses *Lettres* comme une « médaille de mœurs », c'est un Balzac de la Comédie Humaine, il fait donc partie de cette « branche épistolaire de la littérature française (qui) commence à proprement parler au dix-septième siècle » et qui aide à la formation même de cette littérature. Pas La Mothe Le Vayer, dont on célébrait à son époque-même les cinq recueils épistolaires et les *Petits traités* qui sont en réalité des lettres plus nourries.

De même, La Mothe Le Vayer aurait pu prendre place parmi les Moralistes de l'Âge classique, mais cette place lui est refusée, ou concédée du bout des lèvres. La raison en est, de nouveau, le double jeu de son écriture : les *Petits traités*, dont on va découvrir la hardiesse et la vivacité dans ce volume, nécessitent une lecture ironique, distante, la page tenue à bout de bras, yeux plissés, pour mieux discerner les formules qui, desserties du texte, jettent le même éclat cruel que celles d'un La Rochefoucauld. Par exemple, dans *De la conversation et de la solitude*: « Il n'a a rien de plus pénible que la complaisance de ceux qui s'accordent universellement à tout » ; ou, dans *De la patrie et des étrangers* : « Cessez donc

---

[18] Eusèbe, dans *Le Banquet religieux* (1522).
[19] Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, XXXII.
[20]René Pintard, *Le Libertinage érudit en France dans la première moitié du dix-septième siècle* (réimpression), Genève, Slatkine, 1983.
[21] Sainte-Beuve, « Gui Patin », in *op. cit.*, VIII, (1) pp. 88-109, (Fin) pp. 110-133.

de juger si mal des étrangers, et vous souvenez de cette pensée que la plupart des fleuves sont étrangers dans les terres qu'ils rendent fertiles » ; on encore, dans *De la lecture des livres* : « Ce n'est pas merveille que des gens qui ne peuvent espérer d'être jamais cités prennent en si mauvaise part les citations des autres. » Et puis, à rebours des traits d'épigramme, on trouvera dans ces *Petits traités* des crayons, esquissés dans le ton de La Bruyère, relisons l'entame du *Du sommeil et des songes*.

Mais, à la différence de ces deux moralistes canoniques, et dans le style de la tradition humaniste dont il est issu, celle d'Érasme dont il s'inspire à plus d'une occasion, celle de Jérôme Cardan qu'il nomme son maître à penser, La Mothe Le Vayer tente sans cesse de concilier le fonds commun des Lettres (sacrées et profanes, anciennes et modernes, occidentales et orientales), la culture classique, avec l'inspiration personnelle, la constante pierre de touche de l'expérience privée, et un souci, acharné, d'enquête intellectuelle, cette « Divine Sceptique » dont il est, au XVIIe siècle, le plus affiché des rénovateurs[22]. L'effet recherché ? Ne pas maintenir séparés les uns des autres ses publics : le public savant, ancien ou moderne (celui de l'Académie française dont il est très tôt membre), le public honnête (incarné par son ami Molière dont il défendra le *Tartuffe*), le public galant (celui de l'*Hexaméron rustique* et, par exemple, son ami Guillaume Bautru) et même le public politique (celui de ses livres sur l'Espagne, par exemple). Il eût été pourtant facile à La Mothe Le Vayer de composer, comme Huet, tantôt en latin, tantôt en français, tantôt dans le style de la Critique, avec force notes, tantôt dans celui de la conversation, où la *sprezzatura* impose de feindre la facilité et de cacher sa culture : cette réticence à la feinte donne le sens profond de *Du secret* et de *Du mensonge*. Il écrit en français, toujours, il convoque ses sources toujours, il joue sur toute la gamme de ses lectures, toujours. La Mothe Le Vayer a fait son choix, en action dans les *Petits traités*, celui de ne pas pratiquer l'étanchéité des genres de la prose et de ses publics.

Cette option d'écrivain comportait un risque majeur, dont *De la lecture* ou *Des adversités* se font l'écho : passer pour un pédant chez les lecteurs mondains, pour un faiseur chez les savants, pour un intempestif aux yeux des politiques. Ce n'est pourtant rien de cela qu'on lui reprochera. Le risque était autrement plus grave : renoncer à faire du neuf pour mieux développer un style, un style d'écrivain sceptique. À l'époque le coup porta et Descartes ne s'y trompa guère : ce « méchant livre » disait-il, en parlant des *Dialogues d'Orasius Tubero* (publiés sous un faux nom, sous une fausse date, chez un faux libraire, dans un pays de bricolage, à trente-cinq exemplaires) ; Descartes qui, pourtant, savait que l'on disait la même chose des siens[23]. Les *Petits traités* incarnent ce choix qui est un choix d'écrivain et qui répond à un choix de vie. Sur cette orientation personnelle, il lève le masque dans *De la richesse* : « J'ai roulé un demi-siècle dans cette posture, sans envier, je vous proteste, celle des plus fortunés, aussi exempt d'ambition que d'avarice, et n'ayant autre plus grand dessein que d'achever de même ma carrière. » Aucune fausse modestie dans cette déclaration, car ce demi-siècle il l'aura dévolu à défendre et à illustrer, dans ces livres et dans la manière dont il les conçoit, un sens acéré de l'autonomie intellectuelle par la mise en œuvre d'un choix d'écrivain que les *Petits traités* mettent manifestement en lumière.

---

[22] Sur la question du scepticisme de La Mothe Le Vayer, je me permets de renvoyer à mon livre, *La Divine Sceptique* (voir *Repères bibliographiques*, ci-dessous).

[23] Descartes à Mersenne, lettre 22, 6 mai 1630 : « Pour le meschant livre, je ne vous prie plus de me l'envoyer [suit une analyse de la tactique qui consiste à publier « en cachette »] j'osois espérer que la vérité, expliquée par un esprit médiocre, devoit estre plus forte que le mensonge, fust-il maintenu par les plus habiles gens qui fussent au monde [c.-à-d. La Mothe Le Vayer] » (in Descartes, *Œuvres*, éd. Adam et Tannery, I, pp. 148-149). Identification du livre, cf. Pintard, *op. cit.*

Néanmoins, les *Petits traités* sont le reflet d'un moment stylistique de la culture savante. La Mothe Le Vayer nous fait pénétrer chez les frères Dupuy, dans la bibliothèque royale, dans cette académie humaniste qui nourrit la culture savante, avant l'essor des Académies royales et différemment d'elles[24]. Tout nous incite à imaginer que La Mothe Le Vayer nous livre, recomposée et passée au tamis du scepticisme, une suite d' « enregistrements » sur le vif, de temps forts de cette culture de la conversation amicale et savante. De fait, un auteur auquel il a fréquemment recours, Aulu-Gelle, avait donné à l'Humanisme le modèle délicieux de ses *Noctes atticæ,* ces conversations attiques, ces « symposes » comme dit la Mothe Le Vayer, où bonne chère et bonne culture font bon ménage. Ces *Petits traités*, avant même le plus transparent *Mémorial de quelques conférences* (conversations) *entre des personnes studieuses* (1669), nous ouvrent la porte sur des *Nuits parisiennes* de l'intelligence, un style d'interaction intellectuelle qui disparaîtra avec la génération même de La Mothe Le Vayer et l'essor des institutions d'État. *De l'amitié* en exprime le ressort intime. Si les *Petits traités* affectent cependant d'être des lettres (La Mothe Le Vayer commente un repas, répond à une question, s'inquiète d'un ami), c'est que le genre de la lettre savante ou disons plus simplement, de la lettre d'écrivain, reste ecnore tributaire des modèles épistolaires de la Renaissance. Trouver des sujets originaux n'en est pas l'objet. Avec un lecteur familier en vue, il s'agit d'accorder des lectures, ajuster des citations, orchestrer des références, et proposer une réflexion aimable mais soutenue.

Aux lecteurs, c'est-à-dire ceux à qui le traité-lettre n'est pas destiné, de tirer ces tables gigognes que sont les *Petits traités*, et d'y installer la desserte de leur banquet. L'épistolier y brille de culture mais ce n'est pas pour soûler ses lecteurs et les étourdir, mais pour les inviter à partager une « orgie », comme on disait alors, des mêmes mets intellectuels voire de plus réelles débauches, à la manière des « philosophes à table » — les *Deipnosophistes* d'Athénée qu' il cite si souvent.

Converser, lire une lettre, parcourir un traité en forme de lettre, suivre une « homilie »[25] ou même feindre d'entrer par effraction dans un de ses *Soliloques*, c'est s'asseoir au repas des fêtes de l'esprit. Tous ces textes ont en commun d'être en effet « entre des personnes studieuses », lecteurs qui ont en partage une même communauté d'esprit. Un plaisir de lecteur, celui qu'un lecteur moderne doit s'efforcer de revivre, c'est de reconnaître une source mi-cachée, de jubiler devant un tour nouveau donné à un passage obligé, de vouloir sortir du rayonnage un des cent livres qui, selon La Mothe Le Vayer, suffisent à nous donner accès à la « culture »[26]. Ainsi, faut-il lire *De l'amitié* comme une reprise en virtuose du troisième livre des *Offices* de Cicéron ; ainsi, l'amateur averti goûtera comment La Mothe Le Vayer procède à des modulations sur la trame que lui donne le même Cicéron pour *Du sommeil et des songes* (il s'agit de *De la divination*, II) ; à moins qu'il n'ait voulu récrire, à sa façon, le *Sur les rêves* de Synésios ; le curieux discernera l'utilisation polémique et voilée, au fond de *De la lecture*, des *Stromates* (VI) de Clément d'Alexandrie, sur la question du plagiat littéraire – Clément est, avec Valère-Maxime et Aulu-Gelle, une des âmes sœurs de La Mothe Le Vayer, amateurs de livres et connaisseurs en bonnes lettres, qui discutent en effet des goûts et *Des couleurs*.

Les *Petits traités* sont un théâtre à métamorphoses : l'auteur y pratique le dicton peut-être de Démocrite, un de ses auteurs favoris, que « le monde est un théâtre, vivre c'est y entrer ». La Mothe Le Vayer use de ses lectures comme de personnages de

---

24 Marc Fumaroli, « La conversation », in *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 62, 1994.

25 Sur ce mot, voir *De la conversation et de la solitude* et *Des adversités*.

26 Lettre XIII, « Du moyen de dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement », in *Petits traités en forme de lettres* (1647).

comédie : il se glisse sous le masque de Thémistios, pour parler de tolérance et de liberté de penser ; il met sa voix dans celle d'Ammien Marcellin pour critiquer les abus de pouvoir ; il adopte la robe d'un bonze japonais pour dénoncer les ruses coloniales. Ses allusions, ses lectures, sa « culture », lui servent à monter des scénarios, et à brouiller les pistes de la censure. Certes, les lecteurs de La Mothe Le Vayer éprouvaient moins de difficulté que nous à lire un *Petit traité* et à suivre La Mothe Le Vayer dans ses manipulations et ses tours de passe-passe, à jouïr ainsi des « émerveillements de la raison »[27]; nos « lieux communs » ont changé (et les notes de cette édition font entrevoir la virtuosité de ce genre d'écriture). Ils savaient lire comme on ouvre un emboîtement de poupées russes ; une citation, anodine, recèle un renvoi inattendu, qui livre soudain le sens véritable de la phrase.

Ce jeu de reflets, d'anamorphoses, de miroirs et de renvois fait que, dans chaque *Petit traité*, le thème choisi peu à peu sort de son état brut et, comme un diamant taillé, gagne avec chaque nouvelle facette un peu plus de sa lumière, jusqu'à ce qu'à ce que, au dernier coup de polissoir, le lecteur ne puisse plus décider sous quel angle il brille le plus fort. Tel est l'effet voulu de l'écriture sceptique. Laisser le lecteur jubilant, mais circonspect. Ce qui se nomme : littérature.

De fait, à trop vouloir faire entrer La Mothe Le Vayer dans la suite philosophique du scepticisme[28], on en a oublié qu'il est écrivain avant d'être philosophe, sauf à prendre ce mot dans le sens que lui donne Clément d'Alexandrie (*Stromates*, I) : celui qui pratique les Lettres et n'accepte pas, comme les symposiaques d'Aulu-Gelle, d'autre autorité que celle nourrie des mythes, des Sages, des « successions » philosophiques grecques. Philosophe et sophiste, ces termes sont pratiquement synonymes, ils indiquent que la *sophia* ne souffre pas des dictats de la foi, ou des contraintes de la coutume, ou des vanités de la politique. La Mothe Le Vayer puise abondamment dans les *Vies des Sophistes* de Philostrate, non pas seulement comme dans une encyclopédie d'anecdotes, mais comme pour indiquer que la *sophia*, la sagesse, est une forme libre. Sur chaque thème, La Mothe Le Vayer use en effet de la méthode sceptique (il argumente contre lui-même, il a recours aux modes de suspension du jugement, il avance cent exemples, et laisse son lecteur devant un « à vous de juger » sarcastique[29]) non pas tant pour faire le philosophe, mais comme un Ancien en jouait : pour admirer le miroitement de la raison et s'émerveiller de la dextérité de l'esprit humain à saisir tout, et son contraire. Les *Petits traités* sont les Grandes Eaux d'un Versailles de l'écriture moraliste, chaque texte est un jaillissement qui n'a d'autre fin que soi-même – cette *libido sciendi* que condamnaient les rigoristes, cette « libre pensée » que détestait Descartes[30].

C'est aussi une affirmation des pouvoirs de la littérature, sinon de la raison. En écrivain, il sait que le scepticisme permet d'ouvrir haut les écluses des Lettres, de transformer la langue littéraire en miroir du monde et de ses contradictions. Si les *Petits traités* affichent un art de la lecture qui n'est plus le nôtre, comment ne pas être cependant

---

[27] J'utilise, dans un autre sens, le titre de l'ouvrage de Roger Zuber (Paris, Klincksieck, 1997).

[28] Se reporter aux *Repères bibliographiques*.

[29] De nouveau, je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *La Divine Sceptique*.

[30] Sur le phénomène du libertinage philosophique au XVIIe siècle les sources sont nombreuses. Pour mémoire, outre Pintard évidemment : *Les libertins au XVIIe siècle*, textes choisis et présentés par Antoine Adam et Geneviève van den Bogaert (1e éd. 1964), Paris, Buchet-Chastel, 1986 ; *Libertins du XVIIe siècle. I,* édition établie, présentée et annotée par Jacques Prévot, avec T. Bedouelle et É. Wolff, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 450, 1998 ; *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle* 5, *Les libertins et le masque, simulation et représentation*, 5, 2001.

saisi par la modernité des sujets et la tournure que leur donne La Mothe Le Vayer ? *De la patrie et des étrangers* est « inactuel », c'est-à-dire, précisément, nietzschéennement, actuel. L'art littéraire du scepticisme est là, tout entier. Lire ces *Petits traités* c'est comprendre que l'amertume du thym procure la douceur du miel[31], que notre jubilation de lecture fait son miel des ignominies et des folies qui font l'amertume de la vie. La Mothe Le Vayer émerge de la lecture des *Petits traités* en styliste, en moraliste, en écrivain.

Philippe-Joseph SALAZAR[32]

---

31 *Des adversités*.

32 Je remercie l'Université du Cap du soutien apporté à l'élaboration de ce travail.

NOTE SUR L'ÉDITION

Cette édition choisie est la première édition annotée et commentée des *Opuscules ou Petits Traités*. Dans l'établissement des textes, j'ai suivi l'édition des *Opuscules ou Petits Traités* dans les *Œuvres*, Dresde, Michel Groell, 1756, T. II, 2e partie et T. III, 1ère partie. J'ai parfois consulté les éditions originales (voir ci-dessous, I). Les textes retenus pour ce volume sont soulignés, voir ci-dessous (I). Le titre général de ce recueil est celui du IIIe *Petit traité* (Vol. I).

I. DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES DE L'ÉDITION ORIGINALE DES *OPUSCULES* (CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE)

Opuscules, ou Petits traictez : le Ier, De la Lecture de Platon, et de son éloquence ; le IIe , Du Sommeil et des songes ; le IIIe, De la Patrie et des étrangers ; le IVe, Du Bon et du mauvais usage des récitations ; le Ve, Des Voyages et de la descouverte de nouveaux païs; le VIe, Des Habits et de leurs modes différentes ; le VIIe, Du Secret et de la fidélité, Paris : A. de Sommaville, 1643. In-8°, dédicace et 288 p. Cote BNF R- 40543.

Opuscules, ou Petits traictez : le Ier, De l'Amitié ; le IIe, De l'Action et du repos ; le IIIe , De l'Humilité et de l'orgueil ; le IVe, De la Santé et de la maladie ; le Ve, De la Conversation et de la solitude ; le VIe, Des Richesses et de la pauvreté ; le VIIe, De la Vieillesse. Paris : A. de Sommaville, 1644. In-8°, pièces limin. et 396 p. Cote BNF R- 40544.

Opuscules, ou Petits traictez : le Ier, De la Vie et de la mort ; le IIe, De la Prospérité ; le IIIe, Des Adversitez ; le IVe, De la Noblesse ; le Ve, Des Offences et injures ; le VIe, De la Bonne chère ; le VIIe, De la Lecture des livres et de leur composition. Paris : J. Villery, 1644. In-8°, pièces limin. et 500 p. Cote BNF R- 40545.

Opuscules, ou Petits traittez : le Ier, De la Hardiesse et de la crainte ; le IIe , De l'Ingratitude ; le IIIe, De la Marchandise (Autre titre, retenu: Du Commerce); le IVe, De la Grandeur et petitesse des corps ; le Ve, Des Couleurs ; le VIe, Du Mensonge ; le VIIe, Des Monstres. Paris : A. Courbé, 1647. In-8°, pièces limin. et 384 p. [Autre édition : Paris, A. de Sommaville, 1647. In-16, X-384 p]. Cote BNF R- 40547.

II. PRINCIPES DE CETTE ÉDITION

Le texte et les notes marginales (y compris les abréviations) sont intégralement donnés. Toutefois, dans l'esprit de cette Collection et afin de rendre au texte la fluidité qu' il avait pour un lecteur de l'Âge classique, j'ai dû recourir à un certain nombre de modifications, à savoir :

1. *Mise à jour*. L'orthographe, la ponctuation et les majuscules ont été modernisées. Les rares ajouts et changements sont signalés par des crochets carrés ou par une note. Certains noms propres ont été modernisés avec, si nécessaire, une explication en note. La syntaxe d'époque a été respectée.

2. *Citations*. Les citations en langue vivante n'ont pas été traduites. En ce qui concerne les citations en langue morte faites par La Mothe Le Vayer (abrégé en LMLV) : pour ne pas gêner le fil de la lecture soit elles sont traduites, à leur emplacement même, dans le corps du texte et mises en italique, soit elles sont intégralement reprises en note, entre guillemets et en italique. En d'autres termes, dans leur majorité les citations en grec et en latin sont données en note et remplacées par leur traduction dans le corps du texte, à leur emplacement même (indiqué, en note, par une mention telle que « LMLV cite ici »). Lorsque LMLV traduit lui-même, dans son texte, une phrase en grec ou en latin, on le signale.

Le but recherché est une lecture fluide et plaisante, mais rigoureuse du texte, en français.

Je remercie vivement Monsieur Luigi-Alberto Sanchi d'avoir vérifié ou traduit certaines citations en grec (qui sont signalées).

Pour les citations bibliques, sauf indication contraire, la mention TOB indique la traduction œcuménique de la Bible. Cet anachronisme s'explique par le fait qu'au moment où LMLV écrit, il n'existe pas, dans la France catholique, de traduction intégrale de la Bible avant celle (controversée) dite de Port-Royal (1667 à 1696). LMLV cite dans la Vulgate.

3. *Références*. Les références aux sources citées ou évoquées par LMLV (sauf cas exceptionnel, elles sont notées en marge, le plus souvent en abrégé, selon l'usage typographique du temps) sont élucidées en note selon le code suivant : les références données par LMLV figurent entre « guillemets », la mise à jour entre [crochets carrés]. D'autres explications en note sont en texte libre ou entre parenthèses, et ne sont donc pas de LMLV mais du responsable de l'édition. Les problèmes d'identification sont signalés.

Les textes du XVIe et du XVIIe siècles et les sources anciennes ont été vérifiés dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France (autrement, je le signale) afin de faciliter des recherches. Ici et là je donne une édition moderne. La littérature classique est citée selon l'usage courant des éditions (à quelques exceptions près).

Comme il est ardu, pour cette édition tout au moins, d'identifier l'édition précise de tous les ouvrages consultés par LMLV, qui cite souvent à la volée, on a privilégié les sources d'époque afin de rester au plus près des lectures de l'auteur, et fidèle à son esprit.

Repères chronologiques

Entre parenthèses, les dates d'événements politiques importants.

1588: Naissance de François de La Mothe Le Vayer. Son père, Félix, qui est avocat au Parlement puis substitut des avocats et procureurs généraux, est le voisin de Jacques-Auguste de Thou, au quartier Saint-André des Arts. Le fils deviendra, trente ans plus tard, un habitué de l' « académie putéane ».
1622 : Mariage avec Hélène Blacvod, veuve de Georges Criton, professeur royal d'éloquence grecque (c.-à-d. de langue et littérature grecques).
1623 : Rencontre M[elle] de Gournay, la « fille d'alliance » de Montaigne.
(1624 : Richelieu devient « premier » ministre).
1625 : Succède à la charge paternelle.
1630 : Publie, à 42 ans, son premier ouvrage, les quatre *Dialogues faits à l'imitation des anciens* sous le nom de plume d'Orasius Tubero.
1631 : Publie la suite, les cinq *Dialogues faits à l'imitation des anciens.*
1633 : Publie son *Discours sur la bataille de Lutzen* (où périt Gustave-Adolphe, en novembre 1632). Voyage en Espagne, en Angleterre.
(1634 : Mazarin arrive à Paris comme légat pontifical).
1635 : Voyage en Italie, secrétaire de l'ambassadeur de France à Rome.
(1635 : Fondation de l'Académie française).
1636 : Publie le *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations, et singulièrement entre la française et l'espagnole*, qui participe de la littérature politique relative à l'affrontement des « ennemies héréditaires » (jusqu'au traité des Pyrénées en 1659 et le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse en 1660).
1637 : Dédie à Richelieu son *Petit discours chrétien sur l'immortalité de l'âme*, enfumant les soupçons d'athéisme sucscités par les *Dialogues.*
1638 : Publie ses *Considérations sur l'éloquence française de ce temps*, contre Vaugelas.
1639 : Élu à l'Académie française, à 51 ans. Racine lui succèdera en 1673.
1640 : Publie un programme d'études, *De l'Instruction de Mgr. Le Dauphin*, se mettant ainsi sur les rangs pour le préceptorat du jeune roi (qui a deux ans).
1641 : Publie son *De la vertu des payens*, qui enrage Antoine Arnauld car l'ouvrage est en partie une attaque contre le jansénisme (à la demande de Richelieu) et une défense d'une éthique libérée de la croyance (ce qui lui vaudra son durable succès).
(1642, décembre : Richelieu meurt et La Mothe Le Vayer perd un protecteur).
(1643 : Mort de Louis XIII).
1643 : Publie *De la liberté et de la servitude* où il médite sur carrière, durant une traversée du désert que rien n'annonçait courte. Il a 55 ans.
1645 : Mort de M[elle] de Gournay. Il hérite de la majeure partie de sa bibliothèque, parmi quoi des livres de Montaigne.
1646 : Publie ses *Jugements sur les anciens et principaux historiens grecs et latins dont il nous reste quelques ouvrages*, un ouvrage savant mais qui l'engage dans le débat sur les « leçons de l'Histoire », bref sur l'usage politique qu'on leur attribue.
1643, 1644, 1647 : Publie les volumes I, II et III, IV des *Opuscules ou petits traités*, à un moment charnière de sa carrière.

1647 : Nommé, à 59 ans, précepteur du duc d'Anjou, futur duc d'Orléans, Philippe, qui a 7 ans. Il publie le premier volume des *Petits traités en forme de lettres*, dont le fameux *Du Moyen pour dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement*. Il suivra désormais son jeune élève dans les va-et-vient de la Cour.
(1648 : Traité de Westphalie).
(1648-1649 : Première Fronde, parlementaire ; en janvier 1649 la famille royale s'enfuit à Saint-Germain ; elle ne rentrera, les boulangers de Gonesse la protégeant, qu'en août).
1651 : Entame la publication de son cours d'études royal, par *La Géographie du Prince*, *La Morale du Prince* et *La Rhétorique du Prince.*
(1650-1653 : Deuxième Fronde, des Princes puis alliance des révoltés ; Gaston d'Orléans occupe Paris en février 1651 ; la Cour part et s'installe à Poitiers en avril 1652, puis à Saint-Germain et ne rentre à Paris en qu'octobre 1652).
1652, mai : Prend de fait en charge les études de Louis XIV (entre les âges de 14 et 22 ans), lequel est majeur depuis septembre 1651.
1653, 1654, 1655, 1658 : *L'Économique du Prince*, *La Politique du Prince*, *La Logique du Prince*, *La Physique du Prince*. En 1653, ses *Œuvres* paraissent sous la supervision de son fils
1655 : Mort de sa femme.
1656 : 2e édition de ses *Œuvres.*
1659 : Publie la *Suite des petits traités*, la *Nouvelle suite*, les *Nouveaux petits traités.*
1660 : Publie les *Derniers petits traités.* Assiste aux fêtes du mariage royal. Son préceptorat royal officieux vient à terme.
(1661 : Année climatérique : en mars, mort de Mazarin ; en septembre, arrestation de Fouquet ; en novembre, naissance du Dauphin).
1661 : Fin de son préceptorat princier à la suite du mariage de Philippe d'Orléans avec Henriette d'Angleterre en avril. Il a 73 ans et quitte ainsi la Cour au moment-même où Philippe, son élève, s'installe fastueusement à Saint-Cloud et où le roi, son autre élève, assume le pouvoir et donne un héritier à la dynastie. Il publie, faut-il s'en étonner ? sa *Prose chagrine* (une des sources du *Misanthrope* de Molière).
1662 : 3e édition de ses *Œuvres.*
1662-1663 : Publie *La Promenade.*
1664 : Son fils unique, qui lui avait aussi servi de suppléant dans l'éducation de Philippe, meurt à 35 ans. Molière, leur ami, compose son célèbre sonnet : « Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts ;/Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême. » Boileau dédiait cette année-là sa quatrième *Satire* au jeune Le Vayer. Peu après, il se remarie, avec Isabelle-Angélique de La Haye. Il a 76 ans.
1664, 1665, 1666 : Publie en 3 volumes ses 27 *Homilies académiques*. L'*H.* XIX, *De la fortune*, qui ouvre le recueil de 1667, résonne du deuil de son fils, tandis que l'*H.* XV (dans le recueil de 1665) contient une réflexion si contenue sur l'amour paternel qu'il est difficile de savoir si elle fut composée avant la mort de son fils ou bien après, auquel cas cette conversation intérieure est une des plus belles « consolations » de la prose française.
(1665 : Mort de Guillaume Bautru, comte de Serrant, né comme lui en 1588, ambassadeur en Angleterre et en Espagne, un de ses intimes).
(1666 : Mort d'Anne d'Autriche).
1667 : Publie *Doute sceptique : Si l'étude des Belles-Lettres est préférable à toute autre occupation*.
1667 : Rédige l'anonyme défense de la nouvelle version (1667) du *Tartuffe* (1664) de Molière*, Lettre sur la comédie de L'Imposteur.*
1669 : *Œuvres*, nouvelle édition augmentée.
1670 : Publie, à 82 ans, les *Soliloques sceptiques* puis, renouant avec ses premiers *Dialogues,* l'*Hexaméron rustique*, une bacchanale littéraire, adieux d'un virtuose à ses amis, aussitôt placé à l'Index. Le livre est obscène en certaines parties.
1672 (le 9 mai) : Il meurt à 84 ans.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

I. ŒUVRES DE LA MOTHE LE VAYER (RÉIMPRESSIONS MODERNES)

1874. *Hexaméron rustique* (réimpression de l'édition de 1670), Paris, I. Liseux.

1875. *Soliloques sceptiques* (réimpression de l'édition de 1670), Paris, I. Liseux.

1922. *Deux Dialogues faits à l'imitation des Anciens*, Paris, Bossard.

1936. *Commentaires sur les "Remarques" de Vaugelas par La Mothe Le Vayer, Dupleix, Ménage et alii*, éd. de J. Streicher, Paris, Droz, coll. « STFM ».

1944. *Considérations sur l'éloquence française de ce temps*, éd. de G. Guisan, Lausanne, Imprimerie Centrale.

1970. *Commentaires sur les "Remarques" de Vaugelas par La Mothe Le Vayer, Dupleix, Ménage et al.* (réimpression de l'éd. de J. Streicher, Paris, Droz, coll. « STFM », 1936), Genève, Slatkine Reprints.

1970. *Œuvr*es (réimpression de l'éd. nouv., revue et augmentée, M. Groell, Dresde, 1756-1759), Genève, Slatkine Reprints, 2 vol. [incomplet].

1987. *L'Héxaméron rustique*, éd. de N. E. Leonard (thèse de 3e cycle, Paris-X, 1986), Atelier national de reproduction des thèses.

1988. *Dialogues faits à l'imitation des Anciens,* éd. d' A. Pessel, Paris, Fayard, coll. « Corpus des œuvres de philosophie en langue française ».

1988. *Piccolo trattato scettico sul senso sommune*, éd. de D. Taranto, Naples, Liguori, coll. « Quaderni del Dipartimento de Filosofia e Politica, Istituto Universitario Orientale, » 2.

1989. *Dialogo scettico sulla politica*, éd. de D. Taranto, Rome, Bulzoni.

1994. *Lettre sur la comédie de l'Imposteur*, sous l'anonymat, éd. de R. Mc Bride, Durham, University of Durham, coll. «Durham Modern Languages Series, French », 4 [la 1ère édition sous le nom d'auteur de La Mothe Le Vayer].

1997. *L'Héxaméron rustique*, éd. de G. Los d'Urizen, Paris, Zanzibar.

2001. *Épitomé de l'Histoire romaine. Lucius Annæus Florus* (éd. de 1656), Paris, Bibliothèque de la Sorbonne.

2003. *La rhétorique du prince*, in *L'art de parler. Anthologie de manuels d'éloquence*, Philippe-Joseph Salazar (éd.), Paris, Klincksieck, coll. « Cadratin », 1, pp. 180-189.

II. CHOIX D'ÉTUDES CRITIQUES

Dans mon ouvrage *« La Divine Sceptique ». Éthique et Rhétorique au 17e siècle. Autour de La Mothe Le Vayer* (Tübingen, Gunter Narr Verlag, coll. « Études littéraires françaises », 68, 2000), on trouvera, outre une étude des enjeux littéraires du scepticisme chez La Mothe Le Vayer, une bibliographie critique. Ce qui suit est une sélection de titres, dans l'ordre chronologique, sur et autour de La Mothe Le Vayer.

1934. Florence L. Wickelgren, *La Mothe Le Vayer. Sa vie et son œuvre*, Paris, P. André. [Demeure l'ouvrage de base].

1943/1983. René Pintard, *Le Libertinage érudit en France dans la première moitié du dix-septième siècle*, Paris, Boivin, 2 vol./ Réimpression, Genève, Slatkine. [Fondamental].

1943. René Pintard, *La Mothe Le Vayer, Gassendi, Guy Patin*, Paris, Boivin.

1964 et 1986, *Les libertins au XVIIe siècle*, textes choisis et présentés par Antoine Adam et Geneviève van den Bogaert, Paris, Buchet-Chastel.

1970. Alan M. Boase, *The Fortunes of Montaigne : A History of the Essays in France*, New-York, Octagon (1ère éd. 1935). [Le chapitre XVIII, pp. 260-70, consacré à La Mothe Le Vayer, reste d'un grand intérêt].

1983. Carlo Borghero, *La certezza e la storia: cartesianismo, pirronismo e conoscenza storica*, Milan, F. Angeli, coll. « Pubblicazioni del Centro di Studi del Pensiero Filosofico del Cinquecento e del Seicento », I, 21. [Le chapitre II, 3-7, pp. 57-83 en particulier].

1994. Domenico Taranto, *Pirronismo ed assolutismo nell Francia del 600. Studi sul pensiero politico delle scetttismo da Montaigne a Bayle (1580-1697)*, Milan, Franco Angeli.

1997. *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, 2, La Mothe Le Vayer et Naudé, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

1997. *Le scepticisme,* textes choisis et présentés par Thomas Bénatouïl, Paris, Flammarion, coll. « GF-Corpus ».

1997. Werner Thielemann, « *Libertinage d'esprit* contra *docilité*: François de la Mothe Le Vayer zum Norm-Ideal des *honnête homme* von Vaugelas », in Maren Huberty et Claudia Perlick (eds.), *Studia Historica Romanica. In honorem Johannes Klare*, Bonn, Romanistischer Verlag, pp. 165-194.

1998. Werner Thielemann, « Langage généreux ou docilité dogmatique? Der Streit um den *Bon Usage* zwischen François de la Mothe le Vayer und Claude Favre de Vaugelas », in Volker Fuchs (ed.), *Von der Unklarheit des Wortes in die Klarheit des Bildes? Festschrift für Johannes Thiele*, Tübingen, Stauffenberg, pp. 249-269.

1998. *Libertins du XVIIe siècle. I,* édition établie, présentée et annotée par Jacques Prévot, avec T. Bedouelle et É. Wolff, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 450. [Ne concerne pas La Mothe Le Vayer].

2000. Philippe-Joseph Salazar, *« La Divine Sceptique ». Éthique et Rhétorique au 17e siècle. Autour de La Mothe Le Vayer*, Tübingen, Gunter Narr, coll. « Études littéraires françaises », 68.

2001. Sylvia Giocanti, *Penser l'irrésolution. Montaigne, Pascal, La Mothe Le Vayer : trois itinéraires sceptiques*, Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », Série 3, 45.

2001. Pierre-François Moreau (ed.), *Le scepticisme au XVIe et au XVIIe siècle*, Paris, Albin-Michel.

2001. *Magazine littéraire*. « Le retour des sceptiques », n° 394.

2001. *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, 5, Les libertins et le masque, simulation et représentation, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

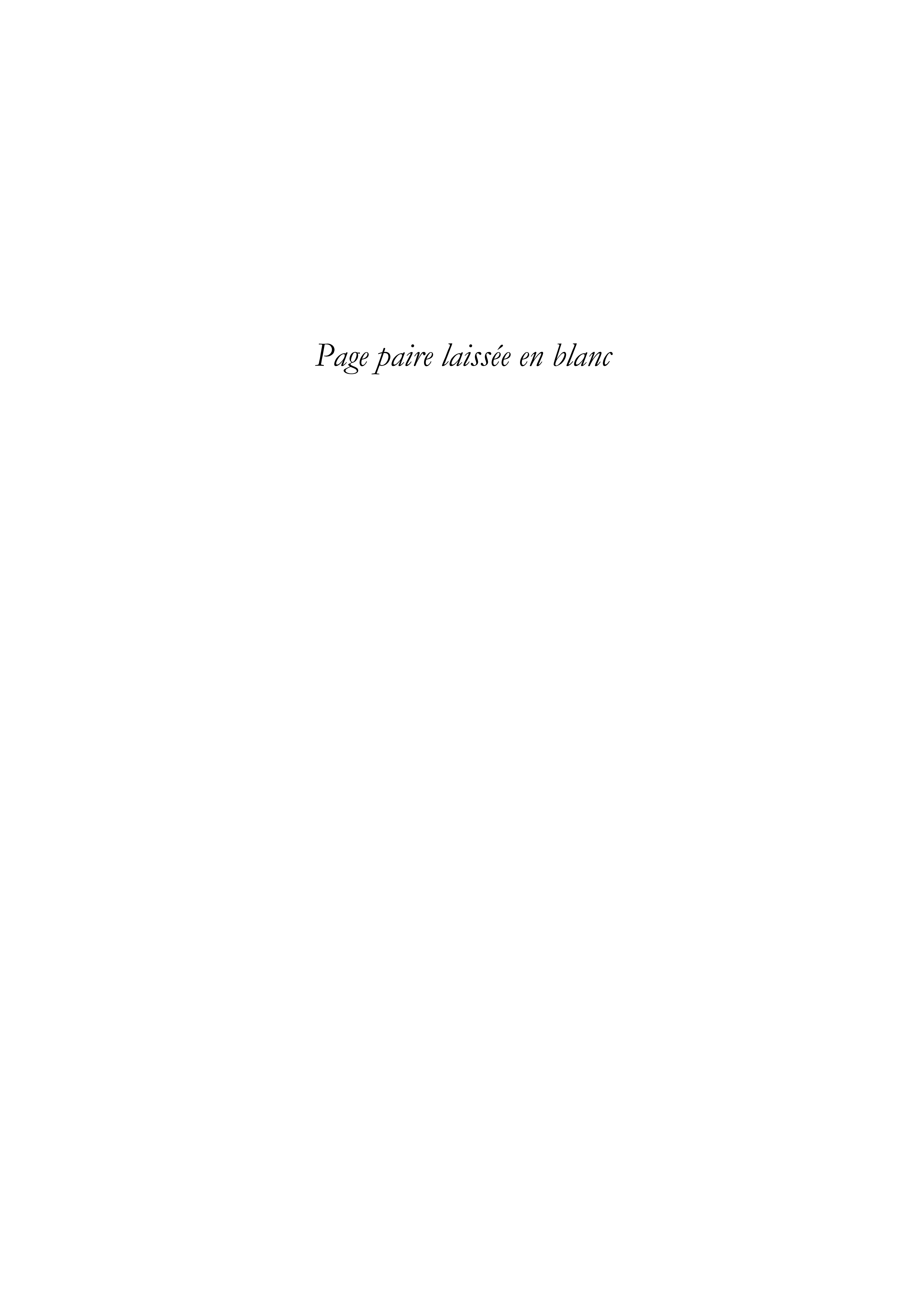
2002. Sextus Empiricus, *Contre les professeurs*, introduction, glossaire et index par Pierre Pellegrin, traduction par C. Dalimier *et al.*, Paris, Le Seuil, coll. « Essais-Inédit », 489. [Ne concerne pas directement La Mothe Le Vayer, mais essentiel pour comprendre la démarche philosophique sceptique].

2002. Jean-Pierre Cavaillé, *Dis/simulations. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto. Religion, morale et politique au XVIIe siècle*, Paris, H. Champion, coll. « Lumière classique », 37 [avec une bibliographie].

2002. Gianni Paganini, Miguel Benítez et James Dybikowski (eds.), *Scepticisme, clandestinité et libre pensée. Scepticism, Clandestinity and Free-Thinking*, Paris, H. Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 9 [pp. 17-46].

2004 (sous presse). Letizia Panizza *et alii*, *Libertines and Libertinism in Early Modern Europe. The Origins of Religious and Civil Liberty*, Ashgate. [Contributions sur La Mothe Le Vayer].

2004 (sous presse). Philippe-Joseph Salazar, « Sur la bonne chère rhétorique - La Mothe Le Vayer », in Sylvain menant (éd.), *Mélanges offerts à Jean Dagen*, Paris, H. Champion.



Page paire laissée en blanc

DU SOMMEIL ET DES SONGES

Permettez-moi de vous dire que vous vous plaignez à tort, et que vous appréhendez sans raison. Votre plainte de dormir davantage que beaucoup d'autres que vous jugez en cela plus heureux que vous, est injuste ; et c'est mal reconnaître ce don de la nature, qu'un Ancien disait comme païen, être le seul que nous recevions gratuitement des dieux, de qui nous achetions tout le reste au prix du travail. Pour le regard de votre appréhension, je ne pense pas qu'on en puisse avoir de plus mal fondée, puisqu'elle ne l'est que sur le songe d'une nuit, la chose du monde qui a le moins d'existence. Il faut tâcher de vous guérir premièrement de cette crainte, et puis nous examinerons les couleurs que vous pouvez donner à votre plainte, puisque vous m'obligez à vous en dire mon sentiment.

Je sais bien qu'une infinité de grands personnages ont cru après Homère, que les songes étaient envoyés du ciel, et que plusieurs philosophes les ont tout autrement considérés qu'on ne fait les choses vaines. C'est ce qui oblige Cicéron à faire une réflexion très digne de lui, sur la fin de son second livre de la *Divination* : Le sommeil, dit-il, est comme un lieu de retraite, où tous nos travaux et toutes nos inquiétudes viennent chercher du repos[1]. Et cependant il arrive que c'est du même endroit que procède ce grand nombre de craintes et d'agitations d'esprit, qui ne nous toucheraient pas sans doute comme elles font si les philosophes n'eussent entrepris la défense des songes, et ne les eussent fait valoir comme très importants. En effet, selon le dire de Cicéron, nous lisons dans ce que nous a donné Porphyre de la *Vie de Pythagore*[2], qu'il faisait une particulière profession d'interpréter les songes, dont il avait appris l'art parmi les Égyptiens, Arabes, Hébreux, et Chaldéens. Socrate, qui vint depuis, prévit qu'il devait mourir dans trois jours, et le dit à Eschine[3], ayant rêvé la nuit que quelqu'un lui prononçait un vers, qu'on peut voir dans Diogène Laërce. Platon et Xénophon ses disciples ont bien montré l'estime qu'ils faisaient des songes ; celui-ci rapportant les siens et leurs succès admirables dans l'histoire de son voyage vers le jeune Cyrus[4]; et le premier remarquant dans le neuvième livre de sa *République*, la

---

1 LMLV traduit librement Cicéron, *De la divination*, II, LXII, 150.

2 Cicéron, *De la nature des dieux*, I, 5. Le platonicien Porphyre († 388) s'opposa si persuasivement à la propagande chrétienne que l'empereur Théodose fit brûler un de ses livres. Sa *Vie de Pythagore* est un classique du paganisme. LMLV, qui lui emprunte le titre de son *Antre des nymphes* (dans l'*Hexaméron rustique*, 1670), se donne-t-il le frisson d'être le Porphyre de Louis XIV, nouveau Théodose ?

3 Diogène Laërce, *Vies des philosophes,* II, *Socrate,* 35. Eschine le Socratique et non pas l'orateur, adversaire de Démosthène. Ci-après le titre de la compilation de Diogène Laërce est donné en abrégé : *Vies des philosophes*. LMLV y puise à souhait. Gilles Ménage publie en 1663 sa célèbre édition du *De Vitis, Dogmatis et Apophtegmatis eorum qui in philosophia clauerunt Libri X*. Il est donc probable, au vu de la chronologie, que LMLV a pratiqué l'édition humaniste d'Isaac Casaubon (1593), bilingue grec-latin (*Diog. Laert. de vitis, dogm. et apophth. clarorum philosophorum libri X. Hesychii ill. de iisdem philos. & de aliis scriptoribus liber. Pythagor. philosophorum fragmenta. Omnia graece et latine ex editione II Is. Casauboni notae ad lib. Diogenis*). Toutefois, ici, les références sont faites à une remarquable édition et traduction française contemporaine: *Vies et doctrines des philosophes illustres*, sous la dir. de Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, Le Livre de Poche, 1999).

4 Il s'agit de l'*Anabase*.

différence presque ordinaire entre les songes qu'ont les hommes de vertu, et ceux qui arrivent aux autres personnes qui sont dans le vice. Et nous voyons par ce qui nous reste des Stoïciens, qu'ils n'ont rien eu de plus constant parmi eux que la divinité des songes, dont ils voulaient que les dieux immortels fussent les distributeurs. Il y eut sur ce fondement, et pour en recevoir de si bonne main, des temples bâtis exprès. Celui d'Amphiaraüs[5] dans le terroir attique en fut l'un, où les prêtres obligeraient ceux qui recherchaient ces mystérieuses rêveries, à s'abstenir, devant que de s'y présenter, un jour durant de l'usage des viandes, et pendant trois de celui du vin, si nous en croyons Philostrate[6]. Les Lacédémoniens eurent celui de Pasiphaë, ou de Pasithée, aux portes de leur ville pour le même sujet. Et Strabon assure que des plus honnêtes gens d'Égypte allaient dormir pour un semblable effet dans celui de Sérapis, où l'on tenait registre des miraculeux événements qu'on y voyait arriver, soit à ceux qui couchaient là, soit à leurs amis, parce qu'il était permis de consulter cette sorte d'oracle par procureur[7]. Aussi veut-on que beaucoup d'excellents remèdes nous soient venus par le moyen de telles révélations, comme celui de l'aristoloche contre la morsure des serpents, et cet autre d'une certaine herbe qu'Alexandre vit pendant son sommeil dans la gueule d'un dragon, et dont il guérit Ptolémée[8]. Diodore Sicilien, qui fait ce conte, écrit ailleurs, qu'Isis a souvent montré aux malades endormis, ce qui leur devait rendre la santé et que ceux de la Chersonèse de Carie se vantaient de recevoir ordinairement de pareilles visions d'une Hémithée, à qui ils rendaient des honneurs divins, et qui les préservait par ce moyen d'une infinité de maux[9]. Il ne tient pas à Cardan que nous ne croyions qu'il fut averti en dormant de mettre dans sa bouche une émeraude, qui lui fit oublier la mort violente de son fils, ce qu'elle ne faisait pas lorsqu'il l'avait seulement pendue au col[10]. Ajoutons ici l'imposture de Julien l'Apostat qui prend Jupiter à témoin dans saint Cyrille, comme il avait plusieurs fois repris ses forces par la vertu des médicaments qu'Esculape lui-même lui avait indiqués, lequel se faisait aussi adorer dans des temples à dormir, comme ceux dont nous venons de parler[11]. Et pour dire quelque chose de plus solide à l'avantage de la médecine, rapportons aux songes divins, comme quelques-uns ont fait, le passage de l'Ecclésiastique, qui porte que nous l'avons reçue de la main du Très-Haut, qui en est le créateur. Certes tout cela ensemble paraîtra bien puissant à nous persuader que c'est une commune conception de tous les hommes, philosophes et autres, fidèles et infidèles, que les songes sont dignes de considération, et même de respect, tant s'en faut que nous devions les rejeter avec mépris. La preuve de cela pourrait aller jusqu'à l'infini.

Si est-ce que l'autorité de ceux qui s'en sont moqués n'est pas petite, et quand Épicure, Métrodore, Xénophane[12], Cicéron, avec quelques autres qu'on pourrait ajouter, ne seraient pas comparables aux premiers, Aristote seul leur peut être opposé ; et ses raisons sont si puissantes pour montrer la vanité des songes, qu'avec la modification que saint Thomas y apporte, je ne crois pas qu'il soit facile de les réfuter. L'opinion d'Aristote et de tous les Péripatéticiens a été, qu'il y avait trois sortes de songes, dont les uns pouvaient être considérés comme des signes qui dépendent de notre tempérament, et de ce que nos corps ressentent intérieurement ou extérieurement lorsque nous rêvons; les autres comme

---

[5] Célèbre oracle d'Argos.
[6] [Flavius Philostrate] « *Vie d'Apollonios de Tyane*, II, 14 ».
[7] [Strabon] « *Géographie*, XVII ».
[8] [Strabon] « *Géographie,* XV ».
[9] [Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*] « XVII, 1 et 4 ». LMLV écrit « Diodore Sicilien ».
[10] [Jérôme Cardan, « *De propria vita liber*, 43 ». Éd. fr., *Ma vie*, Paris, Belin, 1991.
[11] [Cyrille d'Alexandrie] « *Contre Julien*, VII, 235 ».
[12] LMLV glisse ici le nom d'un des plus sceptiques parmi les philosophes présocratiques. De lui : « Les dieux sont loin d'avoir tout révélé aux hommes dès le départ, mais ceux-ci, en s'appliquant, ont fait de bien meilleures découvertes » (Stobée, *Sententiæ*, I, 8, 2 – je traduis).

des causes, parce qu'ils nous portent à quelques actions que nous n'entreprendrions pas s'ils n'étaient arrivés ou nous empêchent d'exécuter ce que nous eussions fait sans eux; et les derniers comme des choses fortuites et de rencontre, sur qui l'on ne peut jamais faire de fondement qui ne soit téméraire. Mais pour le regard des songes qu'on nomme divins, d'autant que sans avoir aucun rapport à notre constitution corporelle, il semble qu'ils nous soient envoyés d'en haut pour nous faire savoir ce qui nous doit arriver ou à nos amis, Aristote et ceux de sa secte s'en sont moqués absolument, dont voici les principales raisons[13]. Si Dieu se mêlait d'envoyer de tels songes, il ne faut point douter que les plus sages des hommes et les plus vertueux n'en fussent gratifiés avec prérogative sur les autres. Or est-il qu'il en arrive tout autrement. Il n'y a donc point d'apparence de dire que Dieu en soit l'auteur. Secondement, si les songes venaient du ciel, selon toute apparence, l'homme seul en aurait. Or nous voyons que beaucoup d'animaux songent comme nous. C'est donc à tort qu'il se persuade de cela. En troisième lieu, si Dieu voulait que nous eussions cette connaissance de l'avenir qu'on dit qui nous vient des songes, n'est-il pas vraisemblable qu'il nous la donnerait par des visions claires et intelligibles, dont il nous gratifierait le jour, et non pas la nuit ? Or chacun sait qu'il n'y a rien de si obscur, ni de si douteux, que les conjectures qui se prennent des songes nocturnes que nous faisons. La raison ne veut donc pas que nous les lui attribuions. Ces arguments du Lycée[14] qui allaient contre la divinité des songes, n'ont pas empêché pourtant les **s**ectateurs de reconnaître qu'on en faisait parfois de si prodigieux, et de si admirables, qu'Aristote est contraint de les nommer démoniaques. Il n'y a point d'inconvénient, dit-il, de leur donner ce dernier attribut puisque nous reconnaissons que la nature est souvent admirable et démoniaque. Mais il se faut bien empêcher de les appeler divins, n'étant que purement naturels et la Nature ne pouvant pas être nommée divine, ce sont ses propres termes[15]. Et c'est au même lieu qu'il rend raison de tels songes étranges, et qui se trouvent assez souvent véritables, par l'exemple d'une infinité de flèches tirées, dont il serait impossible que quelqu'une ne touchât le but, quand bien ceux qui les décochent auraient les yeux bandés. Car il y a des complexions, telles que sont celles des mélancoliques, des hommes adonnés au vin, et des furieux, qui troublent l'imagination de tant de vapeurs et de fumées confuses, qu'il n'est pas possible que par rencontre elles ne forment parfois une idée de ce qui doit arriver. Cependant comme on n'observe que ces songes-là qui ont eu quelque chose de merveilleux dans l'événement, la vaine bizarrerie des autres les faisant négliger, on attribue facilement à la divinité, ce qui n'est qu'un pur effet du hasard et de la fortune.

Saint Thomas (et toute l'École chrétienne) condamne avec raison cette maxime générale du Péripatétisme, qu'il n'y a point du tout de songes qui nous soient envoyés du ciel[16]. Ceux qu'interpréta Joseph, et le sien propre dont parle la Genèse[17], qui excita l'envie de tous ses frères contre lui ; cet autre de Judas Maccabée, par l'autorité duquel il encouragea ses troupes au combat[18]; et ceux de Nabuchodonosor, et de Daniel à qui l'Écriture dit que Dieu avait donné l'intelligence nécessaire pour les expliquer[19], ne souffrent pas qu'un fidèle puisse être du sentiment d'Aristote pour ce regard. L'ami de Job ne dit-il pas précisément, que Dieu se sert souvent des visions nocturnes pour nous

---

[13] LMLV suit Aristote, d'une part *Des rêves* et d'autre part *De la divination par les rêves*, et Thomas d'Aquin (en particulier *Somme théologique*, I, qu. 84, art. 8). Il s'inspire également de Cicéron, *De la divination*, II, 62.

[14] C.-à.-d. d'Aristote.

[15] [Aristote] « *De la divination dans le sommeil*, 2 », [463b]. LMLV cite dans le texte « *δαμόνια μὲ ν τό. ή γὰϱ φύσις δαιμόνια ἀλλ' οὐ θεία* » à la suite de sa traduction très libre.

[16] Thomas d'Aquin, *Somme théologique,* I, qu. 86, art. 4.

[17] [Genèse] « 37 » [3-11] ».

[18] « 2 Maccabées » [15. 11-16].

[19] Daniel 1 » [17] et « 2 » (le songe de la statue »).

instruire, et pour nous détourner de mal faire[20]? Dieu même n'a-t-il pas prononcé de sa bouche, se courrouçant contre Aaron et Marie, qu'il ferait savoir sa volonté aux Prophètes dont il se servirait, par des songes[21]? Et le Nouveau Testament n'en a-t-il pas d'aussi divins que ceux du Vieil que nous venons de rapporter ? Il ne saurait donc nous rester le moindre doute sur cela. Mais hors cette sorte de songes qui sont très rares, et toujours accompagnés d'une clarté d'en haut, qui illumine l'esprit de ceux qui les reçoivent, avec une certitude qui empêche de craindre d'y être trompé ; saint Thomas rejette aussi bien qu'Aristote tous les autres qu'on veut faire passer pour divins, et s'accommode aux divisions du Lycée que nous avons rapportées ci-dessus. Et de vérité, comme saint Augustin soutient dans sa *Cité de Dieu*, que l'exemple de la mort volontaire de Samson, et de quelques actions semblables, où le Saint-Esprit intervenait si intimement, pour nous servir de ses termes, qu'il se faisait purement obéir, ne doit pas être tiré à conséquence pour en justifier d'autres[22]; aussi pouvons-nous dire que les songes véritablement envoyés de Dieu, dont nous venons de parler, ne sont pas capables de faire passer pour divins tous ceux auxquels on donne créance sous ce prétexte, par une superstition qui n'est que trop ordinaire. Car pourquoi dirons-nous, si César songe étant en Espagne qu'il commet un inceste abominable avec sa mère, que le Ciel lui promet par là l'empire de la Terre ?[23] Je sais bien qu'elle est la mère commune de tous les hommes. Mais c'est une faible raison, et il n'y a nulle apparence qu'une si sale façon de s'expliquer vienne d'en haut ; comme si Dieu n'eût pu faire savoir à César ce qu'il avait ordonné de lui, sans rendre son imagination criminelle. D'ailleurs s'il y avait quelque chose de vraisemblable en cela, il s'ensuivrait qu'un Hippias qui rêva la même abomination, comme nous l'apprenons d'Hérodote[24], et assez d'autres encore qui ont souffert de ces dérèglements de la fantaisie, se seraient dû promettre une aussi grande fortune que celle de César. Et néanmoins chacun sait que pas un d'eux n'en est approché. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que tous ces contes, et nonobstant l'impiété de telles interprétations, on ne laisse pas d'y déférer même dans le christianisme. Vincent de Beauvais remarque dans son *Miroir Historial*, qu'un Hugues évêque d'Auxerre sous le roi Louis VII dit le Jeune, songea la nuit précédant le jour de son élection, qu'il épousait sa mère[25]; comme si de tels songes étaient toujours suivis de quelque glorieux événement. Sans mentir il faut avoir bien de l'inclination aux choses vaines, pour se plaire à de semblables observations, et les considérer comme sérieuses. Si est-ce que toutes les Histoires nous font voir des actions très importantes qui n'ont point eu d'autre fondement. Cambyse ayant songé qu'un courrier lui était venu apporter la nouvelle que son frère Smerdis s'était assis dans le trône royal, envoya misérablement assassiner ce pauvre innocent. Astyagès avait déjà voulu faire tuer son petit-fils Cyrus sur un autre songe[26]. Et la grande expédition de Xerxès contre la Grèce fut conclue depuis, sur l'autorité d'un songe réitéré et fort mystérieux, si tant est qu'il faille ajouter foi à ce qu'en dit Hérodote. Nous lisons dans Tacite, qu'on prit le prétexte d'un songe pour faire mourir deux chevaliers romains sous l'empereur Claude[27]. Et Dion Cassius nous représente comme Messaline, se voulant venger d'Appius Silanus son gendre qui l'avait refusée d'amour, se servit d'un songe de Narcisse, libertin du même empereur, et qui le possédait entièrement, dans lequel

---

[20] [Job] « 33 » [14-18].
[21] « Nombres 12 » [5-6].
[22] [Augustin] « *La Cité de Dieu*, I, 21 et 26 ».
[23] « Dion Cassius » [*Histoire romaine*] « XLI ».
[24] [Hérodote] « *Histoires*, VI ». Hippias, fils de Pisistrate, tyran chassé d'Athènes.
[25] [Vincent de Beauvais (1190 ?-1264)] « *Miroir historial* [*Speculum Quadruplex sive Majus*], III, XXVII, 127 ». LMLV, bientôt précepteur de Louis XIV, rend hommage au précepteur de saint Louis.
[26] « Hérodote, *Histoires*, III, 3 et 7 » [en réalité III, 30 et 65]. Xénophon donne dans la *Cyropédie* une autre version de ces querelles dynastiques de l'Empire perse.
[27] [Tacite] « *Annales* », [XI, 4].

il lui avait semblé que Claude était assassiné par Silanus, ce qui fut cause de sa mort. Tibère autrement dit Absimarus, ayant usurpé l'empire de Constantinople à la faveur du patrice Nicéphore[28], ne laisse pas d'envoyer en exil son fils Philippicus, qui avait conté à ses amis comme en rêvant une aigle, ce lui semblait, lui couvrait la tête de ses ailes ; ce que Tibère prit pour un présage de souveraineté dont il fallait arrêter le cours. Notre histoire nous assure que le secours donné au comte de Flandres par le roi Charles VI n'eut point d'autre plus forte raison qu'un sien songe, qui lui en fit prendre la résolution. Bref ce ne serait jamais fait, si nous voulions ensuite rapporter tout ce qu'on peut tirer tant de l'histoire de nos voisins que de la nôtre, qui justifie le pouvoir qu'ont eu les songes, et de combien de grandes actions ils ont souvent été la cause.

Ce qui est digne de compassion en cela, c'est que les plus grands maîtres en l'art de les interpréter, au lieu d'avoir des règles certaines, se servent de moyens tout à fait différents, et qui se détruisent les uns les autres. Car les uns veulent qu'on les explique par analogie, et par le rapport qu'il y a entre la chose songée, et ce qui doit arriver, comme il paraît au songe de César dont nous venons de parler, et en celui de la mère de Périclès qui crut endormie qu'elle accouchait d'un lion. Les autres, tels qu'Aristandre[29] et Artémidore dans Lucien[30], soutiennent qu'on les doit entendre tout au rebours, et qu'il les faut prendre d'un sens opposé à ce qu'ils semblent nous dire d'abord, comme s'ils parlent de mort, ou de richesses, en tirer un augure certain de vie, et de pauvreté. En vérité ce sont des diversités qui montrent assez la nullité de la chose. D'un autre côté, est-il vraisemblable que si Dieu nous voulait faire savoir l'avenir par nos songes, il les nous envoyât si peu intelligibles, qu'il fallût avoir recours à des truchements ou onirocritiques pour en tirer le sens ? Nous nous moquerions, disait Cicéron sur ce propos, si nous voyions dans notre Sénat des Carthaginois ou des Espagnols parler sans interprète ; et cependant nous rendons les dieux aussi ridicules, quand nous voulons qu'ils parlent à nous avec toutes ces énigmes et ces obscurités dont nos songes sont presque toujours enveloppés. En effet, je ne sais rien de méprisable à l'égal de toutes ces rêveries, que plusieurs voudraient faire passer pour d'autant plus divines qu'elles sont plus extravagantes, et qu'elles troublent davantage notre imagination. Cela se fait de la même façon à peu près, qu'on dit que les monstres s'engendrent en Afrique. La rareté des eaux contraint les animaux qui y sont, de se trouver souvent à boire en même lieu ; et cela est cause que les espèces différentes se mêlant ensemble, et s'accouplant au temps qu'elles sont en amour, il en vient ces monstres qu'on y voit en beaucoup plus grande quantité qu'en pas une autre partie de la terre. Tant d'images différentes de divers objets, qui s'élèvent durant notre sommeil en forme de vapeurs au cerveau, et qui viennent à s'y rencontrer dans ce petit lieu où est le siège de la fantaisie, y forment aisément ces songes prodigieux dont nous parlons. Que s'il y en a qui méritent notre attention, et que nous y fassions quelque réflexion pour ce qui touche l'avenir, ce sont ceux que les philosophes nomment naturels, et que les médecins considèrent avec eux comme signes démonstratifs de notre constitution, et des choses dont nous sommes menacés par notre tempérament présent. Hippocrate en a fait un petit discours[31], où il se montre fort religieux, pour ne pas dire hypocrite, par un grand nombre de sacrifices qu'il ordonne afin d'expier les mauvais songes, outre qu'il reconnaît d'abord qu'il y en a qui sont purement divins, ce que n'a pas fait Aristote, qui se sert néanmoins de son autorité. Mais comme j'entends bien pourquoi il dit que de rêver qu'on nage dans des eaux, c'est un mauvais signe, et qui fait voir que le corps est plein d'humidités, quoique à

---

28 Relire la scène dans *Decline and Fall of the Roman Empire* où Gibbon dépeint la vengeance infligée par Justinien II à Tibère Apsimar (XLVIII).

29 Un diseur de bonne aventure, prisé d'Alexandre le Grand.

30 [Pseudo-Lucien de Samosate] « *Philopatris* » [*Le Patriote*]. Artémidore d'Ephèse (IIe siècle), *Oneirocritica* ou *L'interprétation des songes*, que LMLV a pu lire dans l'éd. de 1604.

31 [Hippocrate] « *De insomniis* ».

l'égard d'un fiévreux le songe n'ait rien de mauvais, parce qu'il donne à espérer que cette humidité tempérera la chaleur de la fièvre. Aussi ne saurais-je comprendre par quelle raison le songe d'une mer agitée signifie la mauvaise disposition du ventre, comme il l'écrit, avec quelques autres règles semblables, où j'ai de la peine à reconnaître le grand génie de ce divin vieillard. Tant y a que tant en ce lieu-là, que dans son sixième livre des *Maladies épidémiques*[32], il fait un grand fondement sur les songes, soit pour reconnaître les infirmités, soit pour le régime de la santé. Galien a composé sur le même sujet son livre du présage qu'on peut prendre des songes[33]. C'est selon cette doctrine que les Pythagoriciens voulaient que chacun se contemplât dans ses songes comme dans un miroir, pour y remarquer par le tempérament du corps les habitudes bonnes ou mauvaises de l'âme[34]. Zénon soutenait aussi qu'il n'y a personne qui ne puisse apprendre de ses songes s'il profite, ou non, dans l'exercice de la vertu. Démocrite porté du même sentiment nommait les songes tantôt des simulacres et défluxions de corps, tantôt des dépouilles et images des choses[35]. Et nous lisons entre les sentences d'Épicure celle-ci[36], « qu'un homme sage est toujours semblable à lui-même, jusque dans ses songes » - parce qu'il croyait que sa bonne façon de vivre pendant la journée, l'exemptait des inquiétudes que donnent les songes extravagants de la nuit, qui procèdent ordinairement de nos dérèglements. On peut donc prendre raisonnablement de ces songes physiques quelques indications de ce qui nous peut arriver dans le train ordinaire de notre nature. Mais hors de là, et aux choses qui dépendent de la fortune, ou d'autres causes que celles de notre propre constitution, c'est une superstition, et une pure faiblesse d'esprit, de s'amuser à considérer des songes, et de faire quelque fondement sur cette sorte d'illusions nocturnes.

Car de croire qu'il y ait des pierres qui fassent rêver les choses futures, étant mises sous le chevet du lit, comme celle dont parle Solin à qui la figure a donné le nom de corne d'Hammon[37], c'est à faire à ceux qui se repaissent de viandes creuses, et qui reçoivent pour autant de véritables histoires toutes les relations fabuleuses des livres. Je ne fais pas plus de cas de ce qui se dit des songes que fait une nouvelle mariée la première nuit de ses noces, qu'on veut qui soient toujours véritables, témoin celui dont parle le moine Rorico[38], qu'eut la mère de Théodoric roi des Goths, qu'elle sut si bien déguiser à la femme d'Idatius[39]. Et peut-être doit-on avoir la même opinion de ce qu'écrit Bleskenius en sa *Description de l'Islande*[40], quand il assure qu'à cause que les habitants de cette île font la plupart de leurs meubles d'ossements de baleines, et qu'ils en construisent même leurs maisons, ceux qui s'y reposent la nuit ne songent jamais que des naufrages ; encore qu'il semble qu'on pourrait rendre quelque raison physique de ce dernier effet. Pomponace en a bien voulu trouver pour expliquer ce qu'il dit avoir vu faire à un astrologue de son temps, qui devinait par les règles de son art, et après quelques observations qu'il faisait, ce que

---

32 Hippocrate, *Épidémiques*.
33 Galien, *De insomniis*.
34 Allusion à Diogène Laërce, *Vie des philosophes,* VIII, *Pythagore*, 32 ?
35 LMLV a probablement sous les yeux Cicéron, *De la divination,* II, 67, 137.
36 LMLV cite Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, *Épicure*, X, 120.
37 C. Julius Solinus, *Polyhistor*, XXVII, 46.
38 « Rorico, *De gesta Francorum*, III » [dans André du Chesne, *Historiæ francorum scriptores coetani*, I, p. 808] (1636).
39 En 451, Thédoric, roi des Wisigoths, allié du Romain Ætius, arrêta devant Châlons les Huns d'Attila, bataille où se rangèrent « les nations de l'Atlantique à la Volga » (Gibbon, *Decline and Fall*, XXXVIII). Le jeune Mérovée, jusque-là captif bien aimé d'Ætius, donna, lors de cette bataille, son premier éclat à la monarchie française.
40 Dithmar Bleskenius, *Islandia, sive populorum & mirabilium … Descriptio*, p. 50 (1607).

diverses personnes avaient songé la nuit en dormant[41]. Non pas, ajoute Pomponace, qu'il allât jusqu'à spécifier chaque chose, mais il disait à l'un en général qu'il avait rêvé en ses parents, et à un autre que son imagination lui avait représenté des chevaux, ou quelque autre chose semblable. Si cela était véritable, je m'étonnerais moins de ce que nous lisons dans les *Antiquités juives* de Josèphe[42], que Daniel empêcha Nabuchodonosor de faire mourir tous ses mages, indigné contre eux de ce qu'ils ne pouvaient le faire souvenir d'un sien songe qu'il avait oublié. Mais pour en parler franchement, il n'y a rien qui tienne seulement du vraisemblable en mille contes qui se font de cette nature. Je sais bien qu'ils se rencontrent parfois dans des historiens de grande réputation ; mais si l'on y prend garde, ils ne les rapportent guère que comme des bruits qui ont couru, et dont le vulgaire a été persuadé. Il faut recevoir de même tous ces exemples qu'on peut voir dans le huitième chapitre du premier livre de Valère Maxime[43], qui est certes un auteur d'excellente latinité, mais de nulle considération pour ce que nous traitons, comme on peut juger par le songe de Simonide, et la fable des deux Arcadiens, dont Cicéron même, qu'il a vraisemblablement suivi, s'est moqué[44]. Quant aux écrivains tels que Cardan, qui prennent la licence de mettre sur le papier tout ce que bon leur semble, nous nous devons toujours souvenir en les lisant, que l'incrédulité a été nommée par un de ces anciens sages le nerf de la prudence. Comme il y a des hommes qui ne font jamais de songes, ce qu'on a dit de Néron entre autres avant le parricide de sa mère, et de toute la nation des Atlantes ; il s'en trouve au contraire qui sont les plus riches du monde en rêveries, si on les en croit. Les Sabins selon le proverbe latin, songent tout ce qu'ils veulent[45]; et les peuples de Canada veulent au rebours tout ce qu'ils ont songé. Car les relations que nous avons d'eux portent, que s'il leur a semblé en dormant qu'on leur ait fait un présent, ils l'exigent le lendemain ; s'ils ont songé le meurtre d'un homme, ils tâchent de l'exécuter ensuite ; bref c'est le même de tout ce que leur imagination leur représente la nuit, qu'ils veulent rendre réel lorsqu'il est jour, sous ce plaisant prétexte, que leurs songes doivent être toujours véritables. La raison qu'ils en rendent à nos Français, quand on leur dispute cela, est assez considérable pour venir de gens si barbares. Il n'y a point de nation, disent-ils, qui n'ait quelque chose de propre et de singulier. Les Européens ont leurs dons de nature, que ceux de Canada ne possèdent pas. Ce n'est donc pas merveille si ceux-ci jouissent seuls de ce privilège, de songer les choses qui doivent infailliblement arriver. Voilà ce qui fait dire au Père qui nous a donné une

---

41 [Pietro Pomponazzi] « *Apologiæ*, II, 7 » (1525). L'aristotélisme padouan est évidemment l'une des sources du scepticisme renaissant et classique.

42 LMLV suppose que nous savons que Flavius Josèphe donne une narration des aventures de Daniel est autrement plus épicée que celle de la Bible (Daniel 4). Daniel manque, de peu, de perdre le meilleur de sa personne, en compagnie des autres jeunes Juifs que l'Assyrien trouvait fort à son goût (*Antiquités juives* X, 10, 3-5). Quand Robert Arnauld d'Andilly publie sa traduction (1667-1668) Madame de Sévigné entonne : « Tout est beau, tout est grand, cette lecture est magnifique » (lettre du 6 nov. 1675).

43 Les *Faits et dits mémorables* de Valère Maxime, historien mondain et favori de Tibère, ne sont précisément pas « d'excellente latinité » mais LMLV y puise abondamment.

44 Avec cette allusion LMLV rappelle deux thèmes centraux de la culture classique, associés à Simonide de Céos (556-468) : l'*ars memoriæ* (techniques de mémorisation, cruciales à la Renaissance et au 17e, symbolisée par la dramatique fable des deux visiteurs lors d'un banquet, à relire dans Cicéron, *De l' orateur*, II, 86)) et la notion esthétique d'*ut pictura poesis* (« La peinture est une poésie muette, la poésie est une peinture parlante », formule de Simonide citée par Plutarque, *Si les Athéniens ont plus brillé par les armes que par les lettres*, III). La Fontaine, *Fables*, I, 14, « Simonide préservé par les Dieux », est une réflexion douce-amère sur l'éloge des puissants.

45 « Pline l'Ancien », [*Histoire naturelle*] « IV, 5, 8 : *Sabini quod volunt somniant* ». Non pas là, mais cf. Festus, *De verborum significatione*, in *M. Verrii Flacci quae extant et Sex. Pompei Festi de verborum significatione libri XX*, p. clxxxiii (éd. due à Scaliger, 1584) (chapitre XVII des éditions modernes).

Relation des Hurons de l'an mil six cent quarante-deux[46], que ces peuples qui n'avaient aucun culte extérieur, ne reconnaissaient point d'autre dieu que Morphée, n'ayant rien remarqué, qui eut de pouvoir sur leur esprit, comparable à celui d'un songe. En vérité il y a des hommes partout merveilleusement enclins à se tromper eux-mêmes ; et c'est une chose étrange que ceux du Vieil et du Nouveau Monde s'accordent si bien en cela, notamment au fait des songes. Nous avons donc bien plus de sujet aujourd'hui que n'avait Cicéron de son temps, de nous plaindre de cette superstitieuse créance qu'on y apporte, et de conclure notre matière comme il fait, en ces termes : *Rejetons l'interprétation des songes au même titre que les autres formes de divination. A dire vrai, depuis toujours cette superstition envahissante a pris possession de toutes les mentalités et a fait son jeu de la bêtise humaine*[47]. Il me reste seulement à combattre l'appréhension de votre songe, d'une autorité qui devrait seule obtenir tout sur votre esprit, quand nos raisons ne seraient pas assez fortes pour le persuader. C'est de la loi divine que je veux parler, qui défend si expressément dans le dix-neuvième chapitre du Lévitique, et dans le dix-huitième du Deutéronome, d'observer les songes[48]. Ne condamne-t-elle pas à la mort dès le treizième chapitre du même Deutéronome ces prophètes qui se servaient de la divination des songes pour tromper le peuple, sur ce que leurs prédictions réussissaient quelquefois ?[49] Et ne met-elle pas dans le second livre des Paralipomènes entre les impiétés de Manassé celle-là de s'être arrêté aux songes ?[50] Voyez encore le cinquième chapitre de l'Ecclésiaste[51], il vous fera leçon de la vanité des songes. Et si vous prenez la peine de lire le trente-quatrième de l'Ecclésiastique, il vous assurera que c'est comme s'amuser à vouloir embrasser son ombre, ou à suivre le vent[52], que de perdre le temps à considérer un songe. Je le consumerais inutilement moi-même, si j'ajoutais quelque chose à des préceptes si précis. Voyons maintenant si votre plainte du sommeil est plus juste que la crainte de vos songes.

Je vous dirai d'abord qu'encore que mon dessein soit de combattre le déplaisir que vous prenez de dormir plus que d'autres, que vous croyez avoir en cela de l'avantage sur vous, si suis-je très aise de voir que vous préférez le veiller au dormir, parce que je tire de là une conséquence presque certaine du bonheur de votre condition. Pour le moins est-ce une règle posée par plusieurs devant moi, que ceux qui font plus d'état du sommeil, que de la veille, ne doivent pas être réputés heureux, puisqu'ils préfèrent à la vie une chose qu'on peut dire indifférente. Mais dites-moi la vérité, n'est-ce pas Sénèque qui vous a mis en si mauvaise humeur contre ceux qui dorment un peu largement, et comme l'on dit la grasse matinée ? Car je me souviens qu'il est souvent dans les invectives contre eux ; et je sais aussi combien vous estimez ce grand personnage. Il se plaint avec Caton de ce qu'il se trouvait des hommes qui n'avaient jamais vu lever ni coucher le soleil[53](ce qu'Athénée reproche aussi aux Sybarites et aux Colophoniens)[54]. Il nomme hiboux et antipodes ceux

---

46 Dans les *Relations des Jésuites contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*, II, I, p. 86 (éd. de 1858).

47 LMLV cite dans le texte :« *Explodatur hæc quoque somniorum divinatio pariter cum cæteris. Nam ut verè loquamur, superstitio fusa per gentes oppressit omnium fere animos, atque hominum imbecillitatem occupavit* », Cicéron, *De la divination*, II, 72, 148. Ma traduction.

48 Dans l'ordre : Lévitique 19.26, Deutéronome 18.10. Par « Loi divine » LMLV entend justement ce que dit la tradition juive, la Loi ou Code de sainteté (*qadosh*), articulé dans Lévitique 17-26.

49 Deutéronome 13.2-4.

50 2 Chroniques 33.6

51 Qohéleth 5.2.

52 « 33 » [Siracide 34. 1-2].

53 [Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXI] « 123 ».

54 [Athénée, *Deipnosophistes*] « XII » [5, p. 779]. Je donne les références aux *Deipnosophistes* d'Athénée de Naucratis (ci-après « Athénée ») dans la traduction française parue en 1680 (*Les quinze livres des deipnosophistes d'Athénée ... ouvrage délicieux* … (avec une préface fleuve de Michel de Marolles). LMLV a pratiqué l'édition savante d'Isaac Casaubon (1597).

qui dorment le jour, et il les accuse de savoir si peu comme il faut vivre, qu'ils ne savent pas seulement quand il en est le temps. Certainement il peut y avoir de l'excès en cela, et je tombe d'accord que le sommeil d'un homme ne doit pas ressembler à celui d'un ours, d'un crocodile, ou d'un veau marin. Outre le préjudice de la santé qui ne s'accommode pas avec un trop long dormir, l'esprit même, comme l'a remarqué Platon au septième livre de ses *Lois*, y est intéressé ; et l'on sait qu'il n'y a rien de plus contraire à la fortune des particuliers, qui dépend toute de l'action. Si est-ce qu'il n'est pas raisonnable de suivre si absolument les sentiments de Platon ou de Sénèque, qui peuvent avoir été d'une constitution contraire à la nôtre, et qui sur cela ont prescrit possible des régimes de vivre qui ne sont pas bons pour tout le monde. Qu'ainsi ne soit, voici ce que dit le dernier à ce propos dans un autre endroit, par où nous pouvons assez reconnaître quel était son tempérament : *Tu sais mes habitudes, je dors le moins possible. Je n'ai besoin que d'un très bref sommeil, comme entrecoupé de réveils ; il me suffit d'avoir cessé d'être éveillé. Tantôt je sais que j'ai dormi, parfois j'en doute*[55]. Ceux qui dorment naturellement si peu, sont injustes, s'ils pensent mesurer le sommeil des autres qui sont plus assoupis, au leur. D'ailleurs nous ne sommes pas obligés d'imiter toutes les austérités des philosophes. Et pour moi je serais bien fâché d'avoir la balle en main, et le bassin dessous quand je m'endors, pour m'éveiller au bruit comme les grues, encore qu'on dise qu'Aristote, le moins bizarre d'entre eux, et celui qui s'est le mieux accommodé à la vie civile, le pratiquait ainsi. Il n'est pas vrai aussi que tout sommeil qui se prend le jour soit répréhensible, selon le dire de Sénèque. Ceux des pays chauds, et particulièrement du sien, ne sauraient se passer de dormir à midi, ce qu'ils nomment aujourd'hui *hazer la siesta*. L'histoire nous apprend que nos premiers rois avaient le même usage, quand elle dit que Clovis donna à saint Rémi, et Pépin, père de Charles Martel, à saint Rigobert, toute la terre que ces saints personnages pouvaient environner, cheminant à pied aussi longtemps que le sommeil méridien des deux princes durerait. Aux lieux où l'on coule deux ou trois mois de jour continuel, et où l'on n'est averti précisément de l'heure de dormir, que par le silence des oiseaux et du reste des animaux, il faut bien enfreindre la maxime de Sénèque. Et quand Philostrate a donné au dieu du sommeil dans ses *Plattes peintures* une robe blanche par-dessus une noire, il a sans doute voulu signifier que le dormir du jour était parfois aussi bon et aussi agréable, que celui de la nuit, contre le sentiment du même philosophe[56]. Il n'y a donc que l'intempérance de ce doux relâche qui soit à blâmer, et elle ne peut être déterminée par le tempérament d'un chacun. J'ajoute que comme le repos se subordonne à l'action, qui est beaucoup plus noble dans la morale, le sommeil ne doit aussi être recherché, que pour nous rendre plus propres à la veille, qu'il faut considérer comme la fin et la forme dont l'autre est une pure privation. Après cette précaution personne ne peut être repris de suivre ici son naturel[57]. Et, en effet, les exemples de ceux qui ont donné beaucoup de temps à dormir, ou fort peu, montrent bien qu'il n'y a point de règle certaine à prescrire là-dessus. Car ne savons-nous pas que ce monstre de

---

[55] LMLV cite dans le texte : « *Dormio minimum, consuetudinem meam nosti: brevissimo somno utor, et quasi interiungo ; satis est mihi vigilare desisse ; aliquando dormisse me scio, aliquando suspicor* » (Sénèque, *Lettres à Lucilius,* X, 83, 6). Je traduis.

[56] Les *Eikones* ou *Imagines* (descriptions de peintures) de Flavius Philostrate (rhéteur du IIe siècle, favori de l'impératrice Julia Domna) est une importante référence culturelle au XVIe-XVIIe, suite à la traduction du lecteur de Henri III, Blaise de Vigenère (*Les Images ou tableaux de platte peinture*, 1578), et à l'éd. de 1614, illustrée de voluptueuses gravures d'Antoine Caron. Philostrate est l'auteur de *Vies des sophistes*, souvent utilisé par LMLV.

[57] LMLV cite ceci, à la suite de la phrase qui vient d'en donner une libre traduction : « *Naturalibus neque meremur, neque demeremur* ».

Caligula ne dormait que trois heures par nuit[58]? Et que le grand Scipion au contraire était un des plus grands dormeurs de son temps ? C'est chose certaine qu'Auguste fut trouvé dormant à l'heure qu'il fallait donner cette grande bataille qui le rendit maître du monde[59]. Et quoique Suétone dise que le sommeil ordinaire de ce monarque n'était pas de plus de sept heures, si est-ce qu'Aurélius Victor le qualifie très intempéré au dormir. Ces exemples et assez d'autres qu'on pourrait rapporter, font bien voir qu'il n'y a ni vice ni vertu au long ou au court dormir, s'il ne fait que suivre le naturel qui le donne. Or vous ne vous accusez pas d'outrepasser cette règle, ni d'être immodéré en votre sommeil, eu égard à ce que peut demander votre nature. Vous vous plaignez plutôt de ce qu'elle vous oblige à le continuer plus longtemps que vous ne désireriez, parce qu'il vous semble que vous en perdez autant de celui de votre vie, et que ceux qui dorment moins sont plus propres à l'action, et vivent plus que vous, s'il faut ainsi dire, dans une même quantité d'années. Je sais bien qu'Aristote a écrit, que dormir c'était vivre simplement de la vie d'une plante, encore qu'il prouve ailleurs contre Anaxagore sans le nommer, que les plantes ne dorment pas[60], puisqu'il n'y a point de sommeil qui n'ait un réveil, dont on ne saurait dire qu'il paraisse en elles le moindre vestige[61]. Je me souviens bien aussi que sur le doute que fit quelqu'un, lequel était le plus grand nombre, celui des morts, ou celui des vivants, on lui demanda de quel côté il prétendait mettre ceux qui dormaient. Épaminondas dit selon le même raisonnement, ayant tué une sentinelle endormie, qu'il la laissait telle qu'il l'avait trouvée. Et Soliman eut sans doute un sentiment tout semblable, quand il commanda qu'aussitôt qu'il serait endormi, on allât étrangler le pacha Ibrahim, croyant être quitte par là du serment qu'il lui avait fait, que tant que lui Soliman serait en vie, il ne le ferait point mourir ; parce que, disait-il, un homme qui dort, à le bien prendre, n'est pas en vie.

Mais nonobstant toutes ces considérations, qui semblent n'avoir été inventées que pour nous faire haïr le sommeil ; et si vous prenez la peine de tourner la médaille, et de faire tant soit peu de réflexion sur les grands avantages qu'il porte avec lui, je m'assure que vous ne lui serez pas si contraire. Ne savez-vous pas bien qu'Aristote même qui avait tant de peur de se laisser trop aller à la douceur de ses charmes, comme nous l'avons remarqué, avoue qu'il est le repos de l'âme aussi bien que du corps ?[62] N'a-t-il pas un pouvoir merveilleux de rendre les plus misérables semblables aux plus fortunés durant presque la moitié de leur vie ? Autant de fois que nous nous couchons pour l'aller trouver, ne fait-il pas l'office de médiateur pour nous apprivoiser avec la mort, qui est sa sœur germaine, si nous en croyons la *Théogonie* d'Hésiode, où il les fait l'un et l'autre enfants de la Nuit ? Et les Grecs n'ont-ils pas dit à sa recommandation, qu'il surmontait le plus grand de tous les maux, qui est la faim ? Je vous prie surtout de considérer, que si les misères de cette vie surpassent de beaucoup les prospérités qu'on y ressent, comme tout le monde est contraint de le confesser, il s'ensuit nécessairement que ce que le sommeil semble retrancher de nos jours, est plus à notre avantage qu'autrement. Outre que nous n'éprouvons point de plus doux appareil, ni de plus sûr remède à toutes nos afflictions, que le dormir. Quant à ce qu'on lui reproche qu'il préjudicie à la vie active, par la cessation de toutes nos fonctions, tenez pour assuré que ce qui se perd en apparence est bien recompensé en effet, et que la réparation de nos forces qui se fait par son moyen, avec la vigueur qu'il nous inspire pour mieux agir à notre réveil, sert plus à l'action, que la surséance que cause le même sommeil

---

58 « Suétone, *Caligula* » [dans *Vies des douze Césars*] « 50 ». Il faut relire la vision fellinienne que donne Suétone du tyran rendu insomniaque par la peur des complots, « errant nuit après nuit de long en large sous les portiques, guettant, appelant la lumière du jour. »

59 [Suétone, *Auguste*, dans *Vies des douze Césars*] « 78 ». Cette réf. de § et celle de la note 58 sont interverties dans les notations marginales ; erreur de typographe. Il s'agit de la bataille d'Actium.

60 [Aristote] « *Éthique à Eudème*, I, 5 » [7 et 9].

61 [Aristote] « *De la génération des animaux*, V, 1 » [779a].

62 [Aristote] « *Éthique à Nicomaque*, I » [13, 1102b] ; « *Éthique à Eudème* » II, 1 [7].

ne lui est contraire. Voulez-vous savoir au vrai ce qui en est, et en quelle estime vous le devez avoir ? Consultez ceux qui sont mal avec lui et qui emploient les mandragores, l'absinthe, et toute sorte d'opiates, ou de narcotiques, pour le faire venir : vous saurez d'eux qu'il n'y a point de calamité comparable à celle d'un homme qui ne peut dormir, et qui ne reçoit point cette consolation ordinaire de la nuit. Car ce n'est pas sans sujet que Dieu promet entre autres choses à ceux qui observeront ses commandements, qu'ils dormiront d'un bon sommeil, et sans que rien les inquiète[63]. C'est une des plus grandes grâces temporelles que nous puissions recevoir. Le Tragique latin nomme pour cela le temps que nous dormons la meilleure partie de la vie[64]. Et je crois que les Romains ne pouvaient faire mourir plus cruellement le roi Persée leur prisonnier, qu'en l'empêchant de sommeiller, comme firent ses geôliers, qui eurent cette inhumanité de l'éveiller incessamment. Ne vous fâchez donc plus de prendre cet agréable assoupissement que la nature vous ordonne, et dont sans doute vous avez besoin, puisqu'il vient de si bon lieu[65]. Si vous pouvez souffrir une petite raillerie là-dessus, je vous dirai que vous avez un grand avantage en cela sur les bêtes à cornes, qui dorment moins que les autres, à ce qu'ont observé les philosophes, ou pour ce que les fumées qui font le sommeil s'élèvent plus haut que leur cerveau sans s'y arrêter, ou à cause de la sécheresse du même cerveau, et de ce que les vapeurs ne passent pas facilement par des conduits si étroits qu'ils les ont[66]. Pour en parler sainement ensuite, je serais bien fâché de vous voir dans des sommeils d'Epiménide ou d'Endymion. Je n'approuverais pas non plus que vous usassiez, quand il vous serait possible, de toutes les précautions des Sybarites, qui ne donnaient entrée dans leur ville à aucun des métiers qui peuvent troubler de leur bruit le repos de ceux qui dorment. Athénée dit qu'ils en avaient même banni les coqs pour la même raison[67]. Et Sénèque[68] nous représente à ce propos un Mindyridès de leur ville, ou Smindyridès comme le nomme Aristote[69], qui se plaignait de n'avoir pu commodément reposer, à cause de quelques feuilles de rose qui s'étaient mises en double, au lieu de se tenir bien étendues sous lui. Mais puisque vous êtes fort éloigné de cette mollesse efféminée, et que vous n'avez besoin ni de laitues pour vous provoquer le sommeil, comme l'empereur Tacite[70], ni de la musique endormante des Pythagoriciens, ni du son des flûtes avec lequel Philostrate dit qu'on mettait au lit un certain roi des Indes[71]. Et puisque au contraire votre propre tempérament vous gratifie de ce profond dormir, qui vous rendrait insensible, comme vous dites, pendant huit ou neuf heures à la chute de l'univers, jouissez paisiblement de ce grand bénéfice, et au lieu de vous plaindre, remerciez l'auteur de la nature d'une si heureuse constitution qu'est la vôtre.

---

63 « Lévitique 26.6 ».

64 « Sénèque, *Hercule Furieux* » [v. 1067, le chœur] « *Pars humanæ melior vitæ* », que LMLV traduit lui-même dans le texte.

65 « Diodore de Sicile » [*Bibliothèque historique*] « II, 31 ».

66 « Aristote, *Des plantes*, I, 2 ».

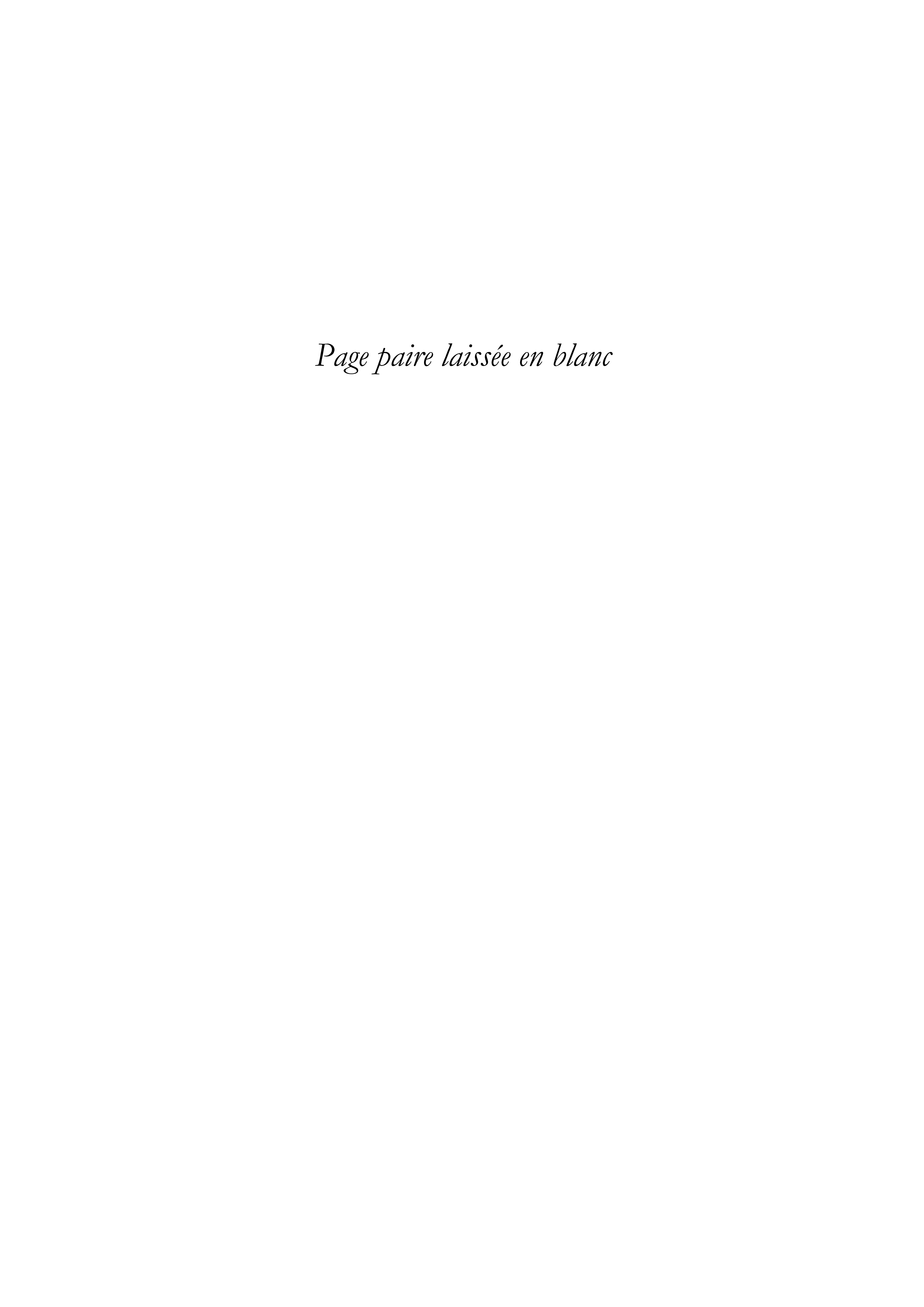
67 [Athénée, *Deipnosophistes*] « XII » [15 p. 777], (voir note 54 *supra*).

68 « Sénèque, *De la colère*, II, 25 ».

69 [Aristote] « *Éthique à Eudème*, I, 5 » [10].

70 « Vopiscus » [*Tacite*, dans *Histoire Auguste*, XI, 2] – Vopiscus raconte que cet empereur végétarien buvait de « l'infusion » de laitues.

71 [Flavius Philostrate] « *Vie d'Apollonios de Tyane*, XIV ».



Page paire laissée en blanc

DE LA PATRIE ET DES ÉTRANGERS

Je tombe d'accord avec vous de cette affection naturelle que tout le monde ressent pour son pays. Il semble que les bêtes sauvages se plaisent dans les bois où elles sont nées. Les oiseaux aiment leur nid, comme l'on dit, et quittent mal volontiers la région dans laquelle ils ont appris à voler. Les poissons même, si nous en croyons Aristote[1], ne changent pas ordinairement les eaux où ils ont été produits, pour d'autres. Et quant aux hommes, Homère a fait voir en la personne d'Ulysse ce que c'en était, le faisant renoncer à l'immortalité pour une Ithaque, qui n'était qu'un misérable lieu, attaché comme un nid contre des rochers affreux et infertiles. J'ajoute à cette autorité la considération des éléments qui nous composent et que nous voyons ne pouvoir prendre le repos hors de leur patrie, selon les termes de l'Ecole, ce qui semble montrer que la passion dont nous parlons, a sa source dans la Nature, et croit insensiblement avec nous. Disons donc tant que vous voudrez que l'amour de la patrie comprend en soi toutes les autres amitiés ; d'où vient peut-être que nous nous servons du mot *rapatrier* en toute sorte de réconciliations. Supposons encore que cette espèce d'amour surpasse souvent celui qu'on a pour une femme, pour un frère ou pour des enfants, puisque les exemples de Pausanias, de Timoléon, de la mère de Brasidas, et d'assez d'autres tant anciens que modernes, qui seraient trop longs à rapporter, nous peuvent servir à faire valoir une telle proposition. Avec tout cela pourtant, il faut que vous m'avouiez, de votre côté, qu'une infinité de grands personnages, qui se sont voulu mettre au dessus des sentiments du vulgaire, en ont pensé tout autrement. Anaxagore montrait le ciel du bout du doigt quand on lui demandait où était sa patrie[2]. Diogène répondit qu'il était cosmopolite, ou citoyen du monde, sur une semblable question. Cratès le Thébain, ou le Cynique, se moqua d'Alexandre qui lui parlait de rebâtir sa patrie, lui disant qu'un autre Alexandre que lui la pourrait venir détruire pour la seconde fois. Et la maxime d'Aristippe aussi bien que de Théodore était qu'un homme sage ne devait jamais hasarder sa vie pour des fous, sous ce mauvais prétexte de mourir pour son pays. Voilà une leçon bien différente de la première de celle qu'avaient apprise ces Décius romains[3] et ces Philènes carthaginois[4], qui se dévouèrent si résolument à une mort certaine pour la gloire de leur nation. La liberté est une chose si précieuse, au dire des philosophes que nous venons de nommer, qu'il n'y aurait nulle apparence de nous laisser attacher à une certaine pièce de terre, quelque nom de patrie qu'on lui puisse donner, comme l'étaient ces serviteurs rustiques des Anciens[5]. Aussi ceux de cette opinion n'ont pas fait difficulté de définir l'amour, dont nous parlons, une erreur utile et une tromperie nécessaire pour faire subsister les empires, ou toute sorte d'autres dominations. Et Cardan entre les auteurs récents s'était si bien confirmé dans cette doctrine qu'il ose traiter d'insensés les Brutus, les Scévolas et leurs semblables,

---

1 [Aristote] « *Histoire des animaux*, 37 » [soit : V, 11, 543b].

2 Anaxagore de Clazomènes, dans Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, II, *Anaxagore*, 11.

3 Trois Decius, de père en fils, se vouèrent aux Mânes, c.-à-d. à la Mort, avant une bataille décisive, dans une prestation religieuse solennelle et terrible, afin d'assurer la victoire à leur patrie.

4 Les frères Philènes choisirent de mourir enterrés vivant dans les sables de la Cyrénaïque afin que leur tombe pût marquer la frontière de Carthage au Levant.

5 LMLV paraphrase le dicton qu'il cite : « *Patriæ tanquam glebæ addicti* ».

soutenant qu'il n'y eut jamais que les véritables misères de leur condition, ou quelque vain désir de gloire, qui les ait portés à feindre de vouloir sacrifier leur vie au bien de vouloir sacrifier leur vie au bien et à la gloire de leur pays[6]. Certes il n'y a point de lotos[7] chez les poètes qui ait eu le pouvoir de faire oublier la patrie, comme de semblables discours le peuvent avoir. Ils ne m'ont pas néanmoins persuadé de telle façon que je ne donne beaucoup à ce ressentiment naturel que soutient le parti contraire ; et la raison d'Etat survenant là dessus m'oblige de souscrire au dire de ce brave Troyen que le meilleur de tous les augures est de combattre pour sa patrie[8]. Mais comme je m'accommode doucement avec vous pour ce regard, trouvez bon que je vous contredise sur deux autres points et que, m'opposant formellement à cette grande aversion des autres pays dont vous témoignez d'être touché, je vous soutienne encore qu'il y a de l'injustice, et peut-être de l'inhumanité, à traiter si mal les étrangers que vous voudriez qu'on fit.

Ne savez-vous pas, pour ce qui concerne le premier article, qu'on a toujours dit que la patrie d'un homme de bon esprit était partout où il pouvait vivre commodément et à son aise ?[9]

Et par cet effet combien de personnes voyons-nous dans toutes les histoires qui ont préféré le séjour des pays étrangers à celui qui leur était naturel, de quoi ils ont eu tout sujet de se contenter ? La ville d'Athènes avait de grands charmes par tous les citoyens et néanmoins Iphicratès lui préféra la Thrace[10], Conon l'île de Chypre, Timothée celle de Lesbos, Charès le promontoire de Sigeum[11], et Chabrias les plaines de l'Egypte. En vérité il y a de faiblesse à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain et déterminé. Comme si nous ne recevions pas de tous les endroits de la terre les influences des cieux ? Et comme si nous ne découvrions pas le soleil et les étoiles de quelque lieu où nous puissions établir notre demeure ? Car pour ce qui est des habitudes et de la fréquentation, le sage trouve partout avec qui converser, et la vertu est si puissante qu'elle lui acquiert des amitiés parmi les plus barbares. Ainsi l'on peut dire qu'il y a des patries d'élection, aussi bien que de naissance, et que celles-là nous donnent parfois plus de sujet de les affectionner par raison que nous ne sommes portés d'inclination pour les autres par nature. Je sais bien que les Romains prenaient l'éloignernent de leur ville pour une mort civile. Mais outre que le séjour de cette capitale du monde doit être considéré comme ayant quelque chose de particulier, l'on peut voir dans son poète, qui se plaignait si hautement d'être relégué parmi les neiges de la Scythie et l'inhumanité des Gètes et des Sarmates, qu'il ne laissa pas enfin de trouver Rome au bord de l'Ister ou du Danube[12], et d'écrire à son ami qu'*on doit faire sa Rome du lieu où la Fortune nous jette*[13].

Quoi qu'il en soit, tant s'en faut que beaucoup ressentent aujourd'hui cette tendresse des Romains pour leur pays natal, qu'on voit beaucoup de princes, selon l'observation de

---

6 [Jérôme Cardan] « *De propria vita liber*, XXXII ». Dans l'éd. moderne déjà citée, *Ma vie* (voir *Du sommeil et des songes*, note 10).

7 Fleur de lotus.

8 « Hector, Homère » [*Iliade*, vv. 50-250]. LMLV évoque la joute oratoire entre Hector et Polydamas lors de laquelle Polydamas, aussi courageux au combat qu'Hector, se révèle cependant plus habile en paroles, et plus avisé en politique.

9 « Ovide, *Fastes*, I » [v. 493]. LMLV cite: « *Omne solum forti patria est* », qu'il traduit librement. En marge également: « *Ubi patria ubi bene* » (la patrie est là où on se trouve bien).

10 « Athénée » [*Deipnosophistes*] « XII ».

11 Les Grecs y établirent leur camp lors de la guerre de Troie.

12 L'Ister est le Danube.

13 [Ovide] « *Pontiques*, I, VI » [soit: V, v. 68]. LMLV cite: « *Quem fortuna dedit, Roma sit ille locus* ». Je traduis.

Boccalini, qui sont contraints de défendre à leurs sujets de le quitter sur peine de la vie[14]. C'est bien signe qu'il se trouve assez d'autres lieux que celui de la naissance où l'on peut rencontrer son mieux. Qu'eût été Diogène qu'un faux monnayeur toute sa vie s'il n'eut bougé de Sinope, sans qu'Athènes et Corinthe eussent contribué ce qu'elles firent à sa vertu et à sa gloire ? Et Zénon de Citium n'avait-il pas besoin d'abandonner son île de Chypre pour souffrir une tempête avantageuse, selon qu'il disait, et faire cet heureux naufrage dans le port de Pyrée ? Tenez pour assuré que, comme les enfants adoptifs et que nous choisissons avec délibération donnent souvent plus de contentement que les naturels, la même chose arrive en ce qui touche notre demeure, que nous éprouvons assez de fois plus douce et plus à souhait dans un lieu de notre élection qu'en celui de notre naissance.

Quant au second chef de ma contradiction, certes je m'étonne que vous vouliez confondre le mot d'ennemi avec celui d'étranger comme ont fait autrefois les Romains[15]. Ne vous souvient-il point qu'Homère appelle chiens ceux qui traitent mal les étrangers, à cause de la nature de cet animal qui caresse un chétif esclave domestique et aboie après le plus honnête homme du monde s'il lui est inconnu ? Pour le moins, ne sauriez-vous nier que les Français n'aient été de tout temps fort hospitaliers et faisant profession de bien traiter ceux du dehors. Les lois de nos anciens Celtes punissaient plus rigoureusement le meurtre d'un étranger que celui d'un citoyen, comme l'on peut voir dans ce qui nous reste de Nicolas Damascène[16]. Et quelques-uns ont observé, sur ce sujet, que le droit d'aubaine qui a lieu en France contre les étrangers prend son nom d'*Albion* à cause qu'il n'a été introduit en ce royaume qu'en haine des Anglais, et pour prendre revanche de la défense qu'ils firent à ceux de notre nation, sous leur roi Edouard troisième, d'habiter dans leur pays à peine de la vie, selon que Polidore Virgile l'a franchement reconnu. Aussi voyons-nous dans tous nos vieux livres appelés coutumiers que le mot d'aulbain s'écrit toujours avec une l, ce qui fortifie l'étymologie dont nous parlons, que d'autres tirent du mot latin *advena*, et montre l'hospitalité des Français, qui n'avaient point de terme propre dans leur langue, pour exprimer ce qui s'introduisait contre l'étranger. Mais quelle preuve plus forte, plus évidente et plus expresse pour notre temps même, pouvons-nous donner du bon traitement que reçoivent de nous tous nos hôtes, que celui que nous avons fait aux Gondis, aux Schombergs, aux Mendozas, aux Biragues, aux Trivulcios, aux Strozzis, aux Orsinis, aux Fieschis, aux Ornanos et à une infinité d'autres ? S'il était besoin de le prendre de plus haut, et d'en dire plus de particularités, nous remarquerions comme un Arragonais, Bernard de Vinero, fut Grand Maître de France sous Louis le Débonnaire, comment un Charles de la Cerda, castillan, fut connétable sous le roi Jean et comment Jacques du Glas, écossais, l'auteur de la Garde écossaise de nos rois, fut fait maréchal de France, aussi bien que Jean Stuart connétable, par Charles VII. Tant de princes étrangers que nous avons naturalisés prouveraient encore plus fortement notre proposition. Et les services que les uns et les autres ont rendus à cette couronne feraient voir clairement que si la France a toujours usé de grande de bonté envers les étrangers, elle n'a eu que rarement occasion de s'en repentir. Aussi faut-il avouer qu'elle a reçu parfois des autres pays la pareille de ce bon traitement, en la personne de ceux qu'elle leur a envoyés. Nous savons que la Suède a recueilli Pontus de La Gardie, notre compatriote, si favorablement

---

14 [Trajano Boccalini] « *De' Ragguagli di Parnasso*, I, 99 ».

15 LMLV paraphrase dans le texte et cite en marge (« *Peregrinus antea dictus hostis* »), Cicéron, *Les offices*, I, 37.

16 « *Excerpta ex collectaneis Constantini* » [c.-à-d., titre complet *Polybii Diodori Siculi Nicolai Damasceni Dionysii Halicar. Appiani Alexand. Dionis et Ioannis Antiocheni excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetae Henricus Valesius nunc primùm Graecè edidit, Latinè vertit, notisque illustrauit*] (éd. de Henri de Valois, 1634), « p. 515 » [pp. 512-515, en raison du grec-latin].

que ses descendants n'ont pas sujet d'envier la fortune des plus grands seigneurs de ce pays-là. Les comtes de Montgommery d'Angleterre sont d'extraction française. Et la grande antipathie de notre nation avec l'espagnole[17] n'empêche pas que nous n'y considérions la maison de La Cerda, d'où est le duc de Médina Celi, comme venue de Béarn par un bâtard de la maison de Foix, les ducs de Cardona, catalans, comme descendus de celle d'Anjou. L'une des plus nobles familles de la Navarre, qui est celle des Beaumonts, comme sortie du milieu de la France ; et les comtes d'Aquilar, aussi bien que les Vélazquez, connétables de Castille, comme des rejetons dont la tige nous appartenait.
Prenons-le dans la thèse générale. N'est-il pas vrai que rien n'a tant contribué à la grandeur de Rome que cet accès libre qu'elle donnait à toutes les nations de s'y venir habituer et de prendre part aussitôt à son gouvernement ? Et ne savons-nous pas qu'au contraire la rigueur tenue contre les étrangers par les républiques de Sparte et d'Athènes, a toujours été estimée la principale cause de leur peu de durée ? Car vous vous pouvez souvenir de la remarque d'Hérodote, que jamais les Lacédémoniens n'accordèrent le droit de bourgeoisie qu'à deux étrangers seulement, Tisamenos et Hagias son frère[18], dont le premier leur fit obtenir cinq des plus notables victoires qu'ils aient remportées sur leurs ennemis. L'histoire grecque vous fera voir encore que si les Thébains n'eussent été hospitaliers, comme ils le furent envers Philolaüs le Corinthien quoiqu'il fût venu les trouver pour une fort mauvaise cause, ils eussent été privés de toutes ces belles lois qu'il leur donna depuis[19]. Mais nous avons une autorité beaucoup plus considérable que celle des Grecs ni des Latins, qui nous oblige à recevoir les étrangers avec toute civilité et courtoisie. Gardez-vous bien, dit le Texte sacré, de contrister vos hôtes ni de mal traiter ceux du dehors, ne fût-ce qu'en commémoration de ce que vous avez été autrefois de la même condition, et pèlerins comme eux, lorsque vous vous retirâtes en Egypte[20]. Quelle apparence y aurait-il donc que, contre les commandements exprès de Dieu, la France exerçât aujourd'hui des rigueurs contre les étrangers, pareilles à celles dont cette même Égypte usait autrefois du temps de Busiris, ou qui se pratiquait par des Moscovites ? Qu'Alexandre le Grand eut bonne grâce de déclarer, par un édit, que tous les gens de bien étaient parents les uns des autres et qu'il n'y avait que les méchants seuls qu'on devait reputer étrangers. Et de vérité l'on reçoit souvent des devoirs et des offices d'amitié d'un étranger, beaucoup plus considérables que ceux d'un concitoyen ou même d'un proche parent, parce que le zèle du premier est plus franc, et ses soins plus libres, plus entiers et moins partagés que ceux de l'autre. Les services que rendent au public ceux du dehors doivent être estimés par la même raison. Leur naissance les oblige à s'y porter avec une ardeur et une fidélité extraordinaire, parce qu'ils ne seraient pas regardés sans cela. Et leur indépendance dans un dégagement de parenté et de toute autre affection que celle de l'Etat les y attache plus fortement que ceux qui mêlent toujours leurs intérêts particuliers dans celui de la Seigneurie, comme parlent les Italiens. C'est peut-être pourquoi Aristote a prononcé hardiment que, de toutes les amitiés, l'hospitalière était la plus forte[21]. Aussi n'y en a-t-il point de plus étroite ni de plus

---

17 LMLV y a consacré son *Discours de la contrariété d'humeurs…entre certaines nations…la Française et l'Espagnole (traduit de l'Italien de Fabricio Campolini).*

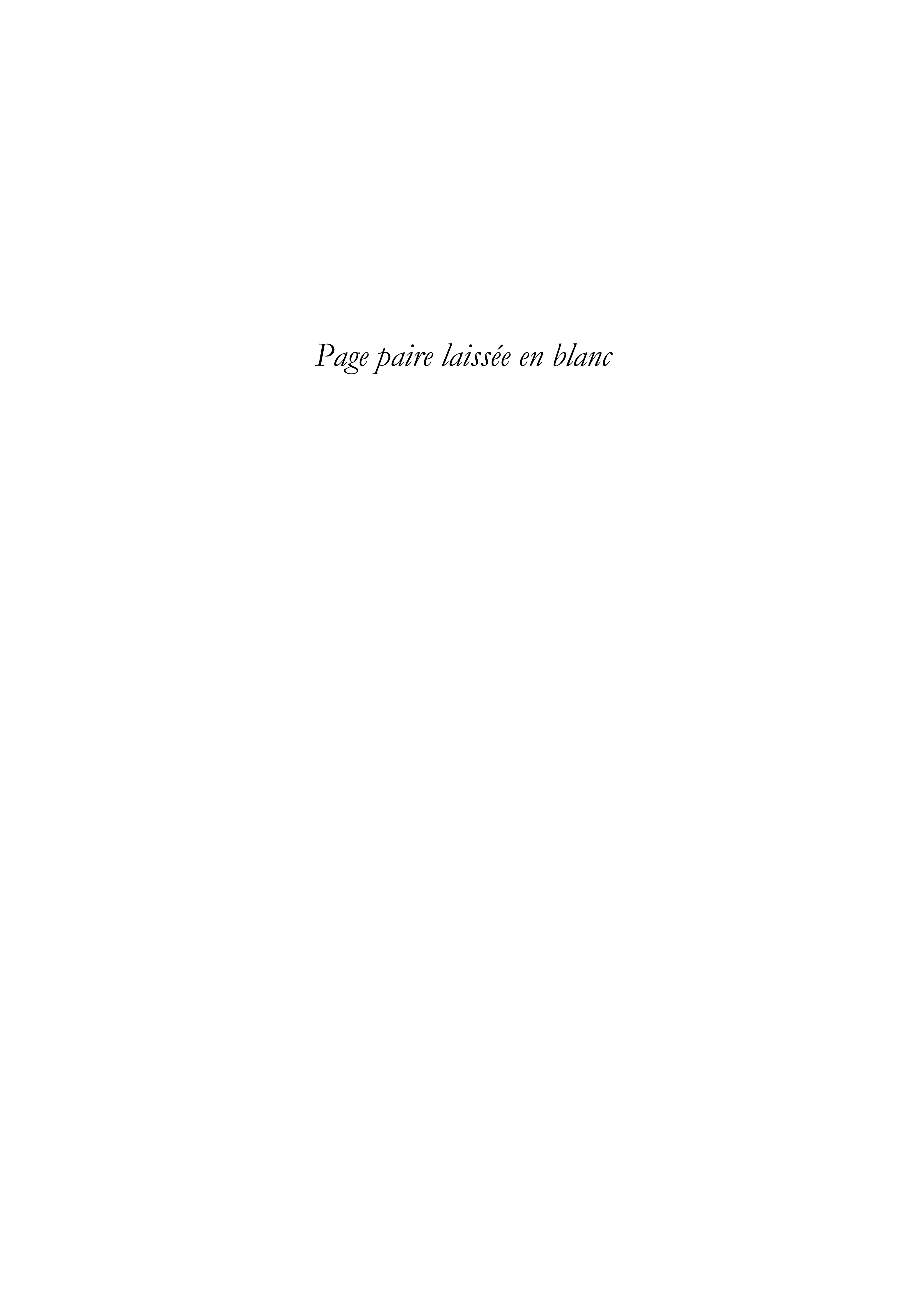
18 [Hérodote, *Histoires*] « IX » [33-35]. Tisamène devin de l'armée spartiate fut celui de toute la Grèce à Platée (479 av. J.-C.), fonction si décisive qu'on le crédita de cette victoire.

19 « Aristote, *Politiques*, II » [12, 1274a]. Amant du vainqueur olympique Dioclès – dont la propre mère, Halcyone, était éprise (« mauvaise cause ») –, Philolaüs l'aida à s'enfuir avec lui à Thèbes dont il devint le législateur.

20 « Exode 22 » [20]. La divine admonition aux Juifs mérite d'être citée : « Tu n'exploiteras ni n'opprimeras l'émigré [c.-à-d. l'immigré], car vous avez été des émigrés au pays d'Égypte » (Traduction TOB). Également en marge : « Exode 23 » [9].

21 [Aristote] « *Éthique à Nicomaque*, II, 11 » [soit : VIII, 12].

affermie que celle de l'esprit envers le corps où il habite comme étranger et venu de dehors. Cessez donc, je vous supplie , de juger si mal des étrangers et vous souvenez de cette pensée d'un sophiste, que la plupart des fleuves sont étrangers dans les terres qu'ils rendent fertiles ; que le rossignol n'est pas moins estimé pour venir de loin ; que les perles et les pierres précieuses nous sont apportées du bout du monde ; et que Cadmus étoit prosélyte ou étranger parmi les Grecs qui lui sont néanmoins redevables de toutes les sciences qu'il leur apporta de Phénicie. Surtout ne croyez plus que ce soit faire une véritable injure à quelqu'un de lui reprocher qu'il est étranger. On voulut faire honte au philosophe Antisthène de ce que sa mère n'était pas Athénienne, et à Iphicrates de même de ce que la sienne était de Thrace. Diogène Laërce et Sénèque font faire à tous deux une même réponse là-dessus : que la mère des dieux de ce temps-là était bien venue de Phrygie et des solitudes du mont Ida, qui ne laissait pas pourtant d'être respectée de tout le monde. Vous voyez bien que cette répartie se peut étendre plus loin que le paganisme. Et je ne doute point que vous ne reconnaissiez assez combien ce serait une chose ridicule qu'il fut permis de faire cas et d'avoir soit des chiens, soit des chevaux qui viennent de pays fort éloignés, lorsque nous les trouvons excellents, et qu'il ne fut pas loisible de se prévaloir des hommes du dehors qu'une vertu extraordinaire nous peut rendre recommandables. Certes, outre l'excès d'une rigueur barbare dont nous userions en leur endroit, nous serions encore trop injustes envers nous-mêmes.



Page paire laissée en blanc

DES HABITS ET DE LEURS MODES DIFFÉRENTES

Vous avez pris trop à la rigueur ce que je vous ai écrit contre quelques abus qui regardent la façon dont l'on s'habille aujourd'hui. Je ne condamne rien absolument en cela, ni pour être nouveau, ni pour être curieux, de prix, ou éclatant. Mais il est vrai qu'outre que toutes choses ne conviennent pas à toutes personnes, il y a des modes si peu raisonnables d'une part, et d'ailleurs si pénibles ou même si préjudiciables à ceux qui s'y assujettissent, que je ne les puis approuver. Afin de vous faire mieux comprendre ce qui est de mes sentiments, je m'expliquerai un peu plus au long, et avec autant de liberté que vous me témoignez de le désirer.

Il n'y a rien de plus trompeur que les jugements qui se font sur l'apparence extérieure des hommes, selon qu'ils sont bien ou mal vêtus. C'est pour cela qu'on a dit que barbe avec le long manteau ne faisaient pas le philosophe, ni l'habit le moine. En effet, comme nous ne mettons pas le prix au vin par la considération du tonneau, et que nous n'estimons pas un cheval à cause de son frein doré, ni une lame pour la beauté de son fourreau ; nous ne devons pas apporter moins de circonspection à distinguer la robe de la personne, et à ne nous pas laisser imposer par ceux qui couvriraient volontiers les difformités de l'âme avec le lustre de leurs habillements, si c'était chose possible. Car il arrive assez souvent que suivant le dire de l'Espagnol, les plus grossiers sont ceux qui portent le drap le plus fin, *en el mejor pano ay mayor engaño.* Ce sont des sépulcres blanchis, ou des temples d'Égypte, qui n'ont rien que d'affreux au dedans. Et l'expérience ne fait que trop voir ce que nous apprend cet autre proverbe, *tocas de beata unas de gata.* D'autres fois néanmoins c'est tout au contraire. Le jeu vaut mieux que la mine. Le silène d'Alcibiade renferme dans sa boîte mille drogues précieuses. Et quand il plaît à la Fortune, un cœur généreux ne respire que sous le plus vil bureau ou, comme l'exprime ce poète italien : *Spesso sott' habito vile/S'asconde un cuor gentile.*

Éloignons-nous donc de toute prévention d'esprit pour ce regard, et pénétrons plus avant que l'extérieur, devant que de bien ou mal juger personne.

Si est-ce que Jésus Sirach nous a fait une bien différente leçon. Entre les trois choses qui nous peuvent faire connaître l'intérieur d'un homme, son habit tient le premier lieu: *L'habillement d'un homme, son rire, sa démarche révèlent ce qu'il est*[1]. Les Grecs nous ont enseigné la même doctrine par ces deux mots: *L'habit fait l'homme*[2]. Et Hippocrate dit qu'on peut discerner par la soutane le bon médecin d'avec le charlatan[3]. Certes si nous y voulons prendre garde, nous serons contraints d'avouer que dans le cours ordinaire de la vie, les hommes y passent comme la monnaie sur la marque extérieure, qui dépend presque entièrement de l'habit. Nous sommes tous réduits à cette idolâtrie, de n'honorer d'abord les personnes, que comme des statues, à proportion de ce qu'elles sont parées. Et les philosophes mêmes tirent des conséquences morales de nos vêtements ; ils jugent

---

[1] « Ecclésiastique » [c.-à-d. Siracide] « 19.30 ». LMLV cite dans le texte: « *Amictus corporis, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo* ». Traduction TOB.

[2] LMLV cite: *« ἱμάτιον ἀνήρ »*. Traduction L.A. Sanchi.

[3] LMLV résume sans doute ici le §1 de la *Loi* : certains médecins sont comme ces personnages qui montent sur la scène et ressemblent à des acteurs sous le masque mais n'en sont pas.

par là de nos secrètes affections ; et ce qui n'est fait que pour couvrir le corps, leur découvre l'âme le plus souvent.

Il y a une voie moyenne à tenir sur ce différend, dans laquelle sans mépriser tout à fait cette sorte d'indication qui se prend des habits, puisqu'elle est de quelque considération dans la vie civile, l'on use de suspension d'esprit, et l'on ne détermine jamais rien en une chose si sujette au mécompte. Que s'il faut se laisser emporter parfois au torrent de la coutume et faire conjecture du mérite d'un homme qu'on ne connaît point, par le manteau qu'il porte, je donnerai volontiers aux autres le conseil que j'ai suivi, et dont je me suis fort bien trouvé. Cette erreur populaire m'a tenu longtemps, de n'estimer ceux que je voyais la première fois, qu'autant qu'ils me paraissaient bien mis comme l'on parle, et en bonne conche. Et parce que j'étais tous les jours trompé là-dessus, je me résolus de tenir un procédé tout contraire, qui fut de me défier de l'esprit de ceux-là, et de bien penser des autres qui par négligence ou autrement n'étaient pas si bien couverts ni en si bon ordre. Il faut que je leur rende ce témoignage à tous, quand ma liberté devrait être mal prise de quelques-uns, qu'il me réussit incomparablement mieux de la dernière façon ; et qu'ayant continué depuis d'en user de même, toutes les fois qu'il a fallu faire quelque préjugé de personnes inconnues, je n'ai pas eu sujet de m'en repentir à cent fois près si souvent, que j'y étais obligé auparavant.

Pour ce qui concerne le luxe qui se commet aux habits, il a pour opposé un certain mépris ordinairement accompagné de mesquinerie. Et la propreté, ou bienséance, est une médiocrité qui doit être gardée comme également distante de ces deux extrémités vicieuses. Nous péchons néanmoins bien plus dans l'excès et la profusion, que dans le défaut et l'épargne. Car c'est une chose étrange, qu'encore que tous les États aient eu des lois somptuaires, pour ce regard, il s'en soit trouvé si peu qui les aient pu faire observer. À la vérité celles de Lycurgue maintinrent quelque temps les Spartiates dans cette règle, que les plus riches de leur ville n'y allaient pas mieux vêtus que les pauvres, selon qu'Aristote l'a remarqué dans ses *Politiques*[4]. Et nous savons que présentement les moindres citadins de Venise ne sont presque pas reconnaissables à l'extérieur, d'avec les Clarissimes, et ceux qui ont en main les principales charges de la République. Mais jamais les Romains n'ont pu faire entretenir leurs règlements contre cette sorte de somptuosité. Et nous voyons dans Tite-Live, que nonobstant l'autorité et l'éloquence du plus ancien des Catons, qui harangua si fortement pour la conservation de la loi Oppia, elle fut révoquée vingt ans après sa publication; la vanité des femmes l'ayant emporté sur le bien public, et sur la raison du bon gouvernement[5]. L'empereur Tibère voulut obliger par son exemple les hommes à l'observation d'un édit où il interdisait tellement l'usage de la soie, qu'il se soumettait lui-même à n'en point porter[6]: à quoi je pense qu'on doit joindre ce décret du Sénat fait de son temps, et que nous lisons au second livre des *Annales* de Tacite, en ces termes fort considérables, que « les hommes ne s'avilissent pas en portant des vêtements de soie[7]. » Cependant les habits de soie devinrent si communs dans Rome, que l'empereur qui porta le même nom de Tacite, et qui se glorifiait d'être parent d'un si excellent historien, se contenta de défendre aux hommes seulement cette sorte de robes

---

4 [Aristote, *Politiques*] « IV, 9 » [c.-à-d. 1294b].

5 « Tite-Live, *Décades*, IV, 4 ». Voir également Aulu-Gelle, *Nuit attiques*, X, 23.

6 « Dion Cassius » [*Histoire romaine*] « LVII » ; « *Exc* »[*erpta ex collectaneis*] « *Const* »[*antini Augusti Porphyrogenetæ*] (éd. de Henri de Valois, 1634) ; et « *ex Jo. Antioch.* » : il s'agit d'un codex de Jean d'Antioche ayant appartenu à Constantin VII Porphyrogénète, acheté à prix d'or, à Chypre, par Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, publié par Valois en 1634 : LMLV se tenait au courant de tout, et supposait que tous ses lecteurs sauraient comprendre. L'allusion est au §110, pp. 182-183 de l'édition des *Ioannis Antiocheni Fragmenta quæ supersunt omnia* par Sergei Mariev (dans le *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, vol. XLVII, Berlin, Walter de Gruyter, 2008).

7 LMLV cite la phrase concise de Tacite : « *Ne vestis serica viros fœdaret* » (*Annales*, II, 33). Je traduis.

qu'ils appelaient holosérique[8] dont Héliogabale s'était le premier paré[9]. Et pour montrer jusqu'où le luxe était allé du temps de Julien, il ne faut que considérer avec quel étonnement il vit comparaître magnifiquement paré devant lui, l'homme qui lui devait couper les cheveux, lorsqu' il s'écria qu'il avait demandé un barbier, et non pas un intendant des finances[10]. Que ne pourrions-nous point dire de nos désordres là-dessus. On n'avait jamais porté de bas de soie en France devant le règne de Henri second, qui en prit un aux noces de sa sœur. Et je vois dans l'histoire de nos voisins, que la femme d'un Lopez de Padilla crut faire un fort beau présent au roi d'Espagne Philippe second, lui envoyant de Tolède en Flandres un autre bas de soie[11]. Qui est aujourd'hui l'artisan qui fasse difficulté d'en porter? Et où sont les personnes qui ne commettent de même excès en tout le reste de leurs habillements? Cependant il n'y a point de plus sotte ambition que celle qui s'entretient de l'excrément d'un ver, de la toison d'une brebis, et de la dépouille d'un castor ou d'une chèvre. C'est le propre d'un comédien de s'enorgueillir et d'élever sa voix à proportion de ce qu'il se trouve richement vêtu. Et quelque vanité que nous puissions prendre de ce côté-là, il se faut souvenir que le premier pourpoint que l'homme ait endossé, vint de son péché comme parle Tertullien[12]. Aristote remarque la sottise d'un Hippodamos de Milet, le premier écrivain de la politique[13], à qui la vanité faisait porter des robes richement fourrées au solstice d'été, aussi bien que pendant celui de l'hiver. Et il décrit ailleurs cette précieuse veste ou simarre du Sybarite Alcisthenes[14], que le Vieux Denys tyran de Sicile acheta des Carthaginois six-vingts talents. Elle n'avait rien pourtant ni de somptueux, ni d'éclatant, ni de bien fait, comme était l'habit de ce roi doré des Indes occidentales. La relation que nous en avons, porte qu'après s'être lavé d'eaux de senteurs, et frotté de parfums excellents, il se couvrait tout le corps de poudre d'or qui ne lui servait qu'un jour, et puis se prétendait nu à la mode du pays devant ses peuples comme un autre soleil, si lumineux et si plein de rayons, qu'ils ne le pouvaient presque envisager. Mais la folie des particuliers qui jeûnent pour être braves, et qui se ruinent à force de se parer, me semble surtout ridicule, puisqu'ils tombent dans l'infamie par la gloire, et qu'ils se dépouillent au lieu de se couvrir: *Mas se desnudan que visten*, dit gentiment l'Espagnol.

L'épargne honteuse opposée à ce luxe n'est peut-être pas moins à blâmer, principalement en ceux que les dignités et les grandes charges distinguent du commun. Louis onzième se rendit méprisable par ses méchants habits et ses chapeaux gras que l'Histoire lui reproche. Et l'on ne saurait lire sans indignation dans les registres de la Chambre des comptes un article de vingt sols pour deux manches neuves, dont on rhabilla l'un de ses vieux pourpoints, avec un autre de quinze deniers pour graisser ses bottes. Les chemises trouées et rapiécetées de Sixte-Quint, dont Cicarella dit qu'il se

---

8 « Vopiscus, dans *Tacite* » [in *Histoire Auguste*, X, 4] où le terme de « holosérique » – pure soie – apparaît.

9 « Lampridius, *Héliogabale* » [in *Histoire Auguste*, XXXII, 1]. On y lit plutôt que Héliogabale « déchirait à plaisir ses beaux habits » – *pretiosas vestes saepe conscidit.*

10 « Ammien Marcellin [*Histoires*] « XXII » [9]. LMLV cite ici une phrase qu'il vient de traduire lui-même: « *Ego, » inquit, « non rationalem jussi, sed tonsorem acciri* ».

11 « Luis Cabrera » [de Córdoba] « *De Historia*, I, 9 » (1611), également l'auteur en espagnol, langue que LMLV pratique, d'une histoire de Philippe II.

12 [Tertullien] « *De pallio* » [III] « 4 ». LMLV cite: « *Pellitus orbi ut metallo datur est* », à la suite de « péché ».

13 « *Holit.*, II, 8 » [1268b] [faute d'impression du titre abrégé de *Politiques*] et « *Mirabiles auscultationes* ». En *Pol.* Aristote décrit comment le législateur de Milet fut le premier homme qui, inexpérimenté en politique, entreprit néanmoins de fonder une cité en changeant ses lois. Aristote prend le cas d'Hippodamos pour poser cette question, actuelle : le changement profite-t-il seulement à ceux qui en persuadent leurs concitoyens, ou sert-il le bien public ?

14 Ou bien, Antisthène.

servait même étant pape, par ménage, ne sont pas plus honnêtes[15]. En effet nous voyons bien dans la Genèse, que Dieu se contenta de donner à nos premiers pères des robes de peaux, lorsqu'ils étaient sans compagnie[16]; et dans une perpétuelle privauté de femme à mari. Mais le monde s'étant peuplé de différentes conditions d'hommes, nous lisons dans l'Exode que le même Dieu commande à Moïse de faire faire une robe magnifique à son frère Aaron[17]. Et certes il y a une bienséance à observer, au-dessous de laquelle l'on se rend contemptible[18]. Ce monde est une mer, qui a cela de propre, que pour y nager à souhait, il se faut bien vêtir au lieu de se dépouiller. Un bon avis n'est guère suivi s'il ne vient d'un lieu de respect. Et le mieux disant des hommes ne sera pas seulement écouté sous un méchant manteau[19].

D'ailleurs, on sait qu'il y a des mépris de se bien vêtir, accompagnés d'affection, et même d'arrogance. Antisthène faisant parade de ses lambeaux, je vois, lui dit Socrate, au travers des trous de votre manteau une grande vanité. Cratès fut moqué de même par Stilpon[20], avec cette très gentille allusion: *Tu me sembles avoir besoin d'un nouveau manteau*[21], faisant du dernier mot deux paroles, qui lui reprochaient son défaut de jugement plutôt que d'habit. Et c'est sur ce fondement qu'Aristote soutient dans ses *Morales*, que les habits des Lacédémoniens étaient arrogants en leur simplicité[22].

Il est donc à propos de suivre cette médiocrité qui nous fait être propre et bien vêtus, sans pompe et sans mesquinerie. Cicéron disait de Crassus, qu'il était *le plus économe des élégants* et que Scévola pouvait être nommé *le plus élégant des économes*[23]. Sur quoi Aulu-Gelle observe non seulement que l'élégance était le propre mot des anciens Romains, qui signifiait la curiosité à se parer ; mais encore que parmi eux jusqu'au temps de Caton ce fut un terme de vice et de reproche, plutôt que de louange, comme il le devint depuis, lorsqu'ils attribuèrent l'élégance aux choses de l'esprit[24]. Or soit que vous imitiez Crassus, ou que vous ressembliez à Scévola, vous serez justement dans ce milieu souhaitable, où Socrate tout austère qu'il était, se voulut mettre quand il fut dîner chez le bel Agathon. Car Platon dit qu'encore qu'il ne cheminât guère que les pieds nus, même sur la glace, il voulut prendre en cette occasion des souliers, se laver, et se tenir fort proprement, afin d'être beau, selon sa façon de parler ordinaire, puisqu'il devait aller trouver un beau[25]. Cela nous apprend qu'il faut observer une certaine bienséance en nos habits, qui ait son rapport au temps, au lieu et aux personnes.

---

15 Il s'agit de la *Vita* de Sixte-Quint par Antonio de Cicarella agrégée au *De Vitis Pontificum Romanorum* de Bartolomeo Platina, pp. 422-453 (éd. de 1600).

16 Genèse 3.21.

17 LMLV cite ici Exode 28.2 qu'il a traduit librement : « *Faciesque vestem sanctam Aaron fratri tuo in gloriam et decorem* ».

18 C'est-à-dire méprisable.

19 LMLV cite ici: « *Rara in tenui facundia panno* ». La source est Juvénal, *Satires*, III, 7, v. 145.

20 Stoïcien de Mégare (IIIe siècle av. J.-C.), maître de Cratès et de Zénon, à l'heure de sa mort il s'enivra pour se changer les idées. LMLV ironise sur la sotte arrogance des « dogmatiques », stoïciens et épicuriens.

21 LMLV cite: « *δοκεῖς μοι χρείαν ἔχειν ἱματίου καινοῦ* ». Traduction L.-A. Sanchi. La source est Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, II, *Stilpon*, 118.

22 [Aristote] « *Éthique à Nicomaque*, IV, 13 » qui ne correspond à rien, à moins qu'il ne s'agisse des *Politiques*, IV, 13 où Aristote décrit le système lacédémonien, bien qu'en *Nic.* IV, 3, dans sa discussion de l'orgueil, Aristote cite en effet Sparte.

23 « *Parcissimus elegantium … parcorum elegantissimus* ». Il a trouvé ce chiasme dans Cicéron, *Brutus*, 148. Je traduis.

24 [Aulu-Gelle, *Nuits attiques*] « XI, 2 ».

25 [Platon] « *Le Banquet ou De l'amour* » [II].

C'est selon les règles de cette bienséance que le *Galatée* ne veut pas qu'on porte dans Venise les pennaches, ni les épées, qui ont fort bonne grâce dans Vérone[26]. Les jésuites l'observent lorsqu'ils vont vêtus de soie à la Chine[27], et qu'ils s'habillent en Brahmins[28] aux autres lieux des Indes orientales, principalement le long de la côte de Malabar. Et nous voyons dans Tacite, que pour n'y pas contrevenir, Germanicus étant en Égypte, et Scipion en Sicile, ils se vêtirent tous deux à la grecque[29]. Les relations du Levant m'apprennent encore, qu'on n'oserait paraître devant un roi de ce quartier-là en habit de couleur bleue, parce que c'est celle dont l'on y porte le deuil[30]. La même chose se peut dire du jaune, qui sert à rendre ce triste office au royaume de Pégou[31], du gris au Pérou, du blanc en Tartarie, à la Chine et au Japon. Qui ne sait l'aversion qu'ont les Turcs pour le même sujet contre nos chrétiens qu'ils rencontrent vêtus de noir, quoique ces infidèles soient venus de Scythie, où étaient autrefois les peuples nommés *Melanchlæni* ou Robes noires, parce qu'ils n'en portaient point d'autres[32]. Si est-ce qu'aux assemblées de condoléance c'est une imprudence parmi nous, de n'y avoir pas cette livrée funeste, ou ce qu'on nomme le deuil. Et l'on peut considérer dans Mariana, comme un ambassadeur de Venise fut moqué de tout le monde, pour s'être trouvé seul habillé de rouge aux cérémonies funèbres faites dans Naples à la mémoire du roi de Castille Jean deuxième de ce nom[33]. Je sais bien qu'on a dit qu'il n'y avait point de robe dont Aristippe ne se parât de fort bonne grâce; et qu'il ne fit pas difficulté comme Platon, d'en vêtir une de couleur éclatante, pour complaire à ce roi de Sicile. Il philosophait en cela sur les mêmes principes que prit Zénon de Citium, qui voulait que les hommes et les femmes de sa République fussent habillés indifféremment. Et par effet nos Français ont de la peine tous les jours à discerner par l'habit les hommes d'avec les femmes de Canada, ce qui arrive aussi à ceux qui voyagent en Islande, au rapport de Bleskenius qui nous a donné l'une des meilleures descriptions que nous en ayons[34]. Mais outre que nous voyons toutes les nations bien policées qui en usent tout autrement, à quoi se rapporte la lettre écrite par Tibère au Sénat romain, où il se plaint de ce que les deux sexes se donnaient de son temps trop de licence à prendre les habits l'un de l'autre[35], nous sommes obligés de nous souvenir, que la loi divine a nommé cet usage une chose abominable devant Dieu, au

---

26 Giovanni della Casa, *Il Galateo*, XXVIII. LMLV cite ceci : « *Sì che quello che in Verona per aventura converrebbe, si disdirà in Vinegia, perciò che questi così fregiati e così impennati et armati non istanno bene in quella veneranda città pacifica* ».

27 [Nicolas] » Trigault » [*De Christiana Expeditione ad Sinas suscepta ab Societate Jesu ex P. Matthei Ricci ejusdem Societatis Commentariis*, II, 26] (2e éd. revue et augmentée, 1616). Voir: *Des richesses et de la pauvreté*, note 37; *De la bonne chère*, note 90; *Du commerce*, note 9.

28 Ou Brahmanes.

29 [Tacite] « *Annales*, II »]59].

30 « *Ind. Occ.* Part 2. P.40 ». En dépit de « *Occ.* » la notation se trouve dans les *Voyages très-curieux & très renommez faits en Moscovie, Tartarie, et Perse*, d'Adam Olearius (1647 et 1656 pour la traduction française, souvent repris dans des recueils dont celui auquel fait référence LMLV), V, p. 979 (dans l'éd. complète de 1727). Il répète l'allusion dans *Des couleurs* (voir à la note 52).

31 Une des provinces birmanes, voir *Du commerce*, note 7.

32 « Hérodote » [*Histoires*] « IV » [20].

33 [Juan de Mariana, *Historia General de España* (1623)] « XXII, 14 ».

34 Dithmar Bleskenius, *Islandia, sive populorum & mirabilium … Descriptio*, 1607.

35 « Tacite, *Annales*, III » [en fait, II, 53-54]. LMLV vit à la Cour et commence à observer la ruine somptuaire des familles féodales, analogue à celle des familles patriciennes que décrit Tacite en II, 55. Faut-il souligner qu'il assistera, aux premières loges, aux frasques précoces de son élève Philippe d'Orléans (né en 1640), « Monsieur, la plus sotte femme du monde » dira Saint-Simon (*Add. à Dangeau*, éd. Boislisle, VIII, p. 381)?

vingt-deuxième chapitre du Deutéronome[36]. Ainsi nous ne saurions trop nous éloigner de ce désordre, aussi bien que de tout ce qui choque la bienséance dont nous parlons.

Plusieurs croient qu'ils y défèrent beaucoup lorsqu'ils se laissent emporter au cours de toutes les nouveautés, et de ce qui semble contenter le plus les yeux du peuple qui aime toujours le changement. J'avoue qu'il lui faut donner quelque chose, et que ce serait être trop rigide, de vouloir heurter toutes ses modes. Car ne n'est pas sans sujet que le même mot, *loi d'usage*[37], signifie parmi les Grecs, et la coutume et la loi. L'usage ordinaire l'emporte, et oblige souvent les plus sages à le suivre, quoique la raison semble s'y opposer. Mais comme je ne voudrais jamais être des premiers à porter des chapeaux pointus, quand ils commencent d'être à la mode, je ne voudrais pas aussi être des derniers à les avoir si plats, ou de forme si carrée comme on en parle, que chacun me remarquât par là. Je dis la même chose de tout ce qui concerne notre habillement ; et j'ajoute qu'on doit éviter surtout, ce qui est extrême en chaque mode nouvelle, comme la trop grande étendue des collets si l'on se met à les porter plus longs que de coutume. Il y a de certains degrés par lesquels un honnête homme peut s'approcher doucement de ces modes, au lieu d'aller à grande hâte au devant d'elles, comme font ceux qui n'ont rien de plus à cœur que de s'y conformer, et qui par jeunesse, bassesse d'esprit, ou autrement, s'y assujettissent tout à fait. Telles personnes ne sont jamais plus contentes que quand elles ont un habit neuf; et elles imiteraient volontiers ce roi de Mexique Montezuma, qui se vêtait quatre fois le jour, et ne prenait jamais deux fois un même habit[38]. Suétone dit que Néron changeait de même tous les jours de robes qu'il ne revoyait plus[39]. Il fallait des souliers neufs aussi souvent à Héliogabale, ce qu'a remarqué Lampridius[40]. Et Garcilasso de la Vega nous apprend que les Incas ou empereurs du Pérou, ses ancêtres maternels, faisaient tous les soirs présent de leurs habillements à quelqu'un de ceux du sang royal, qui s'en tenaient très honorés[41]. Pour moi tant s'en faut que je fasse état de la vaine grandeur et somptuosité de ces monarques, que j'envierais plutôt le bonheur des Israélites, qui furent quarante ans avec Moïse sans changer d'habits ni de chaussures, n'ayant rien rompu ni usé de tout cela pendant un si long temps[42]. J'eusse renoncé de bon cœur pour un si grand bien à l'entrée de ce temple de Diane, où les Tarentins ne permettaient à personne de mettre le pied, qui ne fût vêtu tout à neuf. Et je crois que hors ceux que l'ambition domine, il y a peu d'hommes qui ne fussent en cela de mon humeur, à cause d'une certaine contrainte qui se ressent presque toujours dans la nouveauté des habits.

Pour revenir à ce qui est plus précisément de la mode, on peut bien juger qu'il n'y a rien d'essentiel en cela, puisque chacun est jaloux de celle de son pays, qu'il estime toujours la meilleure et la plus belle. Les Nègres, dit Ca' da Mosto[43], s'estiment les mieux

---

[36] Deutéronome 22.5 sur le travestissement comme abomination.

[37] LMLV écrit « νόμος ». Traduction L.-A. Sanchi.

[38] « Relation de Ferdinand Cortes » [vu la variation du titre d'édition à édition, l'*Historia de la conquista de Mexico* par Antonio de Solis].

[39] Suétone, *Néron*, in *Vies des douze Césars*, 11.

[40] Lampridius, *Héliogabale* in *Histoire Auguste*, XXXII, 1.

[41] Garcilaso de la Vega, *Le Commentaire royal ou l'Histoire des Yncas*, trad. J. Baudouin, 1633.

[42] « Deutéronome 8.4 et 9 » où il est question de l'adoration du veau d'or – une analogie se crée entre la somptuosité vestimentaire, la tyrannie de la mode, et l'idolâtrie matérialiste. Également en marge: « Esdras 2.19 » [soit, dans les *apocrypha*, 2 Esdras 19] mais qui n'entretient pas de rapport avec le sujet; allusion non identifiée.

[43] Les voyages (1455-1459) du vénitien Alvise Ca' da Mosto furent publiés dans *Paesi Novamente Retrovati* (1502), dans la *Navigatio ad terras ignotas* (1507-8) et l'*Itinerarium Portugallensium* (1532), puis dans de nombreuses éditions collectives, en particulier les recueils de Giovanni Battista Ramusio, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues, dans le cas présent : *Primo volume delle navigationi et viaggi nel qual si contiene la descrittione dell' Africa, et del paese del Prete Ianni, con varii viaggi,*

vêtus du monde dans leurs habits faits tout d'une venue, en forme de sacs. Ceux de Canada tirent dessus leurs robes des lignes de colle dont ils les façonnent, et qu'ils ne prisent pas moins qu'on fait dans l'Europe les passements de Milan. Les Irlandais préfèrent leurs chemises jaunes et passées par le safran et l'urine, aux plus blanches de Hollande[44]. Le Turc fait gloire de son turban, et le Moscovite se trouve si bien de son chapeau, qu'il règle la noblesse et le mérite à sa hauteur, n'étant permis qu'aux plus grands seigneurs de Russie de porter les plus hauts chapeaux. Charles-Quint ayant défendu aux Mauresques de Grenade l'an mil cinq cent vingt-cinq de se vêtir à la mauresque, ils rachetèrent cette défense d'une très grande somme de deniers, selon que l'a remarqué Sandoval[45]. Enfin l'accoutumance obtient ici comme par toute la nature, son privilège de l'emporter sur toute sorte de considérations contraires, c'est pour cela que les princes qui ont voulu s'acquérir l'affection de quelques peuples, se sont parfois soumis à leurs façons de s'habiller. Rien ne gagna tant le cœur des vassaux de Darius au grand Alexandre, que la tiare et la robe persane dont il se para: ils crurent que celui qui les avait conquis les aimait, puisqu'il se donnait la peine de les imiter[46]. François Premier prit jusqu'à la braguette des Suisses pour complaire à leur nation. Et Philippe second ayant conquis le Portugal se vêtit dans Lisbonne à la portugaise, Cabrera ayant observé qu'il fit même sa barbe en rond, ainsi que la portaient alors les Portugais. Mais ce sont actions de souverains fondées sur la politique et qui ont fort peu de rapport à celle des particuliers.

Or comme je tombe d'accord qu'il y a beaucoup de modes auxquelles nous nous devons accommoder, aux unes pour le tout, aux autres en partie, et petit à petit seulement, parce qu'elles ne sont pas également honnêtes ni utiles, aussi suis-je dans cette ferme opinion, qu'il s'en présente quelquefois, qu'un homme d'honneur est obligé de rejeter entièrement et sans exception, pour être si déraisonnables qu'on ne les peut recevoir sans se faire trop de tort. Je mets en ce rang toutes celles qui sont extraordinairement incommodes, ou qui préjudicient notablement à la santé. Car il s'invente des façons d'habits qui mettent tellement le corps à la gêne, qu'il faut être tout à fait ennemi de son aise pour les suivre, et s'y assujettir. Et d'autant que mon dessein n'est pas d'examiner cela par le menu, je me contenterai de parler de deux abus où l'on est aujourd'hui, qui regardent notre chaussure, et qui nous feront assez reconnaître ce qu'on doit éviter en tout ce qui concerne l'ajustement de notre personne.

Les femmes ont eu de tout temps la curiosité d'être mignonnement chaussées[47], ce que les Grecs nommaient à la sicyonienne[48]. Entre les attraits dont Judith sut gagner le cœur d'Holopherne, l'Écriture sainte remarque expressément la délicatesse de ses patins, *sa sandale ravit ses yeux*[49]. Et nous voyons que l'Epoux dans ce divin Cantique des Cantiques, n'oublie pas de louer l'exquise chaussure de son Épouse, qui rendait sa démarche plus agréable : *Comme sont beaux tes pieds dans les sandales, fille de noble !*[50]. Or je me

---

dal mar Rosso a Calicut & infin all'isole Molucche, dove nascono le Spetiere et la navigatione attorno il mondo (1550); l'allusion se trouve, semble-t-il, à la page 118 (éd. de 1550).

44 [William] « Camden » [*Britannica…Chorographica Descriptio*, I] (1587).

45 [Prudencio di Sandoval, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V* (1604-6)] « XIV, 18 » [en fait 17 où Sandoval écrit en effet: « *con ochenta mil ducados* »]. En 1638, LMLV a établi un rapport de lecture pour Richelieu, le *Discours de l'histoire*.

46 « Quinte Curce » [*Histoire d'Alexandre*] « VI, 4 et 10; VIII, 7, 12 ; IX, 3, 10 ».

47 « Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, II, 11. *De calceamentis Feminarum imprimis* ».

48 Sicyon, le plus ancien royaume grec, avait une réputation similaire à celle de Sybaris.

49 LMLV cite dans le texte: « *Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus* » qui vient de Judith 16.9. Traduction TOB.

50 [Cantique des cantiques] « Cap [ut] ult [imum] » [soit 7.2]. LMLV cite dans le texte: « *Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia Principis!* ». Traduction TOB.

souviens bien là-dessus de ce qu'on nous fait entendre des Chinois, qui ont eu l'adresse de mettre parmi eux la beauté des filles en la longueur de leur pied, afin de les rendre plus sédentaires, parce que le désir qu'elles ont d'acquérir cet avantage, les oblige à s'étrécir par artifice la plante du pied de telle façon ; que force leur est après de demeurer au logis, ne se pouvant presque soutenir sur leurs jambes. Mais que des hommes nés à l'action se jettent de gaieté de cœur dans la même disgrâce, et mettent la gentillesse du pied à l'avoir, ou le faire paraître, d'un quart plus long que nature ne l'a fait, comme si elle n'avait pas su prendre assez bien ses mesures pour ce regard ; c'est ce que je ne me serais jamais pu persuader, si nous n'en avions la preuve tous les jours devant les yeux. Ne nous étonnons plus de ce que dit l'histoire du Pérou des peuples de certaines provinces, qui se pressent la tête avec des pièces de bois, afin d'acquérir une largeur de front prodigieuse, où ils constituent néanmoins le plus haut point de la bonne mine[51], puisqu'il y a des personnes en France qui ne trouvent rien de plus galant qu'un pied de longueur monstrueuse, ou qu'un pied de marais pour nous servir de leurs propres termes; ni rien de plus séant qu'un soulier quatre doigts plus long qu'il ne faut, avec un vide, qui joint à la difformité une peine au marcher, qu'on ne saurait trop éviter. Je pardonne aux petits hommes de chercher quelque avantage dans le liège de leur chaussure; Auguste le faisait bien, au rapport de Suétone, pour paraître un peu plus grand qu'il n'était[52]. Les jeunes gens sont aussi excusables s'ils ont quelque curiosité semblable à celle d'Alcibiade, qui fit donner son nom à une certaine sorte de souliers dont parle Athénée, parce qu'ils étaient de son invention. Mais d'introduire des modes qui nous mettent les membres à la torture, et qui veulent corriger les proportions de la nature en la structure du corps humain, c'est ce qu'on ne saurait trop rejeter ni trop condamner tout ensemble.

Le second abus dont je veux parler, ne va qu'à la botte, qu'on s'est avisé de plisser toute la cheville du pied, qui porte souvent outre cela plus de linge et d'autre étoffe qu'il n'en faudrait pour couvrir tout le corps. Ce n'est pas néanmoins ce que j'y trouve le plus à redire. Je me formalise de ce rond de botte, fait comme le chapiteau d'une torche, et dont ils ont tant de peine à conserver la circonférence. Car qui peut voir la contrainte qu'ils se donnent au marcher pour cela, et l'air dont ils portent toute la jambe en dehors, contre la bienséance, et ce qu'on a toujours observé pour cheminer de bonne grâce, sans avoir pitié d'un tel dérèglement ? En vérité je crois que c'est l'invention de quelque infortuné débauché, qui ne pouvant aller plus droit, s'avisa de feindre qu'il cheminait ainsi pour ménager ce tour de bottes et ce rond mystérieux. Pour le moins sais-je bien, que la crainte d'être considéré allant de la sorte par les rues, faisait autrefois garder la chambre. Quoi qu'il en soit, si cette invention accommode ceux qui ont besoin d'un semblable prétexte, cela n'empêche pas que nous ne nous étonnions de la simplicité, pour ne rien dire de pis, des autres qui se soumettent sans nécessité à des modes si pénibles et si ridicules. Permettez-moi de finir encore plus philosophiquement, et de vous dire qu'après ce que nous voyons tous les jours sur de semblables sujets, je trouve moins étrange le respect que portent les Turcs à ceux qui courent les rues. Souvenez-vous de ce qu'écrit Garcilasso, que j'ai déjà cité, de certains Péruviens, qui faisaient gloire de n'être pas raisonnables devant que les Incas les eussent assujettis[53]. Et considérez s'il n'y a pas lieu de soutenir aujourd'hui ce que Sénèque a prononcé dès son temps, qu'à l'égard de plusieurs personnes il n'est pas permis de se gouverner par raison, et de savoir

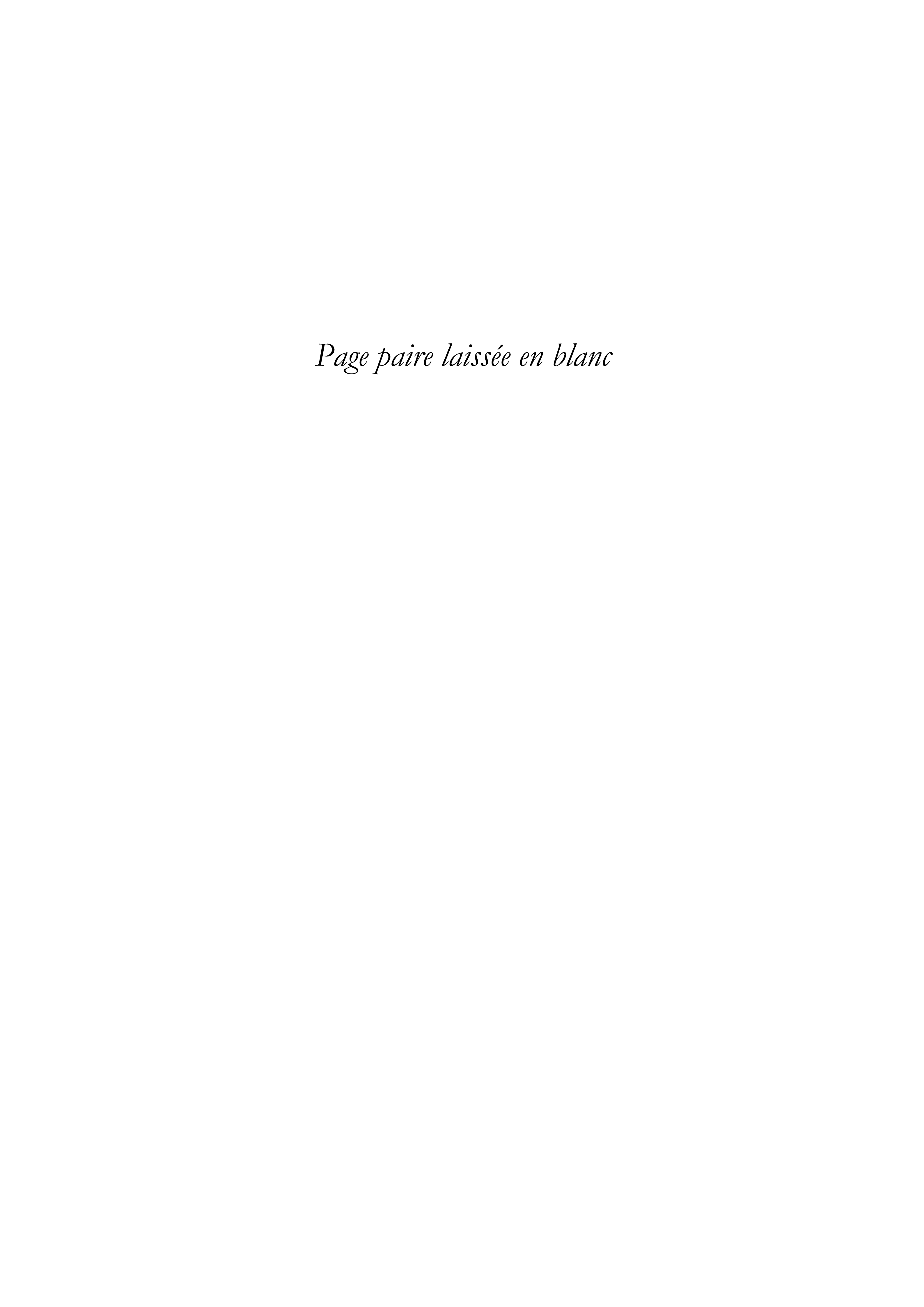
---

[51] [Garcilaso de la Vega] « *Le commentaire royal ou l'Histoire des Yncas*, VIII, 5 et IX, 8 ».
[52] [Suétone] « *Auguste*, 83 » [en fait, 79, in *Vie des douze Césars*].
[53] [Garcilaso de la Vega] « *Le commentaire royal ou l'Histoire des Yncas*, VI, 11 ».

ce qu'on fait, sans courir fortune d'être méprisé[54]. La sagesse est trop ancienne, il faut vivre à la mode, quelque folle qu'elle puisse être.

---

[54] [Sénèque] « *De la brièveté de la vie*, 11 » [c.-à-d. 12, 8]. LMLV cite en fin de phrase le passage de Sénèque qu'il vient de paraphraser: « *Nimis humilis et contempti hominis videretur sine quid faciat* ».



Page paire laissée en blanc

DU SECRET ET DE LA FIDÉLITÉ

Je ne serais pas si retenu que vous dites, à vous donner mon avis, quand même vous ne le demanderiez pas, si je pouvais prévoir vos inquiétudes. C'est au **c**onseil des rois où l'on ne doit jamais entrer si l'on n'y est appelé. Et en tout cas si cela se doit encore observer ailleurs, ce ne peut pas être entre des personnes si jointes d'amitié que nous sommes. En effet s'il est permis de présenter à un ami, sans en être requis, ce qu'on croit qui lui doit être agréable et de quelque usage, pourquoi nous serait-il défendu de lui offrir un bon avis, sous ce mauvais prétexte, qu'il ne nous y a pas invités? L'Écriture sainte dit qu'il ne se compose point de parfums si propres à contenter l'odorat, et à réjouir le cœur, qu'un seul conseil d'ami est capable de remplir d'aise notre esprit, et de lui donner une solide satisfaction[1]. Pourquoi différerions-nous le moindre moment, par des règles d'une civilité mal entendue, et peut-être déraisonnable, l'avancement d'un si grand bien? Mais puisque nous n'en sommes pas en ces termes, et que vous m'avez provoqué à ce que je ferais toujours volontiers de moi-même, recevez le conseil que je vous donnerai, comme d'un homme qui l'a toujours mis, aussi bien que les Anciens, au rang des choses saintes. Un pasteur est capable de redresser un prince égaré, et vous savez bien qu'il n'y a point de courrier si bien monté, à qui un enfant ou un vieillard à pied ne puisse enseigner le chemin.

La demande que vous me faites, si vous devez confier votre secret à une personne qui vous témoigne toute sorte d'amitié, est en forme de thèse, et par conséquent je ne vous puis faire de réponse qui ne soit générale. Elle en sera moins suspecte, n'entrant point dans le particulier qui m'est inconnu; et vous saurez bien l'ajouter à 1'hypothèse, si vous trouvez quelque chose qui vous contente en ce que je vous dirai. Beaucoup de gens croient qu'il n'y a rien de plus puissant à s'assurer de la fidélité de ceux à qui l'on commet un secret, que d'user d'une grande confiance en leur endroit. Et de vérité, c'est les obliger que de leur témoigner qu'on ne saurait prendre le moindre doute de leur foi ; et plusieurs l'ont conservée par cette seule considération, qui n'eussent pas eu autrement assez de fermeté pour cela[2], dit cet Espagnol dans Tite-Live. Sénèque a eu le même sentiment dont il s'est expliqué en d'autres termes, auxquels il ajoute que le soupçon a souvent provoqué la déloyauté, et rendu infidèles ceux qui n'avaient nulle inclination à le devenir. C'est pourquoi il veut en ce lieu-là qu'on n'use d'aucune réserve, et qu'on verse dans le sein d'un ami tout ce que la discrétion nous fait celer à d'autres: *Engage à fond ton ami dans tes préoccupations et tes pensées. La confiance crée la fidélité. Bien des gens ont appris à tromper par crainte de l'être. Douter leur donne droit à faillir*[3]. La raison de ces mouvements naturels procède de la relation qui est entre la fidélité et la

---

[1] « Job 37 » ce qui ne correspond pas à l'allusion. Voir plutôt Proverbes 16, 24.

[2] LMLV cite ici: « *Vult sibi quisque credi, et habita fides ipsam plerumque obligat fidem* », phrase qu'il vient de traduire librement et qu'il a prise dans Tite-Live, *Histoire*, XXII, 22.

[3] LMLV cite: « *Cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies; nam multi fallere docuerunt, dum timent falli ; et illi jus peccandi suspicando fecerunt* ». Sénèque, *Lettres à Lucilius,* I, 3, 3. Je traduis.

confiance*, Foi et confiance sont liées*, dit l'École[4], d'où il résulte, ce semble, que l'une demande nécessairement la présence de l'autre, et qu'elles ne peuvent bien subsister que conjointement. Les lois aussi de l'amitié obligent visiblement à une réciproque communication de ce qu'on peut tenir de plus cher et de plus retiré dans l'âme, puisqu'elles veulent que toutes choses soient communes entre de vrais amis. Et quand les poètes aussi bien que les peintres nous ont représenté l'Amour nu, ce n'a été que pour nous faire entendre qu'entre des personnes qui s'aiment comme il faut il n'y doit jamais avoir rien de caché.

Ceux qui sont d'une opinion contraire soutiennent que c'est se rendre volontairement esclave d'autrui de lui déclarer un secret important, que les Anciens ont fort bien nommé la méfiance le nerf de la prudence humaine, qu'en vain celui-là exige le silence d'un autre, qui n'a pas assez de force d'esprit pour l'observer lui-même : *Commence par taire ce que tu veux que l'on taise*, comme dit Phèdre dans le Tragique latin [5]; et que cet ami fidèle de Sénèque n'est pas moins difficile à trouver que son **s**age, qui ne fut jamais autre chose que l'effet d'une belle imagination. *Mais un homme sûr, qui le trouvera?* s'écrie Salomon dans ses Proverbes[6]. Car pour ce qui est des lois, qui ont voulu qu'on déférât si fort à l'amitié, parce qu'elles faisaient de l'ami un autre soi-même, Pythagore[7], qui en fut le premier législateur, eut tout sujet de se repentir d'avoir trop librement communiqué ses mystères, qui furent bientôt révélés, d'où procéda la ruine de sa secte dès le vivant de son fondateur[8]. Si est-ce que jamais personne ne recommanda tant le silence que lui. Il disait qu'un bœuf lui en avait fait la première leçon. Il s'abstenait de manger des poissons, à cause qu'ils l'observent naturellement[9]. Il fut auteur de cette longue taciturnité de cinq ans, sous le nom de *discrétion*[10] dont nous voyons dans Eusèbe, qu'un hérétique Basilidès voulut depuis renouveler l'usage[11]. Et ce fut le même Pythagore qui donna cet important précepte, de garder aussi soigneusement le dépôt d'un secret, que celui d'un trésor. Mais il n'y a point de philosophie qui puisse corriger absolument les défauts de notre nature: nous sommes tous plus ou moins dans l'imperfection de Tantale, pour ce qui est de la langue. Et comme l'imbécillité d'estomac fait vomir aussitôt ce qu'il a pris, à ceux qui en souffrent, celle de notre esprit est souvent telle qu'il ne peut garder longtemps le secret dont il s'est chargé. La peinture du Scythe Anacharsis est fort considérable là-dessus. Il était représenté endormi, et couvrant de la main gauche ses parties honteuses, au même temps qu'il tenait la droite sur sa bouche; pour donner à comprendre, dit Clément qu'il est plus important de refréner sa langue que de modérer sa volupté, quoique l'une et l'autre doivent être mises à la raison[12]. Cependant le nombre est si petit de ceux qui cultivent ce point de morale, qu'il semble que la plupart des hommes aient bu des eaux

---

4 LMLV cite: « *Fides et fiducia relativa sunt* ». Je traduis. La sentence se lit, par exemple chez Plaute (*Trinummus*, I, 2, v. 79: « *Mandatus est fide et fiduciæ* ».

5 LMLV cite ici Sénèque, *Hippolyte*, v. 876 (Phèdre à Thésée : « *Alium silere quod voles, primum sile* ». Je traduis.

6 Proverbes 20,6. LMLV cite la Vulgate, omettant *autem*: « *Virum autem fidelem quis inveniet?* ». Traduction TOB.

7 Voir Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VIII *Pythagore*.

8 Sur la dispersion des Pythagoriciens, Polybe, *Histoires*, II, 39, 1-3; Porphyre, *Vie de Pythagore*, 19.

9 Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IV, 11, 13.

10 LMLV écrit: « *ἐχεμυθία* ». Traduction de L.-A. Sanchi.

11 Eusèbe, *Histoire de l'Église*, IV, 7. Basilidès d'Alexandrie (2e partie du Ier siècle), commentateur de la Bible, est à l'origine d'une des plus influentes religions gnostiques de cette époque (les Basilidiens). Une règle imposait à ses sectateurs de commencer par se taire durant cinq ans. Est-ce que LMLV songe à certains membres diserts de l'Académie française? LMLV a, je pense, sous les yeux Clément d'Alexandrie, *Stromates*, II, 20.

12 Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 8.

de ce lac d'Éthiopie, qui tournent l'esprit de sorte, si nous en croyons Diodore qu'il est impossible de retenir la moindre chose à dire après qu'on les a avalées. C'est ce qui a donné lieu à la maxime que nous enseigne l'Ecclésiastique : *Ne raconte rien, ni d'un ami, ni d'un ennemi ; à moins que le silence ne te rende complice, ne révèle rien*[13]. En effet, n'est-il pas vrai qu'à parler même des plus retenus, il n'y en a presque point qui n'aient chacun un ami ou deux si intimes, qu'ils seraient bien fâchés de leur rien celer ? Or ces amis en ont d'autres aussi particuliers, et le nombre croissant par une suite infinie, il se trouve enfin que comme la première tuile qui reçoit une goutte d'eau, en faisant part à celle qui suit l'envoie ainsi l'une à l'autre, tant qu'elle est portée jusque dans le grand chemin, un secret se promène de même d'une oreille confidente dans l'autre, jusqu'à ce qu'à la longue il court les rues, et est rendu public. Voilà les raisons de ceux qui ne pensent pas qu'un homme sage doive faire personne participant de ce qu'il veut tenir caché, et qui croient que c'est imiter Dieu que de se taire en de semblables occasions: *La gloire de Dieu c'est d'agir dans le mystère*[14]. Car pour ce qui touche la relation présupposée entre la foi et la confiance, ils maintiennent qu'il y a souvent si peu de rapport entre elles qu'on est ordinairement trahi par ceux en qui l'on se fie le plus ; comme au contraire l'on voit assez de fois que ceux de la loyauté de qui l'on se promettait le moins, nous en donnent les plus parfaits témoignages.

Peut-être y a-t-il lieu à quelque accommodement entre deux opinions si diverses, en prenant la dernière pour une règle générale qui doit être toujours suivie, à quelque exception près, qu'on peut faire en faveur de ceux qui sont du premier avis. Parce que véritablement il n'y a point d'amitié qui nous doive porter à dire un secret d'importance, si nous n'avons éprouvé souvent et en de moindres sujets la fidélité de celui à qui nous le voulons confier. Il se faut souvenir de l'observation d'Aristote, que l'homme est le seul des animaux qui a le cœur à gauche; d'où je tire cette moralité qu'il y a toujours lieu de s'en défier. Combien voit-on d'amis très propres à rendre toute sorte de devoirs, jusqu'à l'emploi des biens et de la vie, qui ne sont pas capables néanmoins d'observer le silence qu'on désire d'eux. L'un des symboles de Pythagore est fondé là-dessus, par lequel il défendait à ses disciples de laisser nicher aucune hirondelle[15] sous le toit de leur maison; c'est-à-dire de contracter une étroite amitié avec ceux qui parlent plus qu'il n'est à propos, et qui ne peuvent s'empêcher de révéler tout ce qu'ils savent. Mais comme on essaie soigneusement un vaisseau, devant que d'y verser quelque liqueur précieuse, il faut reconnaître de même la portée d'un ami, et s'assurer qu'il a la langue au cœur, et non pas le cœur sur la langue, pour user des termes de Salomon, auparavant que de le rendre dépositaire de votre secret. Après de si justes précautions, et de si nécessaires épreuves, je ne crois pas qu'on se doive priver de la consolation, ni de l'assistance qu'on peut attendre d'un autre soi-même à qui l'on confie ce qui pèse sur le cœur, de quelque importance que la chose puisse être. Il y a des silences préjudiciables : *La loi du silence perdit Amyclæ*[16]; et toutes les histoires nous fournissent des exemples si signalés de fidélité sur le sujet que nous traitons qu'il faut être non seulement opiniâtre mais encore ennemi de soi-même, et de toute humanité, pour ne quitter jamais le parti de la défiance. Je sais bien que Xénocrate disait qu'il ne s'était jamais repenti de s'être tu, mais bien au contraire d'avoir

13 LMLV cite ici la Vulgat : « *Amico et inimico noli enarrare sensum tuum, et si est tibi delictum, noli denudare* ». Citation du Siracide 19.8. Traduction TOB.
14 LMLV cite ici: « *Gloria Dei est celare verbum* » (Proverbes 25, 2, traduction TOB).
15 LMLV écrit « arondelle ».
16 LMLV écrit: « *Amyclas perdidit silentium* ». Je traduis. LMLV adapte un passage du *Commentaire sur l'Énéide de Virgile* de Marius Servius Honoratus, sur le v. 564 du livre X (*unde tacitæ Amyclæ dictæ sunt, quod periere silentio*). On dit qu'Amyclæ fut conquise à cause d'une loi pythagoricienne interdisant de publier des nouvelles politiques alarmistes. L'allusion n'est pas dans Virgile.

trop parlé[17]. Qu'Harpocrate enseignait le silence en mettant sur sa bouche celui des doigts qui est nommé le salutaire, pour dire qu'il n'y a rien de plus utile parfois, que de paraître muet[18]. Et que Métellus protesta qu'il aurait brûlé sa chemise, s'il se fût imaginé qu'elle eût connaissance de son secret, tant il était éloigné de le communiquer à personne. Cela n'empêche pas pourtant, qu'on ne doive tenir cette voie moyenne qui est entre les deux extrémités. On peut produire autant d'autorités pour l'une que pour l'autre. Et quand il n'y aurait que l'exemple d'Auguste qui ne se repentit jamais d'avoir fait voir à Mécène jusqu'au plus intérieur de son âme[19], ce seul exemple suffirait pour nous assurer contre de si étranges défiances.

Et néanmoins je vous avouerai franchement, que soit que je me laisse emporter à une inclination naturelle que j'ai au silence ou soit encore que l'âge avec l'expérience me fassent plus soupçonneux que par le passé, j'aurais de la peine à me rendre dépendant de la discrétion d'un ami, en chose de la conséquence que vous me donnez à penser que doit être ce qui vous inquiète. J'ai toujours cru que cette théologie païenne qui mariait Mercure avec la déesse Tacita, ou Muette, et faisait venir d'eux les génies tutélaires des Anciens, nous apprenait qu'un esprit, qui aime le silence et qui sait donner, quand il veut, le frein à sa langue, s'acquiert un repos et une assurance contre mille périls, qu'à peine éviterait-il autrement[20]. On dit aussi que la nature faisant ouïr l'écho aux lieux les plus solitaires, nous avertit par là qu'il n'y a point d'endroit si désert, ni si particulier, où 1'on ne doive appréhender un rapport, et une redite, dont il n'y a que le silence qui nous puisse garantir. Agréable silence! vous êtes l'entretien de la divinité, le langage des anges, ornement de nos cloîtres, le sommeil des sages qui veillent, la plus solide nourriture de notre prudence humaine, et celui en qui quelques philosophes n'ont pas fait difficulté de constituer le souverain bien. Après cette déclaration de l'estime que je fais d'une habitude dont les Gentils faisaient un dieu, je vous prierai pour toute conclusion d'user de réflexion sur trois proverbes de trois nations différentes. Elles ont toujours renfermé dans cette sorte de sentences, ce qu'elles ont eu de plus mystérieux et de meilleur. L'Espagnol dit: *En boca serrada no entra mosca.* L'Italien : *Il poco mangiare, e il poco parlare : non fecero mai male.* Et le Sage hébreu : *Qui surveille sa bouche protège sa vie*[21]. Il ne tiendra pas à moi que vous n'en fassiez votre profit.

---

[17] Apparemment ce n'est point dans Diogène Laërce, *Vies des philosophes,* IV, *Xénocrate.* Ou est-ce une adaptation mémorieuse de V, *Aristote*, 3?

[18] Harpocrate, l'Horus égyptien acclimaté par les Grecs, puis par les Romains (fresque d'Herculanum), est représenté dans l'iconographie antique par un poupon, son doigt sur la bouche.

[19] Suétone souligne la taciturnité de Mécène (*Auguste*, in *Vies des douze Césars*, 66). À l'approbation d'Auguste, le sceau de Mécène était une grenouille, *rana Siriapha*, symbole de la taciturnité chez les Anciens (cf. Cesare Ripa, *Iconologie*, éd. de 1643, I, CLII) – contrairement à l'idée qu'en donne La Fontaine dans ses *Fables* ou Rameau dans son opéra *Platée* la grenouille est économe de paroles.

[20] LMLV a sous les yeux les *Vies* de Plutarque et celle de Numa Pompilius, le philosophe sabin devenu roi de Rome, où il est question de sa passion pythagoricienne pour Tacita. LMLV, qui suppose que nous savons que les Sabins se disaient colons de Lacédémone, suggère une sorte de tradition laconique où l'économie des mots, le respect du juste secret et l'art de gouverner œuvrent pour le bien public.

[21] LMLV cite: « *Qui custodit os suum, custodit animam suam* » (Proverbes 13, 3, traduction TOB).

De l'amitié

J'ai bien remarqué comme vous avez lu avec autant de soin que de satisfaction d'esprit le *Lysis* de Platon, le *Lélius* de Cicéron et le *Toxaris* de Lucien[1]. Ce sont des écrits qui m'ont autrefois ravi aussi bien que vous et je vous avoue qu'avant l'expérience, qui ne s'acquiert qu'avec les cheveux blancs, j'avais les mêmes opinions des amis, dont je reconnais que vous êtes si fort persuadé. Je croyais que c'était ôter le soleil du monde que d'en bannir l'amitié[2]; il me semblait que sans elle la vie n'était pas vitale[3], pour parler comme faisait Ennius, et je trouvais que les Romains avaient fort proprement nommé leurs amis *necessarios*, et l'amitié une *nécessitude*, sur l'impossibilité morale de s'en passer. Pour le présent j'ai des sentiments si contraires à tout cela ; et je suis si confirmé dans la créance que j'ai prise, qu'il n'y a rien presque en toutes nos amitiés qui convienne à celle dont l'École nous a donné les définitions, que je ne la considère plus que comme « un nom vain, une belle chimère » et une agréable illusion d'esprit[4].

Certes Hésiode a eu fort bonne grâce, quand il nous a représenté la Fraude et l'Amitié comme sœurs utérines et toutes les deux comme filles de la Nuit[5]. Il n'y a rien de plus trompeur que ce que les hommes essaient de faire passer pour amitié dans le commerce ordinaire de la vie ; et les ténèbres de la nuit conviennent très bien à des choses obscures, comme sont les amitiés de ce monde, où les plus clairvoyants sont toujours contraints de cheminer à tâtons, et d'avouer enfin qu'ils n'y voient goutte.

Afin de mieux reconnaître ce que nous disons, tâchons à définir l'amitié, puisque les sages n'ont point trouvé de voie plus assurée pour parvenir à l'intelligence des choses. Voire même si une première définition ne nous contente pas assez, parce qu'elle comprend parfois moins que nous ne voudrions, suivons le conseil de Sénèque[6],

---

[1] Sur l'importance culturelle de ces trois textes à la Renaissance et au 17e, voir mes essais: « La société des amis: éléments d'une théorie de l'amitié intellectuelle », *XVIIe Siècle* 51(4), 1999, pp. 581-592 et « Herculean Lovers », *Thamyris* 4(2), 1997, pp. 249-266.

[2] LMLV traduit sans le dire une exquise formule de Cicéron (*Lélius* ou *De l'amitié*, XIII, 47): *Solem enim e mundo tollere videntur qui amicitiam e vita tollunt*.

[3] Voir Cicéron, *Lélius*, VII, 22, où Cicéron écrit en effet *vita vitalis*, une vie vivable, qui vaut la peine d'être vécue. L'expression d'Ennius n'est pas, ce me semble, dans les *Fragments*.

[4] « Ovide, *L'art d'aimer*, I » [v. 740]. LMLV cite, incorrectement, le vers: « *Nomen amicitiae est, nomen inane fides* » qu'il traduit librement par cette tournure de phrase.

[5] [Hésiode] « *Théogonie* » [v. 225]. Il faut interpréter l'allusion: la Nuit enfante aussi, parmi cette terrible portée de divinités sombres, les Hespérides du « jardin d'Outre-Mer aux fruits d'or » (vv. 211-232, ma traduction).

[6] [Sénèque] « *De la clémence*, II, 3 ».

rapportons-en plus d'une, et pénétrons par ce moyen le plus avant que nous pourrons dans la matière proposée[7].

L'amitié, disent les philosophes, est une bonne volonté réciproque, qui nous fait souhaiter du bien à celui que nous aimons, en sa seule considération, et sans faire réflexion sur nous-mêmes. Cicéron approuve quelque part cette définition mais il en donne une autre ailleurs, dont nous devons faire d'autant plus d'état[8], que saint Augustin trouve qu'elle a été très bien et très saintement conçue. Il me semble qu'on la peut traduire en ces termes : L'amitié est une grande union, et un parfait consentement sur toutes les choses divines et humaines, avec beaucoup de bienveillance et de charité[9]. On peut recueillir de ces deux définitions, qu'il y a pour le moins trois conditions requises dans l'amitié, et qui lui sont si essentielles, qu'on ne saurait la faire subsister sans elles. La première, qu'elle soit mutuelle et réciproque. La seconde, qu'elle soit sans intérêt, c'est-à-dire, sans que celui qui aime ait égard à son propre bien. Et la troisième, qu'elle unisse en tout ce que comprend le droit divin et humain, afin que rien ne la puisse altérer. C'est d'où nous tirerons les principales preuves de notre discours.

Pour ce qui touche la première condition, ce n'est pas sans sujet qu'on veut qu'il y ait une mutuelle bienveillance dans l'amitié, puisque c'est une des choses qui met le plus de différence entre l'amour qui est une passion, et l'amitié qui est une habitude. En effet l'amour n'est pas nécessairement réciproque, et il n'a pas toujours son Antéros selon la fable des Grecs. Nous en pouvons avoir pour des personnes qui ne nous connaissent point, et pour celles mêmes qui ont aversion de nous. Mais quant à l'amitié, elle exige une égale affection des parties, qu'on nomme pour cela unanimes, comme si deux amis n'avaient qu'une seule âme ; ce qui a vraisemblablement donné lieu à cette autre fable de Géryon[10]. Et certes le plus grand fruit de l'amitié se tire d'une telle correspondance de bonne volonté, qui fait que deux amis ayant les cœurs unis, se peuvent voir et se considérer l'un dans l'autre comme dans un miroir fidèle ; ce qui sert de beaucoup pour arriver à la connaissance de soi-même, *no ay mejor espejo, que el amigo viejo,* dit l'Espagnol. Aristote ne se contente pas de poser pour fondement de l'amitié ce concours d'esprits et d'affections, il ajoute comme une particularité nécessaire, que les amis en doivent avoir connaissance, et vivre dans une parfaite assurance d'être aimés de la même façon qu'ils aiment[11]. C'est pourquoi Lucien n'a pas oublié à remarquer comme dans ce fameux tableau qui représentait le combat de Pylade et d'Oreste contre les Scythes, le peintre avait soigneusement fait voir tous les mouvements nécessaires en deux personnes, que les mêmes Scythes reconnurent depuis pour les dieux de l'amitié[12]. Il avait employé tout son art, dit-il, à faire connaître non seulement le désir dont l'un et l'autre étaient transportés d'abandonner sa vie pour sauver celle de son ami ; mais l'on y discernait même la satisfaction mêlée de crainte que chacun d'eux recevait voyant son compagnon qui exposait si librement son corps à toute sorte de périls, pour couvrir celui d'un autre lui-même.

Or cela étant, ainsi qu'il n'y a point de véritable amitié qui ne soit mutuelle et bien reconnue, que se peut-on promettre de celle que nous contractons tous les jours? En

---

7 « Aristote, *Rhétorique*, II, 4 ». Il s'agit cependant de l'analyse de l'amitié comme effet de sympathie recherché par un orateur pour faciliter l'adhésion d'un auditoire à son discours.

8 [Cicéron] « *De l'invention*, II » [dont nombreux passages, 166-168]; « *Académiques*, III » [c.-à-d. *Acad. Post.,* I) « 6 » [23] ; « *Lélius* » [VIII, 27].

9 Cicéron, *Lélius*, VI, 20.

10 Géryon avait, métaphoriquement, trois têtes – une pour chacune des Baléares dont il était roi. Hercule élimina cet obstacle au commerce grec.

11 [Aristote] « *Éthique à Eudème*, VII, 2 ».

12 [Lucien de Samosate] « *Toxaris* ou l'*amitié* » [7]. Lucien fait dialoguer le Scythe Toxaris et le Grec Mnésippe, au sujet du culte, imaginaire, que la Scythie rend à Oreste et son amant Pylade.

vérité si c'est le propre de Dieu seul d'être scrutateur des cœurs, et de pénétrer jusque dans l'intérieur, je ne vois pas quelle certitude nous pouvons avoir les uns des autres, pour nous assurer d'une affection réciproque. À peine sommes-nous capables de répondre de notre propre fait ; et souvent nous ne savons pas bien si nous-mêmes nous aimons de bonne sorte, à cause de la difficulté naturelle de rentrer en soi, et de se connaître suffisamment. Que sera-ce si nous sortons au-dehors ? N'est-ce pas une grande vanité, et une extrême témérité tout ensemble, de se croire plus clairvoyant chez autrui, que l'on n'est chez soi ? Et de se confier par là en des amitiés qui ne dépendent pas moins des autres que de nous, puisqu'elles sont nulles si elles ne sont réciproques ? En effet nous y sommes trompés à tous moments. Mais comme cela arrive ordinairement par le défaut de ceux qui ne nous payent pas d'une amitié égale à celle que nous leur portons; il en est parfois tout au rebours, et la faute assez souvent vient de nous, lorsque nous sommes si simples, que de tenir pour amis fidèles, des personnes pour qui nous n'avons nulle tendresse d'affection, ce qui nous rend indignes de la leur.

On se peut souvenir là-dessus de ce qu'a fort bien observé Thémistios dans son *Oraison De l'amitié*, dont nous avons perdu la fin aussi bien que de quelques autres, par un malheur qu'on ne saurait trop ressentir[13]. Ce grand orateur et philosophe tout ensemble assure, qu'encore qu'il y ait de certaines compositions d'appâts pour prendre toute sorte d'animaux, et que les poissons, les oiseaux, et les bêtes à quatre pieds s'y laissent attraper ; ce n'est pas la même chose de l'homme, qui seul ne se gagne que par son semblable, étant nécessaire que celui qui veut acquérir l'amitié d'un autre, soit l'appât et le chasseur tout ensemble. C'est pourquoi quelqu'un a très bien dit encore, selon ce que nous avons déjà présupposé, que l'attachement causé par l'amour était pareil à celui du lierre, qui s'unit indifféremment à une muraille, ou à un vieux chêne, sans leur consentement et sans réaction, pour user de ce mot de l'École ; mais qu'à l'égard de l'amitié, elle ne se pouvait contracter que par une inclination mutuelle, et entre deux cœurs de même nature, qui se lient comme deux palmes dont l'une tend les bras et reçoit les embrassements de l'autre d'un égal instinct, et par une inclination réciproque. Sénèque remarque en plus d'un lieu, que les personnes de grande fortune sont sujettes à se méprendre en ceci de la façon que nous venons de dire[14] : *Le plus grand malheur de l'homme en vue, comblé de biens, c'est de se croire aimé de ceux qu'il n'aime pas.* De quelque côté que le mal procède, il demeure toujours pour constant qu'une infinité d'amitiés n'ont rien que l'apparence, n'étant pas appuyées sur ce mutuel consentement que demandent celles qui sont véritables, si tant est qu'il y en ait.

La seconde condition est celle qui bannit l'intérêt des amitiés. Ce n'est pas à dire pourtant qu'elles doivent être tout à fait inutiles. On veut bien qu'un ami rende à l'autre toute sorte de bons offices, et qu'il s'y porte sans en être requis, comme le sang qui accourt lui-même à la partie qui a besoin de secours. C'est pourquoi nous lisons entre les propos de Diogène celui-ci, qu'il fallait être prompt à présenter la main ouverte et non

---

13 Commentateur érudit d'Aristote, orateur du sénat de Constantinople, courtisan, Thémistios prononça, en 363, devant l'empereur Jovien, qui succédait à l'empereur-philosophe Julien (l'Apostat des Chrétiens), une harangue sur les incertitudes des religions établies et la nécessité d'un édit de tolérance. En vain: en 390, Théodose interdira le paganisme et l'enseignement de la philosophie ancienne. L'*Oratio pro libertate religionis* est souvent citée au XVIIe. Et son *Panégyrique XV*, *De regia virtute ad Theodosium* (*Sur la vertu royale, à Théodose*) est un élément important de la rhétorique royale au 17e. LMLV, comme Thémistios, maneuvre entre le service du prince et la dissidence intellectuelle.

14 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius*, III & XIX » [c.-à-d. II, 19, 11]. LMLV cite: « *Nullum habet majus malum occupatus homo, et bonis suis obsessus, quam quod amicos sibi putat quibus ipse non est* ». Je traduis.

pas fermée aux amis[15]. Et quelqu'un prononça assez ingénieusement, qu'il mettait en même catégorie les amis qui ne servaient de rien, avec les ennemis incapables de nous nuire. En effet, le proverbe qui porte qu'amitié passe parenté, ne peut être interprété qu'au sens que lui donne Dion Chrysostome, montrant dans sa troisième *Oraison* qu'un parent ne nous est pas beaucoup avantageux[16], s'il n'a de plus la qualité d'ami; au lieu qu'un ami nous est toujours utile, quoiqu'il ne nous touche aucunement de parenté. Le Scythe Abauchas l'entendait bien ainsi, quand il laissa sa femme et ses enfants dans le péril d'un incendie, pour secourir son ami Gyndanès[17]. Je puis, disait-il, engendrer d'autres créatures, et trouver une autre compagne que celle que j'abandonne, mais non pas un autre ami, éprouvé et tel que celui-ci. C'était encore le même sentiment qu'avait Sénèque, lorsqu'il reprenait si sévèrement le deuil d'un père à la mort de son fils[18]: Quoi? vous souffrez si faiblement et avec tant d'impatience la mort de votre fils? Que serait-ce donc si vous aviez perdu un ami?

Mais quelque utilité qu'on puisse recueillir de l'amitié, la plupart des philosophes ne permettent pas que ce qui ne doit passer que pour un de ses effets, soit pris pour sa cause, ni que l'accessoire tienne lieu de principal. Il s'en faut tant à leur dire que l'amitié des hommes, considérés comme raisonnables, doive être fondée sur l'intérêt, que c'est par là principalement qu'on la distingue de celle du reste des animaux, qui n'en ont, ni d'inimitié non plus, qu'autant que le même intérêt les engage dans l'autre, comme Aristote l'a très évidemment fait voir au premier chapitre du neuvième livre de leur *Histoire*[19]. C'est ce qui oblige Cicéron à traiter si mal Épicure, qui rendait l'utilité et le plaisir inséparables de l'amitié ; soutenant que celle des hommes de vertu, qu'il nomme *une amitié pyladéenne*[20], par une composition que notre langue ne souffre pas, n'a rien qui la fasse estimer que sa propre beauté, et *qu'elle est seulement recherchable à cause d'elle-même* ; ce sont les termes pressants et redoublés dont il se sert pour mieux imprimer sa pensée[21]. Quelques-uns ont pris sujet là-dessus d'attribuer à la jeunesse l'honneur des plus belles amitiés, à cause du mépris qu'elle fait de cette utilité, qui est si puissante sur nous dans un âge plus avancé. Cependant si nous voulons quitter les idées pour suivre la réalité des choses, et considérer l'amitié selon la portée de notre humanité, plutôt que par abstraction, et de la façon qu'on nous la dépeint dans l'École ; nous trouverons qu'il n'y en a point qui n'ait ses intérêts, et qui sous ce beau prétexte de l'honnêteté, ne s'entretienne principalement par les considérations de l'utilité ou du plaisir. Voulez-vous le bien reconnaître, dit Épictète dans Arrien, faites naître entre les plus grands amis que vous connaissiez l'intérêt, je ne dirai pas d'une couronne ni d'une beauté ravissante, mais du moindre héritage ou d'une médiocre somme d'argent seulement, et vous verrez que comme une pièce de chair jetée entre des chiens qui se jouent[22], les anime aussitôt à se mordre; ces amis si étroitement liés d'affection, feront en même temps bande à part, et s'entreruineront s'ils peuvent. Cet auteur est admirable, quand il dit que l'intérêt tient lieu

---

15 Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VI, *Diogène*, 29.
16 Dion de Pruse (Chrysostome), *Discours,* III.
17 Lucien de Samosate, *Toxaris*, 61.
18 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* » [XVI] « 99 » [2]. LMLV cite ici: « *Tam molliter tu fers mortem filii, quid faceres si amicum perdidisses* ? », qu'il va traduire aussitôt.
19 Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 1.
20 LMLV écrit: « *Pyladeam amicitiam* ». Il s'agit certes d'Oreste et Pylade. Je traduis.
21 [Cicéron] « *Traité des fins*, II » [77-82]. Il cite « *sua sponte, vi sua, ex se, et propter se* », que je traduis.
22 Allusion dans Épictète, *Entretiens*, II, 22. Arrien (Arrianus Flavius) est un intellectuel tel que les cultive LMLV: écrivain talentueux (l'*Expédition d'Alexandre*), politique (fait gouverneur de Cappadoce par Marc-Aurèle) et disciple d'Épictète dont il recueille l'œuvre – le *Manuel* et les *Entretiens.*

de père, de frère, d'allié, de patrie, et de Dieu même?[23] Il n'y a rien de tout cela que nous n'abandonnions pour le suivre. Nous ruinons les autels et renversons les statues des dieux, si nous en recevons quelque préjudice. Et Alexandre ne feint point de mettre le feu dans le temple d'Esculape, irrité par la mort d'une personne qui lui était précieuse. Certes si chacun de nous veut parler en conscience, après s'être fondé là-dessus, il avouera, je m'assure, que ses plus pures affections ne sont pas exemptes d'un certain mélange d'intérêt. Un tel est votre plus grand ami, mais dites la vérité, ne le considérez-vous pas avec ses richesses? Ne songez-vous pas que comme magistrat il vous peut assister, ou qu'étant homme qui sait plus que vous, il vous peut rendre quelque service? Si ainsi est, comme vous ne sauriez le nier dans le tribunal où je vous somme de me répondre, ce n'est plus votre ami que vous affectionnez; à le bien prendre, ce n'est pas tant à cause de lui, que pour l'amour de vous-même. Et cela présupposé, voilà votre propre intérêt qui ruine le fondement de cette belle amitié imaginaire, si nous avons bien expliqué la seconde condition essentielle qui fait une partie de sa définition. Pour moi j'entre librement dans le sentiment du cardinal Sirlet là-dessus[24], qui ne reconnaissait point d'amitiés sincères ni désintéressées, que celles qui se soutenaient sur la mémoire du temps passé, et qui se nourrissaient de l'agréable souvenir de ce qui n'est plus, parce que les autres qui considèrent le temps présent, ou qui regardent le futur, dépendent si fort de l'intérêt, et ont de si grands attachements à ce qui nous touche comme plaisant, ou comme utile, que pour en parler sainement, elles tiennent plus de l'amour-propre, que de celui du prochain, et de ce qui fait les véritables amitiés. En voulez-vous de plus fortes preuves que l'abandonnement où sont tous ceux qui manquent de fortune, et le défaut d'amis que souffrent les hommes misérables? *Tramontana no tiene trigo, ni el hombre pobre tiene amigo*, dit l'Espagnol. Et celui-là n'eut pas mauvaise grâce, qui compara les amis de cour à de certains fleuves, tels que le Mançanarès de Madrid, qui est gros, et qui regorge dans les saisons où l'on se peut fort bien passer de ses eaux, se trouvant à sec lorsqu'on en aurait le plus de besoin.

En effet, si la considération de l'utilité a le pouvoir que nous avons dit, de former et de lier les plus grandes amitiés qui se voient parmi nous, ce n'est pas merveille que le malheur en empêche la naissance, ou qu'il les détruise lorsqu'elles ont reçu quelque commencement ; ce qui n'a nul rapport aux belles descriptions que nous donnent les philosophes d'une pure et sincère amitié.

Venons à la troisième condition essentielle de cette belle amitié, qui dépend du parfait accord dont ceux qu'elle astreint doivent être unis, tant à l'égard des choses divines et éternelles, que des humaines et temporelles. Or déjà pour ce qui concerne les dernières, je ne doute point que cette grande union ne regarde la communauté de biens, et ce que Pythagore prononça le premier que rien ne devait être divisé entre amis[25]. Cicéron a cru cet article si important dans l'amitié, que pour peu qu'il fût enfreint, il tenait qu'elle perdait son nom et n'était plus[26]. Aussi voyons-nous que les grandes

---

[23] LMLV cite ici Épictète, *Entretiens,* II, 56 en grec qu'il traduit en même temps. Voici la traduction classique de tout le passage par André Dacier: « Il n'y a rien au monde à quoi tout animal soit si attaché qu'à son propre intérêt. Tout ce qui le prive de ce qui lui est utile, soit père, frère, fils, ami, tout lui est insupportable, car il n'aime que son intérêt, qui lui tient lieu de père, de frère, de fils, d'ami, de parent, de patrie et de dieu même. »

[24] « Federico Borromeo, *La gratia de' Principi*, p. 133 » (1631). Il s'agit du cardinal Guglielmo Sirleto (1514-1585).

[25] LMLV cite ici en grec*,* « *κοινὰ τὰ φίλων* » qu'il vient de traduire. Citation prise chez Diogène Laërce, *Vies des philosophes,* VIII, *Pythagore*, 10.

[26] [Cicéron] « *Lois*, I » [12, 34]. Dans le texte: « *Si interesse quippiam tantulum modò potuerit, jam amicitiæ nomen occiderit, cujus est ea vis, ut simul atque sibi aliquid quam alteri maluerit, nulla sit* » ; traduit de manière concise et juste par LMLV.

amitiés des Anciens nous sont représentées dans cette indifférente et commune possession de toutes choses. Valère Maxime assure de Polistrate et Hippoclidès, qu'étant nés un même jour n'ayant eu qu'un même précepteur, qui fut Épicure, dont ils s'étaient rendus écoliers en même temps, ils ne possédèrent qu'un même patrimoine, arrivèrent l'un et l'autre à une extrême vieillesse, et furent si fortunés que de mourir tous deux dans un même moment[27]. Il y en a eu même qui, faisant une plus particulière profession de cultiver l'amitié, l'ont étendue jusqu'à des termes scandaleux, selon les lois de l'honnêteté et de la vie civile, comme quand ils ont eu leurs femmes communes. Asclépiade et Ménédème ayant épousé la mère et la fille, l'une étant morte, Ménédème céda celle qui restait à son ami, par un office d'amitié que Diogène Laërce compare à celle de Pylade et Oreste[28]. Mais quoique nous la restreignions à des termes plus justes et plus civils, il semble qu'il demeure toujours cette nécessité de n'avoir rien de propre, et de partager entre amis les commodités de la vie, et tout ce qu'on nomme biens de fortune; de telle sorte que l'un ne puisse prétendre aucun avantage sur l'autre. Et néanmoins outre l'impossibilité évidente d'une si absolue communauté, et d'une si étrange concorde, qui véritablement suppose un même cœur et une même âme en des personnes différentes; la philosophie nous fait d'autres leçons de ce sentiment naturel que chacun a pour son propre bien, qui ruinent toutes ces amitiés imaginaires. Car parce qu'on est un avec soi-même d'essence et de nature, au lieu qu'on n'est uni et lié avec celui que l'on aime que par conformité, ou par la ressemblance de quelque forme externe et accidentelle, il ne se peut faire que l'amour qu'on se porte ne prévale, et que chacun n'ait plus d'affection pour sa personne que pour tout autre. Aristote montre selon cette doctrine, que dans tous les ordres de la nature, chaque chose est excitée d'une plus forte inclination à la recherche de son propre bien, que du commun ou général ; à cause que par un axiome reçu dans la *Physique*[29], cette même nature se réfléchit sur elle-même, et regarde le particulier devant que de considérer le dehors, ni l'universel. Et nous savons que les Cyrénaïques[30], aussi bien que les Stoïciens, ont cru que particulièrement l'homme sage s'aimait de telle façon, qu'il n'aimait rien tant que lui, faisant toutes choses en se contemplant et pour l'amour de soi-même, à peu près comme Salomon l'a dit du Tout-Puissant : *Le Seigneur a tout fait avec intention*[31].

Enfin je pense qu'il n'y a pas un de nous qui n'avoue sur ce qu'il ressent dans son intérieur, qu'à moins que de renoncer à l'humanité, il est impossible de contracter une amitié qui nous détache si fort de nous-mêmes, que nous n'affectionnions pas plus les biens de la vie pour nous en prévaloir, et pour notre propre usage, que pour celui d'un autre, quelque étroite affection qu'il y ait entre lui et nous. Quant à ce qui touche l'union et le consentement des amis aux choses divines et purement spirituelles, cela présuppose une égalité d'esprits si difficile à concevoir, que je tiens pour chose encore plus impossible de satisfaire à ce second point qu'au premier. Je n'entre pas ici dans la question, si toutes les âmes sont égales dans leur création. Mais je dis qu'à les considérer comme des formes humaines, elles dépendent si fort, en ce qui regarde leurs opérations, du tempérament de nos corps, que la diversité de ce même tempérament connue de tout le monde, fait une différence entre elles qui rend ce parfait consentement en toutes choses, et cette unanimité requise dans l'amitié par la définition que nous examinons, hors de toute apparence ; et pour user d'un terme plus exprès,

---

27 Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, I, 8, 17.

28 Une anecdote célèbre, voir Cicéron, *Tusculanes*, V, 39 et Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, II, *Ménédème,* 137.

29 Le sujet du livre II de la *Physique*, sur ce qu'est la « nature » d'une chose.

30 « Diogène Laërce » [*Vies des philosophes,* II] « *Aristippe* » [86-93].

31 « Proverbes 16 » [4]. Dans le texte: « *Universa propter semet ipsum operatus est Dominus* ». Traduction TOB.

hors de possibilité. En effet y a-t-il rien de si bizarre, que ce que nous nommons humeurs, fantaisies, et opinions des hommes? *Il existe dans le monde autant d'esprits divers que de visages*[32].

Et pour ne nous jeter pas plus avant dans ce lieu commun, qui fait l'un des dix moyens de l'*époché* sceptique[33], il suffit pour notre sujet de remarquer, que bien loin d'être dans une si absolue et si générale concorde avec nos amis, il n'y a personne qui se puisse vanter de vivre bien d'accord avec soi-même. Nous improuvons aujourd'hui, ce que nous approuvions hier. Nous assurons présentement une chose, dont nous nous dédirons dans une heure. Et souvent dans le seul instant du temps présent, nous voulons et ne voulons pas une même chose sans nous pouvoir déterminer à rien. Ce n'est pas là le moyen d'être dans une parfaite correspondance avec des amis, si nous ne saurions nous accommoder avec nous-mêmes. Si est-il vrai qu'il n'y a rien qui nous soit plus ordinaire ni plus naturel, que cette variété et instabilité d'esprit, à parler même de ceux qui l'ont de la meilleure trempe, et qui possèdent le plus de cette sage splendeur sèche que demandait Héraclite[34]. Cela suffit, puisque nous n'avons fait cette réflexion sur nous-mêmes, que pour montrer comme l'unanimité des amis,[35] telle que la demandent les philosophes aux choses qu'ils nomment divines, n'est pas plus aisée à trouver que leur parfaite égalité en tout le reste. Cependant c'est le plus assuré fondement qu'ils prennent de l'amitié. Aristote répète une infinité de fois[36] qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'égalité et l'exacte ressemblance[37]. Et par conséquent puisque cette troisième condition n'est pas plus de la portée de notre humanité, que les deux autres, il me semble que nous pouvons bien conclure selon notre premier projet, qu'il n'y a point de véritable amitié parmi nous, puisque tout ce qui entre dans sa définition ne se rencontre jamais dans nos plus étroites liaisons de bienveillance et d'affections, quelque nom d'amitié que nous leur puissions donner. C'est ce que voulait dire ce philosophe athénien Secundus, qui vivait du temps de l'empereur Hadrien, quand il s'interrogeait sur lui-même, qu'est-ce qu'un ami? et puis répondait, c'est un nom vain, un homme qui ne paraît jamais, un trésor qui ne se trouve nulle part[38].

À la vérité quelques-uns ont soutenu qu'il n'était pas besoin de prendre les choses si fort à la rigueur ; et que comme les doigts de la main ne laissent pas d'être dans une parfaite correspondance, nonobstant leur inégalité ; les amis pouvaient vivre de même fort unis, nonobstant de certaines disparités que notre humanité ne saurait ni surmonter ni corriger. Mais je soutiens que dans cet accommodement l'on confond avec l'amitié la

---

32 « Ovide, *L'Art d'aimer*, I » [v. 759]. Dans le texte: « *Pectoribus mores tot sunt quot in orbe figuræ* ».

33 LMLV fait référence au quatrième des dix modes sceptiques de suspension du jugement (*époché*) tels qu'il les a lus dans la vie de *Pyrrhon* de Diogène Laërce (*Vies des philosophes*, IX) et les a mis en pratique au cours de son œuvre, et de son existence.

34 « *Splendor siccus optimus* » que traduit dans le texte « splendeur sèche ». Héraclite, fragment 118 dans l'édition Diels-Kranz.

35 Cette formule (amis d'une seule âme, une *unanimité* des amis – voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, 6 et IX, 9, 1168b avec une citation très proche de l'*Oreste* d'Euripide, v. 1046) traduit exactement un tour de Démocrite, *φιλία ισοφετα* (Stobée, *Sententiæ*, II, 38, 9 ; fragment Diels-Kranz 186). Adresse de l'écrivain: il cite coup sur coup les deux philosophes antithétiques, Héraclite et Démocrite, et puis complète, en citant Stobée, la formule de Pythagore citée *supra*, note 25.

36 Dans l'*Éthique à Nicomaque*, VIII et IX.

37 LMLV ajoute: « *φιλότης ισότης* » (voir ci-dessus) traduit par « l'égalité etc. »

38LMLV cite, tout en traduisant: « *τί ἐσι φίλος?* » qu'est-ce qu'un ami ? et puis répondait *ξητούμενον ὄ νομα, ἄνθρωπος ἀφανής, ἀνυπότατον κειμήλιον* c'est … ». D'après Flavius Philostrate, *Vies des sophistes*, I, 26, semble-t-il.

concorde et la bienveillance que les Grecs nomment *ὁμόνοιαν, καὶ εὔνοιαν*[39], qui n'en sont néanmoins que des commencements, et des ressemblances, dans la doctrine de nos philosophes. C'est ainsi que d'autres ont été d'opinion qu'on ne devait pas tenir les rênes de l'amitié si courtes, qu'on ne les relâchât parfois, et comme parle l'Orateur romain[40]. Et néanmoins les lois de cette amitié sont à le bien prendre si étroites et si saintes, qu'on ne saurait s'en dispenser tant soit peu, sans les violer, ni les enfreindre, sans commettre un crime. Cette matière reçoit assez de problèmes semblables, dont je veux rapporter ici quelque chose, parce qu'il me semble que cela peut servir à la fin que je me suis proposée dans ce discours, de montrer le peu d'assurance qu'on peut prendre en ce que nous nommons communément amitié, puisqu'elle n'a rien qui ne soit sujet à plusieurs disputes.

Et premièrement il y en a qui croient qu'on ne saurait avoir trop d'amis, d'autant qu'ils les mettent au rang des plus grands biens de la vie, qui par conséquent ne peuvent être trop multipliés, puisque le bien aime de sa nature à s'étendre le plus que faire se peut. Aussi voyons-nous que ceux qu'on considère dans le monde, comme puissants en amis dont ils abondent, sont craints et respectés d'une infinité de gens qui ne se soucieraient pas d'eux sans cet avantage. Ajoutez que si ce qu'on dit ordinairement est véritable, qu'il n'y ait point de petits amis, ni de petits ennemis non plus, on ne saurait faire une trop ample provision des premiers. Souvent la moindre herbe sauvage sert plus que toutes les thériaques[41] et il faut se souvenir là-dessus comme de chétifs animaux, tels que sont les oisons, sauvèrent le Capitole, que des soldats romains laissaient perdre, tant il est certain que les plus petites choses sont parfois plus utiles que les grandes. D'ailleurs, Aristote improuve quelque part cette façon de vivre qu'ont de certaines personnes, qui ne peuvent être sans la compagnie d'un ami dont ils ont fait choix, et qui leur est unique ; ce qu'il met au rang des servitudes que nous nous imposons quelquefois à nous-mêmes. Et certes cela semble procéder d'une bassesse d'esprit, qui ne paraît pas en ceux qui se plaisent dans la pluralité d'amis.

La réponse à ces instances se prend en partie de l'autorité du même philosophe, lequel traitant expressément de cette matière, réduit à fort peu le nombre des amis. Il assure que l'excès en est préjudiciable, comme celui des ingrédients dans l'apprêt des viandes[42]. Que comme Hésiode a fort bien prononcé de l'hospitalité qu'il en fallait user avec modération, *ni très hospitalier, ni inhospitalier*[43], il se pouvait dire ici de même : *ni entouré d'amis, ni sans amis*[44]. Que l'obligation de se condouloir[45] avec les amis nous réduirait à un perpétuel témoignage de déplaisir, si nous en avions quantité ; outre qu'il arriverait qu'en même temps il faudrait se réjouir avec les uns, et se contrister avec les autres. Que pour cela les plus célèbres amitiés[46] n'ont été que de deux amis seulement. Et que le partage de notre affection entre plusieurs la rend si petite envers chacun, qu'on peut dire que celui qui a un si grand nombre d'amis, n'en a point du tout [47]. C'est

---

39 « Aristote, *Éthique à Eudème* VII, 7 ». Ces deux termes, traduits par LMLV par « la concorde et la bienveillance », font le titre du chapitre en question chez Aristote.

40 LMLV cite ici, prise dans le *Lélius* (XIII, 45), l'expression de Cicéron (« l'orateur romain ») qu'il vient de traduire lui-même: « *Commodissimum esse quam laxissimas habenas habere amicitiæ, quas vel adducas cum velis, vel remittas* ».

41 C.-à-d.: contrepoisons.

42 [Aristote] « *Éthique à Nicomaque*, IX, 10 » [1170b].

43 LMLV cite ici Hésiode, *Les travaux et les jours*, 750, en rappel d'Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, 10, 1170b: « *μήτε πολύξενος, μήτε ἄξενος* ». Traduction L.-A. Sanchi.

44 LMLV écrit: « *μήτε πολύφιλος, μήτε ἄφιλος* ». Traduction L.-A. Sanchi.

45 Condouloir: partager les afflictions.

46 LMLV ajoute: « *αἱ ὑμνούμεναι φιλίαι* » qu'il a traduit.

47 LMLV ajoute ce qu'il vient de paraphraser: « *ᾧ φίλοι οὐδεὶς φίλος* ».

ce qui faisait défendre à Pythagore de tendre la main à beaucoup de personnes ; ce qui obligeait les Scythes, au rapport de Lucien, à n'excéder jamais le nombre ternaire dans toutes leurs amitiés ; et ce qui a donné lieu à la fable dont nous avons déjà parlé des trois corps de Géryon, qui nous représente l'union de trois amis[48], les poètes n'en ayant jamais mis ensemble davantage. Tout le monde se dit ami d'un homme riche; celui qui est pauvre se dit ami de tout le monde[49]. Prenez-y bien garde, vous trouverez que l'un et l'autre sont sans amis.

Les uns estiment cette façon d'aimer qu'enseignait Bias[50], et qui est toute particulière aux vieillards, selon l'observation d'Aristote, de regarder toujours un ami comme celui qui peut être un jour votre ennemi. Le même Aristote remarque ailleurs, qu'une amitié soupçonneuse comme celle des personnes qui aiment de la façon, est l'effet d'une mauvaise défiance[51], parce que l'amitié des hommes vertueux devant être perpétuelle, puisque ce n'est pas être ami que de n'aimer pas toujours[52].

Il s'ensuit qu'on doit aimer comme ne devant jamais haïr, et que la précaution de Bias ne s'accorde pas avec les lois d'une parfaite amitié. Aussi apprenons-nous du Père de l'éloquence romaine, que Scipion ne se pouvait persuader qu'une sentence si contraire et, comme il dit, si injurieuse à l'amitié, fût venue de l'un des Sept Sages de la Grèce[53].

C'est une maxime à l'égard de plusieurs, que l'amitié ne doit point recevoir d'altération, quelque disgrâce qui arrive; ce que le vers d'Euripide cité par Aristote, et que nous venons de rapporter, semble conclure. D'autres tâchent de prouver le contraire par les effets ordinaires de la nature. Car s'il ne peut y avoir jamais tant de rapport entre deux personnes différentes, qu'il y en a entre les parties dont nous sommes composés; et si nous éprouvons tous les jours qu'une de nos mains transie de froid, ne touche point l'autre qui est demeurée dans un bon tempérament, sans que celle-ci s'offense d'une telle approche, ne devons-nous pas tenir pour assuré que quelque amitié qu'on se puisse imaginer parmi les hommes, elle ne sera jamais telle que les rigueurs d'un temps fâcheux et l'âpreté d'une mauvaise fortune ne soient capables d'y apporter du changement?

Mais venons à une contrariété d'opinions, qui touche encore de plus près notre sujet. La plupart de ceux qui ont traité de l'amitié, l'ont toujours représentée comme la chose du monde dont nous nous pouvions le moins passer. Les Grecs en ont fait un cinquième élément dans leurs proverbes, qui rendent un ami plus nécessaire que l'eau ni le feu. L'Espagnol dit que vivre sans amis, c'est mourir abandonné et sans recevoir consolation de personne[54]. Et le philosophe Anaximandre passa jusqu'à cette extrémité, de dire qu'il ne reconnaissait point d'autre divinité que l'amitié, prise à la vérité dans une plus grande étendue que nous ne faisons, comme on peut voir au troisième livre de la *Physique* d'Aristote sur la fin du quatrième chapitre[55]. Celui-ci fait voir dans son *Éthique*, comme le plus fortuné des vivants ne saurait se passer d'un ami, parce qu'il n'y

---

48 LMLV s'inspire du récit ébouriffant des trois amis Lonchatès, Macentès et Arsacomas dans le *Toxaris* (55) de Lucien.

49 En marge: « *Quien de todos es amigo, o es muy pobre, o es muy rico* ».

50 Il s'agit de Bias de Priène.

51 [Aristote] « *Rhétorique*, II, 13 et 21 ». II, 13 traite du comportement opposé des jeunes gens et des « seniors », sans rapport direct à l'amitié. On attendait *Éthique à Nicomaque*, VIII, 6, 1158a.

52 « Euripide, *Les Troyennes* » [v. 1051], vers qu'il cite dans le texte (« *Οὐδεις γὰρ ἐραστὴς, ὅστις οὐκ ἀεὶ φιλεῖ* /*Neque enim amator qui non amat sempre* ») après l'avoir traduit. Aristote cite ce vers dans *Rhétorique*, II, 21, 1394b. En marge également: [Aristote] « *Éthique à Eudème*, VII, 2 » [1] où se trouve cité derechef le vers des *Troyennes*.

53 [Cicéron] « *Lélius* » [XVI, 59].

54 LMLV traduit librement sa citation: « *Vida sin amigo, muerte sin testigo* ».

55 Aristote, *Physique*, III, 4, 203b.

a que Dieu qui trouve en lui-même tout ce qui est nécessaire pour sa béatitude[56]. Cicéron entre en cette considération, que l'amitié est la seule chose qui soit généralement estimée de tous les hommes, dont les uns se moquent des honneurs, les autres des richesses, et quelques-uns de la vertu même, sans qu'ils se soient jamais dispensé de mépriser l'amitié. En effet les plus déterminés au mal témoignent qu'ils font état de cette habitude de l'âme ; et l'histoire nous représente un Néron, un Caligula, un Agathocle, un Phalaris et un Denys[57], qui se sont mis en devoir de la cultiver ; le dernier n'ayant pu être reçu par Damon et Pithias pour faire le tiers dans une des plus remarquables amitiés dont la mémoire soit venue jusqu'à nous[58]. On ne saurait nier que comme dans la physique l'union des corps inanimés fortifie leur mouvement naturel et rend plus faible le violent, l'amitié qui lie les cœurs ne multiplie dans la morale nos contentements, et ne diminue nos déplaisirs. Pour conclusion, l'on assure que l'amitié seule suffirait à la conservation de ce monde, si elle y était bien entretenue partout ; les lois n'ayant été introduites que pour nous contraindre par leur autorité aux choses où l'amitié était capable de nous porter volontairement. C'est sur cela qu'Aristote a dit, que les bons législateurs ont eu plus de soin d'elle que de la justice. Et nous ne pouvons douter que l'amitié seule ne comprenne toutes les ordonnances divines et humaines, puisque nous savons que celui qui aime Dieu de tout son cœur, et son prochain à l'égal de soi-même, les a parfaitement observées et accomplies[59].

Entre ceux qui ont parlé contre ce sentiment, et dont nous avons déjà fait voir une partie des raisons dans la suite de ce discours, il n'y en a point eu qui aient visé à saper les fondements de toute amitié comme les Cyrénaïques, surnommés Théodoréens[60]. Elle n'est d'usage, disaient-ils, ni pour les sages, ni pour les fous, et par conséquent c'est une moquerie de la vouloir établir parmi les hommes[61]. La preuve de

---

[56] LMLV suit Aristote (*Éthique à Nicomaque*, IX, 9, 1169b) lequel, évidemment, ne parle pas de l'autosuffisance de Dieu. Aristote explique qu'un homme heureux, c.-à-d. qui réalise son être, doit avoir des amis car l'homme est fait *pour* être avec d'autres hommes (c'est son « activité »). Cette articulation de l'amitié-passion et de l'amitié politique (*politikê philia*) qui est à la source de la démocratie antique et, pour LMLV, au XVII[e] siècle, d'une « société des amis ».

[57] Sauf les deux Césars, des Siciliens: Agathocle de Syracuse, Phalaris d'Agrigente, Denys de Syracuse (l'Ancien, l'inventeur des tables d'écoute et non pas Denys le Jeune que Platon cru pouvoir influencer et qui, chassé du pouvoir, ouvrit à Corinthe un collège à la discipline de fer).

[58] L'anecdote de Damon et Pithias indique que LMLV écrit en code: ses contemporains, opposants dévots comme opposants humanistes à Richelieu, ne pouvaient que traduire Damon et Pithias par Cinq-Mars et François-Auguste de Thou, et déplorer que Richelieu n'eût pas montré la clémence de Denys. Les deux jeunes gens venaient d'être exécutés (1642). Un Guez de Balzac, pourtant si prudent, traite précisément le cardinal de « Néron » et de « Tibère ».

[59] [Aristote] « *Éthique* [*à Nicomaque*], « VIII, 1 ».

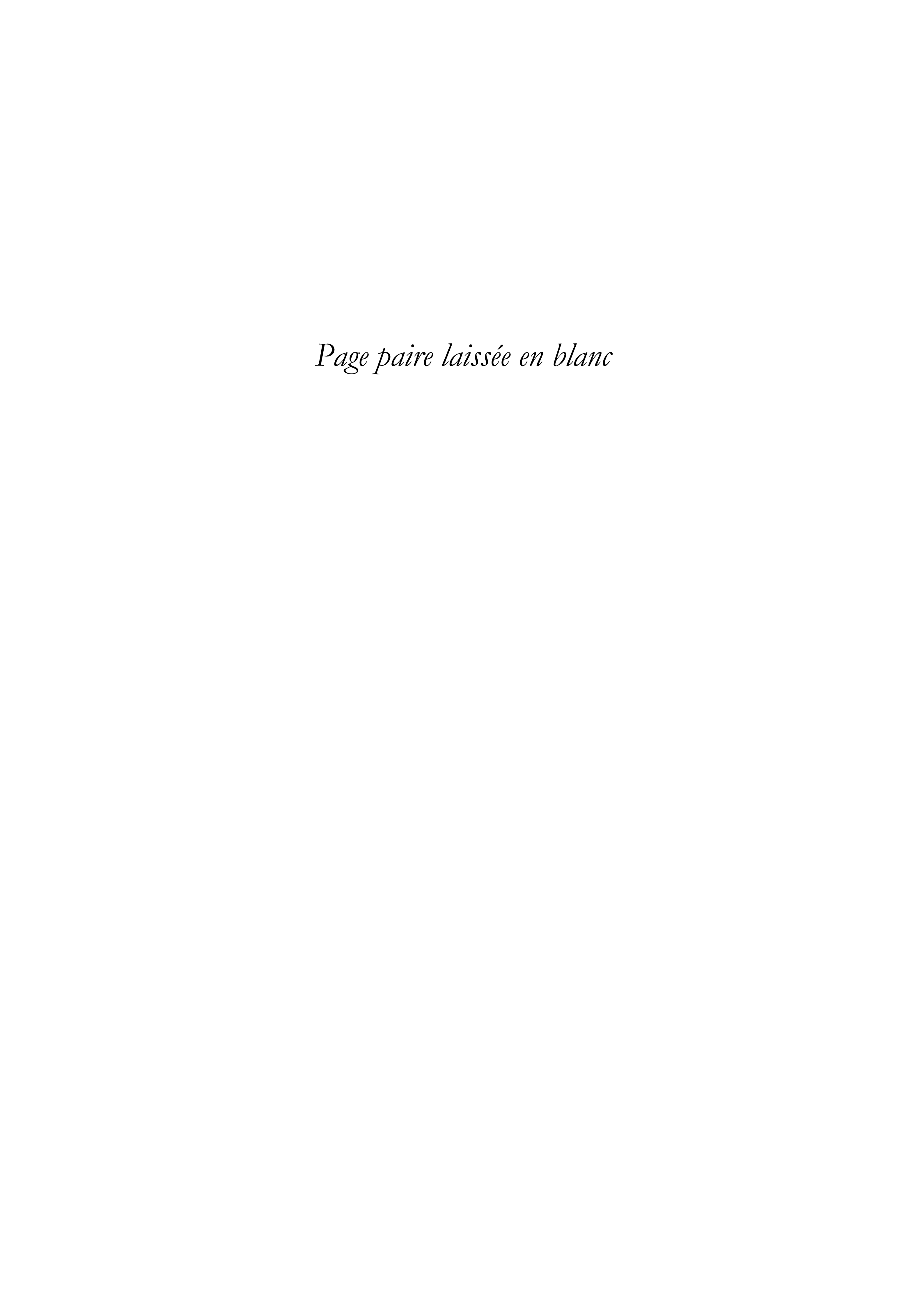
[60] « Diogène Laërce » [*Vies des philosophes,* II] « *Aristippe* » [mais plutôt, à la suite de la vie d'Aristippe, dans *Les Cyrénaïques* (86), les Théodoréens (98-103)]. Une référence conjointe: « *Hésy. in Theod.* » renvoie à Hésychius de Milet [*Hesychii Milesii, cognomento illustrii de his qui eruditionis fama claruere, liber Hadriano Iunio medico interprete,* p. 35] (éd. de 1572) qui épingle les Théodoréens. LMLV a pu le lire dans l'édition grec-latin d'Isaac Causabon (*Diog. Laert. de vitis, dogm. et apophth. clarorum philosophorum libri X. Hesychii ill. de iisdem philos. & de aliis scriptoribus liber. Pythagor. philosophorum fragmenta. Omnia graece et latine ex editione II Is. Casauboni notae ad lib. Diogenis*) (1593), auquel cas pp. 38-39.

[61] Cette allusion est une quasi-citation d'Hésychius de Milet (*Hesychii Milesii, cognomento…,* p. 35; dans l'éd. de Causabon, p. 39). Elle renvoie à Théodore l'Athée, qui s'était donné pour alias « Dieu », et au refus de l'amitié par son école philosophique. La sentence est également présente dans Diogène Laërce (*Vies des philosophes*, II, *Les Cyrénaïques*, 98) qui note aussi que Théodore aurait trouvé la formule, « le monde est ma patrie » (99). De fait « Dieu » est sans patrie.

leur dilemme se prenait de ce que le sage est dans l'indépendance, ne cherche rien hors de lui, et par conséquent n'a pas besoin d'amis. Quant au reste des hommes, puisqu'ils ne sont pas capables de se servir de l'amitié, elle ne se trouve point parmi eux ; d'où il s'ensuit qu'elle n'est point du tout. Je serais bien fâché de suivre une doctrine si odieuse et qui semble, selon ce que nous venons de voir, tout à fait contraire à la loi de Dieu, et à ce que nous enseigne le Péripatétisme. Mais laissant tout l'honneur qui est dû à l'amitié, considérée dans sa pureté, et telle qu'un siècle d'innocence la pouvait observer autrefois, je persiste dans ma première proposition, et je continue à dire, que parmi la corruption du nôtre, et selon les mœurs dans lesquelles nous vivons, c'est en vain, humainement parlant, qu'on rechercherait des amitiés autres qu'imparfaites, et qui tiennent si peu de cette idée que nous en donne l'École, qu'elles n'en ont presque autre chose que le nom. Ce que j'en couche ici par écrit n'est pas pour former une invective contre le temps présent, puisque plus de deux mille ans nous ont à peine fourni trois ou quatre couples d'amis véritables, si tant est néanmoins qu'ils aient possédé toute la perfection qu'on leur attribue, ce n'est pas merveille que notre âge ait perdu la connaissance d'une chose si rare, avec celle du Phœnix. Que si vous voulez qu'après ces considérations générales, je vous dise quelque chose de particulier, et qui me touche de plus près, je vous avouerai franchement qu'à peine accorderais-je à personne qui vive, d'avoir eu plus d'inclination que moi à cultiver une mémorable amitié. Il n'y a rien que je n'aie tenté dans ma condition pour essayer s'il était possible de copier quelqu'un de ces Anciens originaux dont nous parlions toute à cette heure. Et je suis contraint de vous ajouter, qu'après beaucoup d'essais inutiles, je n'ai recueilli autre fruit d'un si haut dessein, que la connaissance qui m'est demeurée, qu'on ne se peut rien promettre en cela, hors la gloire d'une si belle recherche. À la vérité je ne voudrais pas dire qu'il m'eût aussi mal réussi qu'à Cardan, qui proteste dans le livre qu'il a fait de ses propres écrits, que personne ne lui avait jamais rendu de si mauvais offices, que ceux qu'il avait eu soin de s'acquérir pour amis[62].Pour moi, si j'ai eu à souffrir parfois quelque chose de semblable, je confesse d'avoir éprouvé d'ailleurs beaucoup de bienveillance d'une partie de ceux avec qui je m'étais lié d'affection; quelques-uns m'en ont rendu des témoignages d'autant plus sensibles, que j'en recueille les fruits même après leur mort; et j'attribue facilement le peu de correspondance où sont entrés d'autres, dont j'ai tâché en vain de ménager l'amitié, ou à mes propres défauts, ou à ma mauvaise fortune. Mais tant y a qu'à l'égard de cette amitié héroïque, et telle que l'inexpérience de ma jeunesse me l'avait fait concevoir, je ne l'ai jamais pu rencontrer dans toutes mes poursuites passées. Et cela est cause que je lui accorde à présent si peu d'existence hors des livres, qu'il me passe fort peu de choses par l'imagination, à qui je n'en donne librement davantage.

---

[62] LMLV cite une phrase de Jérôme Cardan qu'il vient de traduire librement: « *Fatale mihi est à nullis deterius haberi, quàm à civibus meis, et amicis* » (*De Libris propriis*, 1557, p. 23, avec « *habere* » et non pas « *haberi* »).



Page paire laissée en blanc

De la conversation et de la solitude

Parce qu'Aristote reconnaît l'homme pour le plus sociable de tous les animaux dans ses livres de la *Politique*, n'y ayant, comme il remarque, ni abeilles, ni fourmis, ni pigeons[1], qui se plaisent tant que lui à vivre en compagnie, il s'est trouvé des personnes qui ont voulu soutenir que la solitude était contre nature. Mais puisque selon le même philosophe nous devons préférer à la vie active celle qu'on nomme contemplative, où il met le souverain bien[2], il faut nécessairement que la solitude nous soit naturelle, étant si amie de celle-ci, et saint Thomas l'ayant nommée si à propos l'instrument de la contemplation. Ce qui pourrait être douteux là-dessus s'éclaircit et se termine par le texte du premier chapitre de l'*Histoire des animaux*[3], où faisant distinction entre ceux que la nature a rendu privés, et les autres qui sont farouches ou sauvages, Aristote dit expressément qu'on ne doit point douter que l'homme ne participe de toutes les deux conditions, et qu'il ne soit autant né pour la solitude que pour la société. C'est sur ce fondement que Sénèque est d'avis dans son traité *De la tranquillité de l'âme*, que nous partagions notre vie entre la fréquentation des hommes, et la retraite[4] ; celle-ci, dit-il, nous fera désirer leur conversation et la première nous rendra nos entretiens avec nous-mêmes beaucoup plus doux, de sorte que l'une sera le remède ou l'assaisonnement de l'autre. Si nous avons du dégoût des compagnies, la solitude nous l'ôtera et si celle-ci nous ennuie, le monde que nous verrons nous remettra en bonne humeur, et nous servira de récréation.

Or ce qui a fait que quelques-uns ont si mal parlé de la solitude, c'est qu'ils ont cru qu'elle nous portait à cette humeur mélancolique, qui nous jette bientôt dans une haine de tout le genre humain qu'on nomme misanthropie, nous transformant en de vrais loups-garous, tels que les Anciens nous ont représenté un Timon, un Apémantos[5], et quelques autres. Myson qui a passé néanmoins pour un des sept sages de Grèce, était de cette complexion, ennemie de toute société. Il fut une fois trouvé dans Lacédémone qui riait à l'écart, ne croyant pas être vu de personne. Celui qui le surprit ne se pouvant empêcher de lui demander de quoi il pouvait rire étant ainsi seul, eut pour réponse que c'était pour cela même qu'il riait de si bon cœur: de se voir seul de la sorte. Et je crois que le naturel chagrin du sophiste Philagre dont parle Philostrate, nous peut permettre de lui donner rang entre ces hypocondriaques. Étant interrogé par un de sa connaissance, pourquoi il ne prenait pas plaisir à nourrir des enfants et à vivre en leur compagnie**,** parce que, dit-il, je ne prends pas plaisir à me nourrir moi-même, et que ma propre compagnie

---

1 [Aristote, *Politiques*] « VII, 2 » [en fait I, 2, 1253a].

2 [Aristote, *Éthique à Nicomaque*] « I, 3 » [en fait I, 5 ; sur le bonheur X, 8].

3 LMLV suit Aristote (*Histoire des animaux*, I, 1, 488a, même notation sur l'homme, l'abeille, la fourmi et le pigeon, le cygne et la grue).

4 [Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*] « I, fin » [en fait, XVII, 3].

5 Timon, à qui l'épithète de « misanthrope » s'appliqua en premier, disait qu'il aimait Alcibiade puisque celui-ci provoquerait la ruine d'Athènes. Il conseilla un jour aux Athéniens d'aller se pendre à son figuier. Ami (!) d'Apémantos. Lucien de Samosate lui a consacré un dialogue, *Timon le Misanthrope.* LMLV l'a-t-il fait lire à son ami Molière?

me déplaît[6]. En effet ceux de ce tempérament firent dire à un Ancien, qu'entre les périls de la vie la solitude n'était pas des moindres. L'Ecclésiaste annonce malheur à celui qui est seul.[7] Loth qui s'était exempté de pécher dans Sodome, commit inceste avec ses filles dans un antre solitaire. Et l'on a observé que le diable, qui n'a jamais tenté à découvert le moindre homme en bonne compagnie, osa bien se prendre à Jésus-Christ même au désert où il l'avait conduit exprès. Enfin on peut juger si la solitude est à craindre, et si elle ne doit pas être considérée comme un grand mal, puisque Esdras la met entre les disgrâces épouvantables, dont ceux des derniers temps du monde doivent être persécutés : l'homme, dit-il, souhaitera avec passion de voir un autre homme, ou d'entendre seulement sa voix[8].

Mais les avantages que nous pouvons recueillir de la conversation des honnêtes gens ne nous doivent pas moins donner d'aversion de la vie solitaire qui se prive volontairement d'un si grand bien. Car comme les diamants ne se polissent que par d'autres diamants, les esprits ne se perfectionnent non plus que par la fréquentation d'autres esprits qui les épurent, et leur donnent cet éclat et cette lumière dont nous en voyons qui brillent si extraordinairement. Il passe d'ailleurs naturellement des choses une grande partie de l'une à l'autre, selon la démonstration qu'en a fait Lucrèce dans la physique d'Épicure[9]. Nous nous parfumons insensiblement parmi les bonnes odeurs. La mer rend souvent les lèvres salées de ceux qui se promènent sur son rivage. Difficilement voit-on broyer et préparer de l'absinthe, sans en ressentir l'amertume dans la bouche. On ne saurait se tenir au soleil sans y acquérir du hâle. Et il est presque impossible de fréquenter des hommes vertueux ou savants qu'on ne profite beaucoup en leur compagnie et qu'on n'y prenne une certaine habitude au bien. C'est ainsi qu'un simple corroyeur nommé Simon se rendit excellent philosophe sans sortir de sa boutique, par les propos que Socrate y tenait ordinairement à ses disciples, ayant accoutumé de s'y aller reposer[10]. Les amis familiers de Platon contractèrent avec la sainteté de ses mœurs jusqu'à cette façon qu'il avait de cheminer en haussant les épaules. Et ceux d'Aristote reçurent de lui non seulement ses maximes péripatétiques mais encore l'accoutumance de bégayer qui retardait un peu son discours.

Qui doute que les poètes ne nous aient voulu faire comprendre ce merveilleux pouvoir de la conversation qu'on peut avoir avec des hommes de lettres, lorsqu'ils ont feint qu'un rocher devînt harmonieux, pour avoir eu quelque temps en dépôt la lyre d'Apollon ? Par effet nos mœurs se rendent telles que les ont ceux que nous hantons ; comme les semences prennent ordinairement la qualité des terres où elles sont mises. Le plus mauvais naturel du monde se civilise dans la hantise des gens d'honneur[11]. Et s'il est vrai que les bêtes mêmes s'apprivoisent parmi nous, que la nourriture des vipères d'Arabie leur fasse perdre la plus grande partie de leur venin et que les animaux qu'on transporte aux plus septentrionales provinces de la Moscovie y deviennent blancs presque toujours, à cause des neiges continuelles, quelque poil qu'ils eussent auparavant,

---

6 Sur Philagre de Cilicie, voir Flavius Philostrate, *Vies des sophistes,* II, 8, mais sans cette anecdote.

7 « Ecclésiaste, 4 » [soit Qohéleth, 4, 7-12].

8 « Esdras 4, 6 » [2 Esdras 16, 28]: en fait LMLV traduit ce passage des *apocrypha*: *Concuspicet enim homo hominem videre et certe vocem eius audire*. Voici ce que vise LMLV: Esdras n'est pas un prophète mais un scribe, un intellectuel, chargé par l'ennemi Cyrus de reconstituer la communauté juive lorsqu'elle revient d'exil. Il reconstruisit en effet le Temple mais aussi mit fin, par des massacres, aux mariages entre juifs et non-juives (Esdras 10). LMLV se défie de l'intellectuel saisi par le fondamentalisme national ou religieux.

9 [Lucrèce] « *De la nature* IV » [54-109].

10 Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, II, *Simon*, 123. Ce boutiquier aurait inventé 1a « conversation » philosophique, bref: le café du commerce (*commercium* signifie « conversation »).

11 C'est-à-dire: la fréquentation.

n'est-ce pas merveille qu'il se fasse dans la morale de certaines transmutations semblables et que nos esprits empruntent les uns des autres des conditions qu'on peut dire étrangères, parce qu'ils ne les acquièrent que par la fréquentation ? Celle de Callias, dit quelque part Élien[12], inspirait insensiblement l'ivrognerie, celle d'Isménias, l'amour des flûtes et celle d'Alcibiade, la vaine gloire. Approchez-vous, ajoute-t-il, de Crobylus, vous deviendrez sans y penser cuisinier, de Démosthène, éloquent, d'Épaminondas, capitaine, d'Agésilas, magnifique, de Phocion, homme de bien, d'Aristide, juste et de Socrate, amateur de la sagesse. Aussi avons-nous le commandement du sage Hébreu, qui veut que nous soyons toujours à la porte de ceux qui nous peuvent donner bon exemple, et nous instruire[13]. Or outre l'utilité si évidente que nous retirons de la conversation pour ce qui touche la culture de l'esprit, elle a tant de charmes d'ailleurs connus de tout le monde qu'on peut dire qu'elle est la perfection des autres plaisirs de la vie, qui ne se goûtent que très imparfaitement sans elle. Car c'est l'opinion d'Aristote, que personne ne voudrait recevoir le comble de toute sorte de biens avec cette condition de n'en jouir que dans une solitude parfaite, et hors de la communication des hommes[14]. Dion Chrysostome remarque fort judicieusement sur ce sujet qu'il n'y a point d'infortune qu'on ne supporte mieux en compagnie, et parmi des amis, qu'une félicité étant seul et lorsqu'il est impossible d'en faire part à qui que ce soit[15]. À la vérité on peut dire que comme la société a ses prérogatives, il y a de même quelque chose à craindre des mauvaises compagnies. C'est pour cela qu'Apollonios ne se contentait pas de demander à Dieu la connaissance des bons, il ajoutait à sa prière qu'il ne connût jamais, ni ne fût connu des méchants[16]. Et quand l'Espagnol dit, *di me con quien yràs, y dezir te he lo que haràs*, il semble avouer que le bien et le mal dépendent en cela d'un même principe. Nous ne devons pas pourtant rabattre rien là-dessus du mérite de la conversation. Tout est mêlé en ce monde, où les choses bonnes ne se trouvent guère si pures qu'elles ne souffrent quelque petite mixtion de ce qui leur est contraire. Et puis en tout cas, si non seulement les médecins, comme disait Antisthène, mais assez d'autres personnes encore ne prennent pas la fièvre pour vivre avec les malades[17], ne peut-on pas éviter ce que la compagnie des méchants a de dangereux et tirer même quelque instruction de leurs défauts sans y participer?
Pour donner maintenant une face différente à ce que nous avons dit jusqu'ici comme ont toujours fait les académiciens, je juge à propos de répondre premièrement par des instances contraires aux avantages que nous venons d'attribuer à la conversation parce qu'après avoir fait voir qu'ils n'ont rien de considérable lorsqu'on les compare aux disgrâces dont elle est ordinairement accompagnée, il sera plus aisé de représenter ensuite ce qui se peut soutenir en faveur de la solitude.

Ce n'est pas l'opinion de Théognis, que la fréquentation des hommes vicieux peut être utile à quelque chose, quand il assurait qu'elle était capable de nous faire perdre l'esprit et ce que nous avions auparavant d'inclination au bien. Or presque tous les Anciens, Xénophon dans son *Convive*[18], Aristote dans ses *Morales*[19], et infinis autres se

---

12 [Élien] « *Histoire variée*, IV ».
13 « Ecclésiastique, 6 » [c.-à-d. Siracide 6, 36] qu'il vient de traduire et qu'il cite ici dans le texte:
« *Si videris sensatum evigila ad illum, et gradus ostiorum illius exterat pes tuus* ».
14 [Aristote] « *Éthique à Nicomaque*, IX, 9 ».
15 [Dion de Pruse (Chrysostome)] « *Discours*, V ».
16 [Flavius] « Philostrate » [*Vie d'Apollonios de Tyane*] « I, 20 ».
17 Diogène Laërce, *Vies des philosophes,* VI, *Antisthène*, 6.
18 Socrate le rappelle au jeune athlète Autolycos, pour qui Callias, l'homme d'Etat qui est son protecteur, donne un banquet à la fois philosophique, politique et érotique, ce que LMLV nomme une orgie ; la citation de Théognis est relevée par le père de l'éphèbe qui recommande à son sportif de fils de bien écouter son politicien d'amant (Xénophon, *Banquet*, II, d'après Théognis, 36).

sont servis de cette sentence, comme d'une des plus belles et plus véritables pensées d'un si grand poète et philosophe tout ensemble. Nous savons aussi que ceux de Crète usaient ordinairement de cette imprécation contre leurs ennemis, n'en croyant point de plus grande[20], qu'il plût à Dieu de permettre qu'on les vît toujours dans la hantise des méchants. Et le refus que fit l'apôtre saint Jean d'entrer dans une maison de bain public, parce que l'hérétique Cérinthe y était, me semble fort remarquable là-dessus; Eusèbe nous apprenant qu'il craignit d'être écrasé sous de mêmes ruines pendant qu'il serait en si mauvaise compagnie[21]. Mais d'autant que ce sont des considérations qui ne sont rien contre les conversations ordinaires, qu'on suppose être seulement avec des gens de vertu, parlons des inconvénients qu'il est presque impossible d'éviter en quelque lieu qu'on se trouve, à cause que notre faiblesse, et les imperfections de notre humanité se trouvent partout.

De même qu'on ne voit point d'hommes d'une si parfaite ressemblance extérieure qu'il n'y ait beaucoup de choses qui les distinguent, il s'en trouve encore moins dont la forme intérieure ne soit bien plus différente, et qui n'aient des diversités d'esprit de très difficile accommodement. De là viennent ces contestations importunes et presque inévitables en toute sorte de compagnies. Je sais bien que plusieurs s'y comportent avec plus de modération que ne font pas les autres, et que la raison voudrait que comme Anacharsis laissait sa tiare à la maison, quand il s'allait promener dans Athènes, afin de ne déplaire à personne[22], nous quittassions de même nos sentiments particuliers, lorsqu'ils peuvent choquer ceux avec qui nous devons entrer en conversation. Mais que chacun se souvienne des plus agréables conférences qu'il ait eues en sa vie, il avouera, je m'assure, que ce n'a guère été sans y éprouver des contradictions qui donnent plus de dégoût sans comparaison, qu'on n'y peut recevoir de satisfaction d'ailleurs. Car outre les sujets de contester que la nature des choses problématiques peut fournir, il se trouve une infinité d'esprits contentieux qui sans rien examiner vont toujours contre ce qui est proposé comme de certains poissons contre le fil de l'eau. J'avoue qu'il n'y a rien de plus pénible que la complaisance de ceux qui s'accordent universellement à tout; et que l'orateur Cælius eut raison de prier un de ses clients qui était de cette humeur, et qui dînait avec lui, de lui dire au moins une fois non, afin qu'il s'aperçût qu'ils étaient deux à table[23]. Si l'on ne forme des oppositions raisonnables à beaucoup de propos, il est impossible de les continuer avec plaisir. Et comme ce n'est rien au jeu de la paume de bien pousser la balle, si elle ne vous est renvoyée de même, l'entretien des hommes ne peut être plaisant sans répartie et si quelques-uns ne donnent des raisons contraires à celles qu'on peut avoir avancées, lorsqu'elles ne se trouvent pas assez vraisemblables. Mais les débats de ceux dont nous nous plaignons sont bien différents : ils ne cherchent que la victoire sans se soucier de la vérité et, pourvu qu'ils soient reçus à contredire, ils cèderont librement aux autres le choix des opinions. Si vous leur accordez l'affirmative par déférence, ou pour ce que vous ne désirez pas vous engager plus avant dans la mêlée, ils passent aussitôt à la négative et, de quelque côté que vous vous tourniez, vous les trouverez toujours la pique baissée contre tout ce qui se proposera. Telle fut l'humeur de ce chevalier d'Aragon, ou

---

19 [Aristote] « *Éthique à Nicomaque*, IX, 9 » [c.-à-d. 12].

20 « Valère Maxime » [*Faits et dits mémorables*] « VII, 2 » [18].

21 [Eusèbe] « *Histoire ecclésiastique*, III, 22 » [c.-à-d. 28]. Cérinthe, un gnostique, pensait que le Royaume était sur terre. Irénée de Lyon, qui a l'art du pittoresque (Eusèbe le suit), raconta que saint Jean « bondit hors du bain » pour ne pas le partager avec ce voluptueux « esclave de son propre corps. » La tradition veut que le Prologue de l'Apocalypse porte réfutation de l'hérésie de Cérinthe.

22 « Lucien de Samosate, *Anacharsis* » [16].

23 « Sénèque, *De la colère*, III, 6: *Dic aliquid contra, ut duo simus* », citation que LMLV traduit dans le texte même.

de Navarre, Sanche d'Erbiti surnommé l'Opiniâtre, qui portait pour devise dans sa cornette, *que si, que non*, comme celui qui avait tant de disposition à contredire, que son plus grand plaisir consistait en cela[24].

La vanité opère le même effet en d'autres esprits qui désirent si passionnément de se rendre remarquables, qu'ils aiment toujours mieux être auteurs d'une mauvaise opinion, que de demeurer simples auditeurs et approbateurs d'une bonne. Ceux-ci défendent le mensonge avec bien plus de ferveur et d'opiniâtreté qu'ils ne feraient pas la vérité, parce qu'ils s'imaginent qu'il y a davantage d'adresse et d'esprit à soutenir le premier.

L'amour propre n'est pas moins puissant sur quelques-uns, qu'on voit si jaloux de leurs fantaisies, pour absurdes qu'elles soient, qu'il ne se trouve point de raisons battantes pour les leur faire quitter ni qui puissent empêcher que comme de nouveaux Pygmalions, ils n'embrassent jusqu'à la fin ces statues de leurs fausses opinions.

Il s'en rencontre encore de si effrontés à maintenir toute sorte d'extravagances qu'ils vous protesteront d'avoir vu eux-mêmes des anguilles pleines de vie dans des rivières bouillantes, s'ils ont lu quelque chose dans Élien ou ailleurs qui approche de cela[25]. Et si vous vous contentez de leur répondre, comme fit autrefois Xénophane, que vous savez le moyen de les faire cuire dans de l'eau froide, c'est alors qu'ils font davantage de bruit pour autoriser leur imposture et que vous les éprouverez les plus insupportables[26].

Il n'y en a point pourtant qui le soient à l'égal de ceux que vous reconnaîtrez le plus avant dans l'ignorance. Leur voix est semblable à celle d'un tambour, qui n'étourdit que parce qu'il est vide. Ce sont des Samsons à la dispute, qui défont ce leur semble tout ce qui se présente devant eux avec une mâchoire d'âne. Et parce qu'il n'y a rien de plus injuste que l'impertinence, vous êtes assuré de n'obtenir jamais aucune chose sur eux par le raisonnement. En effet c'est le propre d'un homme savant de reconnaître ingénument ses fautes. Il n'ignore pas que la chose du monde la plus humaine c'est d'errer. Et il sait, mieux que personne, que le privilège des belles âmes et des natures excellentes n'est pas de ne faillir point, mais seulement de faillir moins que les autres et d'avouer avec franchise lorsqu'elles se sont méprises. L'ignorant est tout au contraire, il fait gloire des forces d'un fiévreux et d'être inflexible même contre la raison. Il ne se rétracte jamais d'un chemin mal pris, à cause de ses ténèbres spirituelles qui ne lui en découvrent point de meilleur. Et si vous pensez le redresser en lui faisant quitter son erreur, il crie et se démène inconsidérément comme un aveugle qui a perdu son bâton, et qui ne sait à qui se prendre de sa cécité.

Les demi-savants ne sont guère moins importuns, n'ayant pas plus de docilité que ceux-là. Ils disent mille choses, mais toujours hors de propos comme le Margitès d'Homère[27]. Et si vous voulez, leur caractère se peut fort bien prendre sur celui du rhéteur Céphisodore, tel que le pythagoricien Numenius le représente dans Eusèbe[28]: il déplut à ce galant homme de voir que son précepteur Isocrate était fort mal traité par Aristote. L'indignation et le dépit lui firent donc entreprendre la défense de son maître

---

24 Corneille écrira bientôt sa « comédie héroïque » *Don Sanche d'Aragon* (1649), dont le héros, Carlos, est tout et n'est rien, selon les termes de D. Isabelle « Eh bien! seyez donc, marquis de Santillane,/Comte de Penafiel, gouverneur de Burgos./ … est-ce assez pour faire seoir Carlos ? » (I, 3, v. 262-64), bouffonnerie nobiliaire reprise dans la *Grande Duchesse de Gerolstein*. LMLV eût aimé cela.

25 [Élien] « *De Animaliun Natura*, XIV, 19 ». Hors les anguilles, Élien reste l'auteur d'un traité de tactique, le *De Instruendis aciebus*, souvent édité et traduit de la Renaissance au XVIII[e] siècle.

26 « Plutarque, *De communibus notitiis adversus Stoicos* » [46]. Sur Xénophane, voir Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IX.

27 Homère aurait écrit une satire contre ce Trissotin achéen.

28 « Eusèbe, *Præparatio evangelica*, XIV, 6 ».

contre un si grand adversaire. Et parce que le pauvre rhéteur ne savait rien en philosophie, il attaqua si plaisamment Aristote qu'il lui reprochait[29] les idées de Platon, et combattait de même contre une infinité d'opinions académiques, à qui il n'en voulait pas, pensant ruiner le péripatétisme. Combien faut-il souffrir tous les jours d'impertinences semblables dans la plupart de nos conversations où le plus court est d'imiter le rossignol, qui se trouve dans une même cage avec le corbeau. Les moralités du Gulistan portent que le premier se tait aussitôt, et cède au dernier qui s'en glorifie[30]. Ceux de l'incapacité de qui nous parlons s'élèvent de même sur les autres, qui leur quittent la partie par mépris et qui aiment mieux se retirer avec un désavantage trompeur que de contester inutilement contre des personnes ordinairement indisciplinables.

L'orgueil des Grands, ou de ceux à qui quelque coup de fortune a fait croire qu'ils sont plus que les autres, est d'autant plus intolérable dans les conférences qu'on n'y devrait point reconnaître d'autre grandeur que celle que donne l'usage de la raison. Cependant l'injustice y règne à tel point que c'est une merveille quand un homme de bon entendement s'en retire sans avoir reçu quelque mépris de ceux qui présument d'être plus que lui. Le proverbe allemand dit fort bien là-dessus, qu'on ne doit jamais manger de cerises avec de tels superbes, parce qu'ils en jettent les noyaux aux yeux de ceux qu'ils regardent comme leurs inférieurs. Or il n'est pas possible de se trouver toujours avec des personnes d'égale condition. Et si vous conversez avec de moindres que vous n'êtes, on le vous reproche, comme à Nicolas Damascène[31] qui témoigne, dans les *Recueils de Constantin,* que plusieurs tâchèrent de le rendre méprisable, sur ce qu'encore qu'il eût entrée chez les premiers hommes de Rome il ne hantait guère que des gens de petite étoffe. Certes sa réponse fut digne de lui, qu'il en userait toujours de la façon, pendant qu'il les éprouverait les plus raisonnables, comme il avait fait jusqu'alors.

De même que l'indiscrétion est grande de ceux qui tiennent dans les compagnies toute sorte de mauvais propos sous prétexte de raillerie, et sans se soucier d'offenser les plus hommes d'honneur qui s'y trouvent ; aussi y en a-t-il d'autres qui ne font pas moins de peine prenant tout en mauvaise part, et au criminel comme l'on dit, sans pouvoir souffrir la moindre gausserie ; ainsi qu'on voit des corps si délicats qu'ils se plaignent à toute rencontre parce que le moindre attouchement les blesse. Cardan avoue qu'il était des premiers et que hors la raillerie même, il ne pouvait s'empêcher de dire toujours ce qu'il savait bien qui devait déplaire à ses auditeurs, et souvent encore les offenser[32]. Il est aisé de juger où en sont réduits ceux que la conversation engage avec des personnes de cette humeur. Quant aux seconds, qui semblent être ennemis d'eux-mêmes, si tant est que le rire soit un propre de l'homme, véritablement ils auraient besoin de sacrifier aux Grâces, selon le conseil que Platon donnait à Xénocrate. J'en ai connu de si austères et de si *assommants*[33] aussi bien que[34] Crassus et Pythagore, que les pointes les plus ingénieuses

---

[29] C.-à-d. : à qui il reprochait.
[30] *Le Guslistan ou l'Empire des Roses de Sadi.* (traduction d'A. du Ryer, 1634). Il s'agit de la maxime VIII, 34 (maxime et poème, numérotation moderne).
[31] C'est-à-dire le recueil *Polybii … Nicolai Damasceni Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ*, éd. par Henri de Valois (1634). Le *De institutione Cæsaris Augusti* de Nicolas de Damas est important pour la réflexion sur le pouvoir absolu au XVII[e] (avec un ensemble de documents: *Imp. Caes. Augusti temporum notatio, genus, et scriptorum fragmenta. Praemittitur Nicolai Damasceni Liber de institutione Augusti cum versione Hug. Grotii, et Henr. Valesii notis, curante Jo. Alberto Fabricio,* éd. de 1727, précédée en particulier par celle de Henri de Valois).
[32] [Jérôme Cardan] « *Ma vie*, XIII ».
[33] Je traduis ainsi le grec « *ἀγέλαστε* » que LMLV cite ici translitération: « *agelastes* ». Il a pu le trouver, à propos de Crassus, chez Cicéron (*Traité des fins*, V, 50).
[34] C.-à-d.: comme.

et les plus innocentes tout ensemble[35] leur faisaient perdre contenance, et les rendaient irréconciliables avec ceux qui s'en étaient servis. Et néanmoins Socrate ne paraît jamais si digne de l'éloge qu'on lui donne après l'oracle, que quand il est dans l'ironie. Le plus sentencieux des poètes grecs a prononcé : *Sache supporter le ridicule*[36].
Et l'on peut voir dans Athénée que les Athéniens firent tant de cas de cette figure qu'ils établirent dans leur ville ce collège des soixante hommes qui avaient l'intendance des mots ridicules, et à qui le roi Philippe fit une fois présent d'un talent, pour recevoir d'eux en récompense les meilleurs contes et les plus gentils traits de raillerie qui fussent venus à leur connaissance[37].

Que dirons-nous d'une autre condition assez ordinaire de personnes qui ne peuvent permettre qu'on tienne où ils sont d'autres propos que ceux qui représentent, ou qui multiplient même à l'infini les malheurs du temps et tout ce que le siècle a de calamiteux ? Ce sont des naturels qui se repaissent des misères du monde, comme de certains estomacs, d'aliments corrompus et de poisons qu'ils se sont rendus familiers. Cependant il n'y a rien qui nous infecte l'esprit, et qui nous mette en pire humeur, que de semblables discours, capables de corrompre les plus nobles fonctions de notre âme, par le chagrin qu'ils y impriment. Et comme la plus mauvaise rencontre qui puisse arriver à un qui voyage sur mer, est de se trouver dans le vaisseau auprès de ces personnes craintives qui s'écrient à chaque coup de vague, qui croient périr au moindre effort du vent, et qui s'imaginent qu'autant de rochers qu'ils voient sont autant de barques de pirates. C'est aussi une des plus grandes disgrâces de la vie, de tomber en conversation avec des hommes plaintifs de la sorte que nous disons, qui trouvent de nouveaux sujets d'affliction dans toutes les heures du jour et qui du moins accusent le sort d'injustice sur tout ce qui se passe, s'ils ne s'en prennent à celui qui le règle et le dispense.

Nous n'aurions jamais fait[38], si nous voulions être plus exacts à particulariser tout ce que la conversation a d'ennuyeux et de périlleux encore. Et quoiqu'on puisse répliquer que le plus grand mal nous vient ordinairement de celle contre qui Charondas établit, le premier de tous les législateurs, l'action qu'il nomma[39] *de mauvaise compagnie*, si faut-il avouer qu'il n'y en a guère, de celles même qu'on estime le plus, où l'on n'éprouve une bonne partie de ce que nous venons de représenter, et d'où l'on ne sorte presque toujours avec plus de mortification mille fois qu'on ne s'en était promis de contentement. C'est un grand préparatif pour ce que je me suis engagé de dire ensuite à l'avantage de la solitude.

Or mon dessein n'est pas de traiter particulièrement ici de cette sacrée solitude, où saint Antoine disait ordinairement que les moines devaient être comme le poisson dans l'eau[40]. Le respect me fera tenir à la porte du sanctuaire, et je me contenterai de supposer

---

35 LMLV cite ici, l'ayant librement traduit, un vers de Juvénal : « *Sales intra pomœria nati* » – l'original dit : *Et salibus uehemens intra pomeria natis* (*Satires,* IX, v. 11).
36 LMLV cite ici: « *Εἶδε φέλειν τὰ γελοῖα. Scito ferre ridicula* ». Traduction de L.-A. Sanchi. Cela semble être une citation des *Elégies* de Théognis, v. 311.
37 [Athénée, *Deipnosophistes*] « XIV » [3].
38 C.-à-d.: Nous ne ferions jamais rien.
39 LMLV écrit ici: « *κακομιλίας* », « de mauvaise compagnie ». Charondas fit voter à Thurium trois lois exemplaires, d'actualité : interdiction de la mafia (visée par l'expression), éducation primaire obligatoire et gratuite (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XII, 12) ; interdiction du port d'armes à l'assemblée (Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, VI, 5, 4).
40 « Poisson dans l'eau »: LMLV évoque la *Vie de Saint Antoine* (§ 85) d'Athanase, écrite afin que les moines s'embarquant pour l'Occident eussent un manuel de vie solitaire. Mais lui-même et ses jeunes Égyptiens devinrent la coqueluche des salons romains, éclipsant les Vestales, en vrais poissons dans l'eau dévote. LMLV est un ami de Molière dont il défend *Tartuffe* dans sa *Lettre sur la comédie de l'Imposteur.*

ici pour indubitable la félicité de tant de bons anachorètes que saint Jérôme nous a représentée[41], comme Philon celle des Esséniens[42]. Je sais bien que la rosée du ciel ne se recueille pas dans la boue des villes, comme sur le terrain de la campagne. Et que quand Dieu veut parler à quelqu'un en secret de ce qui lui importe le plus, il le mène volontiers à l'écart. Mais parce que ce sont des mystères où je ne veux point entrer, je me réduirai pour le présent à la considération d'une solitude purement philosophique, et qui se trouve en tous lieux, selon l'observation de Marc-Aurèle quand un esprit a les dispositions nécessaires pour se l'acquérir[43]. Car rien ne le peut empêcher alors d'être aussi seul au milieu des plus grandes communautés, que s'il s'était retiré dans le désert d'un bois obscur, d'une montagne inaccessible, ou d'un rivage inhabité. Il y a bien plus, Sénèque veut qu'un honnête homme ne soit jamais si solitaire que quand il est dans la foule[44] et, quoique l'autorité de ce grand personnage fût assez puissante pour faire valoir son sentiment, il se sert d'un précepte d'Épicure exprès pour cela[45].Celui qui fait cet art de rentrer en soi-même, de s'entretenir dans la conversation intérieure, et de discourir mentalement avec l'ordre qui s'y doit observer, n'est jamais en peine de chercher compagnie ailleurs, il la trouve chez lui autant de fois qu'il se considère composé de corps et d'âme; et dans le plus profond de son âme il confère avec Dieu et les Intelligences[46] : *Un dieu nous habite, et nous nous échauffons sous l'effet de ses œuvres.*

À la vérité les fous et les méchants éprouvent toujours le contraire. Les premiers sont dans un dégoût perpétuel d'eux-mêmes: *La sottise s'ennuie d'elle-même*[47], et l'inquiétude qui les agite leur donne encore plus de travail chez eux qu'en tout autre endroit. Les seconds, qu'une conscience criminelle bourrelle incessamment, cherchent du divertissement au-dehors, parce qu'ils sont persécutés de leur propre génie et que l'horreur du vice les effraie partout au dedans. Mais il n'en est pas ainsi de ceux à qui la vertu donne une trempe d'esprit toute différente, et qui se sont réconciliés par l'entremise de la philosophie avec eux-mêmes, c'est-à-dire selon Sénèque, avec tous les dieux du ciel[48]. La joie et la tranquillité ne les abandonnent jamais. Le loisir et la solitude qui tiennent en langueur la plupart des hommes, éveillent et animent ceux-ci aussi bien que Scipion. Et quand l'amour de la sagesse ne leur aurait valu autre chose, ils en retirent ce fruit qu'Antisthène prisait si fort, de pouvoir faire des homélies intérieures, disait-il, parler à soi, et entrer en des conférences tellement particulières qu'il n'y intervient que Dieu et notre propre raison qui nous jugent et qui les décident[49]. Certes il avait grand sujet d'estimer infiniment cet avantage puisque, outre que personne ne peut jamais bien parler à autrui s'il n'a parlé devant à soi-même, à cause que le discours extérieur n'est rien que l'image et la copie de celui du dedans, il est certain qu'on examine tout autrement les choses par le dernier, que par le précédent. Aristote en rend la raison dans son traité

---

41 « Hermias Sozomen, *Histoire ecclésiastique*, I, 13 ».

42 Philon d'Alexandrie, *De la vie contemplative*, dans une version que LMLV a pu consulter: *Les Œuvres de Philon Juif…Translatées de grec en françois, par Pierre Bellier (et)… par Fred. Morel*, 1612, T.2, pp. 827 et suiv., à la suite de quoi Philon se lance dans une diatribe surexcitée contre les banquets (« orgies » aurait dit LMLV) avinés et « sodomistes » des philosophes grecs.

43 [Marc-Aurèle] « *Pensées*, IV » [3].

44 [Sénèque, *Lettres à Lucilius*, III] « 25 » [6] : LMLV traduit par cette phrase, sans en citer l'original, un passage de Sénèque : *Tunc præcipue in te ipse secede, cum esse cogeris in turba.*

45 LMLV insère ici la citation notée ci-dessus (note 44), Sénèque citant lui-même Épicure.

46 « Ovide » [*Fastes*, VI, v. 5]. LMLV cite ici : « *Est deus in nobis, agitante calescimus illo* ». Je traduis.

47 LMLV cite ici: « *Omnis stultitia laborat fastidio sui* », expression prise chez Sénèque, *Lettres à Lucilius,* I, 9, 22. Je traduis.

48 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* [XIX] « 111 ».

49 C'est exactement le point de départ des vingt-sept *Discours ou Homilies* (*sic!*) *académiques* (en trois parties) que LMLV publie vingt ans après les *Petits traités* (1664, 1665, 1666).

contre les sophistes[50], fondée sur ce que nous ne pouvons considérer les choses, ni les approfondir, quand nous le faisons en compagnie, qu'en nous servant de plusieurs termes équivoques et où l'on se trompe ordinairement en beaucoup de façons. Au lieu qu'en devisant à part soi, l'on raisonne sur les choses mêmes et par elles, sans être sujet au mécompte des paroles. Il ne faut donc pas ressembler, s'il est possible, à ces mauvais musiciens qui ne sauraient chanter qu'avec d'autres, pour ce qu'ils ont besoin d'être soutenus par eux, ou à ces acteurs de théâtre qui ne peuvent jouer leurs personnages s'ils ne sont dans une grande assemblée. Car on voit de même beaucoup de personnes qui sont si dépourvues du naturel propre à la contemplation et qui entendent si peu la méthode du discours mental dont il est question, qu'ils n'en savent ni l'entrée, ni la suite, ni la fin qui le doit terminer. Les interrogations et les réponses socratiques, qu'un bon esprit se peut faire, leur sont tout à fait inconnues. Et sans distinguer les pensées que la méditation doit admettre, de celles qu'il faut souvent congédier, ils reçoivent indifféremment tout ce qui se présente à leur imagination et, passant confusément d'un objet à l'autre, se donnent le change à eux-mêmes, dans une chasse de la vérité qu'ils n'entendent pas et où ils ne profitent aussi jamais de rien. Ce n'est pas mon dessein, non plus que le lieu, de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs touchant les règles qu'on doit observer pour ce regard.

Je remarquerai seulement deux conseils notables et de très grand usage, que donne le même empereur philosophe que nous venons de citer à ceux qui pratiquent souvent la conversation intérieure. Le premier est de porter un respect singulier à cette suprême partie de notre âme, qu'il appelle faculté cogitatrice, afin de ne rien concevoir, s'il est possible, qui soit indigne d'elle, considérée dans son origine divine et dans sa nature immortelle[51]. Celui qui la saura révérer de la sorte n'aura jamais de pensées basses et n'attachera jamais par ce moyen aux impuretés de la terre ce que nous tenons de la simplicité du ciel. Le second ordonne de ne prendre jamais aucun sujet pour son entretien, qu'on ne soit prêt de déclarer sur l'heure à tout honnête homme qui désirerait d'en être informé. C'est le moyen, dit-il, d'éviter cette vanité de pensées qui nous est si familière et qui nous efféminе souvent l'esprit par une certaine tendresse agréable, dont il a de la peine à se défendre pour peu qu'il s'y laisse aller[52]. Car qui est la personne qui ne rougirait s'il lui fallait révéler le plus secret de ses rêveries, lorsqu'elle s'y abandonne jusqu'à l'extravagance, et à faire, comme dit le proverbe, des châteaux en Espagne ? On peut encore pratiquer le précepte des plus grands maîtres de la morale. Sénèque le rapporte comme le tenant d'Épicure[53], et Arrien comme l'un des propos d'Épictète[54] : ils veulent qu'on ait toujours devant les yeux quelque Socrate ou quelque Lélius que nous rendions comme témoin oculaire de toutes nos actions. Faisons-en intervenir un de cette qualité dans nos pourparlers intérieurs, et que sa présence imaginaire y fasse particulièrement ce que ceux-là ordonnaient en général pour tout le cours de notre vie. Représentons-nous encore à même fin quelles doivent être les méditations de Zoroastre qui fut vingt ans dans la solitude, de Minos qui en passa neuf dans son antre cnossien, de Pythagore qui fit retraite à son imitation dans une autre spélonque[55] auprès de Samos, de

---

50 [Aristote, *Les réfutations sophistiques*] « 7 ».
51 [Marc-Aurèle] « *Pensées*, III » [9].
52 Il suit Marc-Aurèle, *Pensées*, III, 4.
53 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius*, II, 11, 18 » [c.-à-d. I, 11, 8-10].
54 En fait, dans les *Pensées* (ou *Manuel*) (55) d'Épictète, on lit: « Quand tu dois avoir quelque conversation avec quelqu'un, surtout avec quelqu'un des premiers de la ville, propose-toi ce qu'auraient fait en cette rencontre Socrate ou Zénon » (traduction d'André Dacier).
55 C'est-à-dire: une grotte.

Zamolxis que les Gètes adorèrent dans une semblable caverne[56] et, si vous voulez, d'Euripide qui composait ses ouvrages dans celle que les insulaires de Salamine montraient encore du temps d'Aulu-Gelle. Figurons-nous ensuite quelles étaient sans doute les épreuves que Démocrite faisait de ses imaginations parmi les sépulcres, comme en parle ce Diogène qui a écrit sa vie[57]; et de quoi se pouvaient entretenir Orphée dans les forêts, Pyrrhon au milieu des déserts, Prométhée sur le mont Caucase, Anaxagore sur celui de Mimante[58], Thalès sur cet autre de Mycale ou Héraclite sur ceux dont il préféra la quiétude au bruit et aux occupations tumultueuses du gouvernement d'Éphèse. En vérité pour peu que nous donnions de place dans notre âme à ces grands exemples, elle ne se portera jamais à rien de petit et sa solitude lui fera bientôt reconnaître qu'elle n'est pas moins née à l'entretien d'elle-même qu'à toute autre conversation, vu même que c'est son propre de se réfléchir sur soi-même, et que nous en tirons un des plus forts arguments de son immortalité.

Pour moi, quoique j'honore autant que personne une bonne compagnie, je m'empêcherai bien de lui donner l'avantage sur l'entretien solitaire et philosophique, s'il est pris dans les règles que se savent prescrire ceux qui en usent à l'imitation des Anciens. Et parce que j'ai en singulière vénération l'autorité de trois Romains qui ont été des plus employés de leur siècle dans la vie active, je veux conclure ce discours par les propres termes dont ils ont honoré la contemplative, et cette charmante solitude que nous considérons. L'ordre du temps et, selon mon sens, du mérite, donne le premier rang à Cicéron, lequel examinant la façon de philosopher d'Aristote, de Théophraste et de tels autres premiers péripatéticiens, prononce ces notables paroles : *Parmi les autres idéaux de vie, les philosophes donnent le premier rang à la retraite passée à la méditation et à la lecture, le mode de vie qui nous rapproche le plus près des dieux*[59]. Le second lieu est dû à Pline le Jeune. Un peu de séjour rustique qu'il fit dans son *Laurentinum* l'oblige à faire quelques invectives contre les occupations de la ville, dont je me tairai pour rapporter seulement ce qu'il ajoute en faveur de la retraite champêtre, en ces mots : *Ici, je n'entends pas ce que je pourrais regretter d'avoir entendu, je ne dis pas ce que je pourrais regretter d'avoir dit. Personne pour m'en arracher par des discours sinistres ; j'en porte seul le blâme ; je m'écris que ce qu'il faut, je ne suis troublé ni par les désirs, ni par les soucis, ni par les nouvelles. Je m'entretiens avec moi-même et mes livres. Existence juste et vraie, doux privilèges de cette retraite, presque plus attirante que les affaires publiques. Ô mer ! Ô plage, mon musée secret, ma vraie bibliothèque, vous êtes mes maîtres, vous êtes mon inspiration*[60]. Le dernier texte sera celui de Quintilien, pris d'un lieu où il soutient qu'on peut être fort bon orateur sans parler, comme excellent médecin sans mettre la main à l'œuvre, parce que ceux qui

---

56 Ce pythagoricien dit aux Gètes qu'il ne mourrait jamais; il se terra pendant trois ans, et réapparut soudain. Les Gètes l'adorèrent comme un dieu. Ils l'interrogeaient à distance, jetant sur des épieux des victimes dont les derniers mots servaient de présages pour la conduite des affaires (Hérodote, *Histoires*, IV, 94-96). Perversité de l'intellectuel qui provoque des crimes.

57 Diogène Laërce, *Vies des philosophes,* VIII, *Pythagore*, 3 ; « sépulcres » c.-à-d. grottes.

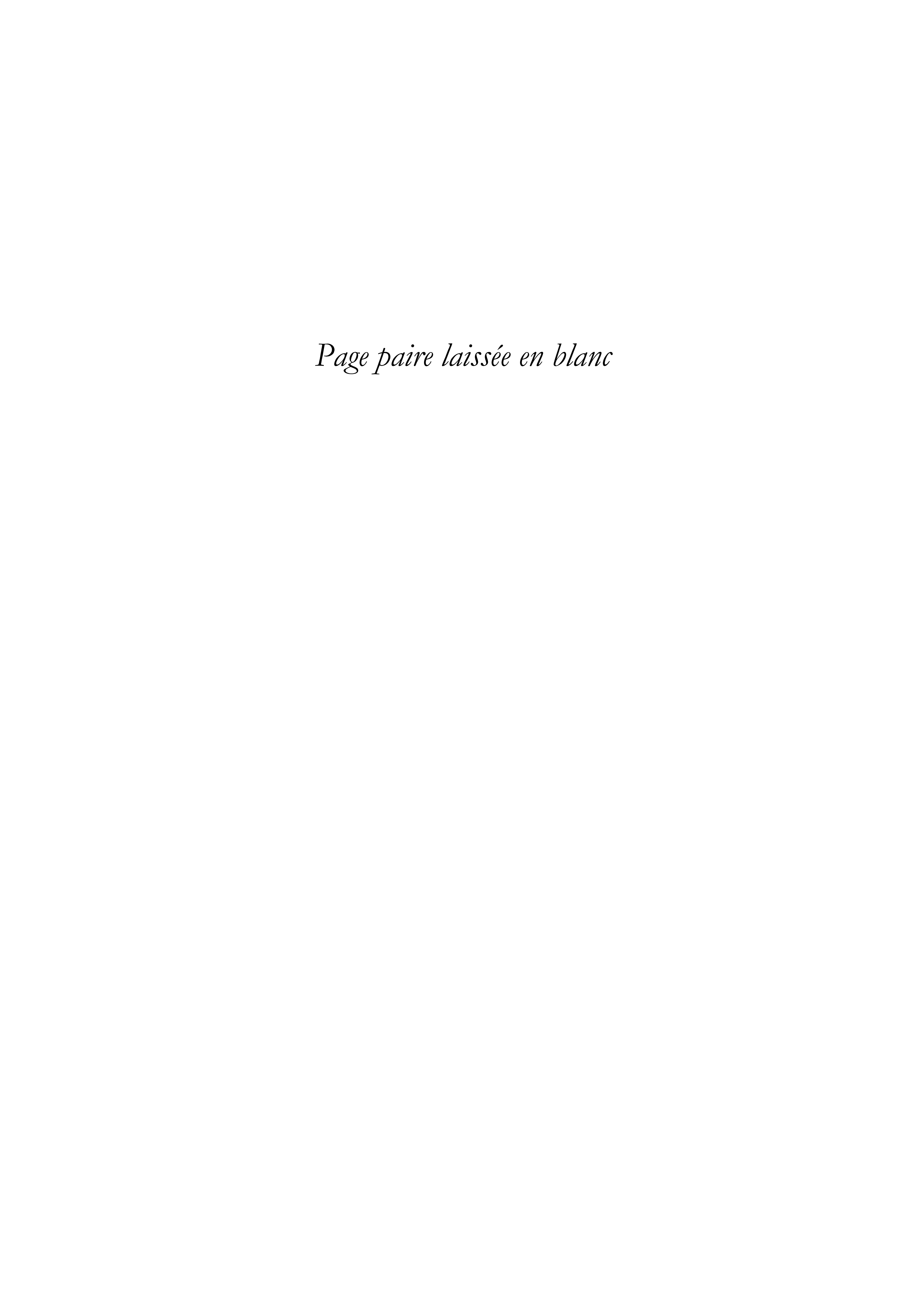
58 Plutarque raconte qu'Anaxagore avait décidé de se retirer du monde, et de mourir de faim. Périclès le raisonne, lui offre d'être son conseiller politique. Anaxagore, « se dévoilant », lui jette: « Tu veux ma lampe, eh bien mets-y de l'huile » (Plutarque, *Vie de Périclès*). On éleva un autel au bon sens sur la tombe de celui qui pensa résoudre la quadrature du cercle.

59 [Cicéron] « *Traité des fins*, V » [11]. LMLV cite dans le texte: « *Vitæ autem degendæ ratio maxime quidem illis placuit quieta. In contemplatione et cogitatione posita rerum, quæ quia deorum erat vitæ simillima, sapiente visa est dignissima* ». Je traduis. Sur cette question, cf. *Le Loisir lettré à l'Âge Classique.* Essais réunis par Marc Fumaroli, Philippe-Joseph Salazar et Emmanuel Bury, Genève, Droz, 1996.

60 [Pline le Jeune] « *Lettres* » [I] « 9 » [5-6]. LMLV cite: « *Nihil audio quod audisse, nihil dico quod dixisse pœniteat ; nemo me quemquam sinistris sermonibus carpit; neminem ipse reprehendo, nisi tamen me, cum parum commode scribo: nulla spe, nullo timore solicitor, nullis rumoribus inquietor ; mecum tantum et cum libellis loquor. O rectam sinceramque vitam! o dulce otium, honestumque, ac pæne omni negotio pulchrius! o mar, o litus, verum secretumque μουσειον, quam multa invenitis, quam multa dictatis !* ». Je traduis.

excellent dans les arts s'adonnent parfois à la contemplation de telle sorte qu'ils ne trouvent point de contentement ailleurs. Voici la sentence dont il couronne son sentiment, et qui terminera notre discours qu'on ne saurait finir par un plus bel endroit : *Je ne sais même si les études ne fructifient pas davantage dans le silence de la retraite, et si le charme des lettres n'est pas plus pur, alors que, soustraites à l'éclat de l'action, elles se concentrent pour ainsi dire en elles-mêmes*[61]. Je ne rougirai jamais d'avoir des sentiments conformes à ceux dont ces grands hommes se sont expliqués de la sorte.

[61] [Quintilien] « *Institution oratoire*, II, 18 » [4]. LMLV cite: « *Nam est aliquis, ac nescio an maximus etiam ex secretis studiis fructus, ac tum pura voluptas literarum, quum m ab actu, id est opera, recesserunt, et contemplatione sui fruuntur* ». Traduction C. V. Ouizille, 1829, I, p. 345.



Page paire laissée en blanc

DES RICHESSES ET DE LA PAUVRETÉ

Je suis fâché que vous ayez entrepris d'obtenir de moi ce que je ne vous puis accorder. Un homme qui a passé plus de cinquante ans sans se soucier beaucoup d'amasser du bien n'est pas pour l'estimer autant que vous voudriez que je fisse, ni pour s'engager si facilement dans sa recherche. Et il s'en faut tant que je voulusse à présent changer ma façon de vivre, contre celle qui me pourrait donner l'avantage que vous jugez qui me manque, qu'en vérité il n'y a rien dont je sois si fort persuadé, que de ce qui est en cela contraire à vos sentiments. Afin que vous ne croyiez pas qu'à faute de les considérer assez, ils ne puissent obtenir sur moi le crédit qu'ils devraient y avoir, je veux examiner ici avec vous une partie de ce qu'ont accoutumé de dire en faveur des richesses ceux qui les estiment le plus ; m'efforçant néanmoins de ne point répéter beaucoup de choses, que vous savez que j'ai déjà écrites sur le même sujet.

Il y a plus de deux mille cinq cents ans que celui des poètes grecs qui dispute de l'antiquité contre Homère, a prononcé dans ses vers que les richesses pouvaient être considérées comme une seconde âme qui donne la vie aux hommes, et sans laquelle ils ne sauraient subsister[1]. Théognis nomma longtemps depuis Plutus le plus beau et le plus désirable des dieux, puisque, avec sa faveur, un homme était toujours tenu pour fort honnête et fort vertueux, quelques vicieuses habitudes qu'il peut avoir[2]. Et nous lisons dans le recueil des plus notables sentences que l'ancienne Grèce nous ait fournies qu'une vie nécessiteuse, à proprement parler, ne mérite pas le nom de vie[3].

Le Parnasse latin ne s'est pas contenté d'imiter cela, il a souvent passé outre. Ses poèmes sont pleins du mépris de la vertu, si elle n'est dans l'opulence. Et l'on peut juger par le seul endroit d'une des *Épîtres* d'Horace, si les richesses étaient moins estimées dans Rome que dans Athènes : *Sans conteste : un beau mariage, des protections, des amis, /La respectabilité et la beauté, l'argent-roi les achète ;/Amour et Pouvoir sont bien les dividendes de la richesse* [4].

Or ce serait trop s'abuser de prendre simplement cela pour des discours poétiques, puisque nous savons que la plupart des philosophes n'ont guère eu d'autres sentiments, outre qu'ils ont été souvent poètes et philosophes tout ensemble. Les plus célèbres

---

1 « Hésiode » [*Les travaux et les jours* vv. 293-319 et 320-341]. Cette allusion, avec d'autres qui suivront sur Anacréon et Simonide, dissimule un commentaire sur le pensionnement des gens de lettres au XVII[e] siècle, leur enrichissement ; LMLV a lu Pausanias : « Les poètes vivaient à la cour des rois, à commencer par Anacréon que pensionnait Polycratès, despote de Samos, Æschyle et Simonide firent le voyage de Syracuse, chez Hiéron … Sont à part Hésiode et Homère, soit parce qu'ils ne surent pas séduire les puissants, soit qu'ils les méprisaient (*Description de la Grèce, L'Attique*, I, 2, 3 ; je traduis).

2 Théognis, *Élégies*, 699-718.

3 LMLV cite ici : « *βίος βίου δεόμενος οὐκ ἔστις βίος* ». La source est par tradition Ménandre*, Sententiæ* (en grec *Γῶμαι Μονόστιχοι, Gnomai Monostichoi*, ou une suite de « one-liner » comme on dit en anglais).

4 LMLV cite : « *Scilicet uxorem cum dote fidemque et amicos,/ Et genus et formam regina pecunia donat,/ Ac bene nummatum decorat Suadela Venusque* » (Horace, *Épîtres*, VI, vv. 36-38). Je traduis.

d'entre eux qui divisaient le bien en trois genres différents, comprennent les richesses sous le troisième et ils les nomment pour cela biens de fortune. C'est ce qui a donné lieu à Lucien de railler Aristote dans un de ses *Dialogues*, comme s'il n'avait rendu les richesses nécessaires à la félicité souveraine qu'afin d'avoir un honnête prétexte d'en demander à Alexandre[5]. De vérité les Stoïciens ont fort contesté sur cet article. Ils avouent que les richesses sont commodes, mais ils nient qu'elles soient bonnes, et ils ne se soucient pas qu'on les reçoive, pourvu qu'on ne les désire point. C'était pourtant, comme dit Atticus dans Cicéron, penser la même chose que les autres sous des termes différents[6]. Et nous voyons en effet que le Portique n'a pas empêché Sénèque de prononcer qu'il y avait de l'infirmité d'esprit à ne pouvoir souffrir les richesses[7]. Ce fut aussi Chrysippe, l'un des premiers de cette école, qui reconnut dans le septième livre qu'il avait composé des *Offices*, ou des devoirs de la vie civile, qu'il serait toujours prêt à faire trois fois la culbute, pourvu qu'il y eût un talent à gagner. Tant y a que les philosophes aussi bien que les poètes ont bien montré l'état qu'ils faisaient des richesses, quand ils ont nommé Siècle d'or, ou âge doré, celui qu'ils ont considéré pour le plus vertueux et le plus heureux de tous. La chaîne d'or dont on a parlé, et qui a un si grand pouvoir dans Homère, se rapporte à la même pensée. L'or et l'argent que les chimistes nomment le soleil et la lune, ne nous disent autre chose. Et quand Socrate même, nonobstant sa pauvreté, assurait que Dieu mêlait à la naissance des hommes de l'or et de l'argent avec l'esprit de quelques-uns qu'il voulait gratifier, se contentant de brouiller du fer ou du cuivre avec l'entendement grossier des paysans et des misérables artisans, ne faisait-il pas bien connaître quelle était son opinion des richesses?[8] Et ne nous a-t-il pas donné sujet de nous moins étonner, si les beaux esprits aiment avec passion les plus nobles métaux, puisqu'ils sont une partie de leur être, et qu'ils entrent si avant dans leur première composition? Les belles âmes ne sont pas seules pourtant en cette affection, si naturelle, qu'on peut dire qu'elle transporte toute sorte de personnes indifféremment. Machiavel l'a fort bien remarqué au sujet des désordres que la loi agraire causa dans la République romaine[9]. Car c'est une chose digne de considération qu'autant de fois que les divisions qui survinrent entre les sénateurs et le peuple n'eurent pour fondement que l'exercice des charges, et ce qu'on appelle le point d'honneur, on trouva toujours moyen d'accommoder de tels différends. Mais quand il fut question de régler par la rigueur de cette loi les facultés des uns et des autres, et que l'intérêt du bien fut mis en contestation, il ne fut plus possible de terminer une si grande mésintelligence que par la ruine de l'État et par l'introduction d'une nouvelle forme de gouvernement, qui le rendit despotique et monarchique, de populaire et aristocratique qu'il était. Voilà ce qui nous peut faire connaître comme l'amour des richesses est une passion commune à tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, et sans exception.

C'est d'où vient peut-être que quelques-uns ont nommé l'intérêt un cinquième élément, qui n'est pas moins naturel à l'homme que les quatre que lui a fait connaître la physique. Et c'est encore pourquoi je trouve qu'il n'y a rien qui convienne mieux à ces mêmes richesses, que la définition générale du bien, quand les philosophes ont dit qu'il était ce que tout le monde recherchait. Il serait plus difficile d'appliquer ici ensuite la propriété que l'École lui attribue, lorsqu'elle assure que le bien est naturellement

---

5 [Lucien de Samosate, *Dialogues des Morts*, XIII] « *Diogène et Alexandre* ».

6 [Cicéron] « *Lois*, I, 54 ».

7 [Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I] « 5 » [6] « *Infirmi animi est pati non posse divitias* ». Citation marginale traduite ici dans le texte.

8 « Aristote, *Politiques*, II, 5 » [1264b]. Aristote cite Platon, *République*, III, 415a, passage qui est à son tour une « fable ». Citations gigogne typiques de l'essai sceptique.

9 « Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 37 » à propos de Tite-Live, *Histoire*, II, 61-63.

communicatif de soi-même, et qu'il prend plaisir à s'étendre le plus qu'il est possible. Car véritablement il n'y a presque personne qui ne porte tous ses soins à tenir ce qu'il a de moyens cachés, et à se les approprier de telle sorte qu'un autre ne s'en puisse prévaloir. Tant y a que cette jalousie même nous découvre le mérite d'une chose, dont nous croyons qu'un chacun nous doit envier la possession. Certes Dion Chrysostome a eu raison de reprendre Bion, qui soutenait qu'à moins que d'être une tarte ou un friand gâteau, il était impossible de plaire à tout le monde[10]. Le premier juge fort à propos que l'autre eût beaucoup mieux rencontré s'il eût dit, qu'il fallait être or ou argent, pour recevoir cet agrément universel dont il voulait parler. Toutes choses obéissent aux richesses, dit l'Ecclésiaste[11]; et le proverbe de Salomon porte qu'elles servent de couronne aux hommes sages[12], c'est-à-dire qu'elles leur donnent le moyen de commander, et de faire tout ce que bon leur semble. Sans elles au contraire ils sont contraints de faire la cour aux riches ; et c'est pour cela que Simonide maintint à la femme du roi Hiéron qu'il valait bien mieux avoir l'opulence en partage que la sagesse, puisqu'on ne voyait point les hommes riches à la porte des sages rechercher leurs bonnes grâces, comme le contraire arrive tous les jours[13]. Que peut-on exécuter sans cette sorte de biens, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, encore qu'on les ait particulièrement nommés le nerf de la guerre ? En effet comme le corps physique devient perclus par la faiblesse ou par l'accourcissement des nerfs, le politique souffre en toute saison la même incommodité, si le denier lui manque, et s'il advient que ce nerf mystérieux se retire. On fait venir les abeilles où l'on veut au son de l'airain, mais il est encore plus aisé, ce semble, de faire mouvoir les hommes au son de l'argent. Et les noms de *moyens* et de *facultés*, avec celui de *chevances* dont nos grands-pères se servaient, nous apprennent qu'on ne peut rien faire, ni mettre rien à chef, comme ils parlaient, que par le moyen ou par l'entremise de l'argent. Il y a lieu même de passer du nerf aux entrailles, et de soutenir que Pénélope avait raison d'écrire à son Ulysse, que tant d'importuns rivaux dont elle était poursuivie, déchiraient et dévoraient en son absence leurs entrailles communes[14], quand ils consumaient toutes les commodités de la petite Ithaque.

Certes le temps n'est plus de faire état des hommes nus comme ce héros l'était après son naufrage, lorsque les Phéaciens le reçurent avec tant d'honneur et de respect dans leur côte[15]. L'indigence est aujourd'hui méprisée partout et il n'y a que la réputation d'être riche qui nous puisse rendre recommandable en quelque lieu que nous abordions ; ce que les Grecs nous ont exprimé en deux mots : *homme fortuné*[16]. Après tout, il est plus aisé, comme dit ce Romain, de trouver des personnes qui blâment les richesses et qui par caprice, ou autrement, déclament contre elles que d'en rencontrer qui les méprisent véritablement, et qui les rejettent tout à bon[17]. N'est-ce pas là une bonne partie de ce qui se rapporte à leur avantage ? Voyons un peu comme la pauvreté, dont nous venons de toucher un mot, est hideusement dépeinte par ceux qui sont du sentiment que nous examinons, puisque cette seconde considération nous le peut faire encore mieux reconnaître.

---

10 [Dion de Pruse (Chrysostome)] « *Discours*, LXV ».

11 [Siracide] « 10 ».

12 [Proverbes] « 14 » [24].

13 L'anecdote, concise, vient d'Aristote, *Rhétorique*, II, 16, 1391a.

14 LMLV traduit (« dévoraient … communes ») un vers qu'il cite, sans le dire, d' Ovide, *Héroïdes*, I, v. 90: « *Viscera nostra tuæ dilacerantur opes* ».

15 Homère, *Odyssée,* VI.

16 LMLV cite en grec : « *χρήματα ἀνήρ* ». Traduction L.-A. Sanchi.

17 LMLV traduit librement la citation suivante, qu'il donne dans le texte : « *Divitias et opes facilius invenies qui vituperet, quam fastidiat* ». De Tacite, « ce Romain », *Dialogue des orateurs*, VIII, 4.

Le Sage hébreu ne s'est pas contenté de représenter que comme l'âne sauvage ne saurait éviter d'être dévoré par le lion dans la solitude; il est impossible qu'un homme pauvre ne serve de proie à celui qui est riche. Il ajoute quelque temps après, qu'il vaut beaucoup mieux mourir que de se voir réduit à vivre dans la nécessité : *Mon fils, ne mène pas une vie de mendiant./Mieux vaut mourir que mendier*[18]. Ceux à qui la Grèce a donné le même éloge de sagesse ont prononcé nettement qu'il n'y avait point de plus lourd fardeau que celui de la pauvreté ; et nous lisons dans Ammien Marcellin que pour en éviter le poids insupportable, Théognis était d'avis qu'on se jetât la tête la première dans la mer, chose que je ne me souviens point d'avoir vue dans ce qui nous reste de sa poésie morale[19]. On ne saurait nier que les philosophes mêmes qui ont fait la plus expresse profession de s'accommoder à toutes les insolences d'une mauvaise fortune, tels qu'ont été les Stoïciens, n'aient donné le même conseil de sortir du monde, pour éviter une extrême indigence. Cela se voit en plus d'un lieu dans Arrien[20], où il veut qu'on prenne le défaut d'aliments, lorsqu'il arrive, pour un signe exprès de retraite lequel Dieu nous donne, comme un bon empereur qui est content de notre service militaire et qui nous rappelle à lui. Et néanmoins la faim n'est pas peut-être la plus difficile chose à souffrir de celles qui accompagnent la pauvreté. Je serais volontiers de l'avis du satirique latin, qu'elle n'a rien de plus rude que cet indigne mépris où elle nous jette, nous rendant ridicules et nous ôtant toute créance, comme si un homme ne pouvait avoir de foi et de prud'homie qu'à proportion de ce qu'il possède de biens, et selon le nombre d'écus qu'il renferme dans ses coffres[21].

Un Ancien ajoutait à cela, que la déesse Pénia liait la langue de ceux qu'elle visitait[22]. Mais quand elle leur permettrait de s'expliquer aux meilleurs termes du monde, et avec les plus fortes raisons qui se pourraient rapporter, jamais elles ne sont considérées, ni trouvées de poids. Et c'est une chose merveilleuse qu'observait autrefois le bon homme Ennius après Euripide, qu'une même sentence proférée par un homme de moyens, et par un autre qui manque de cet avantage, persuadera au sortir de la bouche du premier, et n'aura nul pouvoir dans celle du nécessiteux[23].

Toutes les fonctions de la vie semblent être incommodées de même en ceux qui sont accablés sous cette misérable condition dont nous parlons, parce que manquant d'argent, qui peut être mieux nommé que la main, l'instrument des instruments, ils ne sauraient trouver le principe d'aucune belle action, ni exécuter les moindres mouvements qu'ils peuvent avoir à bien faire. Il y en a qui ont été jusqu'à ce point, de rendre la santé dépendante de la bourse, ce que les Espagnols ont accoutumé de dire en ces termes : *a poco dinero, poca salud.* Les Turcs prennent la pauvreté pour une marque infaillible de malédiction divine. Ils peuvent avoir appris cela des Tartares, à qui Marco Polo attribue

---

18 « Ecclésiastique 13 & 40 » [Siracide 40.28], qu'il cite dans le texte: « *Fili, in tempore viæ tuæ ne indigeas, melius est enim mori quam indigere* ». Traduction TOB.

19 [Ammien Marcellin, *Histoires*] « 129 » [c.-à-d. XXIX, 21].

20 [Épictète, *Discours*] « III, 26 et IV, 10 ». Arrien : voir *De l'amitié*, note 22.

21 [Juvénal] « *Satire* III » [vv. 152-3] : « *Nil habet infelix paupertas durius in se,/Quam quod ridiculos homines facit* ».

22 Platon (*Banquet*, XXIII) fait d'Amour (Éros) le fils de Ressource (Poros) et d'Indigence (Pénia). LMLV n'ignore ni ce texte ni l'intervention de Pauvreté dans le *Plutus* d'Aristophane. L'allusion de LMLV semble se rapprocher de Théognis, *Elégies*, I, 178

23 « Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XI, 4 [3] ». Dans le texte LMLV traduit puis cite Aulu-Gelle citant Ennius : « *Nam cum opulenti loquuntur pariter atque ignobiles/Eadem dicta, eademque oratio, æqua, non æque valet* ». Ennius a lui-même traduit, chez Euripide, une réplique (« forte et lumineuse dans sa concision », dit Aulu-Gelle, *Nuits attiques,* XI, 4, 1) d'Hécube à Ulysse (*Hécube*, vv. 294-295 et *Nuit attiques*, XI, 4, 2).

le même sentiment[24]. Les bonzes du Japon enseignent publiquement, et avec serments, à ce que dit Mendes Pinto, que les pauvres ne se peuvent sauver ni aller au Ciel[25]. Leurs voisins de terre ferme les Chinois, ont une si mauvaise opinion d'un homme indigent, au rapport de Herrera, qu'ils ne croient pas qu'autre chose que ses péchés le puissent avoir réduit dans ce pitoyable état[26]. Et nous pouvons voir dans Philostrate, comme ce fut par le même raisonnement qu'Apollonios adjugea un trésor litigieux à l'acheteur du champ où il s'était trouvé, parce que cet homme était reconnu pour aussi vertueux que le vendeur avait la réputation de se plaire au vice ; ce qui fit penser à ce philosophe que la vente de l'héritage était une permission de Dieu, qui voulait récompenser le premier, et punir le dernier de ses crimes. Aussi suppose-t-il au même lieu, que jamais le Ciel ne souffre que des gens de bien se sentent réduits à telle extrémité, qu'ils n'aient pas les choses nécessaires à la vie[27]. Certes à le prendre de la sorte on pourrait appliquer moralement ici le passage du Lévitique[28], qui porte que tout ce qu'on voit rampant sur la terre doit être tenu pour abominable. Et il faudrait conclure pirement que ne fit jamais Guillaume de Saint-Amour contre la pauvreté actuelle, puisqu'elle serait un témoignage certain de notre réprobation[29].

Mais je sais le respect que vous portez aux décrets des papes, c'est pourquoi il me suffit pour toute repartie à cette conclusion, de vous faire souvenir comme Alexandre Quatrième en condamna la doctrine. Et puisque sa censure allait encore contre quasi tout ce que nous avons avancé au préjudice de la pauvreté, nous y répondrons premièrement, et puis nous examinerons ce qui a été dit des richesses. Vous ne vous pouvez pas plaindre que je n'aie tenu jusqu'à présent fidèlement votre parti; je vous prie d'être aussi raisonnable à juger de ma réponse et de souffrir patiemment les raisons d'un ami, qui ne vous contredit que pour se justifier en votre endroit, tenant presque indifférent en ceci le jugement de la plupart des hommes.

D'abord il faut que je vous déclare comme je mets une grande différence entre la pauvreté, et l'extrême nécessité ou indigence. Je souscris à l'égard de la dernière à cette sentence de l'Écriture que nous avons alléguée, et qui préfère la mort à la mendicité ; encore que nous soyons obligés de souffrir chrétiennement toutes choses plutôt que de nous précipiter, comme porte le conseil de ce païen. Mais hors les termes de cette privation absolue des choses nécessaires à la vie, et à l'entretien d'un chacun dans une condition médiocre, ce qui se réduit à beaucoup moins qu'on ne pense ; je soutiens que la pauvreté dont tant de personnes ont de si fortes appréhensions, et qui est directement opposée aux richesses et à l'opulence, leur est en mille façons préférable.

Premièrement ce serait se tromper de croire qu'elle nuisît à l'éloquence, ni à pas un autre des arts libéraux, puisque, au contraire, c'est elle qui aiguise l'esprit des hommes en toute sorte d'inventions, et qui a même appris aux perroquets le langage qu'ils contrefont. N'a-t-on pas dit pour cela que la culture soigneuse de l'esprit n'avait jamais rendu personne accommodé, que cette même pauvreté était la sœur utérine du bon entendement et qu'il fallait être pauvre par effet, ou par ressemblance, si l'on voulait

---

24 [Marco Polo, dans le *Secondo volume delle nauigationi et viaggi … nel quale si contengono l'Historia delle cose de Tartari, & diuersi fatti de' loro imperatori, descritta da m. Marco Polo gentilhuomo venetiano*] « II, 24 » [p. 31]. (éd. de 1574).

25 [Fernão Mendez Pinto, *Les Voyages aventureux*] « chap. 210 » (éd. fr. en 1628).

26 S'il s'agit du grand historien de la colonisation du Nouveau Monde (les « Indes occidentales ») par l'Espagne, Antonio de Herrera y Tordesillas : localiser cette anecdote qui a rapport aux « Indes orientales » dans son *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del mar oceano* aussi appelées *Décadas* (1601-16015) est donc assez vaine.

27 [Flavius Philostrate,*Vie d'Apollonios de Tyane*] « II » [39].

28 [Lv] « II, *caput ultimum* » [11.30 et 42].

29 Guillaume de Saint-Amour, *De mendicitate.* Auteur du 13e siècle.

savoir quelque chose[30]. En vérité Pline le Jeune a bonne grâce de recommander un jeune homme de maison dans une de ses *Épîtres*, comme celui qui pour avoir de grands biens ne laissait pas d'aimer les Lettres, et de s'appliquer à l'étude avec la même ardeur dont les pauvres ont accoutumé de s'y porter[31].

La pauvreté ne rend pas aussi tous les hommes ridicules, ni méprisables, si nous ne voulons soutenir que les Fabricius[32], les Régulus, et les Scipions, pour ne parler que des Anciens, ont été la risée de leur siècle. Pour le moins ne saurait-on nier qu'il ne soit plus aisé à un pauvre d'éviter le mépris, qu'à un riche de se soustraire à toutes les embûches de ses envieux.

Elle n'est pas contraire à toute sorte d'amitiés, vu que tout au rebours il n'y a qu'elle qui nous puisse donner une parfaite connaissance de ceux qui nous sont véritablement amis; considération qu'un Ancien trouvait toute seule capable de nous faire grandement estimer une si utile pauvreté. Il y a plus d'amis intéressés, et de cousins de l'argent ou de parents de la bourse, comme parlent Isocrate et Lysias dans Clément que de vrais amis des corps, ni de parents sincères des hommes[33].

Vous auriez tort de vous persuader qu'elle fut dans un chagrin perpétuel, tant s'en faut, elle a des réjouissances plus pures que l'opulence, et si vous y preniez garde exactement, vous trouveriez qu'un homme pauvre rit plus souvent et, comme parle Sénèque, plus fidèlement que ne fait un riche.

La faim même qui la décrie si fort rend ses repas plus agréables, et fournit de sauce à tout ce qu'elle mange. Le corbeau affamé, dit un auteur persan, ne s'informe pas rencontrant une charogne, si c'est l'âne d'un prophète ou le chameau de l'Antéchrist.
Avez-vous cru qu'elle avilît le courage et qu'elle rendît pusillanimes ceux qui tombent dans ses entraves ? Considérez qu'il n'y a eu que les nations nécessiteuses de qui les Romains n'ont jamais pu se rendre les maîtres; que le fondement de leur Empire fut la pauvreté ; et que les richesses sous Sulla donnèrent le commencement à la ruine de leur République. Pour peu que vous y fassiez de réflexion, vous changerez bientôt d'opinion.
Enfin on ne peut pas soutenir qu'elle soit si insupportable que plusieurs se l'imaginent, puisque tant de personnes l'embrassent volontairement et qu'en tout cas, si elle est un mal, le remède, comme disait Ménandre, est entre les mains de leurs amis.

Mais encore qu'elle n'ait aucune de toutes ces mauvaises conditions que le peuple lui impute, il est si difficile de résister aux préventions d'esprit qui nous la font détester presque dès le berceau, qu'un Grec attribue au sage seul l'industrie de se pouvoir accommoder avec elle et de la souffrir : *Supporter l'indigence n'est pas donné à tout le monde, mais c'est le propre du sage*[34]. Il n'y a que lui qui, dans la connaissance des grands avantages dont elle est accompagnée, sait se glorifier comme Charmide dans le *Convive*[35] de Xénophon d'avoir à vivre familièrement avec elle. Il considère tant de nations sur la terre, qui n'ayant presque rien, n'ont néanmoins faute de rien, parce qu'elles ne désirent rien. Il

---

30 « Sénèque, *Lettres à Lucilius* » [II] « 17 » [5]. LMLV traduit librement puis cite: « *Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similis* ».

31 [Pline le Jeune, *Lettres*] « VII, 22 » [2]. Il vient de traduire ce qu'il cite dans le texte: « *Amat studia*, dit-il, *ut solent pauperes* ». Verdict contraire à l'ascension sociale par les études, dont le XVIIe a maints exemples, ce qui eut souvent pour effet de tenir le « pédant » à distance du mondain et du galant autant que de ces autres savants qui, issus de la robe comme LMLV, ont su prendre l'air de la Cour et en apprendre « l'honnêteté », tout en se gardant.

32 Fabricius Caïus Luscinus, vainqueur de Pyrrhus, ne garda rien de ses immenses butins et laissa ses deux filles dans une telle indigence que le peuple romain dut les doter. L'austérité a son prix.

33 [Clément d'Alexandrie] « *Stromates*, VI » [2].

34 LMLV cite: « *πενίαν φέρειν οὐ παντός, ἀλλ' ἀνδρὸς σοφοῦ* ». Traduction de L.-A. Sanchi. Derechef, tiré de Ménandre, *Sententiæ*, voir note 3 *supra*.

35 C.-à-d. le *Symposium* ou *Banquet*.

n'ignore pas que pour naviguer sûrement il faut décharger la barque, et qu'en tout cas la nature nous fouillant à l'entrée et à la sortie de ce monde, pour nous remettre à la nudité, nos grandes provisions sont fort inutiles. Il dit en lui-même que s'il ne possède pas de grandes richesses, il se possède en récompense tout autrement que ne font les riches ; et il aimerait mieux perdre ces mêmes richesses s'il les avait, que de courir fortune qu'elles le perdissent. Il se voit moins connu, faute de grands moyens, mais il se console sur ce qu'avec eux il serait en danger de se méconnaître soi-même, *sin dineros no te conoceràn, con dineros no te conoceras*. Il s'en faut tant qu'il croie que sa santé soit intéressée par sa petite fortune selon le proverbe espagnol, *a poco dinero, poca salud*, que c'est d'elle qu'il pense tenir l'exemption d'une infinité de maladies. Bref, que son imagination lui mette devant les yeux toute l'opulence d'un Crésus, d'un Midas, d'un Cyniras[36], ou d'un Callicratès, celle de ce Lydien qui traita si magnifiquement Xerxès et toute son armée, celle de Crassus qui ne croyait point un homme accommodé, s'il ne pouvait entretenir de son seul revenu une légion entière, celle du sophiste Hérode qui s'affligea de n'avoir pu percer l'isthme de Corinthe à ses dépens, où Néron avait consumé inutilement tout le revenu de l'Empire, celle d'un Milagobin que les *Relations des Indes* font le plus riche de tous les hommes privés du Levant[37], ou celle encore des Pizarres et des Almagros, à qui l'on donne le même avantage dans l'Occident quoiqu'il ait fallu les enterrer d'aumônes après leur mort, toute cette abondance de biens représentée à son esprit ne le troublera jamais, et il préférera toujours sa pauvreté volontaire aux trésors immenses que tant d'hommes fortunés ont pu posséder. Si quelqu'un doute de la félicité de Diogène dans une constitution d'âme telle que nous disons, le même peut douter aussi, s'écrie Sénèque, de celle des dieux immortels[38].

Attachons-nous maintenant à la considération de ces biens et voyons si ce qui rend la plupart des hommes méchants peut être ainsi nommé, puisque le propre du bien est de rendre bon celui qui le possède. Quelques-uns ont cru faire une belle moralité, de dire que les métaux dont nous faisons nos plus grandes richesses, pâlissaient, et se tenaient cachés sous terre, craignant les attaques de tant de personnes qui leur en veulent. Mais je crois qu'ils eussent aussi bien rencontré d'attribuer l'une et l'autre remarque à l'énormité de tant de crimes qu'ils font commettre et dont ils sont la cause. L'argent est un grand instrument, je l'avoue, mais outre que selon l'observation du Lycée tout instrument doit être réglé ou défini, et nuit plus qu'il ne sert s'il est excessif[39], n'est-il pas vrai que celui-ci est un vrai instrument d'iniquité, puisque la facilité qu'il nous fait trouver aux choses vicieuses, est cause de la plupart de nos débauches, dont la difficulté nous dégoûterait ? Il n'est pas certain aussi que ce soit un instrument absolument nécessaire. Les Scythes que Solin nomme Satarches[40] avaient condamné chez eux à perpétuité l'usage

---

[36] Myrrha, fille de l'opulent roi chypriote Cyniras, viola son père dont elle conçut Adonis, s'enfuit en Arabie où, d'entre les parfums, elle devint la myrrhe. Cyniras se suicida.

[37] L'expression de « relations du Levant » recouvre des sources variées tant sur leur nature (récits de voyage, lettres, rapports de mission) que sur leur sujet (le Levant va de Constantinople à Kyoto), mais c'est un genre où s'illustrèrent les Pères jésuites : Nicolas Trigault, *De Christiana Expeditione ad Sinas suscepta ab Societate Jesu ex P. Matthei Ricci ejusdem Societatis Commentariis*, 2e éd. revue et augmentée, 1616 ; Pierre du Jarric, *Histoire des choses les plus mémorables advenues … ès Indes Orientales*, 1614, 3 vol ; LMLV a dû pratiquer le recueil de G.B. Ramusio, *Delle Navigationi et Viaggi*, 1583-1613 et, plus tard, de Melchisédec Thévenot, *Relations de divers voyages*, 1665, 5 vol. ; en outre il s'entretenait avec son ami François Bernier des voyages de celui-ci. Le Milagobin était un prince moghol du golfe de Cambay, au Gujarat actuel.

[38] Dans Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, VIII, 5, que LMLV traduit en fait au fil de la plume sans citer le latin (*Si quis de felicitate Diogenis dubitat, potest idem dubitare et de deorum immortalium statu*).

[39] « Aristote, *Politiques*, I, 8 et VII, 1] ».

[40] Latinisme, sur *Satarchæ*. [C. Julius Solinus, *Polyhistor*] « 15, 34 ».

de l'or et de l'argent. Le même assure qu'à trente-cinq milles de Suse il se trouvait une petite ville, où tous les habitants avaient l'or en si grande aversion qu'ils jetaient dans de certains abîmes ce qu'ils en pouvaient recouvrer[41]. Anciennement, dit Aristote, il n'était pas permis d'avoir de l'argent en Espagne, depuis qu'il y eût attiré Hercule avec des forces considérables pour s'en rendre le maître[42]; et cela fut cause que les Espagnols qui tiraient solde des Carthaginois l'employaient tout à l'achat des femmes, qu'ils pouvaient transporter chez eux, et non pas leur paie. Nos Gaulois Gordistes, qui furent les reliques de ceux qui accompagnèrent Brennus, abominaient l'or, si nous en croyons Athénée, à cause du malheur que leur avait causé celui de Delphes[43]. Et il n'y a guère qu'un siècle que le Nouveau Monde ignorait l'emploi de l'un et de l'autre de ces métaux, foulant aux pieds innocemment, selon le dessein de la nature, ce que nous faisons gloire par deçà de mettre sur la tête des plus grands monarques. Mais parce qu'on peut dire que les richesses ne consistent pas en cela seulement, puisqu'il y a des lieux où les coquilles, le poivre, le sel, les turquoises, le fruit tel que le cacao, les feuilles de certains arbres, le corail, les oreilles de chevreuil, voire même les crânes d'homme, tiennent lieu de monnaie, aussi bien qu'ailleurs le cuir, le papier et le coton, marqués à la figure du prince; parlons en général de tout ce qu'on nomme moyens ou possessions, et voyons si nous devons autant nous en soucier, que la première partie de ce discours présuppose.

Déjà outre que l'acquisition en est toujours fort laborieuse, elle ne se fait guère encore qu'avec injure, et en faisant souffrir ceux que nous dépossédons. Le serpent ne devient dragon qu'en mangeant son semblable, ni le brochet considérable qu'en dévorant les autres poissons. Les mers ne se font que de l'union de diverses eaux, et la Voie lactée n'est rien qu'un amas d'étoiles qui éclairent dans une certaine partie du ciel. C'est la même chose des biens dont nous traitons, qui ne font corps que par addition, et en mettant ensemble ce qui était dispersé ailleurs. Un homme riche, dit le proverbe grec, est ou injuste lui-même, ou pour le moins héritier d'un autre qui était injuste. Car de penser avec Apollonios que les trésors soient des présents que le Ciel fait aux plus vertueux, je ne sais personne si peu connaissant ceux qui les possèdent qu'il voulût être de cet avis. Et vous n'ignorez pas comme Eusèbe a malmené Philostrate là-dessus dans son second chapitre contre Hiéroclès[44]. Faisons néanmoins passer les richesses pour des faveurs de la Fortune, qui gratifie ceux que bon lui semble: peut-on nier que leur possession, et leur conservation, ne soit encore plus pénible que l'acquisition dont nous venons de parler? Leur nom latin[45] ne nous apprend-il pas dans son origine comme elles mettent la division partout ? Y a-t-il des hommes plus dans les procès, et dans toute sorte de soucis, que

---

41 « Solinus [C. Julius Solinus] *Polyhistor*, 54, 14 ».

42 [Aristote] « *Mirabilibes auscultationes* ».

43 [Athénée, *Deipnosophistes*] « VI [25] » sur les *Cordistæ*. De beaux imbéciles.

44 L'allusion est doublement cryptée. Elle touche à la simonie, l'achat des charges ecclésiastiques, et à la question des miracles. Hiéroclès, comme Porphyre ou Apollonios de Tyane que LMLV cite souvent, appartient à l'époque thaumaturgique de la chrétienté, lorsque les néo-platoniciens, les gnostiques et les chrétiens rivalisaient de miracles, y compris celui qui consistait à faire du patriarcat d'Antioche un poste de *ducenarius*, ou grand argentier, titre que Paul de Samosate préférait à celui d'évêque. Lactance et Eusèbe mirent toute leur rhétorique à combattre Hiéroclès qui analysait les miracles du Christ pour montrer qu'il n'était qu'un devin de qualité inférieure à cet Apollonios dont Philostrate a donné la *Vie* si souvent citée par LMLV, et qui aida à formuler la politique de répression des agitateurs chrétiens sous Dioclétien (303). Mais Eusèbe ouvrit le Concile de Nicée (325), prononça l'éloge officiel de Constantin lors de la translation de l'Empire à Constantinople (336), rédigea la vision de sa conversion et lui donna le baptême. Bref, le Du Perron d'un Henri IV, voilà ce que dit, sous le souffle, LMLV.

45 « *Divitiæ* ». Selon l'étymologie, *ditiæ/divitiæ* vient de *deus*, car ce sont les Dieux qui accordent la richesse à certains, même s'ils accordent à tous la richesse du jour (*dies*). Il est du Cioran chez LMLV.

ceux qui ont de grands biens à ménager? Une grande famille n'est-elle pas presque toujours une grande servitude? Et n'en voyons-nous pas tous les jours qui se dépouillent volontairement pour se désembarrasser et qui quittent leur bien comme une robe trop lourde et trop pesante? Nous croyons souvent avoir du bien, lorsque c'est lui qui nous possède, comme on dit avoir la fièvre quand c'est elle qui nous inquiète et nous agite. Certes l'Espagnol a raison dans cette allusion ordinaire, *tanto bien, no es bien*; je passe outre, trop de bien est un mal et je crois qu'Anacréon fit sagement de rendre à Polycratès les cinq talents qu'il lui avait donnés puisque, pour les garder, il avait déjà perdu le repos de deux nuits. Disons un mot de la dispensation de ces mêmes richesses. N'est-ce pas une chose étrange qu'elles ne servent jamais à leur possesseur, qu'au point qu'elles l'abandonnent, si tant est qu'il les puisse congédier avec utilité ? Mais le malheur est qu'elles s'en vont presque toujours inutilement, et plus misérablement encore qu'elles n'ont été accumulées. Il ne faut pas beaucoup rêver pour en pénétrer la cause. Car, puisque l'impertinence et la sottise [sont][46] leur apanage coutumier[47], ce n'est pas de merveille que ceux qui sont nourris en si mauvaise compagnie ne fassent rien à propos, et que des gens qui n'ont ordinairement presque pas le sens commun, comme parle le Satirique latin, n'usent de leurs moyens qu'avec toute sorte d'inconsidération[48].

Vous trouverez bon, je m'assure, que je vous parle ainsi dans la liberté de notre amitié, et qu'ayant toujours pris le dessein d'amasser des finances pour la racine de tous maux, selon les termes de saint Paul à Timothée, conformes à ceux de Diogène, quand il nommait cette passion la métropolitaine de tous les vices[49], je vous découvre ainsi les pensées dont je me suis entretenu jusqu'à présent, soit par caprice, soit parce qu'elles flattent ma petite condition. Tant y a que j'ai toujours préféré ici la médiocrité à l'abondance, et donné lieu au paradoxe qui rend la moitié de plus de considération que le tout. Je n'ai jamais douté qu'on ne pût obtenir davantage pour devenir riche de la modération de son esprit, que de toutes les libéralités de la fortune. Et ma créance s'est trouvée conforme à la plus belle des sentences d'un des Sept Sages de Grèce, au jugement de cet autre Diogène qui a écrit sa vie, lorsque Chilon prononça que comme l'or s'examine à la pierre de touche le même or se pouvait employer à l'examen des hommes, leur force et bonté extérieure se reconnaissant par le mépris qu'ils en font[50]. En vérité c'est une chose étrange que cet or reconnu pour le corps de tous ceux de la nature le moins sujet à corruption, soit si puissant à corrompre les hommes. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions nier qu'il n'y ait de ces biens, s'il leur faut laisser un nom si impropre, qui nuisent dans l'excès comme le sang et l'embonpoint. La pesanteur et la graisse du canard d'Ésope le firent prendre aux chasseurs, au même temps que les grues s'envolèrent avec une légèreté avantageuse. Après tout, mettre son bonheur à posséder beaucoup d'or et beaucoup d'argent, c'est rendre sa félicité égale à celle des fourmis et des griffons. Prenez-y garde, vous trouverez que les enfants et les malades ont besoin d'une infinité de choses dont les personnes saines et robustes se passent. Hercule allait nu par le monde, qui lui a dressé tant d'autels. Et si les richesses donnent aujourd'hui les honneurs et les magistratures, souvenez-vous que c'est ce qui causa la ruine de

---

[46] LMLV accorde le verbe au singulier.

[47] LMLV paraphrase sans le dire Horace, *Épîtres*, I, 18, v. 30: « *Stultitiam patiuntur opes* ».

[48] « Juvénal, *Satires*, VIII » [vv.73-74].

[49] « I Timothée 6.10 ». LMLV traduit exactement une formule de Diogène le Cynique, dans Diogène Laërce*, Vie des philosophes,* VI, *Diogène*, 50: « La convoitise est la capitale – *metropolis* – de tous les maux ».

[50] Voir Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, I, 72. Chilon de Lacédémone aurait inventé la formule laconique « Connais-toi toi-même » que Caméléon attribue à Thalès et Aristote à Pythagore (Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 14). Ce philosophe sévère mourut d'un excès de joie, apprenant la victoire de son athlète de fils aux Jeux Olympiques (597 avant J.-C.).

Carthage[51], et qu'il n'y a pas plus de raison en cela, quand l'on n'a égard à autre chose qu'à commettre la conduite d'un vaisseau au plus riche marchand, plutôt qu'au plus savant et plus expérimenté pilote. Souvenez-vous encore de l'aveuglement du Plutus des Anciens. Il est boiteux, dans Lucien, quand il exécute des ordres de Jupiter en faveur des hommes vertueux, n'ayant des ailes pour aller vite qu'alors que Dis[52] l'envoie enrichir des gens de néant[53]. Et tout ce qu'on peut dire pour excuser les actions de ce dieu, c'est que sans lui on ne souffrirait pas une infinité de personnes dont il répare les défauts, et qui n'ont point d'autre recommandation que la sienne. Si vous voulez que j'entre ensuite un peu plus dans le particulier, je n'aurai point de honte de reconnaître ingénument ma pauvreté, exempte pourtant, grâces à Dieu, de toute nécessité. Plutôt que de tomber dans une si misérable extrémité, je lui préférerais toujours, aussi bien que Jésus Sirach[54], la mort, si elle était à mon choix. Et je vous avoue que la prière qu'Apollonius faisait aux dieux[55], comme païen, qu'ils lui donnassent fort peu de choses pourvu qu'il n'eût besoin de rien, m'a plu dès mes plus tendres années, d'autant plus qu'elle est conforme à celle de Salomon : *Ne me donne ni indigence ni richesse*[56]. J'ai roulé un demi siècle dans cette posture, sans envier, je vous proteste, celle des plus fortunés, aussi exempt d'ambition que d'avarice, et n'ayant autre plus grand dessein que d'achever de même ma carrière. Ne serais-je pas le plus ridicule des hommes, si je déférais au conseil que vous me donnez de penser plus sérieusement que je n'ai fait à ce que vous nommez fortune, et si pour augmenter, s'il faut ainsi dire, le viatique, je commençais un autre train de vie, à présent que je me vois si prêt de la quitter ? *Crois-moi, qui a fait sa vie de soi-même, a bien vécu,/ À chacun de se tenir au trajet qu'il s'est choisi*[57].

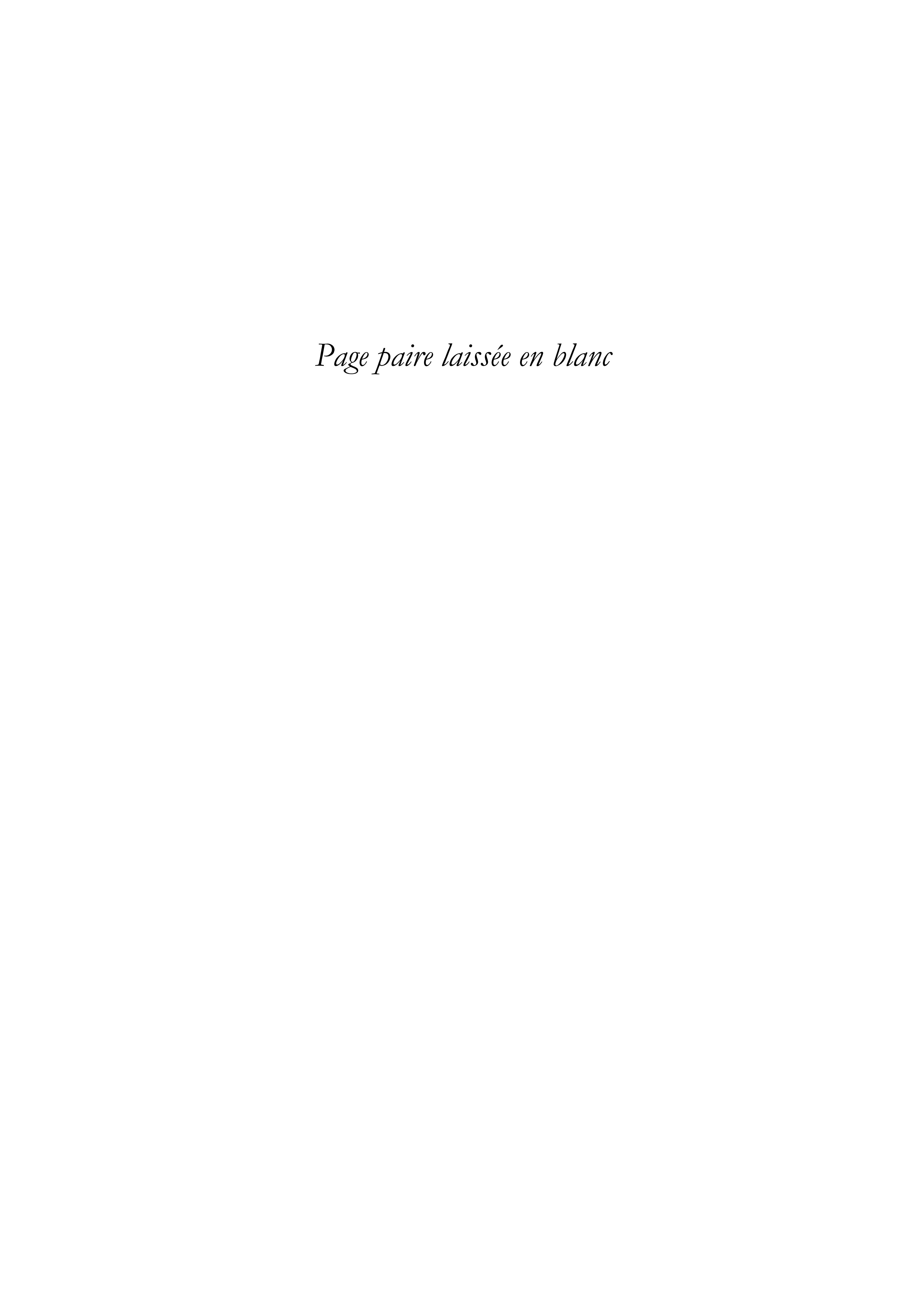
La considération de mon fils ne me doit pas changer comme vous dites[58], puisque, étant seul, il doit avoir assez un jour pour contenter un esprit modéré et que cent fois autant de commodités ne le satisferaient pas s'il l'a déréglé : à quoi les grands biens sont sans doute plus capables de contribuer, qu'à son avancement ni même au contentement de sa vie. Représentez-vous quelqu'un, je vous supplie, qui prêt de descendre dans un bateau d'Orléans à Blois ou à Tours fît provision de vivres pour un an, ou pour un mois seulement, assuré qu'il serait de ne devoir pas être plus de trois ou quatre jours à faire ce petit voyage. Ne jugeriez-vous pas aussitôt qu'il serait, je ne dirai pas un homme sans esprit, mais un fou parfait? Cependant c'est la vraie figure de l'action où vous me porteriez, si je suivais votre avis et si je ne préférais ce que la philosophie m'enseigne là-dessus à toutes vos sollicitations. Afin que vous compreniez mieux combien je suis éloigné de vous croire, et pour achever de vous réduire si je puis à ce qui est de mon sentiment, je vous proposerai un exemple de grande autorité. Nous apprenons dans la *Vie des souverains pontifes*[59], qu'Alexandre Cinquième, Candiot, et qui avait été Cordelier, fut touché d'une certaine libéralité qui croissait à mesure qu'il avançait

---

51 « Aristote, *Politiques*, II, 11 ».
52 Dis, c.-à-d. le dieu gaulois Richesse qui était en outre la divinité infernale par assimilation avec le Dis romain, ou Pluton. Les Gaulois se disaient descendants de Dis (Jules César, *Guerre des Gaules*, VI].
53 [Lucien de Samosate] « *Timon* » [20]. LMLV a lu que Plutus affirme à Hermès que « Pluton (la mort) et Plutus (l'argent) ne sont pas sans rapport » – bref: la chasse aux héritages (*Timon*, 21).
54 C.-à-d. le Siracide.
55 « Flavius Philostrate » [*Vie d'Apollonios de Tyane*] « I, 21 ».
56 « Proverbes 30 » [8]. LMLV cite: « *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi* ». Traduction TOB. LMLV suit Clément d'Alexandrie, *Stromates*, IV, 5 (sur la pauvreté).
57 « Ovide, *Tristes*, III » [4, vv. 25-26]. LMLV cite: « *Crede mihi, bene qui latuit, bene vixit, et intra/fortunam debet quisque manere suam* ». Je traduis.
58 LMLV a un fils unique, brillant et enjoué, dont la mort, en 1664, l'accablera.
59 [Bartolomeo] « Platina » [*De Vitis Pontificum Romanorum*, pp. 282-283 (éd. de 1600)].

dans l'âge et qui le portait à mépriser les richesses, d'autant plus qu'il approchait de sa fin. Cela fit dire de lui, ce qu'il prononçait même souvent quand il était en belle humeur, qu'il avait été riche évêque, pauvre cardinal et pape mendiant. Je vous avoue que l'apophtegme de cet Alexandre ne me plaît pas moins que tous ceux qu'on rapporte du Macédonien et qu'adoucissant un peu l'amertume du mot de mendicité je ne vois rien dans la conduite du premier qu'un homme sage ne doive imiter, autant que sa condition le peut permettre. Pardonnez-moi pour cette fois si j'ai eu si peu de complaisance et vous souvenez de cet ancien mot, « qu'il faut connaître et souffrir les inclinations d'un ami, sans les haïr[60].

[60] LMLV cite, en en ayant donné la traduction, et ce sont ses derniers mots: « *Mores amici noveris, non oderis* ». La source est le fameux recueil de proverbes moraux (ou amoraux) attribué à Publilius Syrus, *Sentences*. Repris à la Renaissance par Érasme, *Adages*, II, v, 96.



Page paire laissée en blanc

De la vieillesse

Quelques-uns ont cru que Cicéron avait eu besoin d'employer toute son éloquence, pour persuader ces grands avantages qu'il donne à la vieillesse, dans le traité où il s'est servi de l'organe et de l'autorité de Caton l'Aîné[1], afin de mieux obtenir ce qu'il s'était proposé; quoi qu'il en soit, c'est l'un des plus beaux ouvrages que nous ayons de lui et je les respecte tous avec trop d'admiration, pour prétendre de pouvoir jamais rien produire, qui mérite auprès d'eux d'être tant soit peu considéré. Car si l'on a estimé avec raison la modestie de Pline le Jeune, pour avoir ingénument reconnu que c'eût été « une extrême folie à lui de vouloir comparer »[2] ce qu'il écrivait contre Helvidius, à l'oraison de Démosthène *Contre Midias*[3], encore que son dessein fut de l'imiter, et de le suivre autant qu'il lui était possible. Quel nom pourrait-on donner à ma témérité, pour la blâmer suffisamment, si je pensais égaler en quelque façon mes petits travaux à ceux du plus grand orateur des Romains ? Et néanmoins puisque nous apprenons de lui-même, dans la préface de cette composition dont nous parlons qu'il adresse à Pomponius Atticus[4], qu'elle eut le pouvoir non seulement de charmer les disgrâces de sa vieillesse en les regardant d'un œil philosophique, mais de [la] lui rendre même douce et voluptueuse, par cet agréable transport d'esprit que ressentent ceux qui mettent avec succès la main à la plume, pourquoi ne tâcherions-nous pas, selon la petite étendue de nos forces, de nous prévaloir du même remède; et de faire en sorte, puisque nous entrons dans un âge qui a besoin de cette aide, que nos réflexions nous servent à rendre plus tolérable ce que les longues années peuvent avoir de fâcheux ? Il n'est pas toujours désavantageux de suivre les autres dans une belle entreprise. Les grands astres n'ôtent en effet ni l'influence des moindres étoiles, ni ce qu'elles ont de lumière. Et en tout cas l'utilité de mon emploi sera ma juste récompense, renonçant de bon cœur à la gloire, si je puis recueillir de cet écrit le fruit que je m'en propose.

Si c'est le propre du bien de se faire rechercher de tout le monde, comment pourrons-nous dire que la vieillesse soit un mal, puisqu'il n'y a personne qui ne la souhaite ? Qui est le jeune homme qui ne désire passionnément de vivre longtemps, et qui ne fût bien fâché de ne voir point cette arrière-saison de sa vie ? Les vieillards ont, il me semble, un grand avantage d'être en possession de ce que les jeunes gens espèrent seulement. Le but de ceux-ci est d'arriver à un grand âge ; ceux-là y sont déjà, et jouissent par avance de ce qui tient les autres en attente. C'est pourquoi plusieurs se sont dispensés de dire, que comme la jeunesse est un bien qui n'est jamais reconnu de ceux qui le possèdent ; la vieillesse pourrait être nommée un mal que chacun tâche d'acquérir, et dont personne ne voudrait être défait. Avouons néanmoins qu'elle est bien souvent ce port dont parlait le philosophe Bion, où toutes sortes d'incommodités se viennent ranger en grande hâte et à la foule[5].

---

[1] C.-à-d. le *Cato Maior de senectute* ou *De la vieillesse.*

[2] [Pline le Jeune] « *Lettres*, VII, 30 » [5]: « *Non ut æmularer, improbum enim ac pene furiosum* ».

[3] Démosthène, *Discours*, XXXI.

[4] Le destinataire des *Lettres à Atticus*, de Cicéron.

[5] « Juvénal *Satires*, X » [vv. 218-219]. LMLV traduit puis cite : « *Circumsilit agmine facto/Morborum omne genus* ».

Le poète Antiphane la considère dans la même pensée comme une boutique qui sert de réduit à toutes nos infirmités. Et quand Aristote appelle la maladie une vieillesse surprenante[6], ou avancée, aussi bien que la vieillesse une maladie naturelle, il ne s'éloigne guère de leur sentiment[7]. Ceux qui ont déclamé le plus ouvertement contre elle, la comparent tantôt à une barque usée, qui fait eau de tous côtés ; tantôt à un bâtiment caduc, dont il faut sans cesse réparer les ruines ; et tantôt à une bassière de vin qui devient tous les jours plus aigre, et dont il ne reste plus rien que la lie. Ils veulent qu'il soit de nous à peu près comme de ces chartes géographiques, qu'on nomme mappemondes, où au delà de certains termes désignés par des lignes il n'y a plus que des solitudes infertiles, des mers glacées, et des pays tenus pour condamnés par la nature même. Notre vie a ses belles saisons qui répondent aux climats habitables et aux régions les plus agréables, mais, passé cela, et depuis que vous êtes arrivé à l'âge caduc, ou fort proprement dit climatérique, ce n'est plus que chagrin, que douleur et que misère. N'a-t-on pas même fait rapport de l'infirmité corporelle des vieillards à celle de leur esprit en tirant des parallèles entre les vices de l'âme, et ceux de son domicile ? La dureté de leurs entrailles est la marque de ce qu'ils sont impitoyables. Le tremblement de leurs membres accompagne l'inconstance de leurs mœurs. La chassie de leurs yeux, et la bassesse de leur vue, montrent l'envie qui les ronge au dedans, et qui peut passer pour une lippitude spirituelle. Tant de rides au front sont autant de signes de leur procédé oblique et trompeur. Cette froideur universelle suit l'extinction de toutes leurs amitiés. Leurs doigts crochus dénotent leur avarice et rapacité. Leurs genoux courbés, la crainte et bassesse de cœur qui ne les quittent jamais. Leur peau sèche et aride, cette impudence qui leur est si naturelle, et sur tout autre caractère indicatif, l'inclination de tout leur corps vers la terre, ne pouvant plus qu'à peine regarder le ciel, donne à connaître, selon cette espèce de physionomie, l'irréligion à laquelle ils sont sujets, pour ne pas dire l'athéisme comme a fait le chancelier Bacon[8]. Voilà certes un consentement des deux parties qui nous composent, merveilleusement désavantageux aux vieilles gens, et qui pourrait excuser, s'il était véritable, la coutume de quelques régions où l'on nous donne à entendre qu'on les faisait tous mourir aussitôt qu'ils étaient parvenus à un certain âge. Strabon dit à l'égard des Caspiens et Derbices, que c'était à soixante-dix ans. Les Sogdiens, Bactriens et Massagètes, dont il parle aussi après Hérodote, en usaient à peu près de même. Et les insulaires de Cos, citoyens de Julis, étaient, si nous l'en croyons, encore plus diligents, ôtant la vie aux sexagénaires, sous prétexte de la nécessité de vivres où ils étaient. Les Troglodytes n'avaient pas plus d'humanité au rapport de Diodore[9] et d'Agatharchidès[10] dans Photius[11]. Et ce que dit le même Diodore de conforme à cela, touchant les habitants d'une île où fut jeté Iambulus sous la ligne équinoxiale[12], se confirme par la relation de

---

[6] C'est-à-dire qui nous prend par surprise.
[7] [Aristote] « *De la génération des animaux*, lV, 4 » [784b].
[8] [Francis Bacon] « *De morte* » [in *Sermones fideles sive interiora rerum,* c.-à-d. *Essais*, II].
[9] Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XI, 3.
[10] Agatharchidès (II[e] av. J.-C.) a laissé un traité *De la mer Rouge* (*De Mari Rubro* ou *Erythræo*) qui est longtemps resté une source importante sur cette région.
[11] Personnage du IX[e] siècle du goût de LMLV: précepteur de Léon VI le Philosophe pour avoir été remarqué par Basile I[er], le Napoléon du temps; fait successivement protospathaire (capitaine de la garde) et patriarche de Constantinople. Il provoqua le Schisme entre Grecs et Latins, après avoir même déposé le patriarche de Rome, le pape, et triomphé au controversé deuxième VIII[e] Concile (879), à la suite de quoi les légats pontificaux essuyèrent leurs chausses sur l'autel de Sainte-Sophie, avant d'y fulminer l'anathème. Abandonné de son élève et démis de sa tiare, ce futur saint et Père de l'Église orthodoxe sauva sa vieillesse du naufrage par l'écriture de son monumental *Myriobiblon (*ou *Bibliothèque*) (cf. la *Patrologie* de Migne, série grecque, CIII).
[12] D'après la fantastique *Histoire Véritable* de Lucien de Samosate, Introduction.

Louis Barthème[13], qui assure que dans la ville de Java, dont la position est fort peu différente, il vit faire un traitement encore pire à ceux que l'âge rendait incapables de travailler suffisamment pour vivre, puisqu'on les tuait et exposait en vente, comme ici la viande de boucherie. Il est tout constant que notre Nouvelle France de Canada n'a été trouvée guère mieux policée pour ce regard. Et si nous interprétons au sens d'Ovide, et de Sicinius Capito dans Festus Pompeius,[14] le proverbe latin, *jeter les sexagénaires du haut du pont*, il faudra charger les premiers Romains d'une barbarie qui n'est pas beaucoup éloignée de celle que nous venons de rapporter[15].

Mais pour achever de faire voir jusqu'où s'étendent les invectives de ceux qui diffament si outrageusement la vieillesse, considérons comme ils donnent à la jeunesse tout ce qui peut rendre recommandable notre humanité. Les plus belles actions, disent-ils, soit de générosité et de vaillance, soit de libéralité ou de fidélité, se remarquent dans les histoires avoir été presque toutes de jeunes hommes ; et pour un Thémistocle, qui récompensa les débauches de son adolescence par tant de vertus suivantes, qu'on ne saurait pourtant attribuer aux derniers temps de sa vie, le nombre est infini de ceux qui déshonorent leurs premières années, par mille désordres où ils s'abandonnent étant vieux. L'exemple de Salomon est le plus illustre qu'on saurait prendre pour bien prouver cette proposition. Chacun sait comme il conserva étant jeune le don d'une sagesse infuse; comme il s'appliqua religieusement à l'édification du Temple de Dieu, et comme la gloire de son nom se répandit au même temps par toute la terre. Cependant personne n'ignore non plus les scandales de sa vieillesse, son abandonnement à toutes sortes de voluptés, et à combien d'idoles il sacrifia ensuite pour complaire à ses concubines[16]. Ne peut-on pas donc dire qu'il est le même de nous que de ces arbres qui dégénèrent en vieillissant, la tymbrée en mante[17] ou calament, et le basilic en serpolet, selon l'observation de Pline et de Théophraste ? [18] Certes ces comparaisons sont d'autant plus justes que le nom grec de notre vieillesse[19] montre bien qu'elle est toute terrestre, et par conséquent que nous tenons extrêmement de la plante. Il n'y a que le seul avantage du babil qu'on laisse aux vieillards ; d'où est venue la fable du changement de Tithon en cigale[20], pour être délivré du mal immortel de ne mourir point, s'il faut que nous en parlions aussi poétiquement que le vieux Mimnermos[21]. Et ce qui est bien étrange, c'est qu'Aristote les prive même de l'espérance, qui est le plus grand adoucissement de toutes nos misères, et celle que Platon nomme après Pindare la bonne mère « nourrice de la vieillesse »[22]. Car dans le second livre de l'art des rhéteurs, où ce Prince du Lycée examine l'inclination naturelle des vieilles gens, il soutient que la grande expérience qu'ils ont des choses du monde, les rend

---

13 C.-à-d. Ludovico de (di) Varthema, *Itinerario ne lo Egypto ne la Suria ne la Arabia deserta & felice ne la Persia ne la India & ne la Ethiopia*, (1510), fol. xxxiii, non paginé (éd. de 1513).

14 Festus Pompeius, auteur du *De verborum significatione* (éd. par Joseph Scaliger, 1574-1575).

15 Festus, *De verborum significatione*, 334, 16, que LMLV cite en latin: « *Sexagenarios de ponte dejicere* ». (À Rome on passait sur un pont pour aller voter, et on cessait de voter à soixante ans). Cf. Érasme, *Adages*, I, v, 37 pour un commentaire détaillé.

16 « *D. Cyr. VII adu. Iul.* » [Cyrille d'Alexandrie, *Contre Julien*, VII].

17 C.-à-d.: la sarriette en menthe.

18 [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle*, XIX, 10 ».

19 LMLV cite le mot grec : « *γῆρας* ».

20 Aurore changea Tithon, devenu vieux et laid, en cigale, faute de pouvoir réparer la bévue de lui avoir donné l'immortalité sans la jeunesse et la beauté. Cette fable donnerait un air tragique à la cigale de La Fontaine.

21 Le premier grec à avoir composé de la poésie amoureuse. Voir Horace, *Épîtres*, I, 6, vv. 64-5.

22 [Platon] « *République*, I » [331a]. LMLV cite « *ἐλπὶς ἀγαθὴ γηροτρόφος* ». Dans la trad. Baccou : « Douce à son cœur/Et nourrice de ses vieux ans, l'accompagne/ L'espérance, qui gouverne/L'âme changeante des mortels. »

incapables de s'entretenir d'espérance comme les autres personnes[23]. Cela me fait souvenir d'un proverbe qu'il rapporte, traitant de l'usage et de la force des parœmies[24], au premier livre du même ouvrage chapitre dernier, par lequel nous sommes avertis de ne faire jamais plaisir à un homme de grand âge[25], à cause que nous ne saurions plus mal placer un bienfait. Je m'abstiendrai de mettre ici les propres termes du proverbe, n'ayant déjà que trop brouillé le grec parmi notre français. Et néanmoins puisque nous avons pris la liberté d'en citer tant jusqu'ici, finissons cette première partie de notre discours, par un vers sentencieux, qui peut servir de corollaire à tout ce qui a précédé : *Le jeune agit, l'homme réfléchit, le vieillard ergote*[26]. Ou, comme le prononce Athénodore dans Strabon : *Le tohu-bohu des vieux*[27]. Il n'y a point de langue dont je n'aime mieux me servir que de la française, pour expliquer ce sentiment.

Encore qu'il se trouve des vieillesses si pleines de disgrâces qu'elles peuvent souffrir, sans grand sujet de plainte, la plupart des invectives que nous venons de rapporter ; si faut-il bien s'empêcher d'en faire une règle ordinaire, et d'attribuer au genre ce qui ne convient qu'à la plus rare et plus misérable espèce qui lui soit soumise. Je sais bien qu'il y a des vieillards à qui les années sont d'une charge insupportable ; qu'on en voit qui cessent de vivre, selon le mot de Curius Dentatus, longtemps devant que de mourir[28]; et que plusieurs seraient plus heureux mille fois de n'être plus, que de languir dans le monde, ainsi qu'ils font, n'y pouvant plus espérer de contentement. Mais comme tous les vins n'aigrissent pas en vieillissant, et que les bons au contraire deviennent meilleurs dans l'arrière-saison, parce que leur générosité les empêche de tourner, on ne peut pas dire non plus que l'âge nous empire tous également. Beaucoup au rebours tiennent de lui ce qui fait qu'on les estime davantage. Et de même que dans l'agriculture de certains arbres, tels que le poirier et l'amandier, ne sont jamais si fertiles qu'étant vieux[29], il arrive souvent que les hommes ne produisent leurs fruits que sur le déclin, à cause que la fleur de l'âme, dit Platon, ne paraît qu'après que le corps a perdu la sienne, et parce que les yeux de l'esprit ne deviennent clairvoyants que quand ceux du corps sont obscurcis et commencent à se fermer, pour user des propres termes de Socrate[30]. Je ne veux pas faire ici un ennuyeux dénombrement de tous les Macrobies[31] des Anciens, pour appuyer cette vérité. Il me suffira d'observer que notre siècle n'a point dégénéré de ceux qui ont produit les Nestors, les Cinéas[32] et les Massinissas. Nous voyons tous les jours

---

23 LMLV vient de paraphraser une phrase, qu'il cite incorrectement ici, d'Aristote, *Rhétorique*, II, 13, 1390a: « *δυσέλπιδές εἰσιν διὰ τὴν ἐμπειρίαν* ». Le passage est féroce : les vieilles gens, remarque Aristote, pensent mais ne savent pas (II, 13, 2, 1389b).

24« Parœmies » est une francisation du terme grec pour « proverbes » (Aristote, *Rhétorique*, III, 11, 1413a: le proverbe, en rhétorique, est une forme de preuve).

25 Aristote, *Rhétorique*, I, 15, 1376a, lors de la discussion sur la force des preuves dites non techniques.

26 LMLV cite dans le texte : « *Ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσων, πορδαὶ δὲ γερόντων* / *Res juvenum, responsa virum, crepitus seniorum* » d'après Strabon, *Géographie,* XIV, 5, 14. Je traduis.

27 [Strabon] « *Géographie*, IV » [c.-à-d. XIV, 5, 14, de nouveau]. LMLV cite dans le texte: « *βρονταὶ δὲ γερόντων* / *tonitrua seniorum* ». Je traduis.

28 « Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, III » [c.-à-d. V, 5].

29 « Aristote, *Des plantes*, I » [7, 821b]; « Pline l'Ancien » [*Histoire naturelle*] « XVI, 27 ».

30 [Platon] « *Banquet* » (LMLV note, évidemment, « *Symposium* ») [XXXIV, 219a]. Réplique de Socrate à Alcibiade, au cours de leur dialogue sur les beautés du corps et de l'esprit, en prélude à leur nuit d'amour.

31 Ou *Macrobii* (les Longue-Vie), des Ethiopiens qui vivaient cent-vingt ans dans l'innocence et la justice et puis descendaient au tombeau pour dormir du sommeil du juste, ce qui les différenciait du commun des Ethiopiens (Hérodote, *Histoires*, III, 17).

32 Philosophe et ambassadeur de Pyrrhus à Rome, qui lui recommanda de ne pas attaquer une république dont chaque sénateur est comme un roi – autant attaquer l'Hydre.

des hommes de l'âge de ceux-là, qui exercent les principales charges, soit de paix, soit de guerre, avec tant de vigueur et de mérite, que nous ne lisons rien de plus considérable dans toutes les histoires. À la vérité il s'en remarque peu qui se puissent vanter comme Gorgias de Léontium, de ne trouver rien dans une extrême vieillesse de plus de cent ans telle qu'était la sienne, dont ils aient le moindre sujet de se plaindre. Celle de Moïse était aussi fort singulière, de qui les dents n'étaient pas seulement ébranlées, ni la vue tant soit peu diminuée, à l'âge de cent vingt ans auquel il mourut[33]. Mais quoique ces bénédictions qui regardent principalement le corps soient très rares, d'autant que peu de personnes reçoivent le privilège d'une si longue vie, la vieillesse ordinaire qui ne passe guère quatre-vingts ans a tant d'autres avantages spirituels et incorruptibles, qu'à mon avis ceux qui sont attachés à la matière ne méritent presque pas être considérés. Et néanmoins elle a de ce côté-là même de quoi se contenter. Hippocrate a fort bien reconnu, que les vieillards, généralement parlant, sont moins sujets aux maladies que les jeunes gens[34]. Et bien que Galien ait voulu dire, que ce n'était pas tant un effet de l'âge, que de la modération des premiers ; il est certain qu'ayant moins de chaleur et moins d'humidité que les autres, ils sont exempts par là d'un grand nombre d'infirmités que l'extrémité de ces deux qualités a accoutumé de causer. Je puis dire aussi pour l'avoir expérimenté, que les mêmes maux qu'on a soufferts étant jeune avec d'extrêmes douleurs, se trouvent beaucoup plus tolérables sur la fin de nos jours, qui ont le pouvoir de changer notre tempérament, et de nous apprivoiser avec le mal. Que si ce changement nous a rendus moins vigoureux pour l'action, nous sommes aussi en récompense devenus par son moyen moins sensibles à la douleur. Et pourquoi nous plaindrions-nous de n'être pas si propres aux exercices que par le passé, puisque n'en ayant pas tant de besoin, nous obtenons avec peu d'effort, ce qui nous les fait pratiquer avec le plus de violence ? Je rends grâces à la vieillesse, disait Sénèque de fort bonne grâce, de ce qu'aussitôt que je me suis un peu agité et promené, je me trouve à la fin de mon exercice par la lassitude qui me prend, et qui termine celui des plus robustes, aussi bien que le mien[35]. Je laisse pourtant toutes ces considérations, et je suppose même que nos corps perdent avec le temps les plus beaux dons qu'ils aient reçus de la nature, pour faire réflexion sur ce que nous profitons d'ailleurs à mesure que nous vieillissons, et pour nous arrêter à la contemplation des avantages que reçoit cependant la meilleure partie qui nous compose parce que ce qui la concerne est si important, qu'il n'a nulle proportion au reste, comme il n'y en a point entre les choses caduques ou périssables et celles qui sont divines ou immortelles.

Personne n'a jamais douté que la prudence, qui est l'art de bien vivre, ne fût aussi la première de toutes les vertus ; et Socrate soutient même dans Platon, qu'il n'y a point de vertu qui ne soit essentiellement une prudence[36]. Or de quelques couleurs que se servent les Sophistes, comme nous avons vu tantôt, pour diffamer la vieillesse, en lui attribuant les plus grands vices dont notre humanité puisse être taxée ; il est certain que selon le dire d'un Ancien, cette même vieillesse est dans une si étroite alliance avec la sagesse, que par son moyen elle s'approche de la Divinité, qui lui tend la main pour la recevoir dans le Ciel. Que l'âge nous ôte donc tous les contentements qui accompagnent la jeunesse, et qu'il nous fasse encore plus de tort qu'on ne dit aux choses qui ne touchent que le corps, le prix de la sagesse dont nous profitons en échange est si grand, et les biens de l'esprit qui multiplient avec les années sont de telle importance, que la perte des premiers ne mérite pas d'être considérée. En effet, le tempérament des vieillards est celui qui donne la prudence, quand la grande connaissance qu'ils acquièrent

---

33 « Deutéronome » [34.7]. LMLV écrit « six-vingts ».

34 Hippocrate, *Aphorismes*, I, 13 et 14 (Le vieillard, dit-il, est plus froid, donc moins sujet à la faim et à la fièvre).

35 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* » [XI] « 84 ».

36 Voir la discussion sur la tempérance au livre IV de la *République*.

avec le temps n'y contribuerait pas tout ce qu'elle fait. Et l'expérience nous montre assez qu'il n'y a que la froideur de leur sang qui puisse mettre à la raison tous les désordres que causent les ardeurs de la jeunesse. L'homme est ce Protée des poètes, à qui les mouvements des deux parties, l'irascible et la concupiscible, font changer de toute sorte de figures, jusqu'à ce que l'usage du bon discours l'oblige sur la fin de ses jours seulement à prendre la plus digne de toutes et à s'y arrêter, faisant les fonctions d'un animal raisonnable dont il n'avait auparavant que le nom. C'est alors qu'il s'aperçoit de tous les précipices où l'impétuosité d'une jeunesse insensée l'a pensé faire périr ; et c'est alors qu'il s'estime heureux aussi bien que Sophocle, d'être défait d'elle comme d'un maître impérieux, furieux, et tout à fait insupportable[37]. Voulez-vous savoir combien il estime cette connaissance ? Platon vous le dira dans son *Épinomis*[38], et Aristote dans ses *Éthiques*, où ils assurent que jamais personne, autre que dépourvue d'entendement, ne voudrait étant arrivée à ce dernier terme recommencer une autre fois sa carrière, pour y courir encore les mêmes hasards dont elle se sent heureusement délivrée[39].

Je sais bien que tous ceux qui sont avancés dans l'âge ne sont pas également prudents. Il y a des vieillesses d'Hermogène qui peuvent passer pour de secondes enfances[40]. Ce prêtre égyptien reprochait à Solon, selon cette façon de parler, que les Grecs étaient toujours jeunes d'esprit encore qu'ils eussent le poil chenu. Et nous entendons quelquefois des vieillards qui pourraient faire croire qu'ils n'ont la barbe blanche que pour s'être enfariné le visage. Mais on ne doit pas faire grand conte de ce qui arrive contre l'intention de la nature, et hors le cours ordinaire des choses du monde. La couronne des hommes âgés, dit Jésus Sirach, est composée d'une multitude d'expériences, et de connaissances, qui ne se trouvent presque jamais sans la prudence[41]. Et quand toutes les nations ont convenu de ce principe, de commettre le gouvernement des États, et les plus importantes magistratures, entre les mains de ceux qui n'ont acquis que par une longue suite d'années le glorieux titre de sénateurs, elles ont bien fait voir l'opinion qu'elles avaient de la sagesse des vieilles gens.

Je n'ignore pas non plus le reproche qu'on fait à plusieurs, de s'attribuer effrontément l'autorité et les privilèges de la vieillesse, quoiqu'ils aient encore les vices de tout le temps qu'ils ont passé. Les mœurs, dit-on, des hommes ne leur changent pas avec le poil non plus qu'aux renards, selon le trait hardi de ce paysan à l'empereur Vespasien[42]. On en voit même qui empirent avec l'âge, comme les grues et les corbeaux qui noircissent en vieillissant. Et il s'en trouve qu'on dirait que la malice rajeunit aussi bien que le bonhomme Silène[43].

Où sont les comédies qui ne nous représentent point l'amour ridicule de quelque vieillard ? La vieillesse de l'aigle n'est-elle pas le symbole des excès de ceux qui nomment le vin leur lait ordinaire ? Bref pour comprendre en un mot tous leurs défauts, demandez

---

37 « *Suidas in voce Apollonius* » [*Suidæ Lexicon*] dans l'éd. Teubner, 1935, I, p. 307.

38 L'*Épinomis* est apocryphe. Voir *Les Trois Protreptiques*: *Euthydème, Phédon, Epinomis*, éd. Festugière, 1973.

39 [Aristote] « *Éthique à Eudème*, I, 5 » [2]. LMLV glose ce passage qui contient la présentation, devenue classique, des trois choix d'existence : l'engagement politique (*vita activa*), la réflexion intellectuelle (*vita contemplativa*), la jouissance des sens.

40 Hermogène connut ses premiers triomphes oratoires à quinze ans; à cinquante-et-un ans il perdit la parole et la mémoire. LMLV traduit et cite « *bis pueri senes* » au lieu du dicton plus courant: *Hermogenes in pueritia senes et in senectute puer* – vieux dans sa jeunesse et enfant dans sa vieillesse.

41 Siracide 25.6.

42 « Suétone, *Vespasien* » [dans *Vies des douze Césars*] « 16 ».

43 « Ovide, *Fastes*, I » [v. 414]. LMLV traduit puis cite: « *Nequitia est quæ te non sinit esse senem* ».

aux Italiens ce qui rend le Diable si savant en toute sorte de méchancetés, ils vous répondront que c'est son grand âge : *Il Diavolo sà, perche è vecchio*[44].

Pour répliquer à cette satire, il suffit de dire que si l'amour de la vertu est toujours proportionné à la connaissance qu'on prend d'elle, il faut nécessairement que ceux qui ont le plus vécu, et qui ont acquis par conséquent le plus de cette belle lumière, soient encore le plus avant dans l'usage de la même vertu, puisque tous les sages ont convenu de ce précepte de l'éthique, qu'elle a des charmes si puissants pour se faire aimer, qu'il est impossible de la connaître sans en être épris, et sans être porté à l'observation de ses ordonnances. Que s'il se trouve quelques âmes rebelles et quelques naturels si enclins au mal, qu'ils résistent à toutes les sollicitations de cette fille du Ciel, il ne faut pas là-dessus imputer à la vieillesse des défauts qu'elle condamne absolument, et qui sont de la personne plutôt que de l'âge. Considérons quels ont été tous ces grands précepteurs du genre humain, nous trouverons qu'ils avaient le corps usé, et la main tremblante lorsqu'ils ont écrit ce que nous tenons d'eux de plus ferme et de plus hardi pour la conduite de notre vie. Le bœuf lassé et appesanti, dit saint Jérôme, a ses démarches plus fortes et l'Espagnol ajoute, faisant allusion à notre morale, que plus il est vieux plus il conduit son sillon juste et sur une ligne exactement droite, *a buey viejo, sulco derecho*. En effet si nous voulions ici examiner, outre ce que nous avons déjà fait voir de la prudence, le reste des vertus de tempérance, de justice, et des autres qu'on nomme subalternes, il serait aisé de montrer qu'elles sont d'autant plus propres à la vieillesse, qu'elles ont bien de la peine à s'accommoder avec un âge moins mûr. L'inclination des vieillards à la religion est si forte, qu'on les a toujours accusés de superstition, plutôt que d'athéisme, comme le commencement de ce discours l'avait faussement présupposé. La fidélité leur est si naturelle, que le paganisme représentait toujours la foi avec des cheveux blancs[45]. Leur propre infirmité les obligerait d'être miséricordieux, quand ils ne le seraient pas par raison. Et si la vue de ce qui est beau, le leur fait aimer avec passion ; la froideur de leurs membres leur donne tant de disposition à la chasteté, qu'ils sont dans l'exercice de cette vertu presque sans action. C'est sur cette considération que Sénèque avoue dans une de ses *Lettres* qu'il se sentait extrêmement redevable à ses longues années, de ce qu'elles lui ôtaient le moyen de faire, quand bien il l'eût voulu, tout ce qu'il ne devait pas faire[46].

Je craindrais qu'on crût que j'ôtasse aux vieilles gens la dernière des vertus cardinales, qui est la force ou grandeur de courage, si je n'en disais rien, vu mêmement qu'on jugerait à voir ses saillies, et ses mouvements impétueux, qu'elle est toute dans le sang bouillant, et dans les ardeurs de la jeunesse. Et néanmoins sans parler de la générosité de tant de vieillards qui se sont exposés aux périls, et à la mort même, avec des ferveurs et des résolutions admirables, ne savons-nous pas sur la propre confession de Solon que rien ne lui donnait la force qu'il fit paraître en résistant à Pisistrate, que sa seule vieillesse ? Voici deux autres exemples si conformes à celui de Solon, que je ne les puis oublier. Le consul Cneus Carbo ayant menacé un magistrat de Plaisance, nommé Castricius, de le faire mourir s'il n'exécutait ce qu'il lui commandait, usant de ces termes, qu'il avait assez de haches et d'épées pour punir sa désobéissance : Et moi, lui répondit Castricius, je me trouve avec assez d'années pour mépriser tout cela[47]. Écoutons la répartie du jurisconsulte Cascellius, où nous ne remarquerons pas moins de hardiesse, ni de fermeté d'esprit. Ses amis le conjuraient de parler avec moins de liberté des affaires de son temps, et surtout du gouvernement de César. Il y a deux choses, leur dit-il, que la

---

44 Brantôme, dans les *Dames galantes*, le cite en espagnol, mais à une fin gaillarde (éd. M. Rat, Classiques Garnier 1960, p. 15).

45 LMLV cite ici le dicton, qu'il vient de paraphrase: « *Cana fides* ».

46 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius,* 68 » [c.-à-d. VII, 67, 2]. LMLV traduit librement puis cite dans le texte: « *Quidquid debebam nolle, non possum* ».

47 « Valère Maxime » [*Faits et dits mémorables*] « VI, 2 » [10].

plupart des hommes appréhendent fort, d'être vieux, et de n'avoir point d'enfants ; ce sont elles pourtant qui m'animent le courage, et qui m'empêchent de rien craindre de tout ce que vous me représentez[48]. Ne sont-ce pas là des preuves d'une magnanimité qui ne tient rien de la faiblesse ni de la caducité des personnes d'âge et qui montre bien l'aptitude qu'elles ont à toutes les vertus, puisque celle-là même qui semblait la plus contraire à leur tempérament ne laisse pas de les porter à de si nobles actions ?

Ce que nous venons de toucher de leur chasteté n'étant pas assez précis pour répondre au reproche précédent de l'amour ridicule dont la comédie prend plaisir de les diffamer, je juge à propos d'en dire ici un petit mot. Il s'en faut beaucoup que je sois de l'avis d'Anacréon, qui croit que moins il nous reste de temps à vivre, plus nous en devons donner à l'amour, et qu'un homme qui a les cheveux blancs peut caresser une fille fraîche et vermeille, d'aussi bonne grâce qu'on joint heureusement les roses et les lis pour en faire un beau bouquet[49]. Pour moi je tiens que la violente passion d'amour n'est excusable qu'aux jeunes gens, et que l'exemple de quelques patriarches ne justifie pas des personnes âgées qui s'y laissent emporter dans un siècle qui ne nous donne ni les forces ni le privilège qu'ils avaient. Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puisse affectionner en toute saison ce qui est beau. Et pourvu qu'on garde la modération qui nous éloigne du vice, les amours honnêtes ne peuvent être reprises lorsqu'un instinct naturel et raisonnable semble les allumer exprès pour échauffer l'arrière-saison de notre vie. Ce sont des fruits d'hiver qui ne laissent pas d'être agréables pour venir tard[50]. Et il en est quelquefois comme des derniers coups que boivent ceux qui sont d'humeur à trouver le vin bon[51].

Mais puisque nous recherchons en général ce qui se peut dire en faveur de la vieillesse, pourquoi ne consolerons-nous pas tant que nous pourrons celle des femmes, qu'on veut traiter encore plus mal que nous sur ce sujet ? Car parce qu'on présuppose qu'elles ne doivent jamais aimer si elles ne sont aimées, on conclut que puisqu'il n'y a point de belles vieilles, selon le dire commun, comme on voit de beaux vieillards, elles ne doivent point avoir d'amour puisqu'elles n'en peuvent donner. Or quoiqu'il soit vrai que la vieillesse de ce sexe efface ordinairement ce qu'il a de plus aimable, d'où vint la prière de cette impératrice Poppée, qu'il plût aux dieux de la faire mourir devant que d'être vieille dont son miroir commençait à la menacer ; si est-ce que les mauvaises influences de Saturne n'ont pas un égal pouvoir sur toutes les femmes. De même que les laides sont vieilles en naissant, selon la fable des filles de Phorcus qui vinrent au monde avec la décrépitude[52]; les belles au contraire conservent leurs bonnes grâces presque jusqu'à l'extrémité et leur automne a ce privilège d'être plus riant et plus agréable que le printemps des autres. Nous en avons les preuves tous les jours devant nos yeux, et l'exemple de Sara ne peut être contredit, qui avait près de quatre-vingt-dix ans quand elle fut ravie par ce roi de Palestine, et qui s'était mise à rire un peu auparavant lorsque les anges lui parlaient de devenir enceinte, parce qu'elle savait que les marques l'avaient quittée qui témoignent que celles de son sexe sont encore capables de le devenir[53]. Que si nous voyons par là qu'il y a des femmes avancées dans l'âge, dont les restes, s'il faut ainsi

---

48 Valère Maxime, *ibid.*, VI, 2, 12.

49 Anacréon, *Anacreontea* (éd. Loeb), de nombreux passages dont 59 (mais aussi 44, 50, 51).

50 [Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I, 12, 4]. Sans référence, LMLV traduit puis cite: « *Gratissima sunt poma cum fugiunt* ».

51 « Sénèque, *Lettres à Lucilius* » [I] « 12 » [4]. Il cite dans le texte: « *Deditos vino potio extrema delectat* », qu'il vient de traduire.

52 LMLV désigne-t-il ainsi les Gorgones, filles de Phorcus (ou Phorcys), Sthéno, Euryale, Méduse qui se partageaient à trois un seul œil et une seule dent, signe d'économie plus que de décrépitude?

53 « Genèse 18 et 20 »; « Flavius Josèphe, *Antiquités juives* » [I] « 11 » [2].

parler, peuvent émouvoir de telle sorte nos affections, pourquoi ne leur serait-il pas permis d'en avoir aussi de leur côté pour ce qu'elles jugent digne d'être aimé ? Et pourquoi leur interdirions-nous là-dessus ce que les lois ni l'honnêteté publique ne leur défendent pas non plus qu'à nous ? Concluons donc que, généralement parlant, tous les ressentiments amoureux des vieilles gens ne sont pas ridicules comme la comédie les représente souvent.

Mais pour reprendre le propos des vertus que la vieillesse se peut si justement attribuer, je ne vois rien qui nous les puisse mieux découvrir, ni qui fortifie davantage ce que nous en avons dit, que le consentement universel de tous les peuples à honorer ceux sur qui les longues années semblent avoir imprimé un caractère propre à leur faire rendre la révérence qui leur est due. On disait du temps de l'ancienne Grèce que la vieillesse n'avait point de plus honorable domicile sur terre, que la ville de Lacédémone, à cause du respect extraordinaire que les jeunes hommes y portaient à tous les vieillards[54].

Hérodote néanmoins nous assure que c'était la même chose parmi les Égyptiens[55]. Le port qu'on nommait des vieilles gens dans l'île de Chio, nous apprend qu'on ne leur déférait pas moins là qu'ailleurs, puisqu'il était plein de poissons apprivoisés expressément pour donner du divertissement à ceux que l'âge empêchait d'en pouvoir prendre de plus pénible[56]. Diodore représente ceux de cette île, où nous avons déjà dit que fut jeté Jambulus, qui reconnaissaient pour leur roi le plus ancien d'entre eux. Et il y a des pays où encore aujourd'hui l'on garde la même forme de gouvernement, [la] Samogétie entre autres n'étant régie que par le *starosta* ou le vieillard que lui nomme le prince[57]. J'observe là-dessus que l'instinct qui nous porte à cette déférence vers ceux qui ont plus d'âge que nous, est si naturel, que les bêtes même les plus industrieuses, pour ne pas dire spirituelles, le suivent. Pline remarque cela en parlant des éléphants qui ne marchent jamais en troupe que le plus vieux ne précède, laissant la charge du dernier rang à celui qui est le plus considéré après lui selon cet ordre d'antiquité[58]. Et l'on peut voir comme Élien, dans le 61e chapitre du 6e livre *De la nature des animaux*[59], admire en ceux-ci, qu'il préfère aux Spartiates dont nous venons de parler, un respect si merveilleux ; et comme il écrit à peu près la même chose des fourmis, dans le 43e chapitre précédent. Il y a bien plus, nous respectons naturellement les choses inanimées qui ont le privilège de durer plusieurs siècles. C'est sur ce fondement que les païens attribuèrent quelque divinité aux forêts, et principalement à ces vieux chênes dont ils n'avaient pu connaître la naissance : *Révérons ces bois consacrés par leur antiquité, et voyons-le du même œil que ces grands et vieux chênes qu'on remarque moins pour leur beauté, que par le sentiment religieux qu'ils inspirent*[60]. Ne nous étonnons donc pas de la relation de Marco Polo Vénitien, qui porte que ceux de la province de Cardandan, sujette au grand Khan des Tartares[61], n'ayant ni temples ni

---

54 « Juvénal, *Satires*, XIII » [vv. 54-55]. LMLV paraphrase ces vers, qu'il cite: « *Credebant hoc grande nefas et morte piandum,/Si juvenis vetulo non adsurrexerat* ».

55 [Hérodote] « *Euterpe* » [c.-à-d. *Histoires*, II, 80].

56 « Élien » [*Histoire variée*] « XII, 30 ».

57 « Sigismond de Herberstein » [*Rerum moscoviticarum commentarii*] (1549). La Samogétie fut et reste une province de la Lithuanie (Guillaume de Machaut combattit pour qu'elle fût chrétienne en 1329). À l'opposé de l'autocratie moscovite et de l'aristocratie polonaise, on y préférait la gérontocratie.

58 [Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*] « VIII, 5 ». LMLV cite: « *Ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus* », qu'il vient de traduire librement.

59 [Élien, *De animalium natura*] « VI, 61, 43 » (dans le texte).

60 [Quintilien] « *Institution oratoire*, X, 1 » [88]. LMLV détourne la citation qui dit: « *Ennium sicut … adoremus*/Révérons Ennius comme etc. ». Il cite: « *Sacros vetustate lucos adoramus, in quibus grandia et antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem* ». Je traduis.

61 [Marco Polo, dans Giovanni Battista Ramusio, *Secondo volume delle nauigationi et viaggi … nel quale si contengono l'Historia delle cose de Tartari, & diuersi fatti de' loro imperatori, descritta da m. Marco Polo*

idoles, adorent chacun le plus vieux de sa maison, puisque les arbres qui n'ont que la simple végétation ont reçu le même culte de ceux qui ont cru qu'on ne pouvait rendre trop d'honneur à la vieillesse, en quelque membre ou partie de l'univers qu'elle se trouvât.

Après avoir reconnu ce qu'on peut se promettre de douceur dans l'âge où nous entrons, qui est sans doute comme le fond du miel, le plus agréable qu'il y ait en beaucoup de façons, il ne reste plus qu'à nous comporter de sorte que nous méritions d'être de ceux à qui tant d'honneurs sont justement déférés. Si nous avons écoulé dans quelque innocence la meilleure ou plus grande partie de notre vie, il faut que la conclusion couronne l'œuvre, et que nous évitions le reproche qu'on fait à ces mauvais poètes, qui n'achèvent jamais bien, par paresse ou autrement, le dernier acte de leurs pièces. N'est-il pas certain que moins il nous reste de temps à passer, plus nous sommes obligés de le bien ménager, et que moins nous avons d'aptitude aux actions ordinaires et corporelles, plus nous devons vaquer à la contemplation des choses divines et immortelles ? Certes c'est d'ailleurs une chose extrêmement honteuse à un homme qui porte les cheveux blancs de n'avoir rien que cela seul qui le recommande, et par où il puisse prouver qu'il y a longtemps qu'il est au monde, de quoi son mérite et sa suffisance devraient rendre le principal témoignage. Mais c'est une autre chose tout à fait déplorable, quand on lui peut reprocher qu'il n'y est plus que comme un poids inutile, et qui devrait être déjà au plus près de son centre. Considérons que comme le soleil n'est jamais si attentivement contemplé que lorsqu'il se couche, la fin de nos jours a plus de spectateurs que tout le reste qui a précédé. Montrons que nous sommes arrivés en cette dernière saison, non pas à la façon d'un naufrage et malgré nous, mais volontairement et comme dans un port où nous achevons heureusement notre commerce, pour revoir bientôt la chère patrie qui est le Ciel. Il y a plus d'un emploi sortable à nos forces cependant, et si nous ne pouvons mieux, imitons cette mule athénienne qui montrait le chemin aux autres, ne pouvant plus faire davantage ; la plume que nous tenons en main peut servir à le tracer. En tout cas souvenons-nous du précepte de l'Écriture sainte, qui nous recommande la prudence des serpents. Nous les imiterons si nous savons faire notre retraite à propos comme eux qui se tiennent cachés et sans se montrer, du moment qu'ils sentent que leur nature s'affaiblit. Il faut se contenter de la jouissance de soi-même, la plus charmante de toutes, si l'on en sait bien user, lorsqu'on ne peut plus jouir commodément de ce qui est au dehors. Sans doute que nous ne le regretterons pas, pour peu que nous fassions de réflexion sur ce que nous avons déjà coulé d'années dans une continuelle répétition de semblables événements. Qui en a vu l'une, les a toutes vues. C'est toujours à recommencer d'un même branle du matin au soir, ou du printemps à l'automne. Et comme disait Héraclite, il n'y a point de jour qui ne soit une copie parfaite de tous ceux de l'Éternité[62]. Finissons avec cette pensée ; à peine le pourrions-nous faire par une plus considérable[63], et qui ait plus de cet air de l'Antiquité que nous ne saurions trop estimer.

---

gentilhuomo venetiano] « II, 41 » [p. 36] (éd. de 1574). Sur les habitants de Çardandan (au Yunnan occidental actuel). LMLV était un ami du grand voyageur François Bernier à qui, le 9 mai 1672, il demanda en expirant: « Eh bien, quelles nouvelles avez-vous du Grand Mogol ? »

62 LMLV traduit puis cite d'Héraclite, en latin seulement : « *Unus dies par omni est* » (Fragment Diels-Kranz 6).

63 LMLV s'amuse: après Héraclite, le lecteur attend un balancement avec Démocrite, et la sauvage formule de l'Abdéritain, qu'il veut que nous évoquions de nous-même: « La vieillesse est une mutilation : elle retient tout mais elle le retient mal » (dans Stobée, *Sententiæ*, IV, 50, 76, Fragment Diels-Kranz 296).

DES ADVERSITÉS

Puisque c'est un grand mal, selon le discours du philosophe Bion, de ne pouvoir souffrir le mal, nous ne saurions peut-être mieux faire que de rechercher les moyens, s'il y en a, qui sont capables de nous le rendre plus tolérable[1]. Or ce n'est pas seulement en faveur des sens que nous devons faire cette recherche, quoique très nécessaire à ceux qui sont composés, comme nous, de parties dont fort peu sont susceptibles de plaisir et toutes de souffrance. Les douleurs de l'esprit étant bien plus cuisantes que celles du corps, il faut tâcher de trouver quelque lénitif aux premières. Et comme la médecine a des remèdes pour toutes les maladies corporelles, je juge à propos d'essayer si celles de l'âme peuvent être adoucies de même; et si nous pourrons rencontrer des paroles, ou pour mieux parler des pensées, qui aient assez de vertu pour cela. Car encore qu'Homère attribue au *népenthès*, dont Hélène fit présent à Télémaque, la faculté de purger l'esprit de toutes sortes d'ennuis[2], Diodore nous assurant qu'encore de son temps les femmes de Thèbes d'Égypte avaient le même préservatif[3], et quoique Pline nous ait appris cet ancien usage, de porter avec le doigt de la salive derrière l'oreille pour éloigner les fâcheries, et pour se délivrer d'inquiétude[4], si est-ce que je m'empêcherai bien de donner la moindre créance à des choses qui sont apparemment si vaines, et je me contenterai d'employer l'autorité du discours et la force de raisonnement, pour combattre l'affliction de quelque côté qu'elle se présente et pour surmonter, si faire se peut, les plus grandes adversités.

J'avoue que la plus commune pensée de tous les hommes abhorre si fort les infortunes et est si ennemie des déplaisirs, que la seule appréhension qu'on en a cause quelquefois d'étranges accidents. Ce noble Vénitien Laurens Sannut[5] devint gris pour le reste de ses jours, se voyant entre les mains des Français, et cela par un effet si subit, que dans un espace de quatre heures seulement de prison son poil acquit une blancheur que la liberté ne lui put jamais faire perdre depuis[6]. Le philosophe cyrénaïque Hégésias représentait avec une si puissante expression les calamités de cette vie, que la crainte d'y tomber portait souvent ses auditeurs à se donner une mort volontaire; ce qui obligea l'un

---

[1] Dans Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IV, *Bion*, 7. LMLV débute sur ce que Baltasar Gracián choisit comme cas de « pointe épigrammatique » (*Agudeza y Arte de Ingenio* (1648), éd. P. Laurens et M. Gendreau-Massaloux, Lausanne, L'Âge d'homme, 1983, Discours XL, p. 280). Bion de Borysthène créa la satire (« *Bioneis sermonibus et sale nigro* » dit Horace, *Epîtres*, II, 2, v. 60).

[2] Homère, *Odyssée*, IV, vv. 219-234. Hélène verse à Télémaque, Ménélas et à ses invités du vin mêlé d'une herbe égyptienne que Robert Burton dit être « no other ingredient … than this of borage » – la bourrache (*The Anatomy of Mechancholy*, IIIe partie, IVe section, I, 3). Erasme y fait allusion dès les premières lignes de l'*Éloge de la folie* (éd. J. Chomarat, Paris, Livre de Poche, 1991, p. 111).

[3] [Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*] « I » [97,7].

[4] LMLV suit [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle*, XXVIII, 2 » [c.-à-d. XXVIII, v, 3].

[5] C.-à-d. Lorenzo Sanudo, de la famille des ducs de l'Archipel, ou de Naxos.

[6] « Jérôme Cardan, *De immortalitate animorum*, p. 212 » [*Laurentij Sannuti casus*, effectivement] (éd. de 1545, utilisée par LMLV).

des Ptolémées à lui défendre de plus examiner en public cette matière[7]. Et véritablement il semble qu'une telle aversion ait son fondement dans la nature puisque l'ennui et le chagrin que donnent les afflictions, la détruisent entièrement, selon l'allusion de Platon dans son *Cratyle*, et de Chrysippe depuis, entre ces deux mots grecs, *λύπην* et *λύσιν*[8], comme si le déplaisir était la chose du monde qui cause le plus tôt la dissolution de notre être. Salomon nous avait enseigné longtemps auparavant la même doctrine, par un proverbe des Hébreux qui porte que les teignes ne sont point si contraires aux habillements, ni ces autres petits vers au bois qu'ils réduisent en poudre, comme la tristesse, fille aînée de l'adversité, est ennemie du cœur humain, qu'elle ronge et consume peu à peu[9]. Aussi n'est-ce pas merveille que des coups du Ciel, tels que sont ceux qui font toutes nos infortunes, ne trouvent rien ici bas qui leur puisse résister. Comme ils partent d'un lieu si haut, ils tombent si pesamment ensuite, et avec tant de violence sur nos têtes, que nous en demeurons ordinairement accablés.

Il n'y a personne pourtant qui les puisse éviter. Notre vie commence par les pleurs, nous la passons avec mille soucis, et nous ne la finissons jamais que dans la douleur. N'est-ce pas ce que les poètes nous ont voulu donner à entendre, faisant sortir le soleil de la mer au matin et l'obligeant à se coucher encore tous les soirs dans l'océan, pour signifier que nos jours naissent et se terminent toujours par l'amertume ? Que s'il s'en coule quelques-uns de plus fortunés que les autres et si cette diversité peut être comparée à celle de la musique, que font les notes blanches et noires, assurément qu'à marquer de la dernière couleur nos malheureuses journées, comme faisaient les Anciens, elles occuperont presque tout le calendrier et que, si notre vie est une mélodie, les soupirs en font la plus grande partie ?[10]

C'est pour cette considération qu'on a dit, que l'homme eût été mieux défini par animal pleureux, que par animal risible, comme quelques philosophes voulaient faire. Car parce que nos ennuis sont des abîmes qui se suivent, et des précipices qui s'engendrent l'un par l'autre, *adonde vas mal? adonde mas ay*; nous sommes pour nous plaindre toujours, si nous souffrons qu'un si mauvais effet dure aussi longtemps que sa cause. Et en vérité il y a des hommes, selon l'observation de Pline, qui ressemblent à ces arbres tristes et lugubres, tels que les pins, les yeuses et les genévriers dont la fleur ne paraît jamais, pour qui il semble qu'il n'y ait point de printemps[11], pour user de ses propres termes. Nous voyons de certaines personnes à qui les plaisirs mêmes sont des semences de douleur : leur vie n'est pas plus une Odyssée d'erreurs qu'une vraie Iliade de maux; et vous diriez que la seule considération des disgrâces perpétuelles qui accompagnent ceux de ce tempérament fit prendre aux Anciens le miel pour un symbole de mort, comme le fiel était celui de notre naissance[12].

---

7 LMLV suit Cicéron *Tusculanes*, I, 34, 83. Les trois premiers Ptolémées s'offrent en modèle de protecteur des Lettres : le premier des Lagides composa des ouvrages d'histoire et fonda la première « académie », le Musée, le second développa la bibliothèque d'Alexandrie et, selon la tradition, ordonna la traduction en grec de la Bible (la version des Septante), le troisième fit copier les Tragiques grecs.

8 Platon, *Cratyle* (419c), « douleur » et « dissolution » (le deuxième substantif est cependant chez Platon *διάλυσις*) ; « Cicéron, *Tusculanes*, 3 » [I, 25, 61], à propos de Chrysippe.

9 [Proverbes] « 25 » [il s'agirait plutôt de Pr 17.22 : *Spiritus tristis exsiccat ossa*].

10 « Ovide, *Remèdes d'amour* » [sans la tomaison « II », v. 571]. LMLV cite le vers qu'il a traduit: « *Et quis non causas mille doloris habet* ».

11 [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle,* XVI, 25 ». LMLV cite dans son texte: « *Quœque non sentiunt gaudia annorum* », qu'il a joliment traduit.

12 « Porphyre, *Antre des nymphes* ». Du même titre, la 4e Journée de l'*Hexaméron rustique* de LMLV avec son *divertimento* érotique sur le miel (son dernier ouvrage, 1670, mis à l'Index comme le premier).

Mais je ne m'aperçois pas qu'au lieu d'envisager simplement l'adversité pour la désarmer, et de contempler nos malheurs de sorte que nous y trouvions le remède selon ma première proposition ; je les examine d'une façon qui semble les rendre inévitables : et je donne un si grand pouvoir en apparence aux afflictions, qu'il ne serait pas en notre possible de n'y point succomber. Si est-ce que nous tirerons de là même de puissantes armes pour les combattre. Car puisque les lois de notre humanité la soumettent à tant d'infortunes, n'est-il pas raisonnable que nous nous y accommodions doucement et que notre industrie s'applique à nous faire souffrir patiemment ce qu'autrement nous trouverions insupportable?[13]

Et pour parler avec équité, en mettant la main à la conscience, lequel des deux est le plus juste, ou que nous obéissions aux ordres immuables de la nature, ou qu'elle se rende esclave de toutes nos volontés ? Nous voudrions bien obtenir d'elle par privilège d'être exempts d'incommodités, jusqu'aux moindres traverses qui se ressentent nécessairement dans la vie. Cependant elles sont une des principales pièces de ce qui entre dans la composition de l'univers, dont nous ne sommes qu'une bien petite partie. Ce qui nous blesse particulièrement en cela sert à la conservation du total. Et ce qui semble aller contre notre désir, en s'opposant directement à nos contentements, n'est rien que le cours ordinaire du monde, et le branle réglé qu'il reçoit de la main du Tout-Puissant. En effet c'est ne connaître que la moitié de son être, de n'avoir jamais senti que la prospérité[14]. Ne serions-nous pas tout à fait ridicules, dit Dion Chrysostome, si par un temps de pluie nous demandions à Dieu avec grande instance qu'il n'en chût pas la moindre goutte sur nous**,** ou si dans un voyage de mer nous le conjurions de même, d'exempter notre vaisseau des coups de vagues que les vents élèvent souvent de tous côtés ?[15] Et certes les traits de la fortune quand elle est irritée sont souvent si rudes et si fréquents, qu'on les peut comparer aux plus fortes pluies et aux plus orageuses tempêtes : *Le premier malheur est passé : voici, deux malheurs viennent encore*[16]. Il faut opposer à tout cela, au lieu de murmurer contre le Ciel, une constante résolution d'acquiescer à ses saintes ordonnances. Et puisque notre naissance nous oblige à la souffrance ; aussi que d'ailleurs le nombre de nos misères est arrêté de toute éternité[17] , respectons la Providence divine, que les Anciens nommaient Fatalité ou Destinée, et sans offenser notre franc arbitre cherchons notre principal soulagement dans la nécessité de vouloir librement ce qui ne peut être évité. Pourquoi ne déférerions-nous pas à ce raisonnement, qui fut le seul dont Démocrite se voulut servir pour surmonter l'inconsolable regret de Darius à la perte de la plus chère de ses femmes ?[18] Cet excellent philosophe ne voulut pas d'abord choquer de droit fil une passion d'autant plus violente que celles des Grands ne sont jamais petites, et qu'elles vont presque toujours à l'extrémité. Il promit donc à ce monarque de faire revivre celle dont il pleurait la mort si amèrement ; pourvu qu'il employât sa puissance à lui faire recouvrer les choses nécessaires pour un si difficile ouvrage. Après avoir un peu flatté son mal de la sorte, et usé de quelques recherches aussi ridicules qu'elles étaient feintes, il lui fit savoir qu'il n'avait plus besoin que des noms de trois personnes qui n'eussent jamais ressenti d'adversité en ce monde, pour les graver tous trois sur le

---

13 « Ovide, *Les Amours*, I, 2 » [v. 10]. LMLV traduit librement et cite: « *Cedamus ! Leve fit quod bene fertur onus* ».

14 « Sénèque, *De la providence,* III » [c.-à-d. IV, 1]. LMLV cite ce qu'il vient de traduire de manière concise: « *Semper uero esse felicem et sine morsu animi transire uitam ignorare est rerum naturae alteram partem* ».

15 [Dion de Pruse (Chrysostome)] « *Discours*, XVI ».

16 « Apocalypse 9 » [12]. Il cite: « *Væ unum abiit et ecce veniunt adhuc duo væ* ». Traduction TOB.

17 « Sénèque, *De la providence,* V » [7]. L'ayant traduit, LMLV cite: « *Olim constitutum est quid gaudeas, quid fleas* ».

18 Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, VIII, 1, 4 – passage vague.

tombeau de celle dont la mémoire lui était si chère, ce qui devait terminer l'entreprise dont il s'était chargé. Et parce que toute l'Asie qui était sous la domination de ce prince, ne lui put jamais fournir un seul nom de la condition requise, Démocrite prit alors sujet d'appliquer le vrai remède au mal de son patient, usant de ce ris[19] ordinaire, qu'on nommait *abdéritain*, et lui remontrant qu'il avait tort de prendre si fort à cœur les afflictions, puisque de tous les hommes qui étaient sur la terre il n'y en avait pas un qui en fût exempt, et qui n'eût vraisemblablement plus de raison que lui de se plaindre de la rigueur du destin[20]. Or ce qui fut capable de persuader Darius et de le réduire à la raison doit être d'usage à tous les hommes, qui ne trouveront rien d'intolérable dans la vie quand ils auront fait les réflexions convenables sur la nécessité de tant d'événements fâcheux dont il est impossible que nous puissions nous défendre. Que s'il était loisible de prendre le Ciel à partie et de former des complaintes contre ses décrets éternels ; il ne le faudrait pas faire, comme disent de grands auteurs, pour des sujets si bas ni si ordinaires. Il vaudrait mieux se plaindre tout d'un coup, de ce qu'il ne nous a pas donné le moyen qu'ont les aigles de nous approcher de lui, ou de ce que nous ne naissons pas inviolables et immortels, comme ces essences pures et incorruptibles qui lui donnent le mouvement. Car il n'y a peut-être pas plus de répugnance à notre nature dans de semblables imaginations, pour extravagantes qu'elles soient, qu'aux désirs de ceux qui voudraient être exempts de tout ennui, et qui ne sauraient souffrir la moindre disgrâce de fortune.

Considérons maintenant que ce que nous fuyons avec tant d'aversion est peut-être plus à notre avantage qu'autrement. Car s'il est vrai qu'un homme endormi soit bien plus aisé à surprendre que celui qui veille, il ne faut point douter que notre condition ne devienne beaucoup meilleure par les adversités, qui nous réveillent de cet assoupissement que donnent les plaisirs, et de cette langueur d'esprit que souffrent les hommes heureux. C'est pourquoi la religion nous enseigne que Dieu nous envoie des afflictions pour nous éprouver, et pour notre bien, comme un père qui use de sévérité envers ceux de ses enfants qu'il aime le mieux. *Parce que Dieu t'a élu*, dit l'ange Raphaël au bon homme Tobit après l'avoir guéri de son aveuglement, *il fut nécessaire de t'éprouver par la tentation*[21]. Et l'Ecclésiaste ne nous assure-t-il pas, selon cette doctrine, que le cœur des sages nage dans la tristesse, comme celui des fous est toujours dans la joie et parmi les contentements ?[22] On peut donc soutenir que les ennuis que causent les plus grands désastres, sont comme des poisons dont le Tout-Puissant compose la thériaque qui nous doit sauver. Et cela est si constant par les principes de la piété, que Boèce n'a point feint d'avancer ce paradoxe dans le second livre de sa *Consolation*; que la mauvaise fortune est sans comparaison plus utile, que celle qui porte le nom de bonne et de prospère[23]. Certes puisque le Ciel est l'origine de nos adversités quand nous les avons méritées, leur fin ne nous saurait être que profitable, parce qu'il ne nous arrive jamais rien de si bon lieu que pour notre bien. Aussi ne saurait-on spécifier en combien de façons nous pouvons profiter des malheurs qui nous surviennent. Ils nous assurent de nos véritables amis et leur opposition nous fait estimer plus que toute autre chose les faveurs de la prospérité. Ainsi ce que l'exil a de rude rend la patrie plus agréable; la maladie fait que l'on trouve la santé meilleure; et la pauvreté ressentie nous donne plus de satisfaction des richesses, que nous n'en

---

19 Rire.

20 Démocrite d'Abdère rit de la bêtise humaine; Héraclite en pleure ; ils forment un lieu commun philosophique (*Fleat Heraclitus, an rideat Democritus ?*). L'*Anatomy of Melancholy* de Burton, déjà citée, s'ouvre sur une abondante préface, « Démocrite au lecteur », sur ce sujet favori de la réflexion morale humaniste. Voir Sénèque, *De la colère*, II, 10, 5 que, me semble-t-il, suit LMLV.

21 [Tobit] « 12 » [13]. LMLV cite : « *Quia acceptus eras Deo necesse fuit ut temptatio* ». Je traduis ce verset de la Vulgate qu'on ne lira pas dans la version TOB qui suit la leçon du Sinaïticus.

22 « *Cap.* » [Qohéleth 7.4].

23 [Boèce, *La consolation de philosophie*, II] « Prose 8 ».

recevrions si nous avions toujours été dans l'opulence. Considérons d'ailleurs, que ce furent les persécutions de Saül qui firent paraître les plus éclatantes vertus de David[24]. Hercule serait inconnu sans les monstres, et Samson sans les Philistins. Ne sait-on pas que les conques marines ne conçoivent les perles que pendant l'effroi du tonnerre; et que cette précieuse liqueur de la myrrhe ne coule que par les incisions et les plaies de l'arbre qui la produit? Nos âmes ont je ne sais quoi de pareil: leurs plus nobles productions se font durant l'orage des afflictions et, si quelque revers de fortune ne les entame, l'on n'en recueille jamais ce qu'elles ont de meilleur. Ce sont des vignes qui veulent être taillées pour porter, des plantes qu'il faut tondre pour les redresser et des arbres qu'il est besoin d'ébrancher, tant afin de les conserver que pour en recevoir du fruit. Mais puisque nous en sommes sur cette comparaison, y a-t-il rien qui donne tant de fermeté à ces mêmes arbres, et qui leur fasse jeter de plus profondes racines, que la violence des vents et leur agitation ordinaire? Ceux qui croissent à l'abri dans des vallons agréables n'ont nulle solidité, et ils sont si fragiles que la moindre tempête les renverse. Les hommes à qui toutes choses rient tombent dans le même inconvénient; il ne faut qu'une petite disgrâce pour les accabler, et si les vents contraires ne leur tirent quelquefois au visage, ils ne contractent jamais cette vigueur ni cette assiette inébranlable, qui est la base des vertus héroïques. Nous avons chez nous-mêmes des preuves encore plus sensibles de cela. Les membres que nous exerçons le moins, comme sont ordinairement ceux du côté gauche, n'ont garde être si robustes que les autres. La peine et la fatigue servent au corps et à l'esprit également.

Ce n'est pas tout, la plupart des choses qui nous affligent et que nous prenons pour de grandes infortunes, n'ont rien en elles-mêmes qui nous dût déplaire, si nous ne les envisagions du mauvais côté, et si nous n'étions prévenus de cette opinion erronée contre qui les philosophes déclament sans cesse, et qu'Héraclite entre tous nommait fort proprement une maladie épidémique et sacrée[25]. Regardez ceux qui se croient les plus maltraités du sort, parce que leur naissance les oblige au genre de vie le plus laborieux de tous, et qu'il faut qu'ils gagnent le pain dont ils se soutiennent à la sueur de leur corps. Ces mêmes personnes à qui le travail déplaît si fort tout le long de la semaine, se démèneront à outrance cinq ou six heures durant le dimanche sous l'orme au son du violon ou de la flûte, non seulement sans se plaindre, mais avec dessein même de se délasser en s'agitant de la sorte, et de réparer leurs forces pour le lendemain. Et afin de parler de nous-mêmes, ne nous affligeons-nous pas tous les jours s'il faut que nous cheminions davantage et plus vite que de coutume, lorsqu'il est question de donner ordre à quelques affaires? L'émotion que nous y acquérons, pour petite qu'elle soit, nous semble insupportable et la moindre humidité qui nous en vient au front nous fait dire que nous sommes fort misérables. Cependant nous serons toute une après-dînée à courir après une balle entre quatre murailles, avec une sueur universelle de tous les membres, qui nous est très agréable, et que nous croyons même qui sert de beaucoup à notre santé. Bref, à le prendre dans le général, qui est le chasseur qui se plaint de la fatigue? le joueur, d'être trop sédentaire ? ou l'amoureux, de servir avec trop de sujétion ? Vous direz peut-être que tout ce que ceux-là souffrent étant volontaire, ce n'est pas de merveille qu'ils l'endurent patiemment. Hé, qui nous empêche de faire librement et avec plaisir ce que nos destinées ont arrêté, et de nous accommoder franchement à ce qu'en tout cas nous ne saurions éviter? Car si notre mortification ne vient que de la nécessité et de la contrainte, ce ne sont pas les choses considérées nuement et en elles-mêmes qui nous touchent, c'est la façon dont nous les prenons, et cette résistance que nous apportons de

---

[24]« 2 Reg 18 » [de nos jours, 1 Samuel 18].

[25] « Diogène Laërce » [*Vies des philosophes*] « *Vie d'Héraclite* » [IX, 10]. LMLV cite « *ἱερὰν νόσον* » (Fragment Diels-Kranz 46), qu'il traduit par « maladie sacrée » (l'épilepsie).

notre côté à les bien recevoir. Sans mentir tout dépend de là, et il n'y a point d'adversité tellement au-dessus de nos forces que nous ne la puissions surmonter, ou même nous y accoutumer, en la prenant du bon côté, et avec une modération d'esprit qui se soumette à tout ce que le Ciel ordonne. Élien écrit que le dragon de mer ne peut être tiré de l'eau, tant il s'appesantit et résiste, si on pense le prendre de la main droite; mais qu'on en vient facilement à bout, et qu'il suit sans beaucoup de peine, quand on emploie la gauche à cette sorte de pêche. C'est tout au rebours du sujet dont nous traitons[26]. Si nous recevons de la bonne main, c'est-à-dire généreusement et avec résolution, les persécutions de la fortune, nous trouverons qu'elles n'ont rien que de léger et de supportable. Que si au contraire nous y employons la gauche et, qu'au lieu de traiter courageusement avec elles, nous y procédions mollement et comme des efféminés, elles s'appesantiront sur nous, et nous serons cause nous-mêmes de tout le mal qu'elles nous feront.

Car je veux donner aux adversités toute l'existence possible, et supposer qu'on les peut mettre entre les plus grands maux dont notre nature soit capable: n'est-ce pas cela même qui nous doit animer le courage à n'y pas succomber, afin d'avoir la gloire que donne une belle résistance, et pour jouir de ce secret plaisir dont une âme est touchée, qui se reconnaît heureuse parmi les mêmes choses qui ont accoutumé de rendre le reste des hommes malheureux ? Il se trouve je ne sais quelle volupté à recueillir du milieu des afflictions que Métrodore ne voulait pas que nous laissassions perdre ou écouler inutilement, et qui fait avouer à Épicure même, qu'un homme sage peut trouver de la douceur au milieu du taureau de Phalaris[27]. Certainement il n'y a que les esprits trop délicats qui se laissent consumer par les déplaisirs, comme ce sont les bois tendres seulement que le ver ronge et réduit aisément en poudre. Quoi qui puisse arriver aux autres, il ne se présentera jamais d'accident si étrange contre lequel ils n'aient préparé une disposition intérieure pour le recevoir avec constance, et pour le tourner même à leur contentement. Ils savent bien que comme les vents purifient l'air, qui se corromprait s'il n'était agité; comme le feu nettoie les métaux de toutes les ordures qu'ils contiennent; et comme les tempêtes purgent la mer d'une infinité d'excréments dont elles la délivrent, les afflictions ne sont pas moins nécessaires pour corriger tant d'habitudes vicieuses qu'engendre le trop d'aise, et cette félicité croupissante qu'un philosophe cynique nommé Démétrius, comparait si proprement à la Mer Morte des géographes[28]. En effet une vie exempte de toute traverse, et sans agitation ni mouvement qui l'inquiète, n'est pas une tranquillité souhaitable; c'est une bonace importune, et pire que la tempête. Ô qu'il vaut bien mieux s'exercer contre la fortune, que de languir sans action parmi toutes ses caresses[29], disait fort bien le stoïcien Attalus. Outre le contentement que donne dans ce combat la satisfaction intérieure, l'on a celui de bien faire à la vue de tout le monde. Car c'est lorsque nous sommes aux prises avec cette inconstante, qu'un chacun tourne les yeux sur nous pour prendre garde à toutes nos démarches. On ne contemple guère le soleil avec attention que quand il est éclipsé; et les mouvements de la lune ne sont observés avec curiosité, qu'alors qu'elle est en travail, comme parlent les poètes. D'ailleurs un homme dans le malheur tire encore cet avantage de ses disgrâces, s'il en use comme il faut, qu'on le regarde avec respect et admiration. Car les désastres donnent quelque sorte de majesté aux plus misérables. Et c'est pourquoi les Anciens consacraient

---

[26] [Élien] « *De animalium natura*, V, 37 ».

[27] L'anecdote provient de Cicéron, *Tusculanes*, II, 7. Il s'agit d'un taureau de bronze que le tyran Phalaris avait fait confectionner afin d'y consumer des victimes humaines.

[28] « Sénèque, *Lettres à Lucilius* » [VII] « 67 » [14]. J'ai rétabli la correspondance entre le texte et le renvoi marginal. En marge également: [XVI] « 100 », sans rapport évident avec le texte.

[29] « Sénèque, *Lettres à Lucilius,* 68 » [c.-à-d. VII, 67, 15]. LMLV traduit lui-même et cite: « *Malo me fortuna in castris suis, quam in deliciis habeat* ».

les lieux où la foudre était tombée, pour nous faire honorer jusqu'aux moindres vestiges du courroux du Ciel et des adversités qu'il nous envoie.

Touchons maintenant une autre considération qui peut adoucir leur pointe, et nous les rendre beaucoup plus supportables qu'on ne les croit. Si elles n'avaient rien en soi que ce qui paraît d'abord affreux à nos yeux, ce ne serait pas merveille que nous en eussions tous une très grande aversion. Mais si elles sont capables nonobstant cette première rencontre qui nous étonne, de nous faire du bien à la longue, et de nous être plus avantageuses qu'autrement, pourquoi les aurons-nous en horreur? En effet il arrive souvent que nos plus grandes disgrâces donnent lieu à nos plus parfaits contentements. Elles sont semblables à ces fièvres dont parle Hippocrate, qui nous guérissent de certaines maladies, et nous rendent la santé que nous avions perdue[30]. Polybe fait cette réflexion, plutôt comme philosophe que comme historien, au sujet du tremblement de terre qui ruina la ville de Rhodes, et ce prodigieux colosse qui la rendait si célèbre dans le monde[31]. Car il observe qu'un si misérable accident fut plus utile aux Rhodiens qu'il ne leur avait causé de ruine, parce que leur sagesse sut profiter de leur infortune, en l'exagérant si bien par toute la terre, que le prix des présents qu'on leur fit là-dessus excédait enfin de beaucoup celui de leur perte. Qui eût cru que les reliques de Troie dussent être conservées par une ville de Grèce, et que leur exaltation viendrait des mêmes mains qui avaient embrasé Ilion? Si est-ce que l'oracle apprit à Énée que c'était de là qu'il devait attendre son premier bonheur: *La première voie de salut,/Une cité grecque, insignifiante à première vue, te l'offrira*[32].

Ce n'est donc pas sans sujet que Sénèque console son ami sur un autre incendie arrivé à Lyon qui l'affligeait extrêmement, par la raison des événements contraires à notre attente, et qui nous donnent souvent autant de contentement que nous en avions appréhendé de fâcherie[33]. Chacun se peut dire à soi-même ce que Sénèque écrit à Lucilius et se représenter dans les plus grandes persécutions de la fortune, que son inconstance la porte assez ordinairement d'une extrémité à l'autre. Elle se plaît parfois à nous traiter comme le soleil, qui ne nous donne point de moisson si fertile que lorsqu'il nous a le plus incommodés de sa chaleur. Ne nous rendons pas misérables sur les apparences du courroux de cette divinité aveugle; il en peut être comme des sacrifices qui se faisaient à cet autre aveugle le dieu des richesses, où les mauvais signes des entrailles se devaient interpréter à bien et produisaient toujours de bons succès.

Or je ne dis pas sans sujet qu'on se peut entretenir soi-même en de semblables rencontres. Nous nous devons former des habitudes par le moyen du discours intérieur, propres à surmonter toute sorte d'adversités. Et afin de donner quelque modèle de ce qui se peut pratiquer en cela, je coucherai ici de petites homélies[34] que j'ai dressées la plupart pour mon usage, et qui pourront néanmoins servir à d'autres qu'à moi, toutes simples qu'elles sont, pourvu que l'air qu'elles ont de l'Antiquité ne les fasse pas mépriser.

J'ai de grandes afflictions. À la bonne heure, Dieu exerce ceux qu'il aime. C'est signe qu'il nous visite, et qu'il nous veut donner matière de mériter selon la petite portée de nos forces. Le vin ne se peut exprimer des grappes qu'en les pressant. Et le grain ne sortirait pas de son épi s'il n'était pas battu du fléau.

---

30 Hippocrate, *Aphorismes*, IV, 57.

31 [Polybe] « *Histoire*, V ».

32 « Virgile, *Énéide*, VI » [vv. 96-97]. LMLV cite: « *Via prima salutis,/Quod minime reris, Graia pandetur ab urbe* ». Je traduis.

33 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius*, 92 » [c.-à-d. XIV, 91, 13]. LMLV cite: « *Sæpe maiori fortunæ locum fecit ; multa ceciderunt ut altius surgerent et in alias imagines* » (leçon ancienne pour : … *surgerent. Timagenes* …), qu'il traduit librement.

34 C.-à-d. discours (au sens des *Homilies académiques*, ouvrage de LMLV).

Mes malheurs sont extrêmes. Consolons-nous, il n'y a rien à souffrir au-delà de ce que nous endurons. Notre assiette n'est pas si mauvaise puisqu'elle ne saurait empirer. La fortune, comme parle cette Cassandre, a consumé toutes ses forces contre nous, ayons le plaisir de la voir aux abois[35]. C'est la nature des moindres maux, d'étonner, de surprendre, et d'effaroucher. Ceux qui sont arrivés à l'extrémité affermissent le courage, et nous rendent beaucoup plus traitables, *poco dano espanta, y mucho amansa*, ou selon les termes du Tragique: *Les maux extrêmes nous rendent absolument à nous-mêmes*[36].

En tout cas, les petites douleurs sont trop babillardes; les grandes donnent de la générosité en nous obligeant au silence.

Le nombre de mes déplaisirs est innombrable. Qui ne sait qu'un mal est souvent le remède d'un autre, et que plusieurs venins profitent ensemble, qui seraient nuisibles séparément?[37] Les médecins surmontent des fluxions froides par le moyen de la fièvre tierce qu'ils suscitent expressément. Certes si nous n'avions qu'un objet d'ennui devant les yeux, il deviendrait intolérable; la diversité fait que l'âme en est moins touchée, parce qu'elle ne s'attache pas tant à chacun, et que le changement, même aux choses affligeantes, nous récrée.

Je n'ai qu'un ennui, mais il est des plus violents. Ne vaut-il pas mieux souffrir tout d'un coup que de languir longtemps? Le Ciel use de bénignité en notre endroit, de nous imposer tout à la fois la peine que nous devons supporter. J'aimerais mieux être dévoré des lions, que mangé des mouches : *Est plus douce la mort par noyade soudaine/Que la mort du nageur acharné dans la vague*[38]. Et il n'y a personne qui n'endurât plus volontiers, parce que ce serait avec moins de douleur, un coup d'épée que cent piqûres d'épingle.

O le grand désastre qui me vient d'arriver! Un peu de patience. Il finira bientôt, ou nous finirons. Tout ce qui est violent n'est pas de durée. Si c'est le lever d'un astre qui nous regarde ce matin d'un malin aspect, peut-être qu'avant qu'il se couche il nous enverra une plus favorable influence, et au pis aller cette disgrâce sera vraisemblablement réparée par la puissance d'une autre étoile qui paraîtra demain sur notre horizon: *Souvent un dieu nous aide contre un autre qui nous afflige*[39].

Vous étonnez-vous que le **s**oleil vous cache sa face en un instant, et qu'il vous donne cependant une mauvaise journée?[40] Il n'y a que les ignorants qui prennent son éclipse pour une nuit. Ceux qui savent le branle du monde, et le mouvement des corps supérieurs, la voient passer sans s'étonner. Pourquoi nos infortunes auront-elles plus de pouvoir sur nous en ébranlant notre résolution, puisqu'elles n'ont qu'une même origine, et que tout vient d'en haut?

Je pouvais éviter ce malheur. C'est se tromper soi-même que de discourir ainsi. En tout cas, il n'y a point de plus grande infélicité, comme disait ce Démétrius dont nous parlions tantôt, que de n'avoir jamais été dans l'adversité[41]. Et si nous en croyons La Noue, un général qui n'a jamais reçu de déroute n'est pas assez expérimenté; il lui est avantageux d'avoir été quelquefois battu[42]. Mais ce qui importe le plus, c'est de

---

35 « Sénèque, *Agamennon* » où Cassandre jette en effet ce cri: « *Fortuna uires ipsa consumpsit suas* » (v. 698) ; « *Œdipe* », du même, où le héros s'exclame : « *Vt undique in me saeua Fortuna irruit!* » (v. 786). La phrase de LMLV est une paraphrase adroite de ces deux vers.

36 [Sénèque] « *Œdipe* » [v. 386]. LMLV cite: « *Solent suprema facere securos mala* ». Je traduis.

37 « Athénée » [*Deipnosophistes*] « VI ». Allusion élusive.

38 « Ovide, *Pontiques*, III, 7 » [vv. 27-28]. LMLV cite: « *Mitius ille perit subita, qui mergitur unda,/Quam sua qui tumidis brachia iactat aquis* ». Je traduis.

39 « Ovide, *Tristes*, II » [c.-à-d. I] « 2 » [v. 4]: « *Sæpe premente deo, fert deus alter opem* ». Je traduis.

40 « Ovide, *Tristes*, II » [v. 142]. LMLV cite le vers, qu'il a traduit: « *Nube solet pulsa candidus ire dies* ».

41 [Sénèque] « *Parad.* 3 » [*De la providence*, III, 3]. Disciple d'Apollonios de Tyane, Démétrius est un héros philosophique: il tint tête à Caligula.

42 François de La Noue, dit Bras-de-Fer, auteur des *Discours politiques et militaires* (1587).

s'accommoder au temps sans perdre courage; de tourner doucement son tonneau selon le vent à la façon de Diogène, et d'imiter les bonnes lames qui ploient sans rompre. Que serait-ce si nous devions ressembler à ces grands hommes qui faisaient gloire d'irriter la fortune, et dont le courage s'allumait comme le sabot aux coups de fouet qu'ils recevaient d'elle? Avec beaucoup moins de fermeté que la leur on se rend tout facile, et nous nous accoutumerons au mal même, dans un degré de vertu bien au-dessous de celui qu'ils possédaient, *en fin los duelos con ban son buenos*.

Il m'est impossible de résister à cette disgrâce. Courage mon âme: ce sera peut-être un coup favorable comme celui qui creva l'apostème[43] de Jason de Phérès[44]. Le lait se fait du sang; et la douceur du miel sort de l'amertume du thym. Imitons la **n**ature qui tire toutes ses générations de la corruption. Et faisons que cette médecine dégoûtante que la fortune nous présente serve à notre santé spirituelle.

Je suis le plus infortuné des hommes. Autant en dit l'enfant qui a perdu une pomme. On a remarqué il y a longtemps que c'est le vice ordinaire de notre humanité de s'estimer plus misérable qu'on n'est, et de vouloir néanmoins paraître plus heureux qu'on ne l'est en effet. O la ridicule vanité! Nous sommes ambitieux en nos maux d'un côté, et lâches de l'autre. Mais comment puis-je savoir que je suis le plus malheureux de tous, si je n'ai pas compté avec les autres? Si je sais même le nombre de mes disgrâces, c'est signe que je ne suis pas le plus mal traité[45].

Les lièvres avaient la même pensée que moi de leur condition, quand ils se voulurent précipiter de désespoir dans un étang et néanmoins ils reconnurent que les grenouilles qui fuyaient devant eux étaient encore plus maltraitées du sort; ce qui fit qu'ils acquiescèrent à leurs destinées. Prenons-y garde de plus près que nous ne faisons et nous trouverons le dire de Socrate véritable, que si les afflictions étaient à partager de nouveau entre les hommes chacun, ayant reconnu la portion des autres et ce qu'ils ont à souffrir, s'estimerait tout heureux de reprendre sa première distribution.

Je suis menacé de tous côtés de calamités inévitables. Hé! qui m'a fait si savant dans l'avenir, pour me rendre misérable avant le temps? Les prédictions qui se font sur des maladies aiguës ne sont jamais certaines. Le vent d'un chapeau peut détourner le plus grand coup de foudre. Que nous sommes ingénieux à nous faire du mal en le prévenant! La crainte d'un déplaisir futur nous peine souvent plus qu'il ne ferait en présence, et s'il était arrivé. C'est ressentir une affliction beaucoup plus qu'il ne faut, que d'en être touché plus tôt qu'il ne faut[46]. Voulons-nous comprendre combien il importe d'éloigner de notre entendement cette peur avancée de ce qui n'est pas encore? Considérons qu'elle est le plus grand de tous les maux, puisqu'il n'y en a point qui ne soit borné et que celle-ci est sans limites. En effet on ne souffrirait que ce qui est déterminé par le présent, si notre imagination ne nous faisait appréhender tout ce qui est contingent ou possible, d'où naissent des soucis sans nombre, et des douleurs d'esprit infinies, parce que l'effet se ressent de la nature de sa cause.

J'ai le cœur en presse, et l'âme accablée d'ennuis. N'est-ce point accuser des innocents? Car si nous en croyons le Sage hébreu, l'affliction a cela de propre qu'elle éveille l'esprit plutôt qu'elle ne l'opprime. C'est la lime de l'entendement qui le dérouille, l'éclaircit et le purifie. Il y a donc bien plus d'apparence d'attribuer cet abattement de courage à notre poltronnerie et à notre peu de résolution. Et certes puisque la gaieté et les plaisirs nous amollissent manifestement, et nous efféminent, on peut conclure par la doctrine des contraires, que l'adversité a ses opérations toutes différentes et qu'elle

---

[43] Tumeur, LMLV écrit « apostume ».
[44] C.-à-d. Jason de Phères, en Thessalie (tyran, IVe siècle avant J.-C.).
[45] « Ovide, *Tristes*, V, 1 » [v. 32]. LMLV cite: « *Felix, qui patitur quæ numerare potest !* » C'est exactement ce que dit LMLV.
[46] LMLV traduit et cite ici « Sénèque, *Lettres à Lucilius* » [XVI] « 99 » [c.-à-d. 98, 8].

aiguise l'esprit en lui donnant une trempe de fermeté qui lui est grandement avantageuse[47].

C'est ce que Crésus dit à Cyrus en deux mots: *destructions, instructions*[48]. Et s'il est permis de railler en traitant de nos misères, je trouve que les Romains eurent raison sans y penser, de nommer la réjouissance *vitulation*, et la déesse qui présidait aux passe-temps de la vie, *Vitule* ou *Vituline*; n'y ayant point d'hommes plus veaux[49], comme nous parlons en français, ni qui agissent ordinairement avec moins de vrai cœur et de jugement, que ceux qui sont le plus avant dans les contentements, et qui paraissent le plus favorablement traités de la fortune.

Voilà comme je me fais des leçons assez souvent à moi-même, par les règles d'une philosophie qui m'a enseigné, aussi bien qu'à Antisthène, la façon de m'entretenir intérieurement[50]. Ibis fut l'oiseau bien-aimé de Mercure dans la théologie des Égyptiens parce que ses plumes blanches et noires nous représentaient l'une et l'autre parole, l'extérieure ou articulée, et celle du dedans qui s'adresse à nous-mêmes. En effet la dernière est l'instrument et le moyen que cette sorte de philosophie nous donne pour obtenir par notre propre conseil, et par des réflexions convenables, la consolation que la plupart des hommes n'acquièrent qu'avec le temps et à la faveur des années. Or il est bien plus honnête et plus avantageux que le discours ou la méditation fassent cette opération sur nous que de l'attendre du simple bienfait de la nature. Et on peut dire que c'est une chose honteuse à un animal qui se dit raisonnable, que la tristesse le laisse plutôt qu'il ne la quitte, et que l'unique remède qu'il trouve à son déplaisir soit la lassitude de se plaindre. Pourquoi devoir à la seule faiblesse de notre mémoire, qui perd enfin la souvenance de toutes choses pour sensibles qu'elles soient, ce que le jugement doit gagner d'autorité sur nous? Ou pourquoi souffrir au contraire que cette même faculté qui conserve pour un temps les espèces du passé, nous tourmente quelquefois de continuelles images d'afflictions qu'elle réveille expressément, au préjudice de l'entendement qui a une juridiction supérieure et qui comme maître est obligé de mettre l'ordre et le repos au-dedans? Je sais bien qu'on assigne diverses voies pour évaporer nos ennuis, et qu'on dit que chaque nation s'en défait à sa mode, l'Allemand en buvant, le Français en chantant, l'Espagnol en soupirant et l'Italien en dormant. Agamemnon tâche même dans le dixième [chant] de l'*Iliade* d'arracher le sien avec ses cheveux ; ce qui fit dire à Bion que c'était un roi bien fou, de croire que la pelade fût un bon appareil aux douleurs de l'âme[51]. Mais il ne doit y avoir, comme nous venons de présupposer, que le seul raisonnement à qui nous donnions la gloire de combattre et de surmonter nos adversités[52]. Nous lui avons préparé dans tout ce discours des armes propres pour cela. Et nous croyons que celui qui s'en servira selon notre projet, ne devra pas appréhender

---

47 « Virgile, *Géorgiques*, I » [v. 123]. LMLV cite « *curis acuens mortalia corda* », qu'il a traduit librement.
48 « Hérodote » [*Histoire*] « I » [86]. LMLV cite: « *παφήματα μαφήματα, nocumenta, documenta*. Je traduis. Anecdote gigogne : Crésus, vaincu par Cyrus et prêt à s'immoler à l'orientale, est grâcié par celui-ci qui l'entend répéter « Solon ! ». Cyrus lui en demande la raison ; c'est en souvenir, lui dit Crésus, d'un dialogue sur le bonheur sur quoi, « froissé mais pas plus instruit pour autant », il avait congédié le législateur, raconte Plutarque qui ajoute : « Solon eut ainsi le bonheur, en deux mots, de sauver un roi et d'en instruire un autre » (*Vie de Solon*). Mis en scène par Lucien de Samosate (*Charon*, X).
49 Veau se dit *vitulus* en latin.
50 « Diogène Laërce » [*Vies des philosophes*, VI] « *Vie d'Antisthène* » [4]. LMLV cite: « *ἑαυτῷ ὁμιλεῖν δύνασθαι, mecum colloqui posse* », que traduit le début de sa phrase. C'est ce qu'il nomme « l'homilie » (cf. note 34 *supra*).
51 « Cicéron, *Tusculanes* » [III, 26].
52 « Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 77 » [c.-à-d. IX, 76, 35]. LMLV cite ici: « *Sapiens quæ alii diu patiendo levia faciunt, hic sapiens levia facit diu cogitando* », qu'il vient de résumer en français.

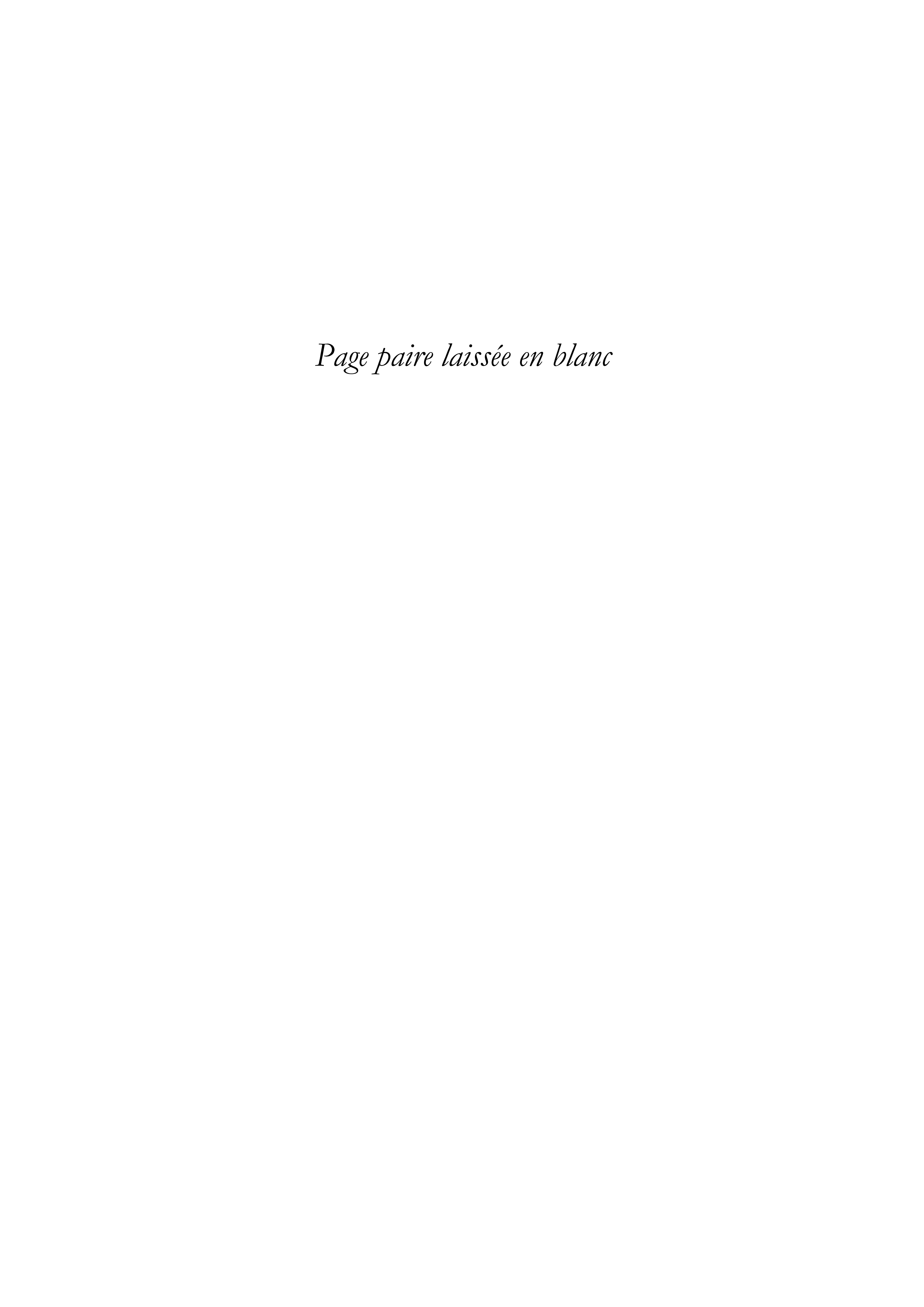
beaucoup les atteintes de la fortune ; voire même pour nous prévaloir de la pensée d'un Ancien, qu'il pourra réduire cette même fortune, quelque ennemie qu'elle lui soit, à la nécessité de le traiter plus favorablement, tant elle aura de honte d'être impuissante à lui nuire[53]. Pour en parler sans figure, il n'y a point de disgrâces qui doivent hors les premiers mouvements l'emporter sur la résolution d'un homme sage. Elles peuvent tomber sur lui en foule et avec grand éclat d'abord; mais ce sera comme la grêle qui n'arrête point sur la maison, quelque bruit qu'elle fasse lors de sa chute. Ce n'est pas que la sagesse le rende insensible, ni qu'il ne ressente bien ce que les afflictions ont d'âpre et de fâcheux. Mais il s'y accommode doucement, comme à l'amertume du sel qui se mêle aussi utilement qu'agréablement dans tout ce qui sert à notre nourriture. Il condescend volontiers à ce qui dépend de sa condition humaine, dont il connaît mieux que personne les infirmités. Et parce qu'il sait qu'aucun n'est exempt d'ennuis ni de malheurs en ce monde, puisque Mécène, comme Sénèque l'assure, souffrait autant sur la plume que Régulus sur la croix[54], et puisque le grand prêtre Éli, selon la belle observation de saint Augustin, se rompit le cou en tombant de sa chaire, qui est le lieu apparemment le plus assuré où l'on puisse être[55], il endure patiemment et sans murmurer tous les revers de la fortune et toutes les mortifications que le Ciel lui envoie.

---

53 « Valère Maxime » [*Faits et dits mémorables*] « III, 7 » [10]. LMLV cite dans son texte ce qu'il vient de traduire: « *Ita se gerere in aduersis rebus quid aliud est quam saeuientem fortunam in adiutorium sui pudore uictam conuertere ?* »

54 [Sénèque] « *De la providence*, III » [10]. En outre, le jeu de mots (en rhétorique, une paronomase) sur *nocere/docere* relevé ci-dessus (note 48) se retrouve chez Sénèque, et à propos de Régulus juste avant cette allusion (*Veniamus ad Regulum: quid illi fortuna nocuit quod illum documentum fidei, documentum patientiae fecit ?*) (*De la providence*, III, 9).

55 [Augustin] « *Cité de Dieu*, XXII, 22 », passage que LMLV cite, exceptionnellement en marge: « *Quid videtur sedente securius ? De sella in qua sedebat, cecidit Heli sacerdos, et mortuus est* ». Il raille: Éli tomba le cul par dessus tête (« c'est que l'homme était lourd », 1 Samuel 4.18, traduction TOB).



Page paire laissée en blanc

DE LA BONNE CHÈRE

Ce n'est pas sans sujet qu'on prend ceux de qui l'on tâche de tirer une réponse favorable, après leur repas. Zénon le plus sévère de tous les philosophes, reconnut que la bonne chère le rendait de meilleure humeur et qu'il lui arrivait la même chose qu'à cette espèce de légumes qu'on nomme lupins, qui perdent leur amertume dans l'eau[1], comme il quittait insensiblement en buvant ce que sa nature et sa façon de philosopher avaient de trop austère. *Il n'est rien qui ne fasse plus plaisir à ce peuple de veaux*, disait l'empereur Aurélien dans une de ses lettres[2]. Je me souviens aussi de ce que Pline observe touchant les mules, qu'encore qu'elles soient si sujettes à ruer, elles se défont néanmoins de cette mauvaise habitude lorsqu'on leur donne du vin à boire[3]. Et par effet les noms seuls de *Lyæus* et de *Liber*, que les Grecs et les Latins donnèrent au dieu des festins, montrent bien le pouvoir qu'il a de dissoudre nos ennuis et de nous délivrer[4] de toute mélancolie. Il ne faut donc point douter que l'agréable repas que vous prîtes chez Apicius[5] n'ait grandement contribué à cette extraordinaire liberté d'esprit qui paraît dans votre lettre et que vos belles descriptions ne doivent beaucoup au génie d'une table si bien servie, qu'elle me jette moi-même dans la gaieté, et m'inspire de bien loin tant de complaisance que je me résous de répondre à la plupart des questions que vous m'avez proposées. Si mes sentiments n'ont pas toute la conformité aux vôtres que vous avez souvent éprouvée sur d'autres sujets, prenez-vous-en à vous-même qui avez commis ce solécisme moral, de vous rapporter à un buveur d'eau de l'usage de vos brindes[6]. Socrate accuse dans le *Convive* de Xénophon un certain Hermogène qui ne disait mot, d'un crime nouveau qu'il nomme *excès dû à l'intoxication*[7]. Vous n'êtes pas moins coupable qu'Hermogène, puisque vous m'obligez à jouer un personnage aussi messéant et aussi importun que le sien. Souvenez-vous du proverbe des Anciens, que *l'eau donne bien d'autres lumières que le vin*[8], et du jugement que fait Philostrate de cette grande antipathie qui paraissait entre Eschine et Démosthène[9], qu'il fonde principalement sur ce que le premier

---

[1] Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VII, *Zénon*, 22.

[2] « Vospicus » [*Divin Aurélien*, in *Histoire Auguste*, XLVII, 4]. LMLV cite: « *Nihil populo Romano saturo quicquam potest esse lætius* ». Je traduis.

[3] [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle*, XXX » [liii, 2]. Pline est moins verbeux que LMLV: *Mulas non calcitrare, cum vinum biberint*, « enivrez une mule, elle ira bon train » (je traduis).

[4] « Lyæus » viendrait de *λψειν*, délier.

[5] LMLV se sert du nom d'Apicius, auteur du *De re coquinaria*, qui se pendit de peur de ne pouvoir maintenir son train de vie (Ier siècle), pour désigner, me semble-t-il, Guillaume Bautru, comte de Serrant, dont, à la mort, on trouva la cuisine et la librairie mieux tenues que l'oratoire.

[6] Brindes comme dans l'italien *brindisi*. Nous dirions « bringues ».

[7] Xénophon, *Banquet*, VI, 1. LMLV cite dans son texte : « *παροινίαν* » (L.-A. Sanchi traduit). Hermogène dit à Socrate que s'il ne monopolisait pas la parole il pourrait peut-être, lui, « en placer une » à son tour, ce qui amène le Maître à répliquer par cette remarque désobligeante.

[8] LMLV écrit ici : « *Non idem sapere possunt qui aquam et qui vinum bibunt* ». Proverbe, similaire à « *Sapientes frigidam fontium aquam bibunt et vinum recusant* ». Sources élusives.

[9] Flavius Philostrate, *Vies des sophistes, Socrate,* I, 18.

n'aimait pas moins la pureté du vin que celle de la diction, ni le plaisir de la table que l'exercice du barreau, au lieu que Démosthène, faisant profession de sobriété, ne se plaisait qu'à l'eau : *Il parlait, il écrivait, il soupait à l'eau*[10]. C'est toute l'excuse que vous aurez de moi sur un assez grand nombre de contradictions à la meilleure partie de vos maximes.

Déjà je ne saurais approuver les préparatifs dont vous avez usé de part et d'autre. Cette façon d'Apicius de vous avoir priés tous de si bonne heure et avec tant de cérémonie me fait souvenir des Sybarites, qui conviaient un an devant le jour du festin. Et quand vous remarquez que pour obéir à Socrate, qui veut qu'en de semblables occasions on se pare extraordinairement, vous aviez pris un habit neuf, et pour user de ses termes, allant trouver les beaux vous vous étiez aussi fait beau[11], j'ai eu pitié de votre condition et je me suis étonné qu'un si grand philosophe que vous êtes sût si peu ce [qui] lui était avantageux. N'avez-vous pas lu dans Aulu-Gelle l'observation du médecin Érasistrate touchant l'usage des Scythes, lorsqu'ils devaient être longtemps sans manger?[12] Leur préparation pour cela était de se presser fort l'estomac et le ventre avec des bandes dont ils s'environnaient, et par ce moyen passaient plusieurs jours sans être travaillés de la faim. Il ne faut pas douter que des habits qui n'ont point encore été portés, et où l'on se trouve toujours incomparablement plus à l'étroit que dans ceux qu'on vient de quitter, ne fassent à peu près le même effet. Et c'est une merveille qu'avant que d'aller prendre un repas, où l'on est obligé d'excéder de beaucoup ce qui est du vivre ordinaire, vous vous y soyez si mal disposé et que vous ayez ignoré ce que les filles et les petits garçons expérimentent tous les jours, qu'il n'y a rien qui ôte tant l'appétit qu'un vêtement qui ne fait que sortir d'entre les mains du tailleur. Jugez si je suis en humeur de vous pardonner des choses de bien grande conséquence, puisque je m'arrête d'abord à ce qui peut sembler de si petite considération.

Le choix des conviés est si important qu'il fait à mon avis l'une des plus essentielles parties du banquet. Et je ne doute point que si nous avions les livres d'un Héraclidès, d'un Lynceus de Samos, d'un Hippolochus, ou d'autres semblables qui ont écrit il y a longtemps sur cette matière, nous n'y remarquassions bien expressément comme les mœurs et la condition de ceux qui se doivent trouver à même table [sont] toujours ce qui nous la rend le plus recommandable. J'en ai vu des mieux servies, et où il ne manquait rien des choses qui peuvent contenter presque tous les sens, dont on se levait néanmoins avec fort peu de satisfaction, à cause du mauvais rapport de ceux qu'on avait mis en même lieu bien qu'ils fussent différents d'humeurs et dans une opposition d'inclinations qui ne se pouvait surmonter. Horace dit qu'il y a des hommes qui ne font paraître leur esprit, que par l'apprêt de quelque mets nouveau et délicieux[13].

Mais je tiens que ceux qui se mêlent de traiter les autres ne sauraient mieux faire connaître s'ils ont du jugement, que par l'élection des personnes qu'ils assemblent ; et que cet article est de beaucoup plus d'importance que celui des vivres. C'est pourquoi quand vous m'apprenez le scandale que causa au reste de la compagnie, le génie particulier d'un de votre troupe, je ne puis m'empêcher que je ne l'impute à celui qui

---

[10] LMLV cite ici ce qu'il vient de gloser : « *Ad aquam dicebat, scribebat, cœnabat* ».

[11] « Platon, *Banquet* » [II].

[12] [Aulu-Gelle] « *Nuits attiques*, XVI, 3 ». Érasistratos de Iulis, héros de la médecine alexandrine, découvrit la nature de la langueur du jeune Antiochus Ier Sôter en s'apercevant que son pouls s'accélérait lorsque Stratonice, sa belle-mère, était dans sa chambre (voir le tableau de David).

[13] [Horace] « *Satires*, II, 4 » [v. 47]. LMLV traduit librement puis cite : « *Sunt quorum ingenium nova tantum crustula promit* ».

en était le chef, parce qu'il l'avait convoquée. En effet il y a des antipathies de table qui ne se peuvent corriger, et qu'on doit par conséquent éviter avec grande précaution. L'histoire d'Espagne nous apprend qu'un roi de Grenade, mahométan, fut tué par les siens pour avoir mangé avec Alphonse, roi de Castille, qui était chrétien[14]. Et la nôtre nous fait voir un roi de Bretagne qu'elle nomme Judicaïle qui refusa par religion de dîner avec le roi Dagobert, préférant la table du référendaire Dadon qui vivait saintement, ce lui semblait, à celle de Sa Majesté, bien que ce Breton lui fût venu faire la foi et hommage[15]. Je ne vous donne ces exemples ni pour vous servir de conseil, ni pour vous tenir lieu de préceptes, mais seulement pour vous représenter combien il est à propos de ne mettre la nappe qu'à ceux dont on a reconnu les complexions, et qu'on sait qui symbolisent en la plupart des choses qui peuvent en de telles rencontres causer quelque émotion d'esprit, d'où vient ordinairement l'aliénation des volontés. Car comment pourriez-vous accorder les humeurs tumultueuses et débordées, telles que vous en connaissez, avec celle d'un Sabinianus qu'Ammien Marcellin nous représente d'un tempérament si délicat qu'il ne pouvait souffrir le moindre bruit, ni le moindre désordre d'un festin?[16] Que fera un homme de mœurs honnêtes et modérées, parmi des gens qui croiront que le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour les plats plutôt que pour la patrie? ou qui aussi effrontés que ce Demylos dont parle Athénée, cracheront en un besoin comme lui sur le meilleur mets qui se présentera, afin d'être seuls à le dévorer[17]? Vous n'ignorez pas la mode qu'avaient autrefois les Scythes de jeter ce qui restait de vin dans leur coupe sur les habits des assistants[18]; et je me souviens de vous avoir ouï remarquer comme la même chose se pratiquait anciennement dans l'Allemagne. Si des personnes élevées avec quelque sorte de civilité se trouvent parmi d'autres qui se plaisent à des façons de faire si barbares, n'auront-elles pas merveilleusement à souffrir ? Et n'accuserez-vous pas d'imprudence celui qui ne les aura fait venir que pour les remplir de dégoûts et de mortification ? Véritablement Lucien a raison de faire dire à ce fameux parasite, qu'un philosophe est plus importun dans de telles assemblées qu'un chien dans un bain public[19]. Pythagore ne pouvait souffrir qu'on rompît le pain avec les mains. Il défendait de ramasser ce qui était une fois tombé de la table. C'était commettre un crime parmi ses disciples que de manger des fèves. Ils se sont même abstenus de la plupart des animaux, comme depuis les Encratites[20]. Le cœur surtout et la cervelle de ces animaux leur étaient en abomination. Et quiconque faisait rôtir une viande qui eût été déjà bouillie contrevenait à l'un des plus importants préceptes qu'ils eussent. On peut facilement voir par là que chacun n'était pas propre à être de leur écot et qu'un Archestratos qui courut toute la terre pour contenter son ventre de tous les bons morceaux qui s'y mangent[21] et qui composa cette gastrologie qu'on nomma la

---

[14] « Juan de Mariana » [*Historia General de España*] « XVI, 3 » (1623).

[15] « Frédégaire, *Chroniques,* VI, 78 ».

[16] [Ammien Marcellin, *Histoires*] « XVIII » [6, 7].

[17] [Athénée] « *Deipnosophistes*, VIII » [IV, p. 524]. Vu le nombre de références à Athénée dans cet essai, je rappelle que les renvois sont à la traduction française de 1680 (*Les quinze livres des deipnosophistes d'Athénée*) (cf. *Du sommeil et des songes*, note 54).

[18] [Athénée] « *Deipnosophistes*, X » [VII, p. 656].

[19] [Lucien de Samosate] « *Le parasite* » [51]. Satire des philosophes ferrés par les politiciens.

[20] Selon Clément d'Alexandrie les *Hylobii*, leurs voisins, mangent des noix et boivent de l'eau, mais les uns comme les autres n'ont ni femmes ni enfants. Les *Hylobii* font partie des *Sarmanæ*, et forment ainsi l'une des deux catégories de « philosophes barbares », l'autre les Brahmanes (*Stromates*, I ,15).

[21] « Athénée » [*Deipnosophistes*] « VII » [VII, p. 494].

théogonie des Épicuriens eût été très mal apparié avec de tels scrupuleux[22]. J'avoue bien qu'il n'est presque pas demeuré le moindre vestige dans le monde d'une si grande superstition, bien qu'il se trouve quelques Gentils dans toutes ses parties qui n'en sont pas entièrement délivrés et que, par exemple, les Cochinchinois encore aujourd'hui, selon la relation du Père Borri[23], fassent un grand péché de se nourrir de quelque laitage que ce soit. Mais tant y a que comparant le plus au moins, et les répugnances extrêmes à celles qui sont plus légères, il faut demeurer d'accord que la table n'a rien qui lui soit si contraire qu'elles, et qu'au rebours la conformité d'humeurs est son principal assaisonnement, et ce qui lui donne une grâce et un agrément qui [durent] manquer à celle qu'on vous avait préparée, par la faute de celui qui vous y assembla sans avoir fait réflexion sur ce que nous disons.

Vous avez beau me faire cas de l'excellent apprêt et de la délicatesse de vos mets, dont vous tâchez à me faire venir l'eau à la bouche, ils ne sauraient avoir été tels que la plus commune viande ne me paraisse aussi bonne et aussi savoureuse avec un peu d'appétit. Socrate se promenant l'après dînée avait accoutumé de dire qu'il achetait de la sauce pour son souper. Un chasseur affamé vendit sa primogéniture pour un plat de lentilles. L'Espagnol dit, *a pan de quinze dias, hambre de tres semanas*, ce qui se rapporte à l'action d'un Ulpius Marcellus, lieutenant de l'empereur Commode en Angleterre, qui faisait venir jusque là du pain de Rome, afin que sa dureté l'empêchât d'en manger beaucoup[24]. Et chacun peut avoir éprouvé comme la faim est capable de nous rendre tous aussi faciles à nourrir que ces peuples d'Éthiopie nommés Pamphages par Solin[25], parce qu'il n'y a rien dont ils ne mangent très volontiers. Je n'ignore pas que le luxe et la friandise ont souvent le pouvoir de corrompre nos mœurs jusqu'à un tel point qu'un bon cuisinier se vendait à Rome quatre talents, dont on eût acheté une douzaine de grammairiens et de philosophes. Caton s'y plaignait de ce qu'un poisson y coûtait plus qu'un bœuf et, Apollonios ajouta parlant à Domitien, plus qu'un cheval marqué à la lettre K, qu'on imprimait sur ceux qui étaient d'un prix excessif dès le temps d'Aristophane[26]. Cela me fait souvenir de l'exemption de tout tribut qu'accordèrent les Sybarites aux pêcheurs d'anguilles[27], parce qu'ils en étaient extraordinairement friands, et de ce fricasseur qui maintenait autrefois qu'on ne pouvait réussir dans sa profession sans une très particulière connaissance de la plupart des arts, et surtout de la philosophie; un autre ayant dit à la recommandation du même métier que, sans lui, nous serions encore dans l'anthropophagie, qu'il a eu le pouvoir de bannir du monde par le bon assaisonnement des viandes permises[28]. Mais qui peut ignorer la diffamation des Sybarites, ou de leurs semblables ? Et qui n'a point en horreur les appétits désordonnés d'un Vitellius, les dissolutions encore plus grandes d'un Héliogabale, si nous en croyons Lampridius[29],

---

22 Athénée attribue à l'épicurien Archestratos un *Art de bien manger* et un *Art de dîner luxueusement*.

23 Christoforo Borri, *Relation de la nouvelle mission des Pères de la Conpagnie de Jésus au Royaume de Cochinchine*, 1631.

24 [Jean] « Xiphilin, *ex Dione*, 72 » [*Dione compendium* in *Dionis Cassii Nicæi romanæ historiæ*] (éd. de 1551). C.-à-d. son épitomé ajouté à *l'Histoire romaine* de Dion Cassius. Le genre de choses qui ravit LMLV.

25 C. Julius Solinus, *Polyhistor*, XXX, 7.

26 « Flavius Philostrate » [*Vie d'Apollonios de Tyane*] « VIII, 3 ».

27 « Athénée [*Deipnosophistes*] « 12, 13 » [c.-à-d. XII, VI, p. 781].

28 « Athénée [*Deipnosophistes*] « 7, 14 ». Élusif, peut-être VI, II, p. 321 ou IV, XV, p. 249.

29 Lampridius, auteur de l'*Héliogabale* de l'*Histoire Auguste*, écrit en effet : *Cenas vero et Vitellii et Apicii vicit* (XXIV, 4).

aussi bien que les dépenses de table prodigieuses de cet Antiochus, qui lui purent faire changer son nom d'Épiphane ou de Splendide en celui d'Épiname ou de Furieux ?[30]

Quant à moi, tant s'en faut que j'estime tout ce raffinement de saupiquets ni cette élite curieuse de bons morceaux, qu'à mon avis nous n'avons rien de plus à craindre que cela, soit pour la santé du corps, soit pour celle de l'esprit. Je l'ai ainsi appris de ce même Apollonios dont je viens de parler[31], qui crut et suivit dès le commencement de sa vie cette importante maxime, que pour faire bien porter l'une et l'autre de ces deux parties qui nous composent, il fallait commencer par la purgation du ventre et par le régime de la bouche. Prenons-y garde de près, nous trouverons avec Sénèque qu'il n'y a chose du monde de laquelle nous nous puissions mieux passer que d'un soldat et d'un cuisinier[32]. La multitude des mets et leur différent apprêt a causé la grandeur aussi bien que la diversité des maladies. Et celui qui comptera le nombre des cuisiniers de Paris, comme ce grand homme faisait ceux de Rome, ne s'étonnera pas de voir multiplier nos infirmités à proportion des officiers de cuisine[33]. Ô la belle leçon que nous fait Homère là-dessus, ne couvrant que de bœuf rôti la table de ses héros, sans qu'on y puisse remarquer la moindre délicatesse, ni même le plus petit poisson en quelque côte maritime qu'ils se trouvent, et sans avoir excepté de cette règle ni le temps des noces, ni les festins d'Alcinoüs, ni la vieillesse de Nestor, ni les débauches des amoureux de Pénélope[34]. Tenons pour assuré qu'Alexandre, qui était si plein d'amour et de respect pour ce poète, avait bien observé cela lorsqu'il renvoya les pâtissiers de la reine de Carie, lui mandant que son précepteur l'avait pourvu d'autant de semblables ouvriers qu'il lui en fallait, en lui apprenant à se lever matin et à faire de l'exercice[35]. Il ne faut pas douter non plus que ce roi de Sparte, qu'on nommait ce me semble Agésilas, n'eût été instruit en même école, puisque ayant reçu des Thasiens un présent de quelques friandises, il en fit aussitôt la distribution aux esclaves nommés Ilotes sans y vouloir goûter afin, dit-il, que ni lui ni les autres Lacédémoniens ne pussent être corrompus par de telles viandes[36].

Voulez-vous bien reconnaître l'abus des déguisements qu'on y apporte avec tant de soin et de dépense ? Jetez les yeux sur ces hommes que la fortune oblige à vivre bassement plutôt que frugalement, et vous verrez qu'il n'y en a point qui trouvent meilleur ce qu'ils mangent ni qui le convertissent en une plus louable substance[37]. Lucien attribue le long âge et la santé des Sères[38] et des Chaldéens au pain d'orge et à l'eau pure dont ils se contentaient[39]. En effet, ayez tel soin de votre langue que vous

---

[30] Antiochus IV rasa Jérusalem et civilisa la Palestine, lors de quoi les collaborateurs « se refirent le prépuce » lit-on dans 1 Maccabées 1.15. Surnommé « Illustre » par les Grecs et « Dément » par ses ennemis.

[31] « Flavius Philostrate » [*Vie d'Apollonios de Tyane*] « I, 5 ».

[32] [Sénèque] « *Lettres à Lucilius*, 91 » [c.-à-d. XIV, 90, 15]. LMLV cite ce qu'il vient de traduire : « *Supervacuum sciet sibi cocum esse quam militem* ».

[33] [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* » [XV] « 95 » [22] : LMLV cite ce qu'il a traduit : « *Innumerabiles esse morbos non miraberis : coquos numera* ».

[34] « Platon, *République*, III » [390c], repris d'Homère, *Odyssée*, IX, vv. 8-10 que suit manifestement LMLV, à moins qu'il n'ait sur sa table Athénée, *Deipnosophistes*, V, 8-20, sur les banquets homériques.

[35] « Gabriel Naudé, *Syntagma de studio militari*, 1637, I, p. 286 » (1637).

[36] « Athénée » [*Deipnosophistes*] « I » [plutôt XIV, XI, p. 469].

[37] « Dion de Pruse (Chrysostome), *Discours*, II ».

[38] C.-à-d. les Chinois, voir *Du commerce*, note 6. C. Julius Solinus, *Polyhistor*, I.

[39] [Pseudo-Lucien de Samosate] « *Macrobioi* » (*Les Vieillards*).

voudrez, faites-lui un fourreau ou étui comme ce Pithillus[40], de crainte que son goût ne s'émousse et ne soit moins propre aux voluptés que vous lui préparez, avec tout cela elle ne trouvera jamais de bisque si exquise qu'un morceau de lard paraît bon à un paysan affamé, ou que ces oignons qu'on apportait de Gaète semblaient excellents au pape Jules troisième[41]. Songez d'ailleurs à ce que disait Diogène, qu'il n'y a que les tables bien servies d'où se lèvent ces personnes fières et insupportables à qui il donne le nom de tyrans, n'y en ayant point de *mazophages*[42], comme il parlait, c'est-à-dire qui se contentent d'un apprêt commun et naturel, de même qu'il eût désiré que chacun eût fait à son exemple[43]. Certes je suis trop admirateur de sa vertu pour me laisser surprendre à l'appât de vos sauces, plus propres à irriter l'esprit de Diogène que son appétit.

Que si la qualité de votre festin ne m'a pas touché les sens comme vous vous l'étiez imaginé, vous pouvez bien penser que je n'en aurai pas eu plus agréable la quantité. À vous voir décrire le nombre des services qui ont succédé les uns aux autres, il semble que votre hôte vous ait pris tous pour autant d'Hercules, celui des poètes étant accusé d'avoir tué trois fils d'Eurysthée, qui ne lui avait pas donné à table une assez grosse portion. Et quand chacun de vous eût eu la faim plus que canine de ce Camblite roi de Lydie[44], qui mangea jusqu'à sa propre femme dont il ne laissa que la main, on vous avait préparé assez de mets pour vous empêcher tous en vous assouvissant d'être si criminels. Est-ce là, je vous prie, traiter des amis ou si ce n'est point faire parade et tirer vanité tout ensemble, de la plus superflue dépense dont on se puisse aviser ? Aviez-vous au moins chacun une liste devant vous de ce qui vous devait être présenté, comme l'ancien usage des premiers Grecs le portait[45], afin de vous pouvoir déterminer au mieux, et de n'avoir pas le regret de voir venir après la réplétion et la satiété, ce qui eût été volontiers mangé le premier, comme le plus conforme à votre appétit ? Je connais bien l'opulence d'Apicius et je sais que dans Corinthe même, où l'on s'informait des facultés de ceux qui faisaient des festins, pour les punir s'ils excédaient en cela ce qui était de leur portée, un homme comme lui eût pu être prodigue sans en être repris. Je ne suis pas en doute non plus qu'il ne se trouve encore aujourd'hui assez de personnes de l'humeur de ce tribun qui protestait devant le peuple de Rome, que c'était fait de la liberté s'il n'était pas permis à un chacun de se ruiner dans la débauche et de périr par le luxe quand on en avait la volonté. Mais d'appliquer cela à des deipnosophistes, puisqu'Apicius même affecte de passer pour tel, et de les traiter comme il eût pu faire des princes, ou pour le moins des financiers qui ne leur sont de guère inférieurs pour ce regard, c'est ce que je ne puis comprendre et sur quoi vous n'aurez aussi jamais mon approbation. La table a cela de propre, que la moitié y vaut souvent mieux que le tout. L'abondance y engendre le dégoût. Et la seule vue des vivres, s'il y en a par excès, rassasie et nous jette ordinairement dans une très pénible inappétence.

Je ne la nomme pas ainsi sans sujet. Il n'y a point de lieux où ceux de mon humeur s'arrêtent plus mal volontiers qu'à table, depuis que ce qui est dessus ne les touche plus ce qui leur arrive bien tôt. Si j'y suis retenu au-delà d'une demi-heure

---

40 « Athénée » [*Deipnosophistes*] « I » [VIII, p. 9].

41 « *Onuphr.* » [Onuphrius Panvinius, *De vita Pont. Iulii III.*, in Bartolomeo Platina, *De Vitis Pontificum Romanorum … omnia summo studio emendata & correcta*, 1600, p. 354].

42 Non identifié, même s'il s'agit d'une allusion à la *Vie de Diogène*, dans Diogène Laërce.

43 « Julien, *Discours*, II ». Anecdote élusive.

44 [*Polybii*] « *Nicolai Damasceni Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ* » (éd. de Henri de Valois, 1634).

45 « Athénée » [*Deipnosophistes*] « II ». Élusif, mais peut-être à partir de I, XII, pp. 13 et suiv.

pour l'ordinaire, ou de l'heure entière quand il faut user de complaisance envers des personnes étranges[46], la mortification que j'y reçois n'est guère différente de celle d'une amende honorable. C'est pourquoi je ferais toujours de très bon cœur en de semblables occasions comme Socrate qui ne voulut entrer chez le bel Agathon qu'on ne fût au milieu du repas[47], dussé-je être mis au bas bout comme lui. Et je trouve qu'Auguste l'entendait bien[48], lorsqu'il faisait mettre ses amis à table et commencer longtemps devant lui, trouvant bon qu'ils y demeurassent encore après qu'il était levé, si bon leur semblait. À la vérité je n'y emploie pas mal le temps pendant que j'y suis. Il n'y a personne qui ne me prît pour un des plus habiles hommes de France en ce lieu-là. Et s'il était question d'y soutenir le parti de *Petrus Comestor* contre celui de *Johannes Jejunator*[49], je n'y serais pas souvent le moins considérable. Mais hors le temps que je viens de prescrire, je ne sais point de plus grand supplice que celui d'une assistance forcée à des brindes[50], ou à des ragoûts importuns, après que la soif et la faim sont passées. On disait en riant d'Alexandre Sévère, parce qu'il mangeait beaucoup au dessert : *Il n'en reprenait pas ! Il ne s'en déprenait pas* [51]. Comment appellerons-nous vos services réitérés, et cette longue attente d'en voir la fin, comme d'une pompe ou magnificence publique où l'on se repent de s'être engagé ? Quant à moi j'aimerais mieux être condamné à prendre mes repas en cheminant, comme les arondelles[52] font les leurs en volant[53], ou tout debout, comme ces soldats que Gracchus Tiberius punit par ce moyen durant la seconde guerre punique, pour n'avoir pas bien fait leur devoir[54], que d'être obligé à demeurer aussi longtemps que vous fûtes assis inutilement, et toujours en même posture. Car encore les Anciens avaient leurs lits, où le corps changeait d'assiette et où ils cherchaient leur aise en se couchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Un fragment ou lambeau de Diodore le montre bien[55], lorsqu'il met entre les grandes fatigues de Pompée celle de n'avoir jamais mangé qu'assis durant la guerre, parce qu'il l'eût fait couché en un autre temps. Et la loi des Macédoniens est encore fort expresse pour cela, qui leur défendait d'être à table autrement que sur des sièges, jusqu'à ce qu'ils eussent tué un sanglier hors des toiles[56]. C'est pourquoi quand je lis que les Perses consultaient de leurs plus importantes affaires en banquetant, et les Grecs de même sous les tentes d'Agamemnon, je les plains beaucoup moins que vous qui êtes demeurés trois ou quatre heures comme des forçats sur le banc ou comme ce misérable damné, *l'infortuné Thésée condamné à rester assis pour l'éternité*[57].

---

46 C.-à-d. étrangères.
47 « Platon, *Banquet* » [III, 175c].
48 « Suétone, *Auguste* » [in *Vies des douze Césars*] « 74 ».
49 C.-à-d. Pierre La Bouffe contre Jean La Diète.
50 Voir note 6 *supra*.
51 Lampridius « *Alexandre Sévère* » [II, 37, 10 ; in *Histoire Auguste*]. LMLV cite : « *Se non secundam mensam habere, sed secundum* ». Exactement : « *Non secundam mensam Alexandrum habere sed secundum* ».
52 C.-à-d. les hirondelles.
53 « Pline l'Ancien » [*Histoire naturelle*] « X, xxiv » [actuellement xxxv].
54 « Tite Live, *Décades*, III, IV ».
55 « *Polybii … Nicolai Damasceni Excerpta* » [c.-à-d. *Polybii Diodori Siculi Nicolai Damasceni Dionysii Halicar. Appiani Alexand. Dionis et Ioannis Antiocheni excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetae Henricus Valesius nunc primùm Graecè edidit, Latinè vertit, notisque illustrauit*] (1634), déjà signalé. Ce « lambeau » est un fragment de Diodore.
56 « Athénée » [*Deipnosophistes*] « I, 1 » [c.-à-d. I, XXI, p. 36].
57 LMLV cite « Virgile *Énéide*, VI » [v. 617]. LMLV cite, et je traduis: « *Sedet, æternumque sedebit/Infelix Theseus* ».

Ne m'alléguez pas là-dessus le divertissement de boire à la santé et de se faire raison les uns aux autres, vous serez toujours contraint de m'avouer qu'il n'y a rien de plus malsain, ni de moins raisonnable, quand l'excès y est et qu'on en abuse. Ne fut-ce pas le père de Néron qui tua son libertin[58], pour ne lui avoir pas fait une de ces raisons ?[59] Et ne voyons-nous pas dans la vie d'Empédocle, qu'il accusa de tyrannie affectée, et fit condamner à mort celui qui l'avait voulu forcer à boire plus qu'il ne voulait ? Si je suis récusable ici, vous avez eu tort de me prendre pour juge.

Pour vous faire paraître néanmoins que je n'agis pas tout à fait de mauvaise foi, je tomberai facilement d'accord avec vous qu'une infinité de personnes de la plus haute réputation n'ont pas fait difficulté de se charger d'un peu de vin, pour se décharger de ce grand nombre d'ennuis qui traversent le cours des plus belles vies. On veut même qu'Alexandre soit mort de trop boire, Bacchus se vengeant par là de la ruine de Thèbes. Eschyle a fait paraître Jason ivre sur le théâtre. Et les héros d'Homère ne valent guère mieux, jusqu'au sage Nestor, dont il a pris la peine de nous décrire la tasse avec autant de soin que le bouclier d'Achille[60]. Prenons la chose encore en plus forts termes, la plupart des philosophes se sont donné pleine liberté en cela. Arcésilas et Lacidas[61] moururent de s'être trop remplis de vin. Caton et Solon en sont diffamés, quoique celui-ci eût imposé dans ses lois la peine de mort au souverain magistrat s'il s'enivrait. Anacharsis demanda le prix à Périandre[62], s'étant le premier enivré chez lui dans un festin solennel, comme celui qui était arrivé devant tous les autres au but qui leur était proposé. Et nous apprenons, tant de Platon que de tous ceux qui ont parlé de Socrate, comme il n'y avait homme de son temps qui bût plus que lui quand il s'y mettait, avec cette propriété merveilleuse de ne s'enivrer jamais. Elle n'est pas de si petite considération qu'on ne vît sur le tombeau du grand Darius, qui se délivra de la tyrannie des mages, entre autres éloges celui-ci, qu'il pouvait boire beaucoup sans se faire tort ni s'incommoder. Et je me souviens à ce propos d'avoir lu dans quelques géographes[63], que les habitants des îles Orcades ne s'enivrent jamais, ni ne tombent point en démence, bien qu'ils soient des plus grands buveurs du monde. Quoi qu'il en soit, on peut soutenir, ce semble, qu'il n'y a guère d'apparence de condamner absolument ce que tant d'honnêtes gens ont estimé. Le vin est souvent le miroir de l'âme. Théognis dit qu'on connaît un homme, et qu'on l'éprouve dans cette liqueur, comme l'or dans le feu. Et la relation du royaume de Tibet m'apprend que les lamas, qui sont les prêtres du pays, en boivent extraordinairement les jours de jeûne et de dévotion, pour avoir la langue plus prompte à dire leurs oraisons et à louer Dieu à leur mode. C'est par là, si je ne me trompe, qu'en excusant le fruit de la vigne, on peut dresser son paranymphe[64].

Mais sondons un peu le sentiment de ceux qui ont nommé cette même vigne la métropolitaine de tous les vices, car c'est le terme ce me semble dont se sert un certain Pontianus dans Athénée[65]. Celui qui la vit pendante à un orme dit, comme le

---

[58] C.-à-d. un affranchi, un esclave rendu libre.
[59] « Suétone, *Néron* » [in *Histoire Auguste*, IV].
[60] Homère, *Iliade*, XVIII, vv. 478-613.
[61] LMLV écrit « Lacydes ».
[62] « Athénée » [*Deipnosophistes*] « X » [c.-à-d. X, IX, p. 664].
[63] « Mercator » et « Hector Boece » [Hector Boece, *Scotorum Historia*] (1527). Allusion non identifiée au sujet des habitants des îles Orkney, au célèbre whisky.
[64] C.-à-d. son éloge.
[65] [Athénée] « *Deipnosophistes* X » [c.-à-d. X, XI, p. 671]. « Ce me semble » dit LMLV. De fait le philosophe Pontianus de Nicomédie est l'un des convives du banquet, qui, prenant la parole, émet cette sentence. Également dans le sous-titre du chapitre.

plus judicieux homme de son siècle[66], que ses crimes méritaient bien le gibet. Ce fut elle qui fit autrefois désoler l'Italie aux Gaulois, et depuis peu l'île de Chypre aux infidèles, Soliman II y ayant été attiré par ses charmes[67]. Elle contraignit Alexandre de prendre un autre chemin que celui du mont Nysa, où ce grand conquérant eut peur qu'elle ne débauchât toute son armée[68]. Et nous apprenons des restes de Phylarque l'historien, que le soleil même qui l'a produite, avait son fruit à contrecœur, et qu'on n'eût osé répandre du vin sur ses autels lorsqu'on lui sacrifiait, de crainte qu'une si dangereuse liqueur ne troublât un dieu qui avait tout le monde sous sa conduite. Les rois des Indes s'en sont abstenus pour le même sujet, si nous en croyons Strabon[69]. Les prophètes, comme Samson et Samuel, ne buvaient que de l'eau. Et Salomon défend, avec une répétition très expresse, l'usage du vin aux têtes couronnées : *Garde-toi, Lemouël, garde-toi de verser du vin aux souverains*[70]. En effet s'il rend le corps plus fort, il affaiblit l'esprit en récompense. L'inimitié d'entre Bacchus et Junon, qui ne pouvait endurer de lierre dans ses temples, montre combien ce breuvage est contraire à la génération, encore qu'Aristophane l'ait nommé le lait de Vénus. Les productions de l'âme n'ont pas moins à souffrir de sa violence[71]. Et ceux qui firent naître cet enfant ivrogne parmi les tonnerres et les éclairs nous enseignèrent assez sa nature et ce que nous en devions attendre. Certes ce n'a pas été mal définir un ivrogne, que de l'appeler celui qui devait être homme le lendemain. Considérez dans Camden ce seigneur irlandais Jean O'Neal qui est contraint de se faire enterrer jusqu'au menton, pour tempérer l'ardeur du vin et de l'eau de vie dont il regorgeait, vous l'estimerez moins en ce misérable état que quelque bête que ce soit[72]. Et quand vous voudrez vous souvenir fidèlement de tous les désordres qui sont arrivés de votre connaissance parmi ces carrousses[73] et parmi ces défis qui se font le verre à la main, vous trouverez moins étrange [que] je m'assure que je vous aie reproché une partie du temps que vous avez donné à ce divertissement.

Vous l'avez bien mieux employé en tant de questions subtiles et tant de belles propositions dont vous vous êtes entretenus. C'est ainsi qu'en usait Alexandre Sévère, qui écoutait volontiers durant le repas ce qu'Ulpien et les plus savants hommes de son siècle y disaient de beau et de récréatif : *afin*, dit son historien, *de se cultiver*[74]. Car je suis de l'avis d'Aulu-Gelle que les discours de table doivent être utiles et agréables tout ensemble, comme le sont ordinairement les fables[75]. Scipion avait peut-être raison de se tenir toujours sur le sérieux au festin de Syphax, et de se rendre formidable à Hasdrubal jusqu'en ce lieu-là[76]. Mais hors de la raison d'État, ou de quelque autre considération qui nous contraigne de même, il n'y a rien qui soit plus odieux qu'une gravité trop grande avec des propos pleins d'austérité, lorsqu'il est

---

66 « Cineas » et « Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* XIV, 1 » [soit : XIV, iii, 3]. Cinéas était conseiller de Pyrrhus à Rome, célèbre pour sa mémoire (Cicéron, *Tusculanes*, I, 59).

67 Le sultan Sélim II, surnommé « l'ivrogne », fit en effet la conquête de Chypre en 1571.

68 « Flavius Philostrate » [*Vie d'Apollonios de Tyane*] « II, 4 » [en fait, 9]. Nysa, était réputée être le berceau de Bacchus.

69 [Strabon] « *Géographie*, XV ».

70 « Proverbes 31 » [4]. LMLV cite : « *Noli Regibus, o Lamuel, noli Regibus dare vinum* ». Je traduis.

71 « Eusèbe *Præparatio evangelica*, III, 1 ».

72 [William Camden] « *Hist. I* » [*Britannica … Chorographica Descriptio*, I, 1587].

73 C.-à-d. des bringues. L'anglais dit toujours « to carouse », « faire la bombe » (Dictionnaire Robert-Collins).

74 LMLV citerait « Lampridius » [*Alexandre Sévère*, in *Histoire Auguste*, II, 33, 5]. LMLV écrit : « *Ut haberet … fabulas literatas* ». Je traduis.

75 [Aulu-Gelle] « *Nuits attiques*, 31, 11 » [en fait XIII, 11].

76 « Appien, *L'Ibérique* » [XXX, 119].

question de contenter le corps et l'âme de nourritures qui leur doivent plaire, si l'on veut qu'elles leur profitent. Les demandes captieuses ou qui peinent l'esprit, telles qu'étaient celles de Tibère au pauvre grammairien Seleucus qui causèrent sa ruine, et les sophismes que proposait Antipater à ceux qu'il traitait ne me semblent pas pour cela fort de saison au temps que nous disons. Et je trouve que ce n'est pas sans raison qu'on a repris Épicure, d'avoir fait entretenir ses convives d'atomes, de crudités, de fièvres et d'augures, qui sont toutes choses éloignées de la gaieté, et qui demandent plus d'attention que n'en permettent les règles du bon régime et de la digestion[77]. Il faut faire le même jugement des lectures qui étaient si communes parmi les Anciens, et que l'auteur de la vie d'Atticus fait inséparables de ses soupers. Elles sont encore louablement en usage dans les maisons religieuses aux heures du repas. Et nous lisons dans les *Annales* du poète saxonique que Charlemagne ne pouvait s'en passer non plus qu'Atticus[78].

Mais à parler généralement, soit des propos de table, soit des lectures qui s'y font, je les trouve en beaucoup de façons préférables aux violons ou hautbois de nos princes, aux comédies des Chinois et aux gladiateurs des Romains, puisque nous apprenons de Nicolas Damascène qu'un si sanglant spectacle s'était introduit jusque dans leurs banquets[79]. La musique ni les représentations n'ont rien qui instruise comme fait le discours de quelque nature qu'il soit : la comédie même, quoiqu'elle parle, demande un si grand appareil, qu'on ne saurait la prendre pour un divertissement de table, ni beaucoup moins pour l'entremets de gens comme vous, qui s'osent dire *deipnosophistes*[80].

Je ne voudrais pas condamner absolument, à votre exemple, les goûts extravagants ni les façons de faire de Philinus, encore qu'elles n'aient nul rapport aux miennes et que ses appétits soient fort différents de ceux que mon naturel me donne. Ce qui est indécent en un lieu, passe pour une civilité ailleurs. Et quand je vois dans Diego de Torres un prince chérif[ien] qui préfère la tête d'un jeune Maure[81] pour s'essuyer les mains à toutes nos serviettes qui n'ont garde d'être de si grand prix[82], je suis contraint d'accorder aux Sceptiques que la plupart des choses dépendent de l'opinion. Souvenez-vous aussi à ce propos d'Héliogabale qui ne se servait que de linge neuf, et qui nommait gueux et bélîtres ceux qui s'amusaient à le faire blanchir ; comme Montezuma, un peu avant la conquête de Mexique, eût pris à injure si l'on eût mis deux fois une même vaisselle sur sa table. Mais que dirons-nous de tous ces héros de l'*Iliade*, dont pas un ne s'amuse à laver les mains devant le repas, n'y ayant qu'Ulysse qui observe cette cérémonie dans l'*Odyssée* seulement ? Nous apprenons de l'*Histoire* d'un religieux de Saint-Gall[83], que l'ambassadeur de Charlemagne pensa perdre la vie à Constantinople pour avoir retourné un poisson dans le plat, mangeant à la table de l'empereur grec, parce que cette action y passait pour un crime capital. Qui le prendrait parmi nous de la sorte, non plus que parmi les Romains, où Galba se

---

[77] « Athénée » [*Deipnosophistes*] « V » [c.-à-d. V, I, p. 267 ?].

[78] LMLV cite ici dans son texte: « *Cœnanti lector recitans non defuit unquam,/Perque vices, aliquot audiit acroama* ». Dans la *Vita Caroli Magni* d'Éginhard (XXIV) on lit de même : « *Inter caenandum aut aliquod acroama aut lectorem audiebat* ». LMLV traduit librement sa citation.

[79] [*Polybii*] « *Nicolai Damasceni Excerpta,* p. 499 ». Titre complet note 55 *supra.*

[80] Autrement dit des *philosophes à table.* LMLV reprend le titre du livre sans pareil d'Athénée, un de ses favoris, comme on a pu le remarquer dans cet essai.

[81] [Diego de Torres] « *Histoire de l'Empire des Chérifs*, chapitre 56 » [*Relation de l'origine et succez des Cherifs …*] (éd. de 1636, allusion élusive).

[82] « Pétrone » [*Satyricon*] « XXVII » et « *Digitosque paululum adspersos in capite pueri tersit* ».

[83] *Annales Regum Francorum … Item Caroli cognomento Magni.*

contenta de dire, trouvant un poisson qui n'avait plus que l'arête du côté dont il l'avait renversé, qu'il se fallait hâter, puisque les antipodes étaient de la partie et qu'ils mangeaient le dessous des viandes ?[84] Les Grecs buvaient tous, hommes et femmes, dans un même verre, avec cette sorte d'indifférence que nous pouvons remarquer encore aujourd'hui parmi les Flamands et les Hollandais. Il ne faut pour s'en assurer que considérer l'action d'Ismène dans Eustathius : elle y boit après Isménias ce qu'il avait laissé dans sa coupe, au milieu d'un festin public et en présence de ses parents[85]. Vous m'avouerez qu'il n'y a point à présent de faiseur de romans qui voulût imiter cet excellent auteur, faisant faire à son héroïne un trait de si grande effronterie selon nos mœurs. Pourrions-nous souffrir sur nos tables des gâteaux qui eussent la figure de ce que les femmes ont de plus caché, comme ces *mylli* faits avec le miel et le sésame qui avaient cours par toute la Sicile durant une certaine fête ? Et notre estomac ne se renverserait-il pas à voir seulement brouiller dans une tasse de vin, du miel, du fromage, de l'huile et de la bouillie ? C'était pourtant une agréable mixtion autrefois, et qui tenait lieu de récompense à ceux qui avaient obtenu le prix de la course[86]. En vérité il faut s'éloigner de la délicatesse le plus que faire se peut, ne se rebuter de rien trop légèrement et se faire leçon de ce qu'Hérodote et Strabon ont observé, que les Égyptiens, de qui le reste des hommes ont appris la civilité, ne laissaient pas de manier la boue avec les mains et la pâte dont se faisait le pain avec leurs pieds[87]. Je confesse bien qu'on trouve la tourte meilleure quand on ne l'a pas vu faire[88], et j'avoue qu'il y a des saletés qui dégoûtent quelquefois merveilleusement du boire et du manger. Mais aussi ne faut-il pas vouloir obliger tout le monde à suivre nos inclinations ni se scandaliser à table de voir faire une sauce à quelqu'un moins à propos que nous ne voudrions. Il se trouve des personnes qui se feraient volontiers servir comme le grand Khan des Tartares, à qui l'on n'oserait porter le moindre plat qu'on n'ait un voile qui couvre le nez et la bouche pour en détourner l'haleine[89]. Le meilleur est de nous accoutumer à ce qui se pratique en chaque lieu où l'on se trouve, de crainte de donner dans de semblables extrémités, qui ne sont bonnes souvent qu'à nous faire de la peine.

Et parce que je sais que ces considérations académiques ne vous déplaisent pas, je ferai encore ici deux ou trois petites instances qui regardent la diversité des goûts, sans rien répéter, si je puis, de ce que vous avez pu voir ailleurs de moi sur le même sujet. Le pain qui se fait en cent façons différentes[90], dont chacune a ses approbateurs, est si peu estimé des Tartares qu'ils nomment le blé ordinairement le manger des

---

[84] « Quintilien » [*Institution oratoire*] « VI, 3 » [90].

[85] [Eustathius, *De Ismeniæ et Ismenes amoribus*] « V » (trad. latine par G. Gaulmin, 1617).

[86] « Athénée » [*Deipnosophistes*] « XI » [I, XII, p. 13]. Il y question d'une bouillie roborative servie aux jeunes gens revenant de l'exercice.

[87] [Strabon] « *Géographie*, XVIII ».

[88] La remarque est étrange car les pâtissiers du XVIIe avaient raffiné l'art de la tourte, une tarte couverte d'une abaisse de pâte et farcie de légumes, de poisson ou de viande – à moins que LMLV ne fasse référence à certains hachis faits de restes incertains (La Varenne, *Le Cuisinier français*, 1651).

[89] « Marco Polo » [dans le *Secondo volume delle nauigationi et viaggi, raccolto gia da m. Gio. Battista Ramusio, et hora in questa nuoua editione accresciuto: nel quale si contengono l'Historia delle cose de Tartari, & diuersi fatti de' loro imperatori, descritta da m. Marco Polo gentilhuomo venetiano*] « II, 10 » [p. 27] (éd. de 1574).

[90] En marge : « voiage de Goez ». Le journal du Jésuite Bento de Goes (1606-1607) fut incorporé par Matteo Ricci dans ses propres notes, le tout paraissant sous la curatelle de leur confrère Nicolas Trigault, *De Christiana Expeditione ad Sinas suscepta ab Societate Jesu ex P. Matthei Ricci ejusdem Societatis Commentarii*, 2e éd. revue et augmentée, 1616.

bêtes, ne se nourrissant guère que de chair, dont tout l'apprêt est souvent la mortification qu'ils lui donnent pour l'attendrir entre le dos et la selle du cheval. Le plus délicieux manger des Abyssins est du veau cru à la sauce de son fiel, qui serait un étrange ragoût parmi nous. L'on a trouvé dans une contrée du Pérou des peuples si contraires aux Tartares qu'ils ne mangent jamais de viande et Garcilasso rapporte, qu'étant pressés de le faire, ils répondirent qu'ils n'étaient pas des chiens pour se nourrir de la sorte[91]. Léon l'Africain nous apprend qu'on ne mange point du tout de rôti dans Fez, ce qui est bien opposé aux festins de l'*Iliade* dont nous avons tantôt parlé. À la Chine, au Brésil, dans l'île de Saint-Thomas[92], et partout où l'on engraisse les pourceaux avec des cannes à sucre, leur chair est la plus savoureuse, et même la plus saine de toutes, de façon qu'on n'en ordonne guère d'autres aux malades. Celle de chameau, si nous en croyons Marco Polo, a le même avantage dans l'île de Saint-Laurent[93] ou de Madagascar. Il faut tenir pour assuré que les *Acridophages* de Diodore trouvent les sauterelles excellentes[94] et ces *Macrobii*, dont parle Pline, les vipères dont ils se nourrissent et qui les préservent de toute vermine[95]. Mais où ne nous portent point les dérèglements de la bouche, ou plutôt de la fantaisie ? Le fils d'Ésope le Tragique ne se pouvait satisfaire, s'il n'avait sa table couverte de rossignols ou d'autres oiseaux qui approchent de l'excellence de leur chant, et qu'il achetait pour cela très chèrement[96]. Les délicats de Rome, du temps de Sénèque, ne mangeaient pas volontiers de beaucoup de poissons s'ils ne les avaient vus en vie ; et leur ventre n'était pas content d'un barbeau, quoiqu'ils l'estimassent infiniment, si la vue ne s'était pas satisfaite la première, en observant le changement de couleurs qu'il prenait palpitant, avant que de mourir[97]. Ils ont cru, et plusieurs avec eux, qu'on était beau sept jours durant après avoir mangé du lièvre, ce qui le leur faisait affectionner. La seule friandise de Rachel l'obligea de céder son lit à sa sœur Léa, pour y coucher avec Jacob, en récompense de quelques pommes de mandragore dont celle-ci fit présent à la première[98]. Et ce Corinthien qui vendit une très bonne succession à quelqu'un de ses camarades pour une tarte bien emmiellée, selon l'usage d'alors, montra bien que les hommes n'ont pas moins de cette sorte d'intempérance que les femmes[99]. Nous prenons de même des aversions qui ont encore moins de fondement que ces envies déréglées. Les Américains de Canada s'abstiennent de manger le cœur des animaux, s'imaginant que cela est capable de les faire tuer par leurs ennemis. Et les femmes ou filles du même endroit n'oseraient goûter de la tête d'un brochet, de peur de n'avoir point d'enfants, comme si c'était un morceau capable des les rendre stériles. Je pourrais porter ce discours bien plus loin par de semblables exemples, s'il ne commençait à devenir plus long que je ne m'étais proposé.

Or cette grande variété de goûts et de sentiments, pour ce qui concerne la table, fait assez connaître que la bonne chère n'a rien de déterminé et que selon nos premières conjectures le meilleur apprêt de viandes est celui de la faim, qui ne nous en présente point que d'agréables. Le voulez-vous bien savoir ? Offrez du pain noir et

---

91 [Garcilaso de la Vega, *Le Commentaire royal ou*] « *Histoire des Yncas*, VIII, 7 ».
92 São Tomé.
93 São Lourenço.
94 [Diodore de Sicile*, Bibliothèque historique*] « III, 3 ».
95 [Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*] « VII, 2 » [20]
96 « Valère Maxime » [*Faits et dits mémorables*] « VII, 2 » [soit : VIII, I, 2]
97 [Sénèque] « *Questions naturelles*, III, 17 » [3 et « 18 » [1]. LMLV édulcore le texte, autrement plus relevé, de Sénèque.
98 « Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, I, 18 ».
99 « Athénée » [*Deipnosophistes*] « IV ». Élusif.

dur à l'un de nos délicats, il le rejettera sans doute et vous dira le mot de cet ancien railleur, que c'est l'ombre de quelque pain plutôt qu'un pain véritable que vous lui donnez, ou il se plaindra peut-être comme cet autre moqueur, qu'avec une chose si obscure il semble que vous veuilliez faire venir la nuit devant le temps[100]. Cependant la faim le portera bientôt à changer de langage, si vous pouvez trouver le moyen de la laisser passer dans son estomac[101], dit Sénèque ; et vous verrez qu'il confessera n'avoir jamais trouvé de pain meilleur, quelque blanc et tendre qu'il ait été, parce que l'appétit lui aura assaisonné celui-ci. L'accoutumance ensuite est celle qui contribue beaucoup à nous rendre agréable tout ce qui peut servir à notre nourriture. Jacques Hallius dit dans sa relation[102], qu'il fut fort étonné de voir les hommes de Groenland qui buvaient l'eau de la mer avec plaisir et qui s'en portaient bien. Si nous n'avions quitté le gland il nous paraîtrait encore de très bon goût. Les serpents sont des mets délicieux en beaucoup de lieux. Et le reste des animaux montre assez ce que peut l'usage en cela puisque, pour nous contenter de ce seul exemple, les vaches d'Islande au défaut de fourrage sont nourries avec du poisson, qu'elles ruminent comme les meilleures herbes d'un pré[103]. Ô le grand avantage que c'est d'acquérir autant qu'il est possible l'indifférence des vivres et d'habituer son ventre à tirer profit de toute sorte de mets ! L'Italien observe dans une de ses façons de parler, qu'on n'a jamais vu de chèvre morte de faim, parce qu'elle broute tout ce qu'elle trouve. Et il se voit par effet qu'il n'y a point de gens qui passent mieux la vie que ceux qui mangent de tout, comme il n'y a point de plus grande servitude que celle de la bouche depuis qu'elle nous maîtrise ou, pour user du mot qui semble être dû à sa gourmandise, depuis qu'elle nous gourmande : *Un estomac résistant et bien dressé donne bien de la liberté*[104].

C'est donc mon opinion que la bonne chère est de tous écots, pourvu que nous y contribuions la disposition requise de notre part. Elle ne se trouve pas toujours dans l'abondance ; souvent un apprêt médiocre lui suffit et il faut pour la faire, que celui qui la prépare, et ceux qui sont cause qu'il prend cette peine, y mettent également du leur. S'il n'y a communication d'esprits aussi bien que de viandes, ce sera plutôt un assouvissement brutal qu'un repas d'hommes raisonnables. Et si la table ne nous unit de volontés, aussi bien que de corps, par une mutuelle bienveillance, nous n'y ferons jamais que très mauvaise chère, quelque bien servie qu'elle puisse être : *Mieux vaut un plat de légumes cuisiné avec amour qu'un rôti de bœuf épicé à la hargne*[105]. Polybe dit, que c'était une coutume si ordinaire parmi les Béotiens, de laisser par leur

---

[100] [Athénée] « *Deipnosophistes*, VI » [c.-à-d. VI, V, p. 349].

[101] [Sénèque] « *Lett.* 114 » [en fait XX, 123, 2] avec cette citation dans le texte, que LMLV traduit : « *Panem illum tenerum et siligineum fames reddet* ».

[102] « *Ind. Or.*, part. 12, pag. 20 ». Référence étrange car « *Or.* » est l'abréviation usuelle pour les Indes Orientales (du Cap au Japon). Nonobstant l'anecdote est exacte : elle est de « Jacques Hallius » autrement dit James Hall dont les quatre voyages d'exploration du Groenland restent célèbres dans les annales du Nord (1605-1612). Hall n'a pas écrit de « relation » en tant que telle mais son rapport est cité dans la compilation dite *The North-West Fox* (1635, p. 61). LMLV doit le tenir d'Isaac de La Peyrère qui publiera en 1647 (donc trois ans après *De la bonne chère*) une aimable *Relation du Groenland*, suivie en 1663 d'une mondaine *Relation de l'Islande*, toutes deux expressément et publiquement dédiées à LMLV.

[103] « *Ibid.,* p. 200 ». Derechef. Mais cf. Isaac de La Peyrère, *Relation de l'Islande*, chapitre VI, p. 13 (éd. de 1663).

[104] [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* » [XX] « 134 » [c.-à-d. 123, 3]. LMLV cite dans son texte : « *Magna pars libertatis est bene moratus venter, et contumeliæ patiens* ».

[105] « Ecclesiastes cap. 7 » [la notation moderne est Proverbes 15.17]. LMLV cite: « *Melius est vocare ad holera cum caritate, quam ad vitulum saginatum cum odio* ». Je traduis.

testament un festin annuel à leurs amis, que beaucoup d'entre eux avaient plus de repas acquis par là qu'il n'y avait de jours au mois. À moins d'être assuré de trouver des amis selon l'intention du testateur, j'eusse librement renoncé aux legs testamentaires[106]. Et je crois qu'un homme d'humeur un peu particulière et qui aime le repos préférera toujours son petit ordinaire à des banquets si fréquents et si tumultueux qu'étaient vraisemblablement ceux des Béotiens. Car parce que nous sommes un composé de deux parties, il n'est pas possible que l'une soit parfaitement contente sans l'autre ; et je suis même de cet avis que ce qui touche la supérieure est toujours sans comparaison plus important que le reste. C'est pourquoi l'on ne pourrait peut-être mieux définir la bonne chère, s'il en fallait venir jusque-là, qu'en disant qu'elle est un repas pris avec appétit et avec satisfaction du corps et de l'esprit. Ceux qui la considèrent autrement sont sujets à se trouver bien loin de leur compte et à rencontrer beaucoup d'amertume où ils ne cherchaient que de la douceur et du plaisir. Nous avons des vers d'Antiphane qui sont faits pour prouver qu'il n'y a point de biens certains ni véritables que ceux que la bouche renferme, à cause que tous les autres nous peuvent être ôtés[107]. Un Alexis, poète grec[108] comme le précédent, veut que nous ne reconnaissions pour père et mère tout ensemble que notre seul ventre ; et il n'y a que trop de personnes aujourd'hui qui semblent n'avoir point d'autre dieu que celui-là. À leur dire le peintre Timothée n'a jamais représenté de si belle tempête que celle d'un court-bouillon. Et si vous déférez à leur jugement, conforme à celui de Philoxène, la plus agréable de toutes les eaux sera celle dont on se lave les mains pour se mettre à table[109]. Ce n'est pas merveille que des gens de cette trempe ne songent qu'à ce qui est purement matériel. Mais il s'en faut infiniment, je m'assure, que vous voulussiez déférer à de si profanes sentiments. Les vôtres véritables me sont trop connus, pour douter de ce que vous pensez de la bonne chère. Et je vous prie aussi de croire que toutes mes réflexions sur le traitement que vous fit Apicius, vont plus à vous complaire par mon obéissance, qu'à vous contredire par une fantaisie particulière. Ce que j'ai trouvé de moins à mon gré en tout son procédé ne m'empêchera pas de le louer du bon exemple que vous dites qu'il vous donnait, et de n'avoir pas fait comme ceux de Canada, qui ne mangent jamais lorsqu'ils festinent leurs amis, et qu'ils leur font faire *tabagie*, pour user des propres termes du pays, s'amusant à discourir ou à chanter durant tout le repas. Si le maître de la maison où il se prend ne se met des premiers dans le bel usage de ses biens, il est très difficile qu'ils contentent parfaitement le reste de la compagnie ni qu'on en tire cette pleine satisfaction, qui paraît dans l'écrit que vous avez voulu que j'examinasse avec ma franchise accoutumée.

---

106 [Polybii] « Nicolai Damasceni Excerpta, p. 108 ». Titre complet note 55 *supra*.

107 « Athénée » [*Deipnosophistes,* I, XXVI, p. 33] : « Qu'est-ce, dites-le nous, que de vivre icy bas ?/ De boire plusieurs coups, & de n'y manquer pas». Athénée le cite abondamment.

108 Poète comique du IIIe siècle av. J.-C., dont l'œuvre a disparu, sauf pour ce que nous en livre, de nouveau à profusion, Athénée.

109 Le poète Philoxène de Cythère qui eût voulu un gosier de grue pour mieux goûter la descente des aliments (Athénée, *Deipnosophistes*, I, VII, p. 9). Quant à l'eau : « On apporte de l'eau pour se laver les mains,/Un garçon tient l'aiguière & l'apporte aux gens sains » (Athénée, *Deipnosophistes*, XV, VI, p. 1013).

De la lecture des livres et de leur composition

Celui qui nous a laissé par écrit la vie de Socrate, nous assure qu'il ne reconnaissait qu'un seul bien et un seul mal en ce monde, dont le premier était la science et le second l'ignorance[1]. Le philosophe Erillus était du même sentiment, puisque nous lisons dans le quatrième livre des questions *Académiques* qu'il mettait le souverain bonheur de la vie dans la connaissance des choses[2]. Et l'auteur de ce bel ouvrage fait dire en un autre endroit au stoïcien Balbus[3], qu'on ne peut rien s'imaginer de plus excellent en Dieu même, que la science. Sans mentir, si c'est elle qui nous distingue principalement des autres animaux, d'où vient qu'on nomme les lettres humaines, et que nos premières études s'appellent des humanités?[4] Il semble que nous ne saurions trop l'estimer et il y a même lieu de soutenir que nous sommes en quelque façon d'autant plus hommes, si l'on peut ainsi parler, que nous savons davantage et que nous avons plus d'intelligence que les autres, comme il n'y a rien qui nous approche tant de la bête que l'ignorance. C'est pourquoi les Grecs ont prononcé, tantôt que ceux qui savaient les lettres voyaient le double des autres[5], tantôt que celui qui manquait de cet avantage, ne voyait goutte, lors même qu'il croyait voir le plus clair[6].

Et c'est encore le fondement de cette notable sentence de Platon, qu'il n'y a pas moins de différence entre une personne savante et celle qui ne l'est pas, qu'entre le médecin et le malade**,** Aristippe disait qu'entre un cheval dressé et celui qui est indompté, Aristote qu'entre un homme vivant et un mort, et Démades qu'entre un dieu et un homme. Finissons ce petit éloge de la science par le proverbe arabique[7], qui porte qu'un seul des jours d'un homme docte vaut mieux que toute la vie d'un idiot, lequel n'a nulle teinture d'érudition, ni de ce qu'on nomme ordinairement dans l'école, discipline.

Si est-ce[8] que les premiers hommes en connaissance de tous les siècles nous ont souvent fait peur de la science et nous l'ont représentée comme la plus vaine et la plus trompeuse de toutes les occupations que nous pouvons prendre. N'est-ce pas la leçon

---

[1] Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, II, Socrate, 31.

[2] Cicéron, *Académiques*, IV (ou *Acad. Post.*, II), 42, 129. Cf. Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VII, *Zénon*.

[3] [Cicéron] « *De la nature des dieux*, II » [2].

[4] « Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, III, 15 ».

[5] LMLV paraphrase et cite ici: « *Διπλοῦν ὁρῶσιν οἱ μαθόντες γράμματα* ». La source est le recueil de *Sentences* attribuées par la tradition à Ménandre (*Sententiae Menandri siue Gnomai monostichoi*), déjà signalé.

[6] Derechef: « *Ὁ γραμμάτων ἄπειρος οὐ βλέπει βλέπων* ».

[7] « *Adagia arabica*, 75 » [*Locmani sapientis Fabulae et selecta quaedam arabum Adagia*, XCV, p. 59 (éd. de 1636)]. Soit LMLV use de l'édition des *Proverbiorum arabicorum centuriæ duæ* par Thomas Erpenius (1614) (non consultée), soit de sa plus courante édition bilingue arabe-latin (consultée) (qui contient une traduction des *Fables* de Locman, une source de La Fontaine) : la tournure de LMLV paraphrase en effet « *Dies unus viri docti praestat tota vita undocti* », mais il s'agit de l'adage XCV, et non pas LXXV.

[8] C.-à-d.: C'est ainsi que.

que nous fait le prédicateur hébreu, qui avait joint à la couronne d'Israël une science infuse de tout ce que notre humanité est capable de savoir des choses naturelles?[9] Il dit qu'il n'a trouvé qu'affliction d'esprit en tout cela, que la sagesse est toujours accompagnée de dépit, que plus on acquiert de science, plus on se prépare de sujets de mortification et de douleur, et, dans un autre endroit, que la doctrine est une entrave aux pieds d'un sot et comme des menottes mises à sa main droite[10]. Une des prophéties de Jérémie veut que la science nous renverse à tous l'esprit: *Tout homme est abruti par son savoir*[11]. Ésaïe déclame contre la doctrine des hommes, ajoutant que Dieu confondra la science des savants[12]. Et saint Paul qui se sert de ce texte n'a rien répété si souvent aux fidèles, que de se prendre garde de cette belle science qui est pleine d'artifice, qui nous enfle d'arrogance, et qui néanmoins n'est qu'une pure folie devant Dieu[13]. Je sais bien que Clément [d'Alexandrie] interprète favorablement pour la même science, le mot d'enfler dont l'Apôtre s'est servi, et qu'il s'efforce de montrer par quelques autres passages de l'Écriture, comme l'enflure se prend assez souvent en bonne part.[14] Mais outre que c'est un sentiment particulier de ce Père[15], les invectives continuelles de saint Paul contre les savants, et surtout dans la première *Épître aux Corinthiens* où il oppose, comme le bien au mal, la science qui bouffit à la charité qui édifie,[16] ne nous permettent pas de suivre d'autres explications là-dessus que la commune[17]. En effet l'âme non plus que le corps ne peut tomber dans l'enflure que ce ne soit un indice certain de mauvaise disposition, et c'est un terme qui porte toujours avec soi quelque mauvaise signification.

Mais voyons si les auteurs profanes ont eu meilleure opinion de la science que les sacrés. Certes nous trouverons que les plus grands philosophes d'entre les premiers n'ont pas fait de moindres leçons à leurs disciples de la belle façon d'ignorer, que de celle de savoir, et qu'ils ne leur ont pas plus recommandé la doctrine, que l'ignorance. Je laisse à part les sectes entières de ceux qui faisaient une profession particulière de haïr toutes sortes de disciplines, comme les Épicuriens; ou de douter de tout et de ne rien comprendre, comme les Sceptiques, et la meilleure partie des Académiques. Héraclite qui philosophait à sa mode, et avec indépendance, prononça hardiment que la grande littérature ne donnait pas le bon esprit ni le jugement : *Beaucoup savoir ce n'est pas savoir*[18]. Hippon, surnommé l'Athée, soutient dans Athénée qu'il n'y a rien de si vain que cette doctrine diffuse et étendue dont on fait tant de cas[19]. Anaxarque[20] usait de ces termes dans son livre de la royauté, selon que Clément [d'Alexandrie] le rapporte, que si la

---

9 « Ecc. I, 1 » [c.-à-d. Ecclésiastique; soit : Siracide, Prologue, 1]. C'est le célèbre passage sur « la Loi, les Prophètes et ceux qui les ont suivis ». Jésus Ben Sira fait l'éloge de la sagesse divine contre la philosophie hellénistique, bref celui des croyants contre les philosophes.

10 « Ecc. 21 » [22] (dans la Vulgate) ; soit Siracide 21.19].

11 [Jérémie] « 10 » [14]. Il cite: *« Stultus factus est omnis homo a scientia sua »*. Je traduis.

12 [Ésaïe] « 29 » [14].

13 1 Corinthiens 1.19.

14 [Clément d'Alexandrie] « *Stromates*, VII » [16].

15 Au sens de « Père de l'Église »

16 [1] « Corinthiens, 8 » [2].

17 LMLV a lu, et pesé, la contradiction où se place le chrétien gnostique Clément d'Alexandrie lorsqu'il défend les lettres païennes mais dénie la grâce à leurs auteurs, entamant sa réflexion sur le même passage du Siracide cité plus haut, et affirmant : « Il faut philosopher » (*Stromates*, VI, 18). Oui, mais comment et à quelle fin, si la vérité est révélée et la raison humiliée ?

18 « Diogène Laërce » [*Vies des philosophes*, IX, 1 (Fragment Diels-Kranz 40)]. LMLV cite dans son texte: « *πολυμαθία νόον διδάσκει* ». Je traduis.

19 [Athénée, *Deipnosophistes*] « XII » [12, p. 905].

20 Valère Maxime rapporte en outre la mort héroïque de cet ami d'Alexandre, qui se coupa la langue et la cracha au visage du tyran de Chypre Nicocréon (*Faits et dits mémorables*, III, 3. ext. 4). Sur l'eudémoniste Anaxarque, voir *Diogène Laërce*, *Vies des philosophes*, IX, 58-60 (avec l'anecdote).

science nous est avantageuse d'un côté, elle ne nous est pas moins préjudiciable de l'autre.[21]Et Aristote qui passe pour le coryphée des Dogmatiques, n'a pas laissé d'avouer franchement que la grande connaissance engendrait les grands doutes, et que celui qui savait le plus était encore celui qui avait davantage d'irrésolution[22]. Que s'il faut que nous ajoutions notre suffrage à celui de tant de grands personnages, nous serons contraints d'avouer, soit en faisant réflexion sur nous-mêmes, soit par la considération de ceux qui sont dans la plus haute estime parmi les savants, que nos plus profondes études ne sont bonnes souvent qu'à nous faire mieux reconnaître notre ignorance, parce qu'elles nous en découvrent les titres et qu'au lieu que les autres hommes ne la souffrent que comme je ne sais quoi de positif. Nous montons de branche en branche à la façon des singes sur l'arbre de la science, et puis nous montrons à nu ce que nous avons de plus honteux, qui est à mon avis cette naturelle ignorance dont nous parlons. Les lettres que nous apprenons avec tant de peine dans les collèges nous deviennent aussi inutiles qu'à Palamède[23] et cette Minerve que nous cultivons avec de si grands soins n'est bonne ordinairement qu'à diminuer nos propres forces, selon son étymologie latine[24]. Combien y a-t-il de personnes qui pensent posséder des sciences, au lieu que ce sont elles qui comme autant de mauvais démons les possèdent et les agitent? Cela me fait souvenir de ceux dont parle le même évêque d'Alexandrie que nous avons déjà cité deux fois qui rendait le diable auteur de la philosophie[25], et du souhait que fit un autre qui contestait contre un homme de grande littérature en lui disant: Dieu vous fasse la grâce de devenir plus savant. Certes à considérer le savoir humain de la sorte, on peut dire que ce fabuleux Hélicon[26] ne produit pas seulement à notre ruine la plante qui tue les corps de sa seule odeur comme Lucrèce l'assure[27], puisque tant d'arts et de disciplines différentes qui croissent dessus sont encore plus à craindre pour nos âmes.

On peut accommoder deux opinions si opposées l'une à l'autre en établissant cette maxime, qu'encore que la science soit la plus estimable de toutes nos possessions à la considérer séparément et en elle-même, il arrive pourtant assez de fois que par la faute de ceux qui n'ont pas la vigueur d'esprit requise pour en bien user, cette même science leur est plutôt préjudiciable qu'autrement. Les Espagnols ont un proverbe exprès pour

---

21 [Clément d'Alexandrie] « *Stromates*, I » [6]. LMLV cite l'original grec en début de phrase (avant « Anaxarque »): « *πολυμαθημοσύνης τῆς οὐ κενότερον οὐδέν* »; et le traduit en fin de phrase. Clément développe un thème qui fut fondamental pour l'humanisme, selon lequel la piété s'atteint d'autant plus sûrement qu'elle a pour préliminaire une solide éducation, celui de la réconciliation par les Lettres de la « vertu des païens » (titre d'un ouvrage de LMLV) et de la sagesse chrétienne ; de fait il compare Salomon et Anaxarque.

22 [Aristote] « *Rhétorique* ». Il cite: « *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia* », que traduit « la grande connaissance engendrait les grands doutes » (ne semble pas être dans le texte latin).

23 Palamède aurait inventé, aux heures creuses du siège de Troie, les lettres θ, ξ, χ, φ de l'alphabet grec (outre les dés et le backgammon), ce prince lettré mourut injustement lapidé à la suite d'une lettre de trahison contrefaite par Ulysse dont il avait auparavant éventé la folie prétendue, contraignant celui-ci à quitter Ithaque pour aller combattre avec les Grecs.

24 LMLV s'amuse, comme s'il disait « Minerve minore ». C'était la déesse des étudiants.

25 [Clément d'Alexandrie] « *Stromates*, VI » [8]. Dans ce passage Clément attaque les fondamentalistes qui s'appuient sur la chute de Satan afin de démontrer que la culture (tout ce qui n'est pas la lecture de la Bible) relève de la diablerie. Il montre que cela n'a de rapport qu'au don de prophétie et pas à la philosophie, et qu'en outre, si Lucifer prophétisait, comme Ange de la Lumière il ne pourrait que le faire « véridiquement ». Il en déduit que les philosophes, la culture païenne, peuvent donc effectivement « savoir la vérité, s'ils ne la comprennent cependant pas, mais en n'y étant pas in-habitués ». Texte très actuel y compris dans sa contorsion.

26 La montagne des Muses d'où coule la source Hippocrène.

27 [Lucrèce, *De la nature*] « VI » [vv. 786-7].

cela, *la sciencia es locura, si buen seso no la cura*, qui répond à cette sentence des Grecs : *Science sans conscience est inconscience* [28].

Comme il y a des personnes à qui les meilleures viandes ne profitent de rien, parce que leur première constitution les oblige à être toujours hectiques, il en est d'autres que le naturel rend si mal propres à l'étude qu'[elles] ne tirent nul profit de ce qu'[elles][29] apprennent. La doctrine est un aliment spirituel qui suffoque s'il n'est digéré. Et de même que le corps se conserve en santé par une nourriture proportionnée à ses forces, les facultés de notre âme se conservent dans leur activité par le moyen de la science, pourvu que nous la puissions convertir en notre substance[30] et, qu'au lieu d'être possédés par elle, nous en soyions les maîtres et les régents : *Principe de la sagesse : acquiers la sagesse*, dit le Sage[31]. C'est pourquoi il ne devrait pas être permis indifféremment à tout le monde d'être du métier des Muses ; et s'il était autrefois défendu en quelques lieux d'immoler un veau à Diane[32], je dirais volontiers qu'on ne devrait jamais mettre à l'étude ceux à qui l'on donne vulgairement le nom de cet animal, ni appliquer aux sciences des personnes qui n'ont pas le génie propre à s'en prévaloir. Qu'était-il besoin que ce Nonnus, dont parle Suidas[33], apprît six fois par cœur tout Démosthène, puisque après tant de peine il ne put jamais dire trois mots à propos, tant s'en faut qu'il prît la moindre teinture d'éloquence, en lisant ce grand orateur. Pour ce qui touche en particulier la philosophie, l'on a toujours soutenu que les paroles du Texte sacré qui semblent la condamner ne vont que contre celle qui avait de mauvais principes, comme l'épicurienne quand elle niait la Providence divine. Et Clément, s'il m'est permis de l'alléguer encore ici, compare gentiment ceux à qui la philosophie grecque faisait peur aux petits enfants qui craignent les ténèbres, ou qui appréhendent les lutins[34]. Il est certain que la païenne a eu ses erreurs, comme la chrétienne ses hérésies. Mais cela n'oblige pas à les rejeter absolument, puisque nous les pouvons sanctifier en censurant ce qu'elles ont d'impur et de scandaleux: *On gardera toujours la mémoire du juste. Il ne craindra pas les rumeurs méchantes*[35]; pour appliquer à notre propos, comme fait ce Père, cet endroit du psaume de David. Tant y a que généralement parlant, c'est à nous seuls à qui les mauvais effets de toutes les sciences doivent être imputés lorsqu'ils arrivent, si nous ne voulons accuser le vin des désordres qu'il cause, au lieu de condamner celui qui le boit indiscrètement, quoiqu'il ne lui soit pas propre. La doctrine est un sceptre, ou une marotte, selon l'adresse des mains qui s'en doivent servir.

Voilà ce que je me suis cru obligé de vous dire avant toute chose, pour vous tirer de la perplexité où je vois que vous ont jeté les divers sentiments de ceux qui vous exhortent au travail des hommes de lettres ; et des autres qui vous détournent avec tant d'animosité du cours de vos études. Pour répondre ensuite aux deux points dont vous désirez que je vous dise mon avis, je commencerai par ce qui concerne la lecture des livres, et puis nous viendrons au dessein que vous avez de vous rendre recommandable par la composition de quelque ouvrage de valeur, et qui puisse être de considération à la postérité.

Quant à la première partie, je ne doute point que vous ne ressentiez en l'âge où vous êtes un extrême transport et avidité d'esprit pour toute sorte de connaissances.

---

28 LMLV cite ici en grec et en latin: « *Ὦς οὐδέ ν ἡ μάΦησις, ἥν μή παρῇ* /*Quam nihil est eruditio, nisi mens adsit*! » (Ménandre, *Sententiae Menandri siue Gnomai monostichoi*).

29 LMLV accorde au masculin.

30 [Pseudo-] « Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, I » [soit Épître, 12, 1421a, semble-t-il].

31 « Proverbes 4 » [7]. LMLV cite: « *Principium sapientiæ, posside sapientiam* ». Traduction TOB.

32 « Cicéron, *De l'invention*, II » [95].

33 « In voce Salustius » [*Suidæ Lexicon,* éd. Teubner, 1935, IV, p. 315].

34 [Clément d'Alexandrie] « *Stromates* I » [19 et 29, mais plutôt VI, 10].

35 LMLV cite « Psaumes 115 » [en fait 111.7 dans la Vulgate et, de nos jours, Ps 112. 6-7]: « *In memoria æterna erit justus/Ab auditione mala non timebit* ». Traduction TOB.

Comme la matière première qu'Aristote compare fort souvent à notre entendement, a un appétit naturel de toutes les formes réelles et sensibles, l'esprit humain est porté d'une même inclination vers le général des sciences, qui sont des formes intelligibles. Et ce qui rend plus grand ce mouvement physique, c'est qu'il est toujours accompagné de plaisir. Car parce que nous désirons tous de savoir et de nous instruire, dont l'amour de nos sens, et surtout celui des disciplines, est un témoignage certain, il ne se peut faire que nous n'apprenions avec beaucoup de contentement ; d'autant qu'il n'y a point d'accomplissement de désir naturel qui ne se fasse toujours avec quelque sorte de volupté. Mais les belles âmes sont celles sans doute que cet instinct touche le plus, à cause de l'amour de la vérité qu'elles ont plus ardent que les autres, ce qui les oblige à la rechercher par le moyen des sciences, n'y en ayant point de plus assuré que celui-là. Et certes si nos yeux sont capables de nous donner tant de satisfactions que nous goûtons à toute heure, et si nous éprouvons tant de douceur à voir d'un lieu tranquille l'agitation de ceux qui souffrent les tourmentes de la mer, combien devons-nous ressentir de plus sensibles plaisirs de la vue intellectuelle, et de cette joie secrète qui naît de se voir exempt de tant d'erreurs et de tempêtes spirituelles, qui affligent nuit et jour le reste des hommes qui sont encore dans l'ignorance ! Il ne faut pas néanmoins que nous nous abandonnions aveuglément à cette impétuosité de connaître et d'apprendre. L'étude a ses règles et ses bornes, aussi bien que les autres exercices ; et elle ne peut être bonne si elle ne se fait par ordre et si nous ne nous y conduisons avec méthode. Car il importe merveilleusement de quelle façon les choses entrent et prennent place dans notre esprit, ne fût-ce qu'à cause qu'elles n'en sortent jamais que confusément, si elles y sont introduites en désordre et si elles se brouillent dans leur premier établissement. Il faut imiter l'abeille qui ne porte jamais que le suc de la rose ou de la violette, sans confondre les substances, à chaque fois qu'elle va faire ses provisions[36]. Or je sais bien que vous ne demandez pas ici une instruction particulière de ce qui concerne soit le progrès des sciences, ou leur liaison et encyclopédie, soit la connaissance des bons auteurs. Le nombre des traités qui se voient touchant cette matière va presque à l'infini. Et comme on dit qu'il y a bien plus de docteurs que de doctes, il se trouve aussi beaucoup plus de directeurs en cela, et de personnes qui enseignent les voies qu'il faut tenir pour bien et utilement étudier, qu'il ne s'en rencontre qui les aient eux-mêmes suivies, et qui se soient prévalues des préceptes qu'[elles] donnent aux autres, en les pratiquant. Je me contenterai donc de vous communiquer succinctement quelques pensées réduites en forme d'aphorismes, que je m'imagine qui vous pourront être de quelque usage sur ce sujet.

Il faut que je me réjouisse d'abord du grand naturel que vous apportez à l'étude qui fera, qu'avec l'attention que vous joindrez à cet avantage, vous n'y trouverez pas toutes les difficultés que d'autres y éprouvent. Antisthène avait souvent ce mot dans la bouche, qu'il fallait faire provision de sens pour entendre, ou d'un licou pour se pendre[37]. Je m'empêcherai bien, dans le conseil que je vous dois donner, d'aller jusqu'à une si vicieuse extrémité. Mais je vous dirai pourtant qu'il vaudrait beaucoup mieux s'appliquer à toute autre chose qu'aux lettres, si nous ne nous sentons assistés du génie qu'elles demandent et si nous ne possédons cette pointe d'esprit, ou cette lumière sèche d'Héraclite[38], qui fait qu'on surmonte facilement ce qu'elles ont d'obscur et de pénible.

L'âge un peu avancé où vous êtes ne vous doit ni décourager, ni faire précipiter dans la belle carrière que vous commencez. Il n'y a point de temps dans la vie auquel il ne soit honnête d'acquérir de la science, disait Sénèque allant fort vieil écouter assidûment un

---

[36] « Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 40 ».

[37] « Plutarque, *De Stoicorum repugnantiis* » [14].

[38] Probablement d'Héraclite : « L'âme sèche est la plus sage et la meilleure », d'après Stobée, *Sententiæ*, II, 5, 8 (Fragment Diels-Kranz 118).

philosophe dans sa classe[39]. On a écrit de Solon qu'en mourant il leva la tête pour écouter et s'instruire de quelque chose dont on l'entretenait. Socrate voulut apprendre, la veille de son dernier jour, des vers lyriques de Stésichore qu'un musicien chantait. Et l'on a observé que Platon avait les *Mimes* ou *Sentences* de Sophron sous la tête en expirant, âgé de quatre-vingts et un ans[40]. Qui n'a point lu dans Cicéron comme Caton l'Aîné était fort vieil lorsqu'il voulut savoir le grec[41], et comme il ne pouvait s'empêcher de lire toujours quelque livre en plein Sénat, cependant que toute la compagnie s'assemblait?[42] Je vous exciterai peut-être davantage par deux exemples récents. Saint Ignace, fondateur d'une si savante Société, avait trente-trois ans quand il se mit à l'étude, et n'acheva sa grammaire qu'à trente-cinq dans Barcelone, d'où il passa en l'université d'Alcala[43]. Et Cardan avoue lui-même qu'à dix-neuf ans il ne savait point de latin, de sorte qu'il ne fut reçu médecin qu'à quarante[44].

Puisque les arts où nous aspirons sont nommés libéraux, il ne s'y faut pas assujettir servilement mais en hommes libres. Ce n'est pas moins faillir de trop étudier, que trop peu. On a dit autrefois d'un homme excessivement adonné à la chasse, qu'il ne vivait pas mais qu'il chassait; nous pouvons assurer que beaucoup étudient de même plutôt qu'ils ne vivent. Je sais bien que les Muses ne font état que de ceux qui les aiment avec passion, qu'Archimède eut plus d'appréhension de voir effacer les doctes figures qu'il traçait sur le sable, que de perdre la vie à la prise de Syracuse dont il ne s'aperçut point, et que Carnéade ne se souvenait pas de manger à table pour méditer si sa chère Mélissa, l'interrompant de la main, ne l'eût contraint d'achever ses repas[45]. Mais cette ardeur si louable et si nécessaire pendant notre application, n'empêche pas que nous n'usions parfois de remise. Ces filles de Mnémosyne, dont nous venons de parler, ne chantent pas toujours, elles donnent une partie de leur temps tantôt aux festins, et tantôt à la danse, *les Muses ne sont pas insensibles à la variété*[46]. Et comme Lucien soutient que la relâche que prenaient les athlètes de son temps, était la principale et plus importante partie de leur exercice[47], on ne se trompera jamais de maintenir que la récréation et le divertissement ne sont pas moins nécessaires à l'étude, que la grande ardeur et l'extrême contention d'esprit. Sénèque blâme avec raison un certain Porcius Latro, d'avoir eu si peu de pouvoir sur soi, qu'il ne pouvait ni laisser ni reprendre ses livres[48].

Ce n'est pas à dire qu'il ne faille tirer tous les jours quelque ligne au moins, aussi bien qu'Apelle. L'esprit n'a pas moins besoin d'aliments continuels que le corps. Et le métier de ceux qui cultivent les sciences est tel, que si l'on n'avance, on recule[49], comme il

---

39 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* » [IX] « 77 ».

40 Sophron, poète comique de Syracuse, anecdote rapportée par Quintilien, *Institution oratoire*, I, 10, 17.

41 [Cicéron] « *Académiques*, IV » [ou *Acad. Post.* II, 2, 5].

42 [Cicéron] « *Traité des fins*, III » [40].

43 « Jacques-Auguste de Thou, *Historiarum sui temporis* « XXIII » [XXXVII, p. 316 (au T. II de l'éd. de 1620)]; « Prudencio di Sandoval, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V* » « XXIV » (1604-6). LMLV l'a critiqué dans son *Discours de l'histoire* (1638).

44 « Jérôme Cardan, *De consolatione*, III » [p. 368, éd. de 1544]. Shakespeare l'aurait lu en concevant *Hamlet.*

45 Carnéade de Cyrène, fondateur de la Nouvelle Académie, provoqua dans Rome un tel engouement pour la rhétorique lors de son de son ambassade, que Caton dont parle ici LMLV, héros du *Cato Maior de senectute* de Cicéron, le fit renvoyer. Avec l'âge, Caton changea d'avis sur la Grèce et la rhétorique. LMLV laisse au lecteur croiser avec *De la vieillesse* pour saisir le sarcasme.

46 LMLV cite ici « *amant alterna Camenæ* », de Virgile, *Églogues*, III, v. 58. Je traduis.

47 [Lucien de Samosate] « *Histoire véritable* » [Introduction] « 1 ». LMLV traduit puis cite: « *μέρος τῆς ἀσκήσεως τὸ μέλιστον* ».

48 [Sénèque le Rhéteur] « *Controverses*, I, Préface » [13].

49 LMLV cite et traduit lui-même le proverbe : « *Qui non proficit, deficit* ».

arrive à ceux qui vont contre le cours de l'eau, ou qui s'efforcent de gravir sur quelque lieu fort droit et fort haut, ils ne sauraient s'arrêter tant soit peu sans déchoir[50]. Tant de choses s'écoulent tous les jours de notre mémoire, que si nous ne réparons d'ailleurs ce qui se perd de la même façon, dit Platon[51], qu'on remplit un vaisseau qui ne conserve pas bien les liqueurs, nous nous trouvons bientôt à sec et sans connaissance. C'est ce qui fait tant consumer d'huile à ces studieux que les Grecs nomment *hommes vivants à la lumière des lampes*[52] et ce qui les empêche, comme un Estieus Ponticus dans Athénée[53], plutôt que comme des Sybarites, de voir jamais lever ni coucher le soleil qui les trouve et les laisse toujours sur leurs livres. Mais on se peut délasser l'entendement par des variétés qui ne laissent pas d'être utiles. Il se joue avec les choses faciles et se remet de la peine que d'autres plus sérieuses lui ont auparavant donnée. Et par la même raison que les laboureurs rafraîchissent leurs terres en changeant la graine qu'ils y sèment, sans les laisser inutiles, les objets différents et méditations diversifiées ont souvent le pouvoir de réparer les forces de l'âme et de remettre en vigueur un esprit fatigué.

Ce changement n'empêchera pas que vous n'ayez toujours un principal objet, où vous rapporterez toutes vos veilles et vers lequel vous irez d'un pas ferme et réglé. On n'avance pas chemin en voltigeant, ni en faisant des courses égarées. Mais gardez-vous bien de quitter celui qu'on nomme royal, pour suivre des sentiers particuliers qui paraissent plus courts d'entrée, et qui nous égarent à la fin. Le grand chemin des sciences se trouve dans les auteurs classiques dont on a fait de tout temps élection, et qui vous conduiront sûrement par le Ciel et par la Terre, sans que vous couriez fortune de vous perdre.

Ne vous proposez pas de savoir plus que les autres, mais seulement de savoir mieux qu'eux, si faire se peut, ce que vous étudierez. Chacun a sa Sparte, l'importance est de devenir l'un de ses principaux ornements[54]. Les Thébains emportèrent autrefois l'honneur du jeu des flûtes, ceux de Mytilène furent réputés les plus adroits à toucher la harpe qui fussent dans toute la Grèce et les Éginètes passèrent pour les plus souples et robustes athlètes ou lutteurs qu'elle eût[55]. La ville d'Athènes se vantait aussi de donner au monde les meilleurs peintres et sculpteurs qu'on y vit**,** celle de Crotone de fournir les plus savants médecins, et c'était recommander assez un grammairien, ou un géomètre, de dire qu'il était d'Alexandrie. Voilà pourquoi le nombre des Muses est si grand. Nous pouvons donc rechercher les bonnes grâces de celle qui nous plaira davantage, mais il faut faire tous nos efforts ensuite, pour obtenir la place de faveur et d'estime entre ceux qui la servent.

Que vos lectures soient toujours accompagnées de méditation et faites en sorte que les réflexions que vous y formerez vous puissent être utiles à l'avenir. Il faut pour cela que vos élévations d'esprit ressemblent au vol de l'épervier, plutôt qu'à celui de l'alouette. Le premier gagne le haut de l'air pour découvrir pays, et fondre sur sa proie quand il en est temps. L'autre ne s'élève que pour s'égailler et toute sa course aboutit à une promenade inutile. Ne doutez point que vous ne trouviez par ce moyen dans les livres des choses que plusieurs n'y ont jamais aperçues. Ce sont des campagnes, selon

---

50 Derechef: « *Non progredi, est regredi* ».

51 [Platon] « *Lois*, V ».

52 LMLV écrit ici « *λυχνοβίους* ». Traduction L.-A. Sanchi.

53 [Athénée] « *Deipnosophistes,* VI » [X, p. 415]. LMLV écrit Estieus pour Histiæus. La traduction française utilisée ici dit Estiée le Pontique.

54 Une citation cachée de Cicéron (*Lettres à Atticus*, IV, 6) qui est elle-même l'occasion d'un sarcastique essai d'Érasme (*Adages*, 1401, voir trad. J. Chomorat, in *Œuvres choisies*, Paris, Livre de Poche Classique, 1991).

55 « Ménandre le Rhéteur, *De genere demonstrativo*, XVI » (traduit en latin par Natale Conti, 1558).

l'imagination de Sénèque, où le bœuf rencontre de l'herbe, le chien des lièvres et la cigogne des serpents[56].

C'est un grand secret de recueillir soigneusement de certaines pensées singulières qui se présentent à notre imagination en lisant, et d'en étendre le raisonnement au plus tôt, parce qu'on les perd pour jamais si l'on n'use de cette diligence. Un homme d'étude ne saurait amasser de plus précieux trésor, puisqu'il est tout de son revenu, et qu'il n'en doit rien à personne. Vous voyez bien que je ne parle pas de ces lieux communs qui se font à l'ordinaire, et qui contiennent simplement les sentiments d'autrui, ou la belle façon que chacun a de s'expliquer. Comme il est bien aisé de recueillir les pierres remarquables, avec l'agréable coquillage que la mer jette sur son rivage et fort difficile de plonger au fond pour en arracher le corail, ou pour y chercher des conques qui donnent les perles de parangon, il ne faut pas grande industrie, ni beaucoup de travail non plus à réunir sous de certains titres les sentences de divers livres telles que tout le monde les conçoit d'abord. Mais peu de personnes savent pénétrer jusqu'au sens caché des grands auteurs et il y en a beaucoup moins encore qui soient capables de trouver dans leurs écrits ce dont eux-mêmes peut-être ne se fussent pas avisés. C'est pourquoi la grenade, qui a son fruit sous l'écorce, était consacrée à Mercure, et c'est de ses grains tirés de l'intérieur qu'on peut faire un louable amas pour s'en servir au besoin[57].

Quintilien mettait entre les vertus d'un bon grammairien, d'ignorer de certaines choses, et l'on peut dire qu'il est quelquefois avantageux dans la morale de ne savoir pas tout le mal qui se peut faire[58]. Et néanmoins ce même mal n'est pas mauvais ni honteux dans l'entendement comme dans la volonté, puisque Dieu ne fait pas difficulté d'en prendre connaissance. Quoi qu'il en soit, c'est une maxime dans la physique qu'il n'y a rien indigne d'être su, de ce que l'Éternel n'a pas jugé indigne d'être créé. Cette science s'étend sur tout ce qui a essence. Le collège des gymnosophistes était pour cela dans le temple de Pan[59], pour signifier mystérieusement qu'ils faisaient profession de savoir toutes choses. Et si un empereur trouvait bonne l'odeur des excréments qui n'étaient ni musc, ni civette, parce que son fisc en profitait, on ne doit rien mépriser, pour bas, ni pour abject qu'il paraisse, lorsque nous en pouvons tirer quelque instruction. En effet toutes choses sont pures à les considérer avec pureté. Saint Chrysostome ne perdait rien de sa sainteté à la lecture d'Aristophane et de Lucien, dont il a inséré presque tout un dialogue dans une *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*. L'Apôtre conseille de ne laisser rien à éprouver, encore qu'il ne faille s'attacher qu'au bien. Et puisque l'esprit de la Divinité s'étend jusque sur les plus petites et les plus viles parties de la nature[60], il n'y en peut avoir qui ne méritent bien d'être contemplées. Mais ce n'est pas à dire pourtant que nous soyons obligés de nous arrêter à toutes également. Il est quelquefois des études comme des viandes, dont il y en a qui ne doivent servir que de sauce et qui ne se prennent point pour nourriture. La raison ne veut pas que nous nous soûlions de ce qui n'est fait que pour assaisonner le reste.

---

56 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius*, 109 » [c.-à-d. XVIII, 108, 29].

57 « Clément d'Alexandrie, *Stromates,* VI » [15]. LMLV affaiblit le passage: « Les mieux informés des Grecs attribuaient la grenade à Hermès comme étant l'image de la parole dont il faut égrener le sens » (je traduis). Source du poème *Les grenades* de Paul Valéry: « Dures grandes entr'ouvertes/ Cédant à l'excès de vos grains,/Je crois voir des fronts souverains/Éclatés de leurs découvertes ».

58 [Quintilien] « *Institution oratoire*, I » [8, 21]. Quintilien s'insurge contre les professeurs d'histoire qui font de la *licentia fingendi*, racontent des fadaises, faute d'une bonne formation pédagogique.

59 Outre les autres religions thaumaturgiques (voir *Des richesses et de la pauvreté*, note 44) les gymnosophistes venus d'Inde, dès l'époque d'Alexandre, forment partie du paysage religieux (voir l'immolation par le feu dans Cicéron, *De la divination*, I, 24, 47).

60 LMLV traduit librement et cite ici: « *Iupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris* » [Lucain, *De bello civili* (*La Pharsale*), IX, v. 580].

Ne soyez pas de ceux qui ne se donnent qu'à peine le loisir d'apprendre, tant ils ont grande envie de prendre, *qui sont prompts à vous entreprendre mais non à vous apprendre*[61]. Si vous préférez les arts lucratifs aux sciences honnêtes, vous ne ferez jamais rien qui mérite la gloire où vous aspirez. Et vous tomberez dans le malheur de cette inconsidérée Atalante, qui perdit pour une pomme d'or l'honneur de sa course, *fléchissant le pas pour cueillir l'or inconstant*[62]. Ajoutez à cela qu'en matière de sciences et de disciplines, l'utilité se trouve où elle paraît le moins, leur avantage consiste en ce qui semble le moins avantageux ; et nous tirons souvent plus de profit de ce que nous ne jugions nullement profitable[63].Vous n'avez pas dû vous embarquer au service des Muses, si vous n'aviez du bien assez pour y subsister honnêtement. *Bisognan lettere, et lettiera.* Michel de Montaigne[64] veut qu'on refasse ses chausses, devant que de faire des livres. Et quand Pythagore défend de se nourrir de cervelle, il avertit, comme je crois, d'éviter cette dure nécessité d'avoir sa vie appuyée nuement sur le travail de l'esprit, et sur sa seule industrie.

Mais souvenez-vous surtout de la belle leçon que fit cet Indien à Socrate, que les choses humaines ne sauraient être bien comprises sans les divines. C'est par les dernières que vous rectifierez vos mœurs avec vos études: *les études s'ouvrent sur les mœurs*[65]. Si la force de l'imagination peut causer quelquefois des enfantements monstrueux, qui doute que la fréquente méditation des choses du Ciel ne puisse sanctifier les productions de notre âme ? Il est besoin pourtant que vous y apportiez la modération requise, et le respect qu'elles demandent. Voici l'important précepte qu'on donne pour ce regard: *gardez-vous de l'orgueil du savoir*[66], gardez-vous bien de vouloir goûter du fruit qui est au plus haut de la branche, si vous ne voulez tomber et vous perdre. Les sciences ont leurs colonnes fatales dans le monde intelligible, qui ne se passent guère impunément, non plus qu'autrefois celles d'Hercule. Dieu et la nature nous font voir mille merveilles plutôt pour nous les faire admirer que pour nous les faire comprendre, ce qui demanderait un plus long discours que celui-ci.

Vous n'aurez donc rien de moi davantage sur la première de vos instances. Quant à la seconde qui touche cette louable ardeur que vous dites qui vous transporte, de communiquer le fruit de vos études à ceux qui vous suivront, comme vous avez profité et pourrez profiter encore de celle des autres qui vous ont précédé, je joins mes vœux aux vôtres et vous exhorte à suivre un si noble dessein. Et néanmoins vous ne précipiterez rien en cela non plus qu'au reste, si vous m'en croyez. La prudence d'un architecte l'oblige à faire de grandes provisions de toute sorte de matériaux, avant que de commencer son ouvrage. Et je vous prierais volontiers de considérer comme le ver à soie ne se met à filer qu'après s'être nourri de feuilles par un fort long espace de temps. Il est besoin que nous fassions de même un fonds de doctrine et que nous nous remplissions de tout ce qui peut servir à notre instruction, avant que de mettre la main à la plume pour instruire les autres. En effet nous lisons dans la vie d'Aristote qu'à l'âge de quarante ans il était encore disciple de Platon. Cicéron témoigne qu'Isocrate n'en avait pas moins de quatre-vingt-quatorze,[67] quand il acheva son *Oraison Panathénaïque*. Il était arrivé jusqu'à

---

61 LMLV cite ici: « *Dicere properantes, non discere* ».

62 « Ovide, *Métamorphoses* » [X, v. 667]. LMLV cite: « *Declinat cursus, aurumque volubile tollit* ». Je traduis.

63 [Ovide] « *Pontiques*, 6 » [c.-à-d. I, 5, vv. 53-4]. Il cite, l'ayant aimablement traduit: « *Magis utile nil est/Artibus his quæ nil utilitatis habent* ».

64 LMLV écrit toujours « Montagne ».

65 « Eusèbe, *Præparatio evangelica*, XI, 3 ». LMLV cite, et je traduis: « *Abeunt studia in mores* ».

66 LMLV cite, je traduis: « *Noli altum sapere* » [Rm 11.20, dans la Vulgate.

67 [Cicéron] « *Caton ou De la vieillesse* » [V, 13].

quatre-vingt-seize, lorsqu'il écrivit celle qui se nomme *Panégyrique*[68], si nous en croyons Lucien[69]. Varron dit de soi-même au commencement de son premier *Livre du ménage des champs*[70], qu'il était octogénaire au temps qu'il entreprit ce travail. Et Sophocle les passait tous, étant sur le point de voir un nouveau siècle lorsqu'il fit la pièce admirable d'*Œdipe à Colone* ; ce que son fils grava sur le tombeau qu'il lui dressa[71]. Je sais bien que le docteur Huarte n'est pas d'avis dans son *Examen des Esprits*, que nous retardions tant que cela à travailler, si nous devons donner quelque chose au public; puisqu'il limite le temps propre à le faire entre la trente-troisième année et la cinquantième de notre âge[72]. Mais c'est un sentiment particulier, sujet à beaucoup de contradictions et qu'une infinité d'exemples semblables à ceux que nous venons de rapporter peuvent renverser. Je ne doute point non plus que vous ne puissiez produire un grand nombre d'ouvrages de jeunes gens, qui peuvent convier ceux de leur volée à mettre au jour ce qu'ils pensent avoir conçu aussi heureusement que les autres. Si est-il vrai pourtant, qu'à parler généralement, nos âmes ne vont pas si vite en leurs opérations importantes, qu'il ne faille attendre la saison de maturité pour s'en promettre une bonne issue. Saturne, qu'on veut qui donne le tempérament propre aux spéculations sublimes et aux rêveries ingénieuses, est le plus lent de toutes les planètes. Et je vous supplie de croire qu'il n'est pas des eaux d'Hélicon[73], comme de celles dont se servait la sibylle de Delphes, qui lui faisaient prononcer des oracles aussitôt qu'elle en avait tant soit peu goûté[74]. Il faut prendre des premières longtemps et à longs traits, auparavant qu'il y paraisse, et qu'elles opèrent sur nous ce qui nous les fait rechercher. Étanchez bien votre soif, et puis vous satisferez commodément au reste de vos désirs.

Quoi que vous fassiez quand vous en serez venu là, tenez pour assuré que vous n'y réussirez pas au contentement de tout le monde, non plus que ceux qui vous ont frayé le chemin. C'est le but le plus vain que vous vous puissiez proposer, qu'un agrément universel. Il est même indubitable que, soit que vous composiez quelque chose, soit que vous vous en absteniez, votre dessein ne manquera jamais d'être contrôlé de plusieurs. Si vous ne faites rien, vous êtes un paresseux ; si vous écrivez, autant de personnes qui liront vos ouvrages prendront l'autorité de vous censurer. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit Théognis ou qu'il nous envoie de la sérénité, il se trouve toujours des hommes à qui le temps courant ne plaît nullement[75]. Ce n'est donc pas merveille qu'ils trouvent à redire en ce qui vient de nous, puisqu'ils reçoivent si mal ce qui part de la main de Dieu. Tel approuvera la matière de votre travail, qui en condamnera la forme. Un autre accusera de lâcheté votre retenue, parce que vous n'aurez voulu offenser personne. Et beaucoup vous trouveront trop libre et vous sauront mauvais gré d'avoir parlé avec autant de licence qu'ils vivent. Il faut être résolu à tout cela avant que de rien entreprendre, et suivre le conseil qu'Harmonidès reçut de Timothée,

---

68 En fait Isocrate entama ce testament oratoire et politique sur la liberté grecque à 94 ans, la maladie l'arrêta, il reprit le travail à 97 ans et s'éteignit à 98 ans en 338 avant J.-C. Le *Panégyrique* date de 380 avant J.-C.

69 [Pseudo-Lucien] « *Macrobioi* » (Les vieillards) qui est un éloge des princes et intellectuels âgés.

70 Jolie francisation du titre de Varron: *Rerum rusticarum* d*e agri cultura*, I, 1.

71 « Valère Maxime » [*Faits et dits mémorables*] « VIII, 7 » [ext. 12].

72 [Juan Huarte de San Juan, *Examen de ingenios para las ciencias*] (1575) « I ».

73 La source Hippocrène.

74 « Lucien de Samosate, *Hermotimus* ». L'allusion n'est pas claire, même si un passage de ce dialogue entre l'intellectuel de profession Hermotimus et le faux naïf Lycinus la conversation roule sur une comparaison suivie entre marchands de vin et marchands d'idées (58-62).

75 Théognis, vv. 25-26.

d'avoir pour indifférent le jugement de la multitude pourvu que les plus honnêtes gens estiment ce que vous ferez[76]. Jamais auteur ne fut plus repris ni plus estimé qu'Homère.

Ne croyez pas que le sujet que vous entreprendrez de traiter, quelque relevé qu'il puisse être, soit capable de recommander ce qui viendra de vous, si votre industrie n'égale celle des plus grands maîtres. Par effet c'est la figure plus que l'étoffe qui fait la gloire des artisans. Une pierre mise en œuvre par Pilon est souvent plus estimée qu'une statue de marbre qui ne sort pas de si bonne main[77]. Et l'artifice excellent a cela de propre, qu'il rend plaisantes les plus vilaines choses, comme sont les serpents, ou les monstres, quand ils sont bien représentés. Il n'y a rien de bas ni de chétif à le bien prendre: Homère n'est pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche, que la valeur d'Achille ; ni Virgile à représenter le travail des abeilles ou des fourmis, qu'à dépeindre le sac de Troie, ou le fameux bouclier d'Énée. Considérez comme Aristote nous fait observer jusqu'aux excréments des animaux, dans les livres où il examine ce que la nature leur a donné de plus excellent. Et comme Xénophon est soigneux de nous apprendre la symétrie des ustensiles de cuisine[78], du même style dont il a tracé l'expédition de Cyrus[79]. Les grands hommes rendent tout grand. Et si l'étable d'Augias fait l'un des renommés travaux d'Hercule, qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures, soyez assuré qu'à quoi que vous vous occupiez, vous y pouvez acquérir un honneur perpétuel, pourvu que votre ouvrage ait quelque chose de cet air de l'Antiquité qui nous fait presque adorer après tant de siècles les pièces des Grecs et des Romains.

Il importe merveilleusement pour arriver jusqu'à ce point, de mettre son esprit dans une assiette bien tranquille devant que de rien entreprendre. Je ne veux pas prononcer si absolument qu'a fait Sénèque, qu'un homme occupé soit incapable d'exercer aucune action de bonne façon[80]. Mais je pense que tout le monde tombera d'accord qu'il est presque impossible, parmi les distractions des grandes charges et les divers emplois de la vie civile, de posséder cette présence et cette sérénité d'esprit, que demandent les contemplations philosophiques. On dit des tableaux de Parrhasios, qu'ils avaient je ne sais quelle douceur, avec une certaine facilité que son humeur gaie leur communiquait, parce qu'il ne peignait jamais qu'en chantant[81]. Cela montre de quelle importance est la constitution de notre âme pour toutes nos opérations, et ce que peut la disposition de cette suprême faculté sur ceux qui ont la main à la plume, puisqu'elle a eu tant de pouvoir sur d'autres qui n'ont tenu que le pinceau, dont l'effet n'a garde d'être si spirituel que celui d'une plume taillée pour l'éternité. Aussi lisons-nous dans Pline et ailleurs que diverses personnes se sont purgé le cerveau avec de l'ellébore blanc pour mieux vaquer à l'étude, comme le pratiqua Carnéade lorsqu'il voulut répondre aux livres de Zénon, et combattre les sentiments du Portique[82]. Le même historien de la nature rapporte dans un autre lieu, que Protogène travaillant à ce chef-d'œuvre de Ialysos, pour

---

76 « Lucien de Samosate, *Harmonidès* » [2]. Allusion gigogne: rejetant le conseil du maître, Harmonidès s'éclate le gosier (les cordes vocales inconnues des Anciens) à son premier récital. Or, ce Timothée n'est pas à confondre avec Timothée de Milet qui, la première fois qu'il joua de sa lyre à onze cordes, se fit huer, mais poursuivit une carrière triomphale sur le conseil identique d'Euripide.

77 Une rare référence à l'art moderne : Germain Pilon, l'élève du Primatice.

78 Dans l'*Économique*, IX. Mais la notation est y très brève.

79 C.-à-d. l'*Anabase*.

80 [Sénèque] « *De la brièveté de la vie*, VI ».

81 « Athénée », *Deipnosophistes*, XII ex Theop. » [XV, p. 809]. Athénée fait une allusion à Théophraste d'Érèse et à son traité *Du bonheur* (voir Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, V, *Théophraste*). La tradition rapportait que Parrhasios, le Picasso du temps, menait la belle vie.

82 [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle*, XXV, 5 [c.-à-d. XXV, xxi, 4] sur Carnéade mais il s'agit de l'ellébore noir.

l'amour duquel Démétrius manqua depuis à prendre Rhodes, ne voulut jamais se nourrir que de lupins détrempés[83], de crainte que d'autres viandes ne lui causassent quelque obstruction et ne lui rendissent les sens moins libres. Je serais bien fâché de vous avoir conseillé de semblables régimes, encore que je vous exhorte sérieusement au repos de l'esprit et à son détachement des affaires qui le peuvent partager ou troubler, si vous voulez vaquer de bonne sorte à la composition des livres.

Tout ce qui sort de notre plume ne mérite pas de voir le jour. Il faut souvent imiter l'autruche, qui sépare les œufs stériles de ceux qu'elle veut couver pour avoir des petits, et supprimer de même ce qui ne nous peut pas donner la réputation, qui est le prix de nos travaux. L'esprit, aussi bien que le corps, a sa façon de digérer et d'engendrer des excréments. Mais comme il est à propos d'user de grande précaution à ne rien mettre au jour qui n'en puisse souffrir la lumière, aussi ne doit-on pas être trop sévère, ni rejeter absolument ce que le seul abus peut rendre mauvais, par l'application déraisonnable de ceux qui prennent toujours les choses du mauvais côté. Il n'y en a point de si bonne au monde, jusqu'aux éléments dont il est composé, qui ne portât sa condamnation, à l'examiner dans la rigueur de toute sorte d'événements: *Tout événement a le pouvoir de blesser*[84]. Et nous savons bien que Dieu ne laissa pas de créer les astres, encore qu'il prévît l'idolâtrie que leurs mouvements réglés et leurs admirables clartés pouvaient causer ici-bas.

On attribue à un Grimaldi Génois la même fantaisie qu'avait cet extravagant Senecio du temps de Sénèque[85], qui n'aimait rien que de grand jusqu'à sa chaussure, qu'il portait, comme quelques-uns aujourd'hui, beaucoup plus longue que le pied. Il ne voulait que de grands valets et de grands meubles, les femmes ne lui plaisaient pas si elles n'étaient extraordinairement grandes, et ce qui était bien plaisant, c'est qu'il ne mangeait point de figues si elles n'étaient de ces grosses que les Romains nommaient marisques, encore que tout le monde les méprisât comme les plus insipides de toutes. Mais rien ne le rendit si ridicule que l'affectation qu'il avait de ne prononcer que des choses grandes avec des paroles vastes ou ampoulées[86]. Certes nous en voyons qui font paraître je ne sais quoi de semblable, surtout dans des préfaces où ils étalent de grandes promesses, pour tenir ensuite si peu de chose, qu'on est contraint d'en rire comme de la montagne fabuleuse qui n'accoucha après bien du bruit que d'une souris. Éloignez-vous, je vous supplie, de ce défaut qui témoigne une si extrême vanité, et représentez-vous sans cesse ce qu'observe Photius dans sa *Bibliothèque* d'un certain Amyntianus, qui avait écrit un livre des louanges d'Alexandre[87]. Il le dédiait à l'empereur Marc-Aurèle, l'assurant qu'il égalerait par son style les plus belles actions du monarque dont il entreprenait l'éloge ; et cependant il n'y avait rien de plus froid ni de plus imbécile que sa façon d'écrire. Cicéron dit quelque part de ceux qui en usent ainsi, que *qu'ils parlent haut mais agissent bassement*[88]. Et l'Espagnol ne prononce pas moins gentiment d'eux, *aviendo pregonado vino, venden vinagre*. Si ce que vous donnerez au public vaut quelque chose, il le saura bien reconnaître; et s'il en est autrement, votre témoignage ne servira de rien, n'étant pas recevable en cela.

Je m'assure que vous n'exigez pas de moi d'autres règles touchant le style dont vous pouvez user, que celles que vous avez vues dans mes *Considérations sur l'éloquence*

---

83 [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle*, XXXV, 10 » [c.-à-d. XXXV, xxxvi, 38] sur le lupin. Démétrius Poliorcète aurait arrêté le sac de Rhodes pour regarder Protogène peindre un tableau (ayant pour sujet la ville de Ialysos) auquel il travaillait depuis sept ans. A-t-il ensuite emporté ce butin ?

84 « Ovide, *Tristes*, II » [v. 91]: « *Nihil prodest, quod non lædere possit idem* ». Je traduis.

85 [Sénèque le Rhéteur] « *Suasoriæ*, II » [17].

86 D'où son surnom de Grandio.

87 Photius, *Bibliothèque universelle*, CXXXI.

88 LMLV cite, et je traduis: « *Magna professi, in parvis tamen versantur* ». Non identifié.

française de ce temps[89]. J'ai remarqué comme il devait être différent selon les matières, et comme rien ne le rendait plus recommandable que d'être clair et intelligible, puisque nous ne parlons ni n'écrivons que pour être entendus. En effet il n'y a point d'auteurs dont le sens se comprenne avec tant de facilité, que celui des plus grands orateurs. Et le mot d'un d'entre eux me plaît fort, quand il assure de ceux qui s'expliquent si mal, qu'on a de la peine à concevoir ce qu'ils veulent dire, qu'ils feraient plutôt voir leur propre cœur que ce qui est dedans[90]. J'ai aussi blâmé de certains styles qui sont excessivement diffus en des choses superflues et j'ai fait voir que d'autres trop concis, et qui ne vont que par secousses ou, selon le mot d'un Ancien, que comme les pourceaux pissent, n'étaient pas moins à reprendre. Tâchez de vous conduire entre ces deux extrémités vicieuses et, mêlant aussi bien qu'Euripide les Charites avec les Muses, je veux dire les hautes pensées avec la belle expression, vous nous ferez voir cette merveille dont parle Synésios, d'être aigle et cygne tout ensemble. Il faut pourtant que j'ajoute un mot à ce que j'ai dit dans le même ouvrage touchant les citations, puisqu'il s'est trouvé des gens que l'amour-propre rend si contraires à l'honneur qu'on rend aux Anciens en les alléguant. Aristote remarque fort bien dans ses *Topiques* que la plupart des hommes font mine de n'être pas laborieux, afin de paraître plus spirituels en ce qu'ils font[91]. Voilà le fondement de la peine que plusieurs prennent de déguiser comme un larcin ce qu'ils tiennent des Anciens, croyant qu'il leur est plus glorieux de paraître avec beaucoup de naturel qu'avec beaucoup d'acquis. J'avoue qu'il n'est pas impossible que diverses personnes ne tombent dans de mêmes sentiments sur un même sujet et que, comme les terres produisent en des lieux fort éloignés de situation de semblables métaux et des plantes de pareille espèce, il peut encore arriver que divers esprits se rencontreront dans de mêmes pensées et formeront de mêmes raisonnements, sans se les être communiqués les uns aux autres. Mais il ne laisse pas aussi d'être véritable que le plus grand nombre de ceux qui paraissent si ennemis des citations et des autorités, dont ils ne se servent jamais, sont portés d'une vanité pareille à celle qu'avait Épicure, qui n'écrivit pas moins de trois cents volumes sans faire aucune allégation, à dessein de se montrer tel qu'il se disait être, *autodidacte*, et sans avoir reçu instruction de personne. Or quoiqu'il y ait de certaines compositions, comme nous l'avons observé, où cette façon d'écrire en s'appuyant sur les Anciens, principalement lorsqu'on produit leurs textes, serait très vicieuse**,** il s'en trouve d'autres au contraire, telles que sont les dogmatiques ou instructives, qui ne peuvent être traitées autrement qu'avec un notable préjudice. Qu'on lise ce qu'ont fait Cicéron, Sénèque, et Plutarque, de philosophique, il n'y a page où les noms et les sentiments de tous ces grands hommes qui les avaient précédés ne soient rapportés. Et certes l'affectation de n'exposer au jour que ce qui est nouveau et de son cru est fort ridicule, rien ne pouvant être dit, surtout en ce genre de lettres qui ne l'ait été auparavant ; outre qu'on perd en ce faisant la force du témoignage, ou de l'autorité, sans parler de celle de l'expression.

La vérité est éternelle, de sorte que si ce qu'on dit est tant soit peu véritable, il ne saurait être nouveau. Et ce que représentait autrefois Isocrate au roi Nicoclès me semble fort considérable là-dessus, qu'en matière d'institution, de préceptes ou de doctrine morale, c'est être impertinent que d'y chercher de la nouveauté[92] et que celui-là y paraîtra

---

[89] Publié en 1638.

[90] « Synes. In Dione » [*Dio Synesii*, dans la *Patrologie* de Migne, T. XXXV, 1859, p. 1241, 5 - référence actuelle]. LMLV traduit puis cite: « *ὧν θᾶττον ἄν ἴδοις καρδίαν, ἤ τὰ ἐν τῇ καρδίᾳ*/*Quorum citius cor, quam quæ in corde sunt videris* ». Autrement dit, l'éloge de la vie intellectuelle dans le *Dion* de Synésios de Cyrène (405), une « vie » du grand sophiste et politique Dion de Pruse, dit Chrysostome, autant qu'un autoportrait. L'édition en grec date de 1553.

[91] [Aristote] « *Topiques*, III, 2 ».

[92] [Isocrate] « *De regno* ». LMLV plie le texte à ses fins : Isocrate dans cette « instruction » sur le métier de roi, adressée au jeune Nicoclès de Chypre, distingue entre la nécessité de changer les

toujours le plus éloquent, qui saura le mieux rapporter et mettre en un ce que les plus beaux esprits ont pensé devant lui sur le sujet dont il voudra parler. Que si ce grand orateur avait raison de le croire ainsi il y a bien plus de deux mille ans, que doit-ce être de nous, qui dans la succession de tant de siècles avons recueilli le fruit des études de tant de milliers d'hommes qui nous ont devancés? Le peintre qui reçoit ses couleurs toutes broyées, ni l'architecte à qui l'on a préparé la chaux et le moellon, n'en sont pas moins estimés s'ils les savent bien employer. Faites si bien que vous voudrez, vous ne sauriez travailler que sur la matière des Anciens, ni débiter d'autres sentiments que les leurs; l'importance est de les mettre bien en œuvre et vous les pouvez même rendre vôtres par la belle application. J'ai vu souvent des passages de livres si bien pris, et si ingénieusement adaptés, qu'ils avaient avec l'énergie du lieu d'où ils venaient, toute la grâce de l'invention et de la nouveauté. À la vérité il peut y avoir de l'excès en cela. Ceux qui étouffent leur lumière naturelle et leur jugement sous un grand nombre de citations que la seule mémoire leur fournit sont comme ces Géants qui entassèrent si bien montagne sur montagne, Pélion et Ossa sur Olympe, qu'ils s'ensevelirent eux-mêmes dessous. Chrysippe, Celse et quelques-uns encore ont été blâmés avec raison de s'être tellement abandonnés à suivre les autres, que si vous eussiez ôté les textes étrangers de leurs livres, vous les eussiez réduits au même temps à la carte blanche. Je me souviens aussi de ce Timée, à qui l'on donna le vilain surnom de vieille ramasseuse[93], parce qu'il ne débitait que des rhapsodies recueillies de tous côtés.

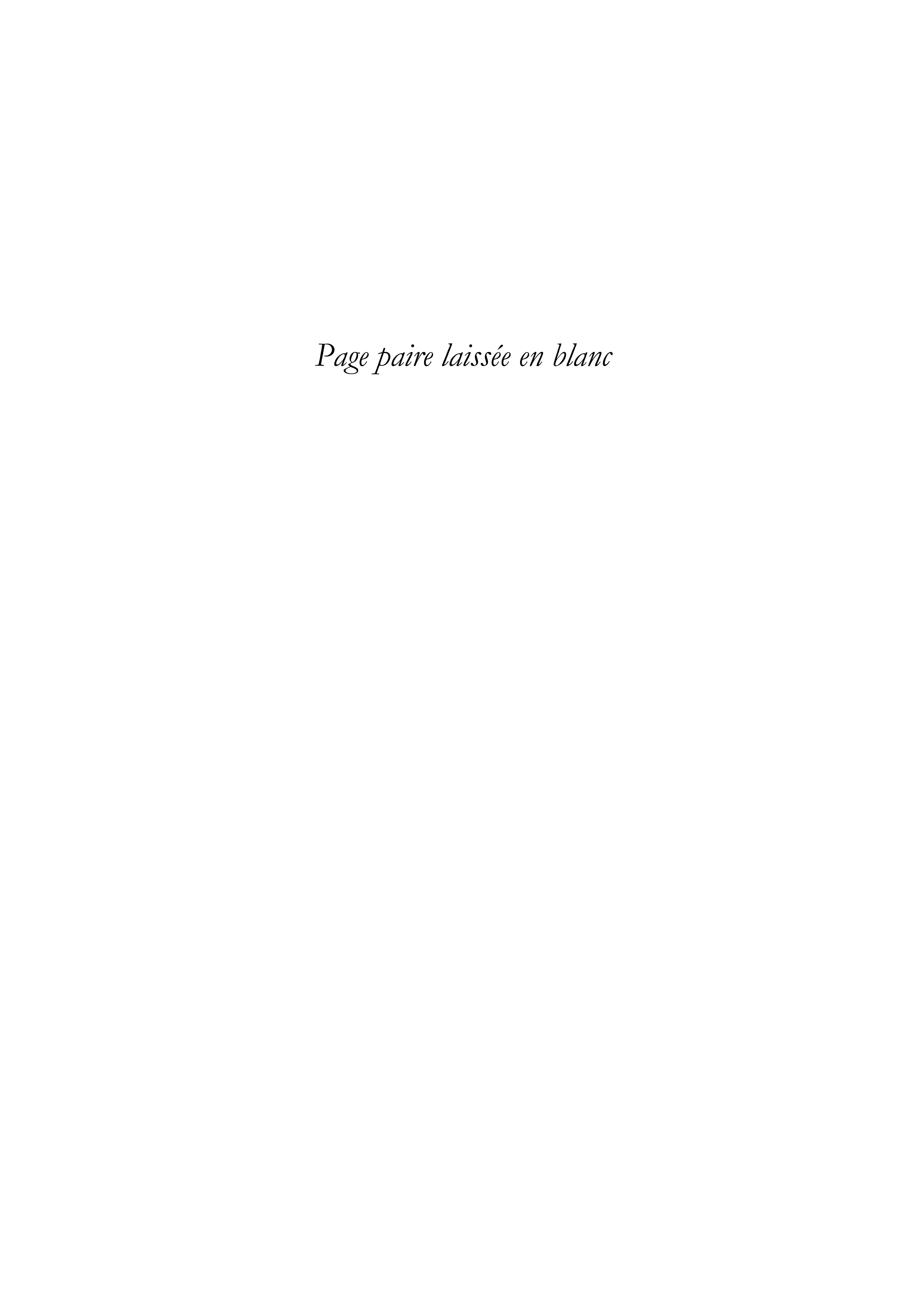
Certes ce n'est pas écrire que d'en user de la sorte, c'est seulement transcrire et être purement *plagiaire*, pour nous servir du terme qui est propre à cette infamie. Et si nous nous contentons de mettre sur le papier nos lectures toutes indigestes, comme le robinet d'une fontaine rend l'eau sans la goûter et sans lui rien communiquer du sien, au lieu d'acquérir de la gloire par nos ouvrages, nous ne ferons rien que de méprisable. Il ne faut pas tant imiter les bouquetières, qui se contentent de joindre ensemble les fleurs qu'elles trouvent, que les abeilles qui prennent dessus ces mêmes fleurs la matière dont elles composent leur agréable nourriture. Il y a trois sortes d'animaux qui donnent aux hommes d'étude des exemples bien différents. L'araignée tire sa toile, qui a plus d'artifice que de solidité, de son propre ventre sans rien emprunter de personne. [La] fourmi ne s'occupe qu'à faire provision du grain qu'[elle] amasse avec grand soin, et qui ne profite qu'à [elle seule][94]. Mais la mouche à miel tient la voie moyenne qui doit être suivie, quand elle choisit sa matière au-dehors, qu'elle transforme ensuite, rendant son travail utile et à elle et à tout le genre humain. Je vous exhorte donc à suivre ce tiers parti, dont vous ne verrez guère médire qu'à ceux qui désespèrent d'en pouvoir être, parce qu'ils n'ont pas fait les provisions nécessaires pour cela. Nous ne prisons ordinairement que les choses

institutions déficientes (17) et l'impératif pour un prince absolu de ne pas entrer dans des débats sur des sujets neufs (52) ; quant au conseiller il doit s'en tenir aux préceptes qui ont fait leurs preuves et ne pas en inventer au fil des situations (40-41). LMLV, bientôt précepteur de Monsieur, et du roi par après, se voit-il, amusé, comme l'Isocrate de Louis XIV?

93 « Hesech. In Philos. » [*Hesychii Milesii, cognomento illustrii de his qui eruditionis fama claruere, liber Hadriano Iunio medico interprete*, p. 56] (éd. de 1572), source déjà signalée à *De l'amitié*, notes 60 et 61. LMLV choisit de citer en grec, dans son texte, l'insulte contre Timée, « *γρασσυλλέκτρια* », au lieu du latin : « *anus collectrix* » (« anus » est une vieille, en latin). Il évite une plaisanterie de mauvais goût. Or Timée de Tauroménion est l'auteur d'une Histoire monumentale aujourd'hui perdue sauf pour des fragments, mais très admirée dans l'Antiquité (à l'amer dépit de Polybe, qui passe le livre XII de ses *Histoires* à le décrier, avec pour effet que Timée a survécu) ; la richesse de ses informations est qualifiée de « *trivalia* » et « *fabulamenta* » par Hésychius de Milet (*op. cit.*) dont l'œuvre documentaire est, elle aussi, en lambeaux hors une brève vie d'Aristote que Gilles Ménage publie dans la foulée de sa grande édition de Diogène Laërce (1663), dite *Vita Menagiana*.

94 LMLV met « fourmi » au masculin. Ce qui donnerait du piquant à la fable de La Fontaine.

où nous croyons pouvoir réussir et lorsque nous pensons être capables de les imiter. Pour les autres qui sont au-dessus de notre portée, peu de personnes se trouveront assez équitables pour en juger raisonnablement, et sans passion. Tant y a qu'en rendant l'honneur qui est dû à ceux de qui vous aurez appris, vous ferez l'action d'un homme reconnaissant, outre que vous en obligerez d'autres qui recevront quelque instruction de vous, à vous traiter un jour de même. Ce n'est pas merveille que des gens, qui ne peuvent espérer d'être jamais cités, prennent en si mauvaise part les citations des autres.



Page paire laissée en blanc

DU COMMERCE

Ceux qui ont cru, comme vous me l'écrivez, que le commerce n'était pas un moyen légitime d'acquérir des biens, parce qu'il n'est pas naturel, se sont fort trompés. Encore qu'il ne soit pas bien naturel dans son principe, ni dans sa cause efficiente, il l'est néanmoins dans sa cause finale, puisque son but principal est de suppléer aux défauts de la nature qui n'est pas abondante partout ; et souvent de remédier à son indigence ; ce qui rend le trafic non seulement légitime, mais même nécessaire et très digne de recommandation. Vous me direz que tout le monde sait comme le commerce a été de temps immémorial méprisé en beaucoup de lieux, et qu'il l'est encore aujourd'hui parmi assez d'autres nations que la nôtre, qui en fait le partage des roturiers.

En vérité, l'on voit avec admiration dans la sainte Écriture, le mot de marchand et d'imposteur, qui passent pour une même chose, ce que je me souviens qu'a remarqué Bodin entre autres, au cinquième livre de sa *République*[1]. Aristote dit ailleurs, que la loi des Thébains leur défendait expressément d'aspirer à aucune magistrature, s'il n'y avait dix ans pour le moins qu'ils se fussent abstenus du commerce[2]. Les anciens Romains tenaient toute sorte de trafic honteux, si nous en croyons Tite-Live[3]. Et depuis, les constitutions des empereurs ont défendu à la noblesse, comme les canons de l'Église aux ecclésiastiques, d'exercer le commerce, ce qui semble le rendre vil tout à fait parmi nous.

Il n'en faut pas pourtant tirer une conclusion si désavantageuse. La distinction des professions que fait un législateur, ne les diffame pas. Et comme celle des marchands n'a pas été beaucoup estimée aux lieux que nous venons de remarquer, l'histoire nous apprend qu'elle a reçu tous les honneurs possibles dans les États qui ont été les mieux policés, que ces fameuses républiques de Grèce, aussi bien que la carthaginoise, lui ont donné accès aux plus importantes charges du gouvernement; et qu'encore aujourd'hui celles de Venise, de Gênes, de Hollande, et assez d'autres en usent de même; outre que la noblesse s'y occupe en beaucoup de royaumes avec tant de splendeur et de succès, que les princes et les plus renommés monarques ne l'estiment pas indigne de leurs soins. Car, pour ne rien dire des gentilhommes d'Angleterre, qui remplissent la plus grande partie des boutiques de Londres, et de leurs autres villes, sans préjudicier à leur condition, n'apprenons-nous pas de toutes les relations de Levant, et particulièrement de celle de Pietro della Valle[4], qui a écrit la vie de Shah Abbas, que le roi de Perse est le plus grand

---

[1] [Jean Bodin, *Les Six Livres de la République*] « III, 5 ». Référence confuse (faute du typographe?) car ce chapitre traite de la politique de confiscation, par le Souverain, de biens criminels, ou d'adversaires condamnés. Il faut plutôt se reporter à VI, 6 et à sa réflexion sur la proportion « harmonique » d'un État royal bien conçu où les « marchands » représenteraient la « cupidité bestiale ». Bodin est réputé pour sa difficulté, et LMLV butine, *Politiques*, III, 5, 1278a.

[2] Aristote, *Politiques*, III, 5, 1278a.

[3] LMLV cite ici Tite-Live, *Histoire*, XXI, 63 qu'il vient de paraphraser: « *Quæstus omnis patribus indecorus visus est* ».

[4] C'est-à-dire les *Voyages dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales, et autres lieux* de Pietro della Valle (entrepris durant le premier tiers du XVII[e] siècle, publiés en huit volumes, sous forme de lettres). Cette allusion se trouve au T. 2, p. 225 (éd. de 1745).

marchand de tout son pays, où la plupart des nobles trafiquent à son exemple avec honneur, et hors de toute crainte qu'ils se puissent faire tort? Le grand duc de Toscane ne pratique-t-il pas la même chose sans diminution de sa dignité? Et le roi de Portugal n'a-t-il pas rendu son nom célèbre par toute la terre, augmenté sa couronne et enrichi ses provinces par le moyen du commerce? Pour ne rien dire de Philippe second, qui fit transporter, à la faveur de son mariage avec la reine d'Angleterre Marie, dix mille moutons en Espagne si utilement, que le commerce des laines semble être passé depuis ce temps-là d'un lieu à l'autre.

Mais vous me direz peut-être, que ces trafics de rois et de princes sont si grands et si relevés, qu'on ne leur saurait comparer avec raison ceux des particuliers, et qu'ils n'ont nul rapport avec le commerce ordinaire. Je réponds à cela qu'on dit tous les jours comme une maxime certaine en philosophie, que le plus et le moins ne changent pas l'espèce, et que si généralement parlant le commerce n'a rien de honteux en soi, il ne saurait être infâme de lui-même dans le particulier. Si ce n'est qu'on veuille s'imaginer, que comme les petits pirates sont mis à la cadène[5], selon le mot de Diogène à ce dompteur de l'Asie, au même temps que les grands corsaires, comme sont presque tous les conquérants, reçoivent des couronnes et des éloges de tout le monde, le trafic en gros, et qui se fait avec des équipages d'immense dépense, doive être réputé honorable, encore que celui des moindres marchands soit vil, et plutôt honteux qu'autrement. J'avoue que la plus commune créance des hommes est celle-là ; ce qui n'empêche pas pourtant qu'à prendre les choses un peu plus exactement, et comme dit l'Italien, *alla Platonica*, nous ne soyons obligés d'en juger tout autrement, et de n'abaisser pas si fort le commerce, qui cause tant de biens à tout le genre humain, qu'on ne saurait concevoir qu'il pût subsister sans lui.

Vous êtes bien assuré que je n'en parle pas ainsi par intérêt. La famille dont je suis ne prend nulle part en cela. Et à mon égard quand ma façon de vivre ne me distinguerait pas comme elle fait de celle des marchands, j'ai un génie si contraire aux soins du commerce, qu'en vérité je n'ai rien remarqué dans toutes les vies des Anciens qui me plaise tant, que ce qu'on y lit du fameux destructeur de Numance et de Carthage Scipion Emilien, qu'en cinquante-quatre ans, qu'il vécut, jamais il n'acheta ni ne vendit rien.

Voulez-vous que je vous dise ensuite laquelle de toutes les manières de trafiquer revient davantage à mon humeur, et m'agrée le plus dans les livres? C'est celle qui est la plus simple de toutes, où intervient le moins de paroles, et où le silence même sert de truchement pour vider les différends, et conclure toute sorte de marchés. Je ne m'étonnerai pas que vous ayez de la peine à m'entendre d'abord, parlant de ce qui est si inusité parmi nous, et qui ne se pratique qu'aux lieux du monde les plus éloignés de la France. Car je ne me veux pas contenter de vous faire souvenir de ce que vous avez observé vous-même dans les besestans des Turcs (qui sont leurs foires et leurs places publiques, où ils exposent en vente les choses dont ils trafiquent) qu'on y entend moins de bruit parmi dix ou douze mille personnes qui les remplissent, qu'ici quand une centaine seulement s'assemblent à même dessein, ou qu'ils se trouvent même dans des lieux du plus grand respect. En effet j'ai lu dans diverses relations, que la plupart du commerce des Indes orientales se fait sans ouvrir seulement la bouche. Louis Barthème dit[6], qu'en Calicut ceux qui trafiquent, au lieu de parler se touchent simplement l'un à l'autre les articles des doigts, et terminent par là leurs ventes et leurs achats fort heureusement. Cesare de Federici témoigne que la même chose est en usage au royaume de Pégou[7], et que les Cafres vendent aux Portugais de Mozambique, ou achètent d'eux

[5] Cadène: chaîne de fer.

[6] [Ludovico de (di) Varthema, *Itinerario ne lo Egypto ne la Suria ne la Arabia deserta & felice ne la Persia ne la India & ne la Ethiopia*, 1510] « XVII » [fol. xxxv, p. 75 paginée à la main] (éd. de 1513).

[7] Capitale de la Birmanie, détruite au XVI[e]. On doit à De Federici, voyageur vénitien du milieu du XVI[e] (*Viaggio nell' India Orientale*, repris dans le recueil de G.B. Ramusio, *Delle Navigationi et Viaggi*,

sans mot dire. Cela me remet dans la mémoire l'endroit de Pline, où il parle des Sères, les plus orientaux de l'Asie[8], et qui sont peut-être les Chinois, ou ceux de Cambaluc[9], assurant que dans leur commerce ils évitaient soigneusement de se mêler avec les autres hommes. Paul Jove dans sa *Moscovie*, et Sigismond de Herberstein, nous représentent les Lapes ou Lapons vers le Nord, qui échangent leurs fourrures armelines contre d'autres marchandises tellement sans dire mot, que c'est même sans voir ceux avec qui ils permutent[10]. Le même Sigismond écrit ailleurs des peuples de Lucomoria[11], qui sont vers le fleuve Obi sur la mer glaciale, qu'environ la fin de novembre qu'on veut qu'ils meurent, parce qu'ils se renferment sans sortir durant la longue nuit du climat où ils vivent, ils mettent leurs denrées en un certain lieu, où d'autres peuples les viennent prendre en échange de celles de leur pays: et qu'à leur réveil, qui passe pour une ressuscitation, le vingt-quatrième d'avril ou à peu près, ils vont voir si la permutation n'a pas été juste et fidèle; parce que s'il se trouve qu'elle soit autre, ce qui n'arrive que rarement, ils tombent dans de grandes guerres entre eux. Louis Cadamoste représente les commerces d'Afrique, qui ne se font pas avec plus de bruit, ni avec moins de sincérité[12]. Car ceux de Melly[13] vont débiter leur sel à d'autres Nègres, qui ne se laissent jamais voir. Les premiers le mettent au lieu accoutumé, jusqu'à ce que les autres aient apporté autant d'or pour le moins, le sel l'égalant de prix s'il ne le surpasse ; et puis chacun prend son lot dans une telle distance, qu'ils ne s'envisagent pas seulement, tant s'en faut qu'ils puissent discourir ensemble. Des Hayes confirme cela dans son *Voyage de Levant*, où il conte de quelle façon les Maures trafiquent avec ceux des déserts de Numidie[14]. Il dit que sur les confins de cette province se trouve la ville de Fez, qui appartient au Grand Seigneur, et qu'à une lieue de distance les Maures vont planter sur une montagne leur étendard, à l'entour duquel ils mettent des monceaux de sel, et puis se retirent. Les Arabes viennent ensuite, qui laissent au même lieu les marchandises qu'ils veulent donner en échange, et alors la permutation se fait ou bien chacun reprend le sien avec tant d'innocence, qu'il

---

1583-1613) le premier témoignage occidental de la dévastation des principautés hindoues de l'Inde du Sud par l'envahisseur musulman.

8 [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle*, VI, 17 ». [c.-à-d. VI, xx, 2].

9 On confondait parfois *Seres* et *Sinæ*. Marco Polo décrit « Cambalù » (pour « Khan-balig », la ville du Khan) dans Giovanni Battista Ramusio, *Secondo volume delle nauigationi et viaggi … nel quale si contengono l'Historia delle cose de Tartari, & diuersi fatti de' loro imperatori, descritta da m. Marco Polo gentilhuomo venetiano*, II, 8, p. 25 et suiv.] (éd. de 1574). En 1598 le jésuite Matteo Ricci identifia Cambalù, Cambaluc à Pékin (Nicolas Trigault, *De Christiana Expeditione ad Sinas suscepta ab Societate Jesu ex P. Matthei Ricci*, 2e éd., 1616). Du coup la distinction *Seres*/*Sinæ* fut faite – sauf parfois pour distinguer les Chinois des peuples extérieurs à la Grande Muraille.

10 Sigismond de Herberstein, déjà signalé, est l'auteur de *Rerum Moscoviticarum commentarii* (1549) tandis que le grand humaniste Paolo Giovio est l'auteur d'une chronique de la Moscovie. L'un et l'autre ouvrages sont collationnés dans *Die Moscovitische Chronica* (1576).

11 La rivière et le golfe de l'Ob (et la « Lucomoria », à la localisation fantaisiste, ou la Iamalie actuelle) sont en Russie arctique, sur la mer de Kara. Benito de Feijo dans son *Teatro critico universal* (1734) (VI, Discours 7e, §8) racontera aussi que les Lucomoriens sont à moitié poissons, et goûteux (il tire cette sottise culinaire de l'*Historia de Moscovia* de Peter de Erlesund).

12 Les voyages (1455-1459) du découvreur vénitien Alvise Ca' da Mosto, déjà signalés dans *Des habits* (note 43) et *Des couleurs* (note 47), furent publiés dans le *Paesi Novamente Retrovati* (par Francanzano da Montalboddo, 1502), puis l'*Itinerarium Portugallensium* (1532) et popularisés dans le recueil de Giovanni Battista Ramusio, *Primo volume delle nauigationi et viaggi nel qual si contiene la descrittione dell'Africa, et del paese del Prete Ianni, con varii viaggi, dal mar Rosso a Calicut & infin all'isole Molucche, dove nascono le Spetiere et la navigatione attorno il mondo …* (1550) ; l'éd. parisienne contenait une mappemonde d'Oronce Finé.

13 C.-à-d. du Mali.

14 Louis Deshayes de Cournemin, *Voyage de Levant*, 3e éd., 1645.

n'arrive jamais de surprise entre eux. L'on peut voir aussi dans l'*Histoire des Chérifs* de Diego de Torres, une autre relation toute semblable de quelques autres Maures, qui trafiquent avec ceux de la province de Tomocota, au bout des déserts de Libye[15]. Il assure pour l'avoir su des marchands mêmes qui en étaient de retour, que toute leur négociation se faisait sans parler, et en mettant seulement leur marchandise dans la douane, où ceux du pays apportaient l'or qu'ils étaient résolus d'en donner, sans se tenir aucun propos[16]. Sur quoi vous pouvez vous souvenir, comme Hérodote nous a décrit dans sa *Melpomène*[17], il y a si longtemps, un usage tout pareil, parlant de la même Afrique. Il dit que les Carthaginois, entrant dans l'Océan par les Colonnes d'Hercule, abordaient une des côtes de Libye, où leur coutume était d'exposer en terre ce qu'ils voulaient débiter, le faisant savoir à ceux du pays par le moyen d'une fumée, qu'ils excitaient sur quelque lieu voisin et éminent. Ceux de la contrée connaissant le signal, y venaient aussitôt avec de l'or, qu'ils laissaient auprès des marchandises en se retirant, afin que les Carthaginois vissent à leur tour s'ils en étaient contents; ce qui se faisait à diverses reprises, augmentant le prix s'il en était besoin, sans jamais se faire aucune injure de part ni d'autre.

Or quoique je ne prétende pas que vous preniez tout ceci au pied de la lettre, ni que tant d'exemples tirés de certaines régions qui nous sont presque inconnues, puissent jamais faire changer l'usage de nos foires et de nos marchés, si est-ce qu'il me semble qu'on en peut tirer cette leçon que les tromperies et la mauvaise foi y ont trop de lieu, et que ni nos coutumes ni nos ordonnances n'ont pas assez pourvu en cela au bien public parmi nous, vu ce qui se pratique de mieux en tant d'endroits au dehors, où il n'est pas permis au marchand d'user ni par paroles, ni par d'autres souplesses, d'aucune supercherie. Les *Lois* de Platon défendent expressément à celui qui vend, de priser sa marchandise, ni d'employer aucun serment pour la débiter. Elles ne veulent pas non plus qu'il lui soit permis de vendre à deux prix différents[18]. Et par une loi d'Aristonikos, il n'était pas même loisible dans Athènes à ceux qui vendaient le poisson de le donner à moindre prix, que ce qu'ils l'avaient fait ou voulu vendre dès le commencement, pour les empêcher de le tenir trop cher, d'autant que par une autre constitution de police il leur était très expressément défendu d'en exposer en vente, qui fût tant soit peu corrompu ; de sorte que pour ne tomber pas dans cet inconvénient, d'être condamnés à l'amende, et de le perdre en le gardant trop longtemps, ils n'osaient le surfaire dès la première fois. Je ne parle point ici de cette célèbre ordonnance de la même ville d'Athènes, *dans l'agora, dire la vérité*[19], par laquelle le mensonge était si sévèrement prohibé dans le marché public[20], à cause qu'encore qu'il y eût des *agoranomes*, ou des officiers créés exprès, pour y faire observer les statuts de la police, je me souviens fort bien du mot d'Anacharsis, qui se

---

15 [Diego de Torres, *Histoire de l'Empire des Chérifs*] « CVII » [p. 215 mais « Tomocotu »]. Je me réfère ici à l'édition célèbre dite *L'Afrique de Marmol* de Perrot d'Ablancourt (traduction de la *Descripción general de África,* de Luis del Mármol Carvajal) (1667) et non pas à l'édition intitulée *Relation de l'origine et succez des Cherifs* (1636) (voir *De la bonne chère*, note 81). Pour varier les plaisirs.

16 Cette anecdote classique dite du « troc muet » du sel gemme de Teghaza provient du récit de Ca' da Mosto (qui écrit « Tegazza »), cf. dans Ramusio, *Primo volume delle nauigationi et viaggi* (voir note 12 *supra*), *La navigation prima*, pp. 108-109. « Tomocota » serait Tombouctou, « Tambutto » chez Ca' da Mosto.

17 Autrement dit, le 4e livre des *Histoires* (l'anecdote se trouve à IV, 196).

18 [Platon] « *Lois*, XI » [917].

19 LMLV cite ici: « *κατὰ τὴν ἀγορὰν ἀψευδεῖν* ». Traduction L.-A. Sanchi.

20 Sur toute cette question importante du « mensonge » et, fondamentalement, de la régulation du « prix normal » des marchandises, essentielle pour comprendre le développement d'Athènes et du Pirée comme centres commerciaux, cf. Alain Bresson, *La cité marchande*, Bordeaux, Ausonius, « Scripta Antiqua » 2, 2000. Cicéron consacre un long passage du *Des offices* (III, 53-55), que LMLV va citer plus bas, à cette question du mensonge comme nerf du commerce.

moqua des Athéniens pour ce regard, voyant qu'ils ne mentaient nulle part si impudemment qu'en plein marché[21]. Quoi qu'il en soit, bien que la malice des hommes se trouve si grande, qu'elle se met toujours au-dessus de la loi, nous ne devons pas laisser d'estimer pour cela le sentiment des législateurs, qui ont tâché de régler le train du commerce, et de rendre le trafic le plus raisonnable qu'il leur a été possible. Qu'y a-t-il de plus contraire à l'équité, que les monopoles qu'ils interdisent, et dont néanmoins nos commerces sont si remplis? Et ne peut-on pas dire, que de toutes les professions il n'y en a point qui aille si directement ni si généralement contre le premier et fondamental précepte de toute la morale, que fait le commerce? Ce précepte porte que nous ne devons jamais faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Cependant il n'y a point de marchand qui ne tâche de vendre ses denrées au plus haut prix qu'il lui est possible; encore que s'il lui fallait acheter quelque chose, il soit contraint d'avouer qu'il lui fâcherait fort d'en donner au-delà de sa juste valeur. Néron, tout ennemi capital qu'il était du genre humain, fut forcé pour obvier à ce désordre, et à la grande avidité des marchands, d'ordonner que ceux de blé particulièrement seraient toujours debout durant qu'ils le vendraient, afin de les contraindre à s'en défaire promptement, et à prix raisonnable. Qu'est devenue la bonne foi, si nécessaire au métier dont nous parlons, que nos proverbes ne vantent rien tant que la foi du marchand ? Et qui est celui qui aurait assez de franchise, pour dire le défaut, aussi bien que le mérite, de ce qu'il expose en vente? Si est-ce qu'une exacte prud'homie le voudrait ainsi; et la raison qu'eut Caton de condamner celui, qui vendant sa maison avait tu l'arrêt des augures, par lequel on l'obligeait à la tenir plus basse, doit avoir lieu en toute sorte de commerce, où la bonne foi défend également d'amplifier la bonté, et de cacher les vices de ce qui entre en négociation[22], dit Valère Maxime sur ce jugement de l'ancien Caton, dont Cicéron parle au troisième livre de ses *Offices*[23]. L'acheteur même est obligé par cette bonne foi, de ne consentir pas à une erreur qui lui serait avantageuse, si celui qui vend se méprend par ignorance ou autrement. Quintus Scévola, fils de Publius, donna d'un fonds de terre plus qu'on ne lui en demandait, jugeant qu'il valait davantage. Personne, dit Cicéron au même lieu, ne saurait nier que ce ne soit l'action d'un homme de bien, encore que beaucoup disent dès ce temps-là mal à propos, qu'elle n'était pas accompagnée de prudence, comme si la sagesse eût été contraire à la probité, ou que celle-ci eût pu subsister sans l'autre.

C'est tout ce que vous aurez de moi, sur le sujet que vous m'avez prescrit, en m'obligeant à vous dire si j'étais de l'avis de ceux qui vous avaient parlé avec tant de désavantage du commerce. Si les voyages de long cours, et les richesses de l'une ou de l'autre Inde ont fait quelque impression sur votre esprit, je vous souhaite la bonne fortune de ce Sostrate Æginète, qu'Hérodote nous donne pour celui de tous les Grecs, qui s'était mis jusqu'à son temps le plus dans l'opulence par le moyen du trafic[24]. Mais

---

21 « Diogène Laërce » [*Vies des philosophes*, I, *Anacharsis*, 105]. LMLV a sous les yeux Lucien de Samosate (*Anacharsis*). Le philosophe scythe Anacharsis, un des Sept Sages, est l'intellectuel « barbare » qui adopte Athènes. Hérodote rapporte que les Scythes le lui firent cruellement payer (*Histoires*, IV, 76-77). Leçon sur le destin ou la duplicité des intellectuels « assimilés » que LMLV a présent à l'esprit dans *De la patrie et des étrangers*. La Fontaine en donne sa version (« Le Philosophe Scythe », *Fables*, XII, 20): Anacharsis aurait appris en Grèce à mépriser la douceur de vivre, feignant de tenir pour rien le confort et l'hospitalité, sans quoi il serait resté barbare.

22 [Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*] « VIII, 2 » [1]. LMLV cite et traduit librement: « *Quia bonæ fidei nec commodorum spem augere, nec incommodorum cognitionem obscurare oportet* ».

23 LMLV suit de près le *Des offices* de Cicéron, 66-70.

24 [Hérodote, *Histoires*] « IV » [152], sur la richesse commerciale d'Égine, ennemie d'Athènes, non seulement la tradition lui accordait l'invention de la monnaie mais encore, à la victoire de Platée

Dieu vous préserve de la fin d'un Pizarre après toutes vos courses, quelques biens immenses qu'il ait possédés par le moyen des siennes, au dire des Espagnols, qui soutiennent dans leurs Histoires que jamais l'on n'a connu un homme particulier aussi riche que lui. J'aime mieux vous voir en toutes choses dans la médiocrité que dans l'excès, et particulièrement en ceci, où je tiens le paradoxe véritable, que la moitié y vaut mieux que le tout. En quelque part que vous portent vos destinées, je ne pense pas que vous y trouviez un lieu d'aussi grand commerce, qu'était autrefois cette ville de la Colchide, Dioscurias, ou Sébastopolis, dont parle Pline au sixième livre de son *Histoire naturelle*[25]. Il avoue qu'elle était déjà déserte de son temps, mais qu'au rapport de Timosthène, elle avait été autrefois une place si célèbre, que trois cents nations de langues différentes y négociaient ; ajoutant que les Romains y ont eu à leurs gages jusqu'à cent et trente interprètes pour le même emploi. Je vous défie de me désigner un endroit dans le monde, qui porte aujourd'hui les marques d'un si grand trafic, ni où l'on puisse voir un tel abord de marchands.

Et pour preuve de la vicissitude de toutes choses, je vous prie d'observer avec moi comme la Mingrélie d'aujourd'hui, qui est cette Colchide des Anciens, où se trouvait une si fameuse échelle[26] à tant de peuples différents (selon le terme usité par toutes les mers du Levant) passe dans nos relations pour un des lieux de la terre le moins fréquenté, surtout à l'égard de nos quartiers et de l'Italie, qu'on sait y avoir tenu autrefois un si grand commerce. Ne vous étonnez pas au reste de mon humeur si peu complaisante, pour ne pas dire extravagante, quand j'ai presque voulu assujettir le négoce au silence de nos plus austères religions. Je vous avoue que l'amour de la philosophie, et de son doux repos, toujours accompagné de taciturnité, m'a transporté cette fois. Si vous n'avez pas encore compris jusqu'où il s'étend, ce mot d'un Ancien est capable de vous le bien faire entendre, que *le philosophe préfère chercher asile dans le calme, loin du vacarme des mots et de l'agitation des opinions*[27].

(479 avant J.-C.), les Éginètes rachetèrent aux Hilotes, aussi rapaces qu'ignares, l'or du butin au prix courant du cuivre, et renflouèrent ainsi leur économie (Hérodote, *Histoires*, IX, 80).

25 [Pline l'Ancien] « *Histoire naturelle,* V » [c.-à-d. VI, iii, 1]. Les mines d'or de la Colchide (l'actuelle Mingrélie) furent l'enjeu économique réel du voyage des Argonautes. Son ancienne capitale, Dioscurias puis Sébastopolis (l'actuelle Sukhumi d'Abkhasie), fut un port important, aujourd'hui submergé, sur le rivage oriental du Pont-Euxin (notre Mer Noire). À ne pas confondre avec Sébastopol de Crimée (l'antique Chersonèse Taurique).

26 « Échelle »: c'est-à-dire escale, comptoir commercial.

27 « Macrobe, *Les Saturnales*, VII, 1 » [2]. LMLV cite pour finir: « *Philosophia* [pour *ipsa]* *hujus sit verecundiæ ut strepitum non modo verborum sed ne cogitationum quidem in sacrarium suæ quietis admittat* ». Je traduis.

DES COULEURS

Il faut bien que les couleurs soient belles puisqu'elles entrent dans la définition que les philosophes donnent de la beauté, quand ils disent qu'elle n'est rien autre chose qu'une juste proportion et disposition des parties, avec une couleur qui convient[1]. Mais lorsque vous me voulez obliger à déclarer l'une plus excellente que l'autre, c'est où je me trouve bien empêché, ne croyant pas que cela se puisse déterminer par elles-mêmes, ni autrement qu'à l'égard de nos fantaisies particulières, d'où l'on ne peut rien tirer de certain. Ne vous souvient-il pas de ces grandes animosités qu'excitèrent autrefois les Romains dans leurs jeux qu'ils nommaient *circenses*[2] sur la préférence de l'une des quatre couleurs qui représentaient les quatre éléments et les quatre saisons de l'année ?[3] La faction des Verts et des Bleus, qui avait son siège dans Constantinople, où elle causa de si véritables incendies et qui pensa troubler tout l'Empire de Justinien, à cause qu'il favorisait les derniers, n'avait point d'autre fondement[4]. Et les partis dont parle Chalcondyle[5], des *Mauroprobates* et des *Asproprobates*, en Tartarie, Perse et Turquie, qui furent assoupis par Ismaël Sophi[6], aussi heureusement que ceux des Roses blanche et rouge dans l'Angleterre par le roi Henri septième, peuvent être rapportés au même principe, quoique l'intérêt d'État y fût très puissant. Or pour vous justifier mon sentiment, que vous avez déjà pu voir dans quelques traités sceptiques de ma jeunesse, je vous veux communiquer ici de certaines observations que j'ai faites sur l'affectation des couleurs, dont il n'y a aucune qui n'ait ses partisans et ses adversaires, tant l'esprit humain est plein de bizarrerie pour ce regard.

Nous nous réduirons aux principales, puisque le nombre en est presque infini. Car selon le dire du philosophe Favorinus dans Aulu-Gelle, la vue remarque beaucoup plus

---

[1] Voici une ouverture éclatante, pour qui lit sous la phrase, une glose de la célèbre définition de la beauté qu'énonce Cicéron dans les *Tusculanes* (IV, 13, 31): *Et … corporis est quaedam apta figura membrorum cum coloris quadam suavitate eaque dicitur pulchritudo.*

[2] C.-à-d. du cirque.

[3] Sur l'usage des couleurs par les tenants de chaque parti (les *albati, russati, prasini* et *veneti*) relire Cassiodore, *Lettres variées*, III, 51.

[4] « Procope » [*Histoire secrète*] « XVII » [en fait VII]. Cf. Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, XL, II, qui donne un excellent tableau des factions politico-sportives sous l'Empire romain puis sous l'Empire romain d'Orient.

[5] [Laonicus Chalcondyle] « *De bello persico*, I » [in *Historia de origine ac rebus gestis imperatorum turcicorum*] (l'expédition de Soliman contre les Perses safavides, en dix volumes, composé en grec et traduit en latin en 1556). LMLV a pu lire la traduction par Blaise de Vigenère (1577).

[6] Plus connu sous le nom de Chah Ismaïl, issu du sang impérial byzantin mais fondateur, au début du XVIe siècle, de la dynastie perse des « Sufis », nos Safavides. LMLV a lu Ogier Ghislain de Busbecq, *Legationis Turcicæ Epistolæ*, III, in *Augerii Gislenii Busbequii Omnia quæ extant.* Les Mauroprobates et les Asproprobates sont les Moutons Noirs et les Moutons Blancs, deux tribus turkmènes rivales des XIVe-XVe siècles (aire actuelle de l'Irak-Iran-Afghanistan).

de différentes couleurs[7], que la langue n'en peut exprimer, en quoi la latine a été encore plus défectueuse que la grecque, comme la française l'est sans comparaison plus que toutes les deux. Platon montre dans son *Timée* de quelle façon les couleurs s'engendrent du mélange des unes avec les autres[8], qui est si grand qu'un auteur moderne a compté plus de quatre-vingts sortes de jaune, tant la nature se plaît ici, comme ailleurs, à la diversité. Le second *Timée* qu'on attribue à Locres[9] plutôt qu'à Platon établit quatre premières couleurs, dont toutes les autres ne sont que des participations confuses et selon le plus et le moins. Mais Aristote qui a fait un petit traité des couleurs, où il rapporte les simples aux éléments, et les moyennes ou composées à ce qu'elles tiennent des premières[10], semble être néanmoins d'opinion au second chapitre du deuxième livre de sa *Métaphysique*[11], qu'il n'y ait qu'une couleur primitive, qui est le blanc, dont le noir soit une pure privation[12] ou comme il parle au quatrième chapitre du troisième livre de ses *Météores, comme d'une négation*[13]. Il veut qu'il en soit de même que les ténèbres, qui paraissent n'être rien autre chose qu'une privation ou dénégation de lumière; et il ajoute que toutes les couleurs qu'il y a dans le monde se font de la permixtion du blanc et du noir. Ceux qui tiennent qu'elles ne sont que des portions de lumière, ou des lumières imparfaites qui couvrent les substances, peuvent s'appuyer de cette autorité. Et quant aux écrivains récents qui en mettent sept principales[14], c'est à savoir cinq moyennes, la rouge, la jaune, la verte, la bleue et la pourprée ou incarnate, entre les deux extrêmes qui sont la blanche et la noire, ils tombent d'accord que la multiplication des autres, qui se font quand celles-ci se brouillent, peut aller à l'infini. Commençons donc par le blanc, qui est comme la source commune de toutes.

La couleur blanche est si lumineuse qu'elle a été presque partout consacrée au père de toute lumière, qui est Dieu. Platon nous fait voir cela dans ses *Lois*[15], et Cicéron à son imitation dans les siennes[16]. Pythagore ordonnait de même qu'on chantât des hymnes à Dieu avec des robes blanches. Et l'historien ecclésiastique Socrate[17] montre leur excellence par celles de Moïse, de Salomon et de Jésus-Christ. Le voyage de François Alvares en Nubie[18] porte qu'il n'y a que la seule tente du Négus ou Prêtre-Jean, qui soit blanche dans tout son Empire, s'étant réservé cette couleur, et à ses églises. J'apprends

---

[7] [Aulu-Gelle, *Nuits attiques*] « II, 26 ».

[8] Platon, *Timée*, 67c (neuf couleurs secondaires) et *Phédon*, 110cd (quatre couleurs essentielles). Sur la théorie pythagoricienne des couleurs à la Renaissance, cf. André Chastel, *Marsile Ficin et l'art*, Genève, Droz, 1975, pp. 99-106.

[9] Il s'agit du pythagoricien Timée de Locres, éponyme du dialogue de Platon, dont il nous reste un *De anima mundi et natura*. Voir également Pseudo-Plutarque, *Des opinions des philosophes*, trad. de J. Amyot, I, 15.

[10] Aristote*, De sensu*, III.

[11] Aristote, *De l'âme*, II, 6.

[12] LMLV cite: « *στέρησις λευκοῦ* » (*De sensu*, IV, 442a, ce que traduit « pure privation »).

[13] LMLV cite: « *οἷον ἀπόφασιν* » (*Météores*, III, 4, 374b-375a). Traduction L.-A. Sanchi. Sur la théorie aristotélicienne des couleurs à la Renaissance, qui contraste avec l'interprétation ficinienne (note 8 *supra*), cf. Ernst Gombrich, *The Heritage of Apelles. Studies in the Art of the Renaissance. III*, Oxford, Phaidon, 1976, pp. 3-18.

[14] Le manuel ou *Libro dell' arte* de Ceninno Cennini distingue sept couleurs par leur mode de préparation, qui enthousiasmait encore Renoir (cf. Gombrich, *The Heritage of Apelles*, p. 137, n. 7).

[15] Platon, *Lois*, VI, 769a. Une comparaison entre la loi et la peinture.

[16] [Cicéron] « *Lois*, II, 20 » [en fait II, 18, 45].

[17] Il s'agit de Socrates Ecclesiasticus, l'historien de l'Église.

[18] Le Père jésuite Francisco Álvares dont le *Verdadera informaçam das terra do Preste João* parue en 1540 constitue l'une des sources renaissantes sur le royaume chrétien d'Éthiopie (cf. sur ce sujet Luís de Matos, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1991).

d'une autre relation, qu'environ l'an six cent trente-six, Omar prince des Sarrasins trouva mauvais que des Pères carmes eussent l'habit blanc, qu'il leur fit quitter, parce que c'était sa couleur et de ses plus grands satrapes[19]. Le diadème d'Alexandre était blanc, si Lucien en peut être cru[20]. Oviedo nous assure que par toutes les Indes occidentales, les bannières blanches s'arboraient par ceux du pays en signe d'amitié[21]. Et nous tenons la blancheur de nos lys, de même que celle de nos écharpes et de la cornette royale, pour un symbole de pureté aussi bien que de franchise. Je ne m'engagerai pas dans la preuve du grand avantage que reçoit le corps humain par la blancheur, à cause que personne d'entre nous n'en doute. L'on peut bien voir ce cri public pour la vente d'un jeune homme dans Horace: *Voyez le minet! /Qu'il est bel et blanc, de la tête aux pieds*[22].

Et pour ce qui touche les femmes, il me suffira de remarquer comme la naissance de la belle Hélène qu'on fait sortir de l'œuf d'un cygne ne fut inventée qu'afin de nous faire comprendre sa blancheur extraordinaire, au jugement de Lucien[23].

Tournons maintenant la médaille, et nous trouverons qu'en beaucoup de lieux le blanc passe pour une couleur de mauvais augure. Trigault le dit de la Chine, où le deuil se porte avec des habits blancs[24]. Et vous verrez dans un discours de Ramusio, sur les voyages de Marco Polo, que cela se pratiquait encore dans la Tartarie. Le même Polo assure que les Malabars peignent le diable blanc[25]. L'éléphant s'effarouche, dit-on, à la vue de cette couleur, peut-être à cause qu'il ne saurait souffrir la dissipation qu'elle fait des rayons visuels que le noir réunit. Et pour ce qui est de notre humanité, vous pouvez vous souvenir, à l'égard des hommes, du proverbe *têtes chenues sont sans usage*[26], la blancheur n'est-elle pas la marque certaine de notre caducité? Et Aristote n'a-t-il pas prononcé de tous les animaux en général, que les blancs étaient beaucoup plus infirmes que les basanés ?[27] D'où vient le sale surnom de *Mélampyge*[28] que les Anciens donnèrent à Hercule, pour témoigner sa force et son courage. C'est ce qui a aussi donné lieu à l'imagination de Bodin, dont je ne voudrais pas me rendre garant, que notre mot français *blanc*, venait plutôt du grec *βλάξ* qui signifie languide et fainéant que du latin *albus*[29]. Quant aux femmes, si les blanches ont tant de pouvoir sur nos affections, elles ont été diffamées d'ailleurs par les apanages ordinaires de leur blancheur. On a dit à leur sujet, que toutes les herbes qui croissent dans la neige sont toujours très amères, que l'argent pour être blanc ne laisse pas de marquer des lignes fort noires sur le papier, et qu'il n'y a point de

---

19 Le calife Omar, qui prit Jérusalem en 637, à peine cinq ans après la mort de Mahomet, et y fonda la célèbre mosquée.

20 « *Dial. Diog. & Alexand.* » [c.-à-d. Lucien de Samosate *Dialogues des morts*, XIII].

21 [Fernández de Oviedo y Valdés, *Sumario de la natural*] « *historia* » [*de las Indias*] « XVII, 16 ».

22 [Horace] « *Épîtres*, II, 2 » [vv. 3-4]. Il cite: « *Hic et/Candidus, et talos a vertice pulcher ad imos* ». Je traduis.

23 [Lucien de Samosate] « *Le Coq* » [17].

24 Nicolas Trigault, *De Christiana Expeditione ad Sinas suscepta ab Societate Jesu ex P. Matthei Ricci ejusdem Societatis Commentariis*, 2e éd. revue et augmentée, 1616, déjà cité. Certes, mais après le quatrième mois du deuil d'un père ou d'une mère on portait le rouge.

25 [Marco Polo, in Giovanni Battista Ramusio, *Secondo volume delle nauigationi et viaggi … nel quale si contengono l'Historia delle cose de Tartari, & diuersi fatti de' loro imperatori, descritta da m. Marco Polo gentilhuomo venetiano*] « III, 20 » [p. 55] (éd. de 1574).

26 LMLV cite: « *Nulla candidorum hominum utilitas* ». Le proverbe dit « *virorum* » et le sens est plus leste. Cf. Érasme, *Adages*, N° 2529 où il est aussi question du cul noir (c.-à-d. très velu) d'Hercule (voir notes 28 et 40 *infra*).

27 « *Lib. De Color, cap. ult.* ». LMLV se réfère au *De sensu*, III, d'Aristote mais il s'agit plutôt de *De la génération des animaux*, V, 4-6.

28 C.-à-d.: Cul-Noir.

29 [Jean Bodin] « *Universæ naturæ theatrum*, III ».

terres qui satisfassent moins ceux qui les cultivent, que sont les blanches[30]. Certes je trouve que la nymphe Doris se raille plaisamment, dans Lucien, de cette autre Galatée, que la blancheur rendait vaine insupportablement[31]. Elle lui dit que ce n'est pas merveille qu'un homme rustique, n'ayant qu'un œil, et qui d'ailleurs était accoutumé au lait et au fromage, ait cru que tout ce qui était blanc méritait d'être aimé. Voulons-nous bien savoir le prix de la blancheur*, dans son état naturel* ?[32] Considérons ces pays qui semblent avoir été maudits de Dieu et de la nature, par des froidures, des stérilités, et des horreurs épouvantables, nous trouverons que tout y est paré de blanc, et que non seulement les hommes mais encore le reste des animaux, les ours, les renards, les chevreuils, les autours, les perdrix, et les corbeaux mêmes, au rapport de Bleskenius, y vivent dans une parfaite blancheur[33].

Puisque le noir est quelque chose de positif ou de réel, et non pas une privation, comme nous le présupposions tantôt, faisons-y quelque réflexion. Il est vrai que nous avons presque tous naturellement quelque horreur des ténèbres, qui constituent la première et la plus grande de toutes les noirceurs. Nous nous imaginons de même que l'Enfer est noir, et que tout ce qu'il contient porte les mêmes livrées. Les Anciens tiraient leurs plus mauvais augures d'un oiseau noir: *Et l'oiseau noir chanta son augure funeste*[34]. Le symbole de Pythagore, pour s'abstenir de ceux qui ont la queue noire, s'interprète des hommes vicieux, dont il faut fuir la fréquentation : *Celui-là est noir, et c'est de lui, Romain, qu'il faut te défier*[35], ce qui me fait souvenir de la pensée de cet Italien, qui tire son *malandrino*, non pas de *mal andare* comme les autres, mais de *μέλας* et du génitif de *ἀνδρός*,[36] pour dire que les méchants hommes sont ordinairement noirs, et de mauvaise rencontre. Ajoutons à cela que nous faisons nos habits de deuil de cette couleur, qui donne un si mauvais présage, que les Turcs ne souffriraient pas qu'une personne vêtue de noir se présentât devant leur Grand Seigneur[37].

C'est néanmoins tout le contraire en beaucoup d'endroits. Chez nous même les plus honnêtes gens s'habillent de noir. *Ni sobre dios señor, ni sobre negro ay color*, dit l'Espagnol, qui le défend expressément au bourreau par ses ordonnances. L'*Histoire des Incas* nous fait voir[38] que ces grands monarques du Pérou ne portaient guère d'autre couleur, l'estimant plus que toutes celles qui éclatent, et qu'ils préféraient l'agneau noir à tout autre, dans leurs sacrifices. Il y a des lieux, comme à Narsinga dans l'Inde orientale, où ils noircissent non seulement leurs idoles, mais la figure même du Tout-Puissant. Hérodien nous apprend que les Phéniciens avaient aussi une pierre noire pour la représentation du Soleil, qu'ils adoraient sous le nom de Héliogabale[39]. Et s'il est permis de mêler les choses saintes avec les profanes[40], la Vierge nous est représentée par saint Luc, et sur sa copie en beaucoup d'églises, de la même couleur. Aussi n'est-elle pas

---

30 LMLV fait allusion aux terres crayeuses.

31 Lucien de Samosate, *Dialogues des dieux marins*, I. Galatée ou Blanche-Lait.

32 LMLV cite: « *in puris naturalibus* ». Je traduis.

33 C.-à-d. Dithmar Bleskenius, *Islandia, sive populorum & mirabilium … Descriptio*, p. 50 (éd. de 1607).

34 « Ovide ». Il cite dans le texte: « *Nigraque funestum condidit omen avis* ». En fait, Properce, *Élégies*, II, 28b, v. 4.

35 « Horace » [*Satires*, I, 4, v. 85]: « *Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto* ».

36 Ces deux mots grecs signifient « noir » et « homme ».

37 Au XVIIe le Grand Seigneur désigne le sultan des Turcs, le Grand Sophi, le padicha des Perses, et le Grand Mogol le roi de Delhi.

38 Garcilaso de la Vega, *Le Commentaire royal ou l'Histoire des Yncas*, 1633. LMLV écrit « Garcilasso ».

39 [Hérodien] « *Histoire des empereurs romains*, V ».

40 LMLV mêle profane et sacré: cette « pierre noire » est le nom d'un rocher, le Mélampygos, le Cul Noir, dont on a vu qu'il qualifie une autre divinité, Hercule (Hérodote, *Histoire*, VII, 216).

incompatible avec la beauté. L'épouse du *Cantique*[41], celle de Moïse, la reine de Saba, une Andromède, et tant de belles Maures et Abyssines[42] qui ravissent encore tous les jours les cœurs de ceux qui les contemplent, en sont des preuves plus que suffisantes. Et l'on peut voir dans l'*Afrique* de Jean Léon[43] comme les femmes de Fez noircissent avec de certaines feuilles, les mains et les pieds des épousées, pour les rendre plus belles. Les dents même, dont nous estimons si fort la blancheur, se noircissent encore soigneusement au Japon, et en quelques contrées de l'Amérique, par celles qui veulent être agréables, comme les femmes tartares et les moscovites rendent avec artifice leurs ongles plus noirs qu'elles peuvent, à ce que dit Guagnin dans sa *Sarmartie*[44]. L'on n'a donc pas les mêmes pensées de la noirceur par toute la terre, qui n'a point de plus certaines marques de sa fertilité, que cette couleur.

Il n'est pas raisonnable que les autres nous arrêtent autant que ces deux primitives que nous venons d'examiner. Contentons-nous de dire de la jaune, que si elle passe pour la livrée des jaloux, comme elle est celle des Juifs en beaucoup de lieux, des femmes de joie en Éthiopie, et des traîtres en France, où l'on barbouille de jaune le portail de leurs maisons, selon que celle de Charles de Bourbon le fut pour marque de sa félonie sous François premier, d'autres la considèrent pour la bien-aimée du soleil, qui ressemble à l'or, fils aîné de ce bel astre, et qui est dédiée au culte divin en de certains endroits, comme chez les Abyssins, et au Pégou[45], où les prêtres la portent privativement à tous autres. C'est aussi la couleur du roi de la Chine, et qui rend criminel de lèse-majesté, celui qui serait si hardi que de la prendre dans son royaume, si le témoignage du Père Trigault est suffisant pour le croire. Elle sert de fard aux femmes canariennes, et aux seigneurs mêmes des îles du même nom[46], qui expriment les uns et les autres, par son moyen, leurs affections dit Ca' da Mosto[47]. Belon donne pour constant que les Égyptiennes appliquent du jaune non seulement sur leurs cuisses, mais même sur d'autres parties, pour être plus recherchées[48]. Et du moins savons-nous avec certitude que les dames d'Irlande ne changeraient pas leurs toiles jaunes et safranées contre les plus blanches que nous ayons.

Le vert est le blason de ceux qui espèrent, mais on l'attribue aussi aux fous, et aux cessionnaires[49] dans notre Europe. Par tous les pays où s'étend la religion de Mahomet, c'est la plus honorable de toutes les couleurs, à cause qu'il l'a toujours aimée. L'enseigne verte depuis lui est toujours la première dans les armées des Musulmans. Ceux de sa race, comme sont les Chérifs[50], ont droit de s'en parer. Et les Tartares seuls osent mettre sur leur tête le turban vert, que les Turcs portent blanc, et les Perses de couleur rouge. Mais

---

41 C.-à-d. *Cantique des cantiques*.
42 C.-à-d. Abyssiniennes.
43 [Léon l'Africain, *Africæ Descriptio*] « III » [in Giovanni Battista Ramusio, *Primo volume delle nauigationi et viaggi nel qual si contiene la descrittione dell'Africa, et del paese del Prete Ianni, con varii viaggi, dal mar Rosso a Calicut & infin all'isole Molucche, dove nascono le Spetiere et la navigatione attorno il mondo*…, p. 42] (éd. de 1550).
44 Alessandro Guagnini, *Samartiæ europeæ Descriptio quæ regnum Poloniæ … Russiam … complectitur*, 1581.
45 Birmanie.
46 Les voyageurs notent la prédilection des chefs de Grande Canarie pour le rouge et le jaune, et pour le gavage des vierges, « qu'elles se crevassent comme une figue », en vue du *jus primæ noctis* (Gomes Eanes de Zurara, *Chronique de Guinée* (1453), éd. L. Bourdou, Paris, Chandeigne, 1994, p. 230).
47 C.-à-d. Alvise Ca' da Mosto, *La navigation prima*, dans Giovanni Battista Ramusio, *Primo volume delle nauigationi et viaggi*…(titre complet, note 43 *supra*), p. 107(éd. de 1550) Le jaune canari ?
48 Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étrangers*, 1588.
49 Cessionnaire: « Par abus, celui qui a fait cession de ses biens » (Littré).
50 Les souverains du Maroc.

le plus grand éloge qu'on puisse donner au vert, se prend de ce qu'il est susceptible de toutes les autres couleurs, et les contient même toutes en soi par puissance, comme notre cher Gassendi l'a remarqué dans ses *Exercitations* contre le médecin Fludd, expliquant pourquoi quelques cabalistes ont nommé l'âme du monde une ligne verte, et se sont servis de cet axiome : *Béni soit le vert qui fait pousser toutes choses*[51].

Quant au bleu, il sert de champ aux fleurs de lis de nos rois. Et si les peintres sont bons juges des couleurs, l'azur est la plus précieuse de toutes celles qu'ils emploient. Il n'y en a point qui soit particulièrement nommée céleste que celle-là. Et quoiqu'elle ne semble pas fort propre à composer le teint des femmes, si est-ce que celles qui passent pour arabes dans l'Afrique, à ce que j'apprends de leurs relations, s'en mettaient autrefois sur le visage et sur le sein, ne se contentant pas d'en charger leurs bras, et leurs mains, tant elles ont cru avantager par là ce qu'elles avaient de bonnes grâces naturelles. Il me suffit pourtant d'opposer à toutes les recommandations de cette couleur, qu'elles est tenue pour mortuaire dans une grande étendue du Levant, où l'on ne porte le deuil qu'en bleu, et où l'on n'oserait paraître devant les rois avec un habit de si triste livrée; comme pour la même raison, l'on ne prononce jamais en leur présence la fâcheuse parole de la mort; ceux qui sont obligés d'en parler, usant toujours de circonlocution; ce que je me souviens d'avoir lu dans la douzième partie des voyages faits aux Indes orientales[52].

Les deux couleurs qui nous restent des sept principales, sont la rouge, et la pourprée ou incarnate, dont je ne ferai qu'un article, parce que nous les confondons souvent dans notre langage ordinaire, et qu'à l'égard de mon dessein, j'ai déjà été bien plus long que je ne m'étais d'abord proposé de l'être. Diogène nommait le rouge la couleur de la vertu. Je ne sais si c'est ce qui oblige le roi de Jogde, dont parle Louis Barthème[53], à ne se montrer jamais en public qu'avec le vermillon du sandrach[54] sur le visage, dont il rougit aussi ce qui paraît du reste de son corps. Il n'y a que les temples dans la Chine où l'on ose employer le rouge[55]. Le souverain pontife de Hiérapolis portait

---

51 [*Clavis Philosophiæ et Alchymiæ ; sive R. F. … ad epistolicam P. Gassendi … exercitationem responsum, in quo inanes M. Mersenni objectiones querelæque ipsius injustæ, immerito in R. F. adhibitæ examinantur atque auferuntur* (1633)] « p. 228 ». LMLV cite en latin : « *Benedicta viriditas, res omnes faciens germinare* ». Je traduis.

52 « p. 40 ». Renvoi élusif. L'expression de « voyages faits aux Indes orientales » recouvre, chez LMLV, plusieurs lectures possibles : Ramusio, voir aux notes 25 et 43 *supra* ; l'*Histoire des choses les plus mémorables advenues ès Indes Orientales*, 1608-1614 et le *Thesaurus rerum indicarum. In quo Christianae ac Catholicae religionis tam in India Orientali …*, 1615, de Pierre du Jarric, S.J. ; les *Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales* de Jean-Albert (Johann Albrecht) de (von) Mandelslo, *mis en ordre par Adam Olearius* (titre de la traduction en français par Abraham de Wicquefort, 1659 et 1719) ; et les *Voyages dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales, et autres lieux* de Pietro della Valle (voir *Du commerce*, note 4). Quant aux relations de voyages en Orient (au sens large du terme) dues à son ami François Bernier (1670, 1671), à Jean-Baptiste Tavernier (1676), et même celles de Melchisédec Thévenot (1663 à 1672), elles sont tardives par rapport à la composition, ou à la publication, des *Petits traités*, même en tenant compte de la nouvelle édition des *Œuvres* de LMLV en 1669. Nonobstant, la référence au bleu se trouve, par exemple, dans une relation célébrissime, où puise LMLV, d'Adam Olearius, *Voyages très-curieux & très renommez faits en Moscovie, Tartarie, et Perse*, 1647 (1656 pour la traduction française, et nouvelle éd. de 1666), V, p. 979 (dans l'éd. complète de 1727).

53 Ludovico de (di) Varthema, *Itinerario ne lo Egypto ne la Suria ne la Arabia deserta & felice ne la Persia ne la India & ne la Ethiopia* (1510), fol. xvii, p. 67 paginée manuellement (éd. de 1523), s'il s'agit du roi des Joghes (un prince du Rajpoutana) selon une belle traduction française du XVIe siècle, éditée par Ch. Schefer (Paris, Leroux, 1888). « Ioghe » dans le texte original.

54 Sandrach: c.-à-d. réalgar, sulfure rouge d'arsenic, dont les cristaux ont la couleur du rubis.

55 [Nicolas] « Trigault » [*De Christiana Expeditione ad Sinas suscepta ab Societate Jesu ex P. Matthei Ricci ejusdem Societatis Commentariis libri V*, Livre IV, p. 390 dans l' éd. de 1616].

lui seul une robe de cette couleur[56]. La pourpre a toujours été une marque de souveraineté[57]. Ce fut pourquoi Scipion la quitta, et se vêtit de blanc, devant se trouver avec le roi Juba, qui lui fit savoir superbement, dit Oppius, avant leur entrevue, qu'il n'y avait point d'apparence qu'on les vit tous deux avec une livrée royale[58]. Les Espagnols ne quitteraient pour rien du monde leur écharpe rouge pour une autre, et leurs femmes par complaisance, s'en couvrent presque toutes le visage. Il est vrai qu'elles ne sont pas seules qui emploient ce coloris. Nos dames françaises ne s'en prévalent pas moins qu'elles aujourd'hui. Et jusqu'à celles de Moscovie, à peine en trouve-t-on, dit Margeret, qui n'usent de ce fard[59]. Garcilasso de la Vega assure que les Indiennes du Pérou avaient la même coutume. Mais que dirons-nous des hommes qui n'ont pas voulu céder aux femmes pour ce regard? Caracalla fit tort à sa beauté naturelle, selon le texte d'Hérodien, s'appliquant du vermillon sur les joues[60]. Busbecq observe dans sa première épître que le sultan Soliman, se voyant blême et moribond rougissait aussi ses joues avec le même artifice, pour tromper les ambassadeurs résidents à sa Porte, et leur faire avoir bonne opinion de sa santé[61]. Et Platina rapporte du pape Paul deuxième, que quand il devait paraître en public, sa coutume était d'embellir son visage avec des compositions, où la couleur dont nous parlons n'était pas épargnée[62]. Cependant elle est considérée par d'autres comme le symbole de la cruauté, qui anime le soldat au carnage, aussi bien que les taureaux et les lions, à cause de la rougeur du sang qu'ils répandent en toutes occasions. Le bourreau qui est né de même pour son effusion, et qui n'oserait se vêtir de noir en Espagne, comme nous l'avons tantôt remarqué, y est ordinairement habillé de rouge, s'il ne l'est de jaune, le choix lui étant laissé de l'une de ces deux couleurs. Et tous de ces avantages que nous avons attribués à la pourpre, n'empêchent pas qu'il n'y ait des vers porphyrogénètes, aussi bien que des empereurs[63], et qu'on ne voie une infinité de personnes qu'elle rend plutôt ridicules qu'autrement, *des singes dans de la pourpre*[64] tant s'en faut, qu'ils en doivent tirer de l'avantage.

Une si grande diversité de sentiments sur l'estime ou le blâme de ces premières couleurs, vous doit assez faire voir ce qui se peut dire des subalternes. Pourquoi voudriez-vous donc me contraindre de prendre parti là-dessus et, pour vous favoriser, de désobliger ceux avec qui vous êtes entré en de si fortes contestations? J'aime bien mieux me ranger du côté de ce philosophe à qui l'on dit que toute sorte de couleur venait bien:

---

56 « *Luc.* ». Est-ce un renvoi à Lucien de Samosate, *Dialogues des Morts*, XIII, où Diogène se moque des grands-prêtres babyloniens « à la cape de pourpre »?

57 « *In Syr. De.* » [encore une allusion à la volée : Joannes Cotovicus, *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum* (Anvers, 1619), que LMV cite ailleurs elliptiquement, bien sûr ; p. 255, *inter alia*].

58 « *De bel. Alex.* ». Une méprise : le passage, frémissant d'outrage, se lit dans le *De bello africo* (§57) dont l'attribution hésitait alors entre Oppius, Jules César et Hirtius (de nos jours on l'attribue au « Pseudo-César », preuve de notre sagacité).

59 Jacques Margeret, *Estat de l'Empire de Russie,* 1667.

60 [Hérodien, *Histoire des empereurs romains*] « V » [6, 10]. LMLV cite une phrase qu'il a traduite du grec en latin: « *Pictis oculis, genisque purpurissatis* », que je retraduis. Hérodien ne l'applique toutefois pas à Caracalla mais au bel et jeune Héliogabale.

61 Ogier Ghislain de Busbecq, *Legationis Turcicæ Epistolæ*, I, p. 94 dans l'éd. de 1740, voir note 6 *supra*).

62 Bartolomeo Platina, *De Vitis Pontificum Romanorum … omnia summo studio emendata & correcta*, 1600, pp. 330-340.

63 Constantin VII Porphyrogénète (Xe siècle) fut le premier empereur à adopter ce titre, « né de la pourpre », à savoir du sang impérial, mais aussi « dans » la pourpre puisque les appartements des impératrices en mal d'enfant étaient recouverts de porphyre. LMLV songe-t-il aux querelles incessantes sur le titre du « prince du sang », qui est bleu, il est vrai?

64 Je traduis sa citation dans le texte, proverbiale: « *Tanquam Simias in purpura* ». Cf. Érasme, *Adages*, I, 7, 10. Allusion à Mazarin et Richelieu, évidemment.

Aristippe peut porter n'importe quelle couleur[65]. Et puis, vous savez la profession que je fais de douter, qui me doit servir d'une excuse suffisante, si je n'use pas ici de plus de complaisance.

[65] LMLV cite Horace, *Épîtres*, I, 17, v. 23: « O*mnis Aristippum decuit color* ». Je traduis. Probablement une pique empruntée à Diogène Laërce, Aristippe « capable de s'adapter à tout et à tous » (*Vies des philosophes*, II, *Aristipp*e, 66).

DU MENSONGE

Je ne suis pas de l'opinion de Polybe que la vérité doive être considérée comme une grande déesse[1], qui se fait toujours reconnaître pour ce qu'elle est, et qui triomphe naturellement du mensonge, encore qu'une infinité de personnes prennent plaisir à la persécuter. La théologie des Anciens n'est pas à mon goût pour ce regard et, quand ils sacrifiaient nue tête à Saturne comme au Dieu tutélaire de cette même vérité, pour dire que tôt ou tard le temps la mettait en évidence, je pense qu'outre l'idolâtrie l'on peut leur reprocher qu'ils philosophaient sur un mauvais fondement. Car j'entre volontiers dans le sentiment de Démocrite, me persuadant que s'il y a quelque vérité ici-bas, il la faut chercher au plus profond du puits de ce philosophe[2], plutôt que parmi nous, qui n'en connaissons presque autre chose que le nom, quelque peine que l'École ait prise de pénétrer jusque dans son essence. Et néanmoins nos plus sérieuses études n'ont point d'autre but que sa connaissance, où chacun se promet de trouver une digne récompense de ses veilles. Mais je m'en rapporte à ceux qui ont davantage peiné dans cette belle recherche, et avec le plus de succès, s'ils ont jamais pu obtenir la fin qu'ils s'étaient proposée, et si tout au contraire ils ne se sont pas toujours aperçus que plus ils faisaient de chemin pour cela, moins ils avançaient vers un terme qui n'a nulle proportion avec les forces de notre esprit. Avouons-le franchement, la nature nous a bien donné l'instinct de savoir la vérité des choses et même les instruments qui semblent propres à cette poursuite mais certes nous n'avons pas ceux qui seraient requis pour la possession, ni pour en prendre des notions parfaites. C'est ce qui fit inventer à Platon ce monde intelligible qu'il opposait au sensible que nous habitons, logeant la vérité dans le premier, comme dans un séjour inaccessible à notre humanité, et l'opinion dans celui-ci où elle règne parmi des doutes et des incertitudes qui nous empêchent ordinairement de discerner le vrai du faux, aussi bien que le vice de la vertu. Or puisque Dieu et cette même nature ne font rien en vain, ne nous donnant jamais de tels appétits illusoires pour nous tromper, n'en pouvons-nous pas tirer un puissant argument de notre immortalité et d'une vie meilleure beaucoup plus éclairée que celle-ci où nous satisferons à tous ces désirs naturels de connaître et de savoir, contemplant face à face celui qui a dit qu'il était la lumière, la vie, et la vérité même ? Cependant quoique nous soyons contraints de prendre presque toujours les vraisemblances pour des vérités et de nous contenter de l'apparent au lieu du certain et de l'infaillible qui n'est pas de ce siècle, rien n'empêche du moins que nous ne détestions sur toute chose le mensonge, comme l'ennemi mortel de cette suprême vérité, et je ne crois pas que nous puissions mieux faire que d'habituer notre âme aux réflexions capables de nous donner toute l'aversion qu'on doit avoir d'un vice d'autant plus à craindre qu'il est le plus commun de tous. Voici celles qui m'ont souvent servi d'entretien dans ma solitude.

---

[1] Polybe, *Histoire*, I, 4.

[2] Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, IX, *Démocrite*, 72 (Fragment Diels-Kranz 117). Démocrite parle de « profondeurs, abysse ». Le « puits », de belle postérité, serait de Lactance.

Si la parole de l'homme est l'unique lien de toutes les sociétés civiles, quand elle sert de fidèle interprète à l'esprit, on ne saurait nier qu'elle ne devienne l'instrument de leur destruction, et la ruine certaine des polices[3], lorsqu'elle s'acquitte mal de sa charge et qu'elle substitue une chose fausse au lieu de la vérité. Cela montre évidemment qu'entre tous les défauts de notre humanité, il n'y en a point qui soit de si grande conséquence que celui du mensonge, ni qu'on doive par conséquent plus soigneusement éviter. Aussi a-t-on toujours fort estimé l'instruction que donnaient les perses à leurs enfants depuis cinq jusqu'à vingt ans. Elle consistait, au rapport d'Hérodote, en ces trois points : le premier, de bien tirer à l'arc, le second, de monter à cheval avec adresse, et le troisième, qu'ils estimaient le plus important de tous, de ne mentir jamais[4]. Le même auteur ajoute que de deux choses qu'ils tenaient les plus honteuses dans la vie, la principale était le mensonge, et l'autre d'être endetté, à cause surtout que celui qui doit se trouve le plus souvent réduit à l'infâme nécessité de mentir. Nous lisons de même dans Philostrate que les lois des Indiens déclaraient incapable de tenir aucune magistrature, quiconque pouvait être convaincu de mensonge, par cette raison expresse qu'il avait en cela blessé le public, qui ne saurait subsister sans la fidélité du langage[5]. Et Diodore assure que les Égyptiens furent encore ici plus rigoureux, puisqu'ils punirent de mort les parjures, comme des impies envers Dieu et des pestes à l'égard des hommes, dont ils ruinent la confiance et, par elle, ce qui nous fait vivre en communauté[6]. Car il s'est trouvé des personnes qui ont osé soutenir que le mensonge était dans une façon de concevoir plus exécrable que l'athéisme, puisque l'athée ne fait rien que mécroire un Dieu, là où celui qui viole sa parole et sa foi témoigne qu'il le méprise dans la crainte qu'il a d'offenser quelqu'un, se montrant hardi contre le ciel et poltron envers les hommes. Quoi qu'il en soit, ce grand empereur philosophe qui nous a donné sa vie par écrit, prononce nettement au commencement de son neuvième livre, qu'on ne saurait mentir sans impiété, ou sans offenser la nature et cette première vérité, qui est l'âme de l'univers, dont l'imposteur trouble l'ordre et confond les règlements autant qu'il est capable de le faire[7]. Ce qui me donne le souvenir du reproche que les bonzes ou prêtres idolâtres du Levant firent au bienheureux François Xavier, sur ce qu'ils remarquèrent comme en nommant Dieu il disait, celui qui avait créé le ciel et la terre. Car parce qu'en leur langue, qui était celle des japonais, le mensonge s'appelle *diusa*, ils imputèrent, sur l'allusion du mot, à ce saint homme, qu'il accusait le roi du ciel d'être un menteur, et qu'il faisait auteur de la fausseté, celui qui est la source de toute vérité[8].

Mais bien que tous les hommes soient obligés de détester le mensonge, il n'y en a point qui doivent le haïr à l'égal de ceux qui ont quelque amour pour la philosophie. Car si elle n'est rien autre chose qu'une ardente recherche de la vérité, et un extrême désir de la connaître, il faut nécessairement qu'elle ait pour contraire le mensonge et qu'elle en fasse son capital ennemi. Quelques-uns ont dit que si Dieu avait à se revêtir des deux parties qui nous composent, la lumière serait indubitablement son corps et la vérité son âme. Cela revient à la pensée que Pythagore se vantait d'avoir apprise de certains mages

---

3 C.-à-d. sociétés.

4 [Hérodote] « *Histoire*, I » [136]. La remarque suivante: « *idem* » [139].

5 [Flavius Philostrate] « *Vie d'Apollonios de Tyane*, II, 12 ».

6 [Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*] « I » [77].

7 « Marc-Aurèle » [*Pensées,* IX, 1].

8 « Fernand Mendez Pinto » [*Les Voyages aventureux*] « chap. 213 » (éd. fr. en 1628). L'homophonie entre *diusa* (mensonge) et *diús* (dieu) est un épisode dans une formidable mise en scène de controverse rhétorique, présidée par le monarque, entre le futur saint et les bonzes qui, à la fin, en appellent à ce que « le feu du ciel eust à tomber sur le Roy, puisqu'il se laissait abuser si facilement par un sorcier, fainéant et sans nom ». Pour LMLV, ce serait un rappel sceptique aux « conférences » entre protestants et catholiques, que présidait Henri IV.

qui assuraient que le grand Oromasde[9], nommant ainsi le tout-puissant, ressemblait parfaitement quant au corps à la lumière et, quant à l'âme, à la vérité. C'est pourquoi ce philosophe ne recommandait rien si précisément à ses disciples que le soin d'être toujours véritables parce qu'à son dire c'était le seul moyen de se rendre semblables à Dieu. Or si ces choses ont été bien imaginées de la sorte, il n'y a point de doute que, par la doctrine des contraires, les ténèbres devront servir de corps à celui que nous reconnaissons pour auteur de toute malice et que le mensonge sera comme la forme qui animera ce corps ténébreux; d'où il s'ensuit encore, qu'autant de fois que nous mentirons nous pratiquerons ce qui nous peut donner le plus de ressemblance au diable. Quand Platon proteste, au cinquième livre de sa *République*, qu'il ne reconnaît pour vrais philosophes que ceux qui ont une envie passionnée de connaître la vérité[10], il montre bien par là qu'ils ne doivent avoir rien tant à contrecœur comme la fausseté ou l'imposture. Et lorsqu'il dit, dans son *Sympos[ium]*[11], que cette même vérité est la plus douce nourriture que nous pouvons donner à nos âmes, il témoigne assez qu'il tenait le mensonge pour le plus mortel poison dont elles puissent être infectées. C'est la même chose de ce que prononcent les Péripatéticiens, que le vrai est la perfection de notre entendement parce que cette proposition ne peut subsister sans cette autre, que le faux est l'imperfection de notre esprit dont par conséquent il est obligé de témoigner [une] extrême aversion.

Beaucoup doivent s'étonner là-dessus de ce qu'Aristote, après avoir engagé les philosophes dans un si étroit attachement à la vérité, ne laisse pas de les nommer *philomythes*, ou amateurs des fables, bien qu'elles ne puissent passer que pour d'ingénieux contes et d'agréables mensonges. Il en rend néanmoins une raison au second chapitre du premier livre de sa *Métaphysique*, qui peut servir de solution à cette difficulté, puisqu'il ne dit pas qu'un philosophe aime les fables, comme contraires à la vérité mais seulement à cause qu'elles sont pleines d'admiration, ce qui recrée l'esprit par la nouveauté et lui donne sujet de s'exercer agréablement à la recherche du sujet pour lequel elles ont été inventées[12]. Quelques-uns ajoutent que la fable n'ayant point de bornes dans sa narration, notre âme s'y attache volontiers, comme étant d'une nature infinie, par cette sympathie, qui lie naturellement les choses qui ont de la conformité[13]. C'est ce qui fait soutenir à Sextus l'Empirique[14] que le mensonge a plus de pouvoir sur notre esprit, par son agrément, que la vérité qui est presque toujours sévère et qui ne se soucie jamais de la complaisance : *Le mensonge divertit davantage que la vérité*[15]. L'empereur Julien veut encore dans une de ses *Oraisons* que les fables n'aient été rendues si absurdes et si incroyables que nous les voyons qu'afin de porter les hommes d'entendement à la recherche des vérités qui se trouvent enveloppées sous leur écorce[16] ; et certainement les discours

---

9 « *Malch.* » [c.-à-d. Porphyre] « *Vie de Pythagore* ». Encore alors nommé Ormisdatis, source du bien, par opposition à Arimanes, source du mal, dans la théologie persane ancienne (voir Plutarque, *Isis et Osiris*). Bref, pour nous: Ahura Mazda.

10 LMLV cite Platon, *République*, V, 20, 475e: *« τους τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας »* qu'il vient de traduire.

11 LMLV écrit « Sympose ». [Platon, *Banquet*, III].

12 Aristote, *Métaphysique*, I, 2.

13 Sur cette question philosophique et esthétique de la « fable », cf. Philippe-Joseph Salazar, « Les pouvoirs de la fable: mythologie, littérature et tradition (1650-1725), *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, XCI (6), pp. 878-889.

14 Sextus Empiricus.

15 [Sextus Empiricus] « *Adv. Math.*, I » [soit, *Contre les grammairiens*, I, 297]. LMLV cite « *ψυχαγωγεῖ δὲ μᾶττον τὸ ψεῦδος, ἢ τἀληθές* ». Je remercie Pierre Pellegrin, éd. de *Contre les professeurs* (bilingue, Paris, Seuil, 2002) d'avoir aimablement identifié cette citation.

16 [Julien] « *Discours*, V » [*À Cybèle*]. Allusion, vague, à l'introduction?

énigmatiques ou obscurs arrêtent davantage l'esprit que ceux qui sont d'une plus facile intelligence. Une seule lettre hiéroglyphique demande toute notre attention. Et l'on est bien plus curieux de considérer le soleil dans son éclipse, que dans sa lumière ordinaire. Outre qu'on peut dire que ce voile, dont la fable couvre de très importantes vérités, ne les cache pas tant d'un côté qu'elle les rend plus considérables d'un autre, de même que les ombres d'un tableau souvent servent moins à l'obscurcissement de ce que le peintre ne veut pas faire voir tout à nu qu'à donner de la clarté au reste de son ouvrage et à le mettre dans une plus sensible lumière. Ce n'est donc qu'en faveur de la vérité que le philosophe jette les yeux sur la fable et ce n'est pas ce mensonge, ni ce masque noir et ridicule qui lui plaît, mais plutôt cette belle maîtresse qui se l'est mis au devant du visage et qui se plaît à se déguiser, pour se faire rechercher avec plus d'ardeur et de soin.

Aussi ne faut-il pas croire que toute sorte de mensonges aient la même empreinte du vice. Il y en a de trois sortes selon saint Thomas, d'officieux, de gaillards et de pernicieux, dont il ne met que les derniers au rang des crimes qui sont punis d'une mort éternelle[17]. La morale des Gentils était même beaucoup plus indulgente ici que la nôtre. Car ils faisaient une vertu de certains mensonges charitables tels qu'étaient ceux de Socrate dans ses dissimulations ordinaires[18]. Xénophon montre que le devoir des rois les oblige souvent à mentir, pour le salut du peuple qui leur est soumis[19]. Darius proteste, dans Hérodote, que pour opprimer le faux Smerdis il mentira hardiment parce qu'il y a des occasions où cela se doit faire[20]. Et quoique l'auteur du *Roman éthiopique* fût chrétien, il ne laisse pas de faire prononcer à sa Chariclée, qui était païenne, qu'un mensonge est toujours fort recommandable lorsque sans nuire à personne il est utile à ceux qui le disent[21]. Notre théologie ne tombe pas d'accord de toutes ces maximes, de sorte qu'encore que l'un et l'autre testament fournissent des exemples qui semblent autoriser quelques mensonges, l'interprétation qu'elle leur donne va à décider qu'il n'y en a point qu'on ne doive tenir pour un mal, encore que ceux qui se disent à bon dessein, ou par un jeu innocent, ne soient pas du nombre des mortels, comme les autres que nous venons de nommer pernicieux. Car bien que la vérité, toute noble qu'elle est, n'ait pas ce privilège de pouvoir être employée à toute heure utilement, et que dite hors de saison elle blesse sans profit, comme une médecine donnée mal à propos, ce n'est pas à dire néanmoins qu'il soit permis de substituer le mensonge en sa place. *La verdad es verde*, dit l'Espagnol, elle est quelquefois si verte et si aigre au goût, qu'il n'est pas possible de la faire agréer. Et c'est pour cela qu'on a considéré trois mères de fort excellente beauté qui ont engendré les trois plus difformes enfants qu'on se puisse imaginer, comme trois belles nymphes autant de satyres : la familiarité qui fait naître le mépris, la paix qui donne lieu à la négligence, et la vérité qui cause la haine. Si ne faut-il pas s'imaginer pourtant qu'une chose dite faussement puisse être jamais déguisée de telle façon, qu'elle ne soit toujours d'elle-même désagréable à Dieu. Quand il récompensa les sages-femmes juives qui n'avaient pas voulu procurer la mort aux fils de celles qu'elles faisaient accoucher, trompant le roi d'Égypte par une réponse contraire à la vérité, le texte de l'Exode porte que ce fut à cause qu'elles avaient craint d'offenser celui qui a défendu toute sorte d'homicide[22]. Et saint Augustin dit d'elles, aussi bien que de cette pécheresse Rahab qui sauva dans Jéricho les espions de Josué, qu'elles reçurent toutes le salaire de leur bonté

---

17 [Thomas d'Aquin, *Somme théologique*] « 2.2 qu. 210 » [plutôt Part. II, I, qu. 72].
18 « Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IV, 13 » [plutôt 7].
19 [Xénophon] « *Cyropédie* » [I, 6]. Un des avis de Cambyse au jeune Cyrus, son fils.
20 [Hérodote, *Histoires*] « Thalia » [c.-à-d. III, 72].
21 [Héliodore d'Émèse, *Les Éthiopiques*] « I ».
22 Exode 1.17-20.

mais non pas de leur mensonge[23]. Judith n'est pas louée non plus, dit saint Thomas, pour avoir trompé Holopherne par ces discours, l'Écriture sainte ne donne pour exemple que son zèle vers le peuple de Dieu et sa hardiesse à s'exposer au péril pour le salut de son pays[24]. Ce serait bien pis si l'on tombait dans l'erreur des Priscillianistes[25], qui crurent que Dieu avait pris plaisir quelquefois à mentir. S'il fit annoncer au roi Ézékias par le prophète Esaïe qu'il donnât ordre aux affaires de sa maison, parce qu'il était près de sa fin bien qu'il ne mourût que quinze ans depuis, ce que le prophète disait ne laissait pas d'être vrai dans le cours ordinaire des causes naturelles qu'il plut à Dieu par sa toute-puissance de changer après la prière et les pleurs de ce prince[26]. Et lorsque Jonas fit savoir aux Ninivites qu'ils n'avaient plus que quarante jours à passer, au bout desquels leur ville devait périr, il faut prendre cela pour une menace de ce qui fût sans doute arrivé sans leur pénitence[27]. Plusieurs passages du texte sacré, pleins de figures et de prophéties, ont besoin de semblables expositions que les Pères de l'Église leur ont toujours donné<es>. Du surplus il faut se tenir à la règle générale, que tout mensonge est criminel dans son opposition à la suprême vérité. Tous ceux qui le profèrent, Dieu les perdra, dit David[28]. La bouche menteuse cause la mort de l'âme, dans Salomon[29]. Et l'Ecclésiastique nous assure qu'il vaudrait mieux converser avec des larrons qu'avec ceux qui ne font que mentir, ou qu'un voleur de nuit n'est pas tant à détester comme celui qui ment incessamment, encore que l'un et l'autre ne puissent éviter leur condamnation *Mieux vaut le voleur que celui qui ment continuellement, mais tous deux vont au-devant de la ruine*[30].

Je sais bien que la doctrine des équivoques reçoit beaucoup de difficultés, à cause de leur ressemblance au mensonge. Le mauvais usage où [elles] sont presque toujours employé[es][31] les rend condamnables d'un côté et l'autorité de plusieurs grands hommes, qui s'en sont servis à bonne fin, semble les excuser. Lorsque Dieu même dit qu'il ne savait pas le jour du jugement final, cela ne saurait se prendre à la lettre puisqu'il n'ignorait rien, et on l'interprète ordinairement de ce qu'il ne le savait pas pour le révéler. Mais il y a trop de disproportion de lui à nous, pour tirer des conséquences [à la nôtre] de la façon dont il s'expliquait[32]. La connaissance certaine et immédiate qu'il avait du cœur des hommes lui a fait rendre beaucoup de réponses qui regardaient plus l'intérieur de leurs pensées que l'extérieur de leurs demandes. Il ne répondait pas d'ailleurs à ceux-là seulement qui l'interrogeaient : ses paroles s'adressaient souvent à nous qui sommes venus après tant de siècles, aussi bien comme à eux, et il faut les considérer comme celles qui visaient au bien de tout le genre humain. Ne soyons donc pas si téméraires que de nous attribuer ce qui est possible réservé à celui-là seul qui rend les choses vraies par la convenance qu'elles ont avec son entendement, comme il n'y en a point de bonnes que celles qui ont un parfait rapport à sa volonté. Le plus sûr est de parler rondement, de fuir les subtilités qui peuvent décevoir et de n'user jamais de ces évasions mentales dont la plupart du monde demeure scandalisé. Je ne prétends pas nier néanmoins qu'on ne

---

23 [Augustin] « *Contra mendacium,* 15 » [plutôt I, 32]. En outre: « Grégoire » [le Grand] « *Moralia* » [*in Job*] « XVIII, 2 ». LMLV cite ici: « *Non est in eis remunerata fallacia, sed benevolentia, benignitas mentis, non iniquitas mentientis* », qu'il vient de traduire librement.

24 [Thomas d'Aquin, *Somme théologique*] « Part II, 2, qu. 110, art. 3 » [en fait: qu. 119].

25 Hérétiques contre lesquels est dirigé le *Contra mendacium* d'Augustin.

26 2 Rois 20.

27 Jonas 3.4.

28 « Psaumes 5 » [11].

29 « Sagesse 1 » [11].

30 « *Ecc.* 20 » [soit, Siracide 20.25]. LMLV cite (selon la Vulgate, Eccl. 20.27): « *Potius furem quam adsiduitas viri mendacis perditionem autem ambo hereditabunt* ». Traduction TOB de Siracide 20.25.

31 LMLV fait l'accord au masculin pour « équivoques ».

32 Dans le texte « à la nôtre » est placé après le verbe.

puisse avoir de certaines réserves d'esprit, qui exemptent un discours de mensonge. L'École l'enseigne tous les jours quand elle dit *qu'omettre n'est pas mentir*[33]. Et le seul exemple de Samuel, qui assura par l'ordre d'en haut qu'il était venu en Bethléem pour sacrifier, bien que le principal sujet qui l'y amenait fût celui de donner l'onction au plus jeune des huit enfants de Jessé[34], suffit pour prouver qu'il y a de ces retenues ou réservations en parlant qui ne sont pas toujours condamnables. Il faut bien prendre garde pourtant qu'elles ne soient frauduleuses ou pratiquées avec mauvaise intention. Un des bons mots de l'empereur Charles-Quint fut qu'il ne fallait pas se défier de ce que disait le Cardinal de Tournon, mais plutôt de ce qu'il ne disait pas. C'était sans doute lui attribuer une finesse accompagnée de tromperie et qui doit être blâmée, en faisant mine de le décharger du mensonge. Souvenons-nous dans toute cette matière de la maxime de saint Augustin, qu'on ne doit jamais prendre pied sur de certaines paroles ou actions qu'on croirait mauvaises si elles n'avaient été commandées du ciel et si l'esprit de Dieu n'y était intervenu par une insinuation particulière[35].

Comme les amateurs de la vérité sont fort simples, ceux qui se plaisent au mensonge usent ordinairement de beaucoup d'artifice, *les renards ont des terriers et le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête*[36], pour appliquer ici ce passage de l'Évangile après Clément[37]. Tirons-en des preuves de l'histoire ancienne et moderne où les équivoques ont souvent servi de couverture à de très grandes perfidies. Ceux de Barca dans Hérodote furent trompés de la sorte traitant avec Amasis, sous ces termes d'entretenir de part et d'autre leurs conventions autant de temps que la terre qu'ils foulaient aux pieds serait ferme, qui est une façon de parler ordinaire pour désigner l'éternité. Cependant Amasis avait fait creuser l'endroit où ils étaient et recouvrir de terre exprès, si bien qu'il n'eut qu'à ôter ce qui soutenait la couverture de cette fosse, pour faire tout choir dedans et maintenir qu'il était quitte de ce qu'il avait promis, puisque le lieu n'était pas demeuré ferme, se rendant maître au même temps de la ville de Barca, qui fut surprise par ce moyen, d'autant qu'elle s'assurait sur la bonne foi d'un traité frauduleux[38]. Celui des Locriens avec les Siciliens dont parle Polybe ne fut pas plus subtil, ni moins à la ruine des derniers. Les premiers mirent de la terre dans leurs souliers et cachèrent des têtes d'oignons sur leurs épaules, jurant ensuite qu'ils demeureraient bons amis ensemble aussi longtemps, que la terre qu'ils avaient sous les pieds les soutiendrait et qu'ils porteraient les têtes qui étaient sur leurs épaules. La terre et les oignons furent bientôt jetés et les siciliens chassés aussitôt après, avec protestation de la part de ceux de locres que les termes de leur convention avaient été observés. Athénée rapporte qu'Iphiclus, tenant assiégé Phalantus dans une place forte de l'île de Rhodes, la reddition s'en fit à la charge que l'assiégeant fournirait à l'autre des vaisseaux pour se retirer, mais qu'il les donna sans gouvernail, sans avirons, et sans voiles, disant qu'il n'était pas obligé à davantage[39]. Il faut joindre à cela le trait que fit Q. Fabius Labeo à ce roi Antiochus qu'il vainquit. Leur accord portait que la moitié des navires de ce roi demeureraient aux romains. Labeo pour l'en priver tout à fait les fit toutes[40], couper en deux lui offrant le choix de l'une des deux portions[41]. Que dirons-

---

33 LMLV cite: « *Abstrahentium non est mendacium* ». Je traduis.

34 « 1 Rois 16 » [de nos jours 1 Samuel 16, 1-13].

35 « Augustin, *La cité de Dieu,* I, 21 et 26 ».

36 « Matthieu 8 » [20] et « Luc 9 » [58]. LMLV cite dans le texte: « *Vulpes foveas habent, filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* ». Traduction TOB.

37 [Clément d'Alexandrie] « *Stromate*s, I » [3]. Le texte de Clément est en fait une attaque en règle contre la rhétorique accusée d'être artificieuse, « sophistique ».

38 [Hérodote] « *Histoires*, IV » [201]. Amasis, roi d'Égypte, prit par cette ruse Barca, en Lybie.

39 [Athénée] « *Deipnosophistes*, VIII » [61].

40 LMLV accorde « navire » au féminin.

41 « Valère Maxime » [*Faits et dits mémorables*] « VII, 3 » [4].

nous de ce qu'Alexandre le Grand fit charger et défaire des gens sortis d'une place qui lui reprochaient son manquement de parole, répliquant qu'il leur avait bien promis de les laisser partir sûrement, mais non pas de leur être favorable en tous lieux ?[42] Un autre général d'armée qui avait arrêté une trêve de trente jours ne laissait pas de faire des courses et de commettre des hostilités toutes les nuits, sur ce prétexte qu'elles n'étaient pas comprises dans son traité[43]. Selon ces belles interprétations nos anciens Gaulois qui ne comptaient que par les nuits, eussent pu combattre tous les jours, quelques trêves qu'ils eussent accordées entre eux. Nous lisons dans Clément qu'Aristote le Cyrénéen ayant promis à cette célèbre courtisane Laïs de l'emmener avec lui lorsqu'il retournerait en son pays, si elle l'obligeait dans quelque affaire, se contenta d'y ériger sa statue, croyant s'être acquitté par là de son serment[44]. Un Maximinus qui commandait dans Rome du temps de l'empereur Valens et qui avait promis de ne faire mourir personne ni par le fer, ni par le feu, faisait assommer à coups de plomb, dit Ammien Marcellin, ceux qui s'étaient fiés en sa parole[45]. Car les Romains n'ont pas été plus religieux ici que les autres, encore que Tite-Live les veuille faire passer pour l'avoir été davantage du temps des premiers consuls que du sien, quand il dit : *On n'en était pas encore venu au mépris qu'affiche la jeune génération pour les dieux, quand chacun ne cherche qu'à refaire les lois à sa convenance, au lieu de se conformer à elles*[46]. Marius dans Appien est auteur au Sénat de contenter le peuple romain par un discours équivoque, lui promettant d'observer la loi que proposait le tribun du peuple Apuleius, comme *juridique*, afin de n'y être pas tenu autant de fois qu'on jugerait à propos de déclarer que le même sénat ne la tenait pas pour telle, soit à cause de la violence dont on s'était servi, soit pour quelque autre raison comme celle du tonnerre, qui rendait de nulle considération tout ce qui se faisait lorsqu'on l'avait entendu[47]. Et quand ces Romains encore eurent pris le roi Persée, engageant leur foi aux dieux de Samothrace de ne lui point ôter la vie, ils le firent mourir durant son sommeil, pour pouvoir dire qu'ils ne la lui avaient pas fait perdre, puisqu'on doute si ceux qui dorment doivent être mis au nombre des morts ou des vivants, ce que nous apprenons de la *Lettre de Mithridate au roi Arsace*, que rapportait Salluste dans le quatrième livre de ses *Histoires*[48]. On peut voir dans celle des Turcs une perfidie toute pareille que le sultan Soliman exécuta sur le même fondement. Il avait juré que tant qu'il serait en vie il ne ferait point mourir le pacha Ibrahim. Ayant pris depuis la résolution de le perdre, il commanda qu'on allât l'étrangler, aussitôt que lui Soliman serait endormi, soutenant pour sa justification qu'un homme qui dort n'est pas en vie. Le roi de Perse Chah Tamas usa de même finesse envers les Turcs quand lui redemandant un fils de Sélim réfugié chez lui, il protesta qu'il n'était pas sur ses terres, l'ayant fait mettre auparavant dans une cage suspendue à un arbre, pour s'empêcher, comme il croyait, de prononcer un faux serment[49].

---

42 « Diodore de Sicile » [*Bibliothèque historique*] « XVII ».

43 « Cicéron, *Des offices*, I » [33]. S'y trouve aussi l'anecdote sur Labeo (voir note 41 *supra*).

44 [Clément d'Alexandrie] « *Stromates*, III » [6].

45 Ammien Marcellin, *Histoires*, XXVIII. Ammien Marcellin décrit minutieusement (livres XXVII-XXXI) les cruautés infligées par Valens et Valentinien (l'Empire se divise en 364, Valens régnant à Antioche et Valentinien à Rome). Maximin, futur préfet des Gaules, gardait pour animaux de compagnie, et de torture, deux ourses, Innocence et Paillette d'Or.

46 [Tite-Live] « Décades, I, 3 » [*Histoire*, III, 20]. LMLV cite: « *Nondum hæc quæ nunc tenet sæculum negligentia deum venerat, nec interpretando sibi quisque jusjurandum et leges aptas faciebat, sed suos potius mores ad ea accommodabat* ». Je traduis.

47 [Appien] « *Les Guerres civiles à Rome*, I ».

48 Salluste, *Epistula Mithridatis*, 7.

49 *« Olearius rela. De Perse »* [*Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse*…, IV, p. 465 dans la nouvelle éd. de 1666] (1ère éd. en français, 1656).

Et puisque nous sommes entrés par là dans les exemples modernes, je me veux souvenir ici, sans sortir de l'histoire musulmane, de la cruauté dont usa cet autre sultan Mehmet à la prise de Négrepont sur Paolo Erizzo qui l'avait vaillamment défendu pour sa république. Ce barbare fut si inhumain que de faire scier par le milieu du corps le gentilhomme vénitien que nous venons de nommer, avouant qu'il lui avait bien donné assurance de sa tête en capitulant, mais non pas de la ceinture du corps. Nos annales de France témoignent qu'un Tassilon duc de Bavière enseignait à ses sujets de ne faire le serment de fidélité à Charlemagne que des lèvres seulement, retenant dans leur esprit une tacite assertion du contraire de ce qu'ils prononçaient[50], qui est la plus condamnable de toutes les fraudes qui se peuvent commettre au sujet que nous traitons. Celle dont usa l'archevêque de Mayence Hatton, pour livrer Adelbert à l'empereur Louis troisième, que Luitprandus se contente de nommer roi est fort à détester aussi. Ce prélat promit sur la foi de son caractère à Adelbert assiégé qu'il le ramènerait sain et sauf, comme l'on dit, dans son château, lui conseillant de venir parler à l'empereur pour s'accorder l'un avec l'autre. Étant sortis sur cela, Hatton fit mine d'être faible et d'avoir besoin de manger, afin de rentrer ensemble et d'avoir sujet de dire quand l'empereur retiendrait et punirait Adelbert, comme il fit, qu'il lui avait tenu parole l'ayant une fois ramené dans sa place, puisqu'il ne s'était pas obligé à davantage. Il avait appris cette fourbe dans l'histoire romaine, où l'un des dix romains que Hannibal laissa aller après la bataille de Cannes sur leur parole de le revenir trouver voulut pratiquer la même chose[51]. Mais aussi savons-nous que le sénat renvoya pieds et poings liés à Hannibal cet homme qui avait voulu par finesse rompre le lien de la foi, sans lequel nul état ne peut subsister. Car, quoique ce même sénat trompât toutes les nations de la terre aux grandes affaires, il tâchait pourtant de paraître fort ponctuel aux moindres, comme était celle-ci, afin de gagner créance pour réussir mieux aux autres, selon la maxime d'un de ses principaux historiens[52]. L'invention dont se servit Philippe de Valois était bien ridicule. Car parce qu'il avait promis à l'empereur Louis de Bavière, de ne faire jamais la guerre à l'Empire, il s'avisa de la recommencer sous la conduite du duc de Normandie son fils, qui entreprit le siège de la ville de Thin, où le père combattait comme simple soldat et prétendait captieusement de ne contrevenir nullement au traité qu'il avait fait avec l'empereur. Les termes trompeurs de *einig* et *ewig*, dans leur allusion allemande, dont se prévalut Charles-Quint pour attraper et retenir en prison le landgrave de Hesse, ne valent pas mieux que toutes les supercheries précédentes[53]. Et je ne saurais approuver, moralement parlant, le trait que fit le connétable de Montmorency à la capitulation de Metz encore qu'il ait été fort utile à la france qui avait droit d'ailleurs de s'assurer de cette place. Les Lacédémoniens condamnèrent leur capitaine Phœbidas pour avoir empiété la forteresse [de] Cadmée[54] au

---

[50] « André du Chesne » [*Historiæ Francorum Scriptores a Pipino …*] « II, p. 35 » [II, *Karoli Magni … Vita*, p. 56, dans l'éd. de 1636]. LMLV cite de manière erronée (texte original entre crochets carrés): « *Homines suos, quando jurabant, jubebat [iussisset] ut aliter in mente retinerent [haberent], et sub dolo jurarent* ».

[51] « Polybe » [*Histoire*] « VI ». Comparant les régimes romain et carthaginois, Polybe se sert de cette anecdote (superposée au refus du Sénat de payer une rançon pour les neuf autres prisonniers qui eût permis à Hannibal d'avoir des liquidités) pour démontrer le fonctionnement de ce qu'à l'époque de LMLV on nomme « la raison d'Etat ». L'anecdote est reprise par Cicéron (*Des offices*, III, 113). Également: « Tite-Live, *Décades*, III, 2 & 4 » [*Histoire,* XXII, 58].

[52] « Tite-Live, *Décade.*, III, 8 » [*Histoire,* XXVIII, 42]: « *Fraus fidem in parvis sibi præstrui, ut, cum operæ pretium sit, cum mercede magna fallat* ».

[53] « Jacques-Auguste de Thou, *Historiarum sui temporis* [*libri CXXXVIII*]*,* IV » [p. 148 de l'éd. de 1733]: une duplicité d'écriture fait qu'il restera prisonnier « *einig* », un seul jour, ou « *ewig* », pour toujours.

[54] Cadmea est la citadelle de Thèbes (Pausanias, *Description de la Grèce : Corinthe,* II, 5, 1). Voir Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 25-31 qui blanchit les Spartiates, version que Plutarque récuse (*Vie*

préjudice du traité qu'ils avaient fait avec les Thébains, ne laissant pas de la retenir entre leurs mains. La ville de Metz ouvrit ses portes, à la charge qu'il n'y entrerait que deux compagnies de gens de pied seulement. Et la parole fut gardée en apparence, mais en effet on mit plus de quinze cents hommes sous deux drapeaux, outre que sur les contestations qui survinrent, le reste de l'armée passa dans la ville comme il lui plut. Certes il n'est pas possible de considérer toutes ces finesses de paroles, qui ne sont subtiles ni ingénieuses qu'à mauvaise intention et pour décevoir ceux qui s'y confient, sans les détester, comme celles qui ont la plupart ajouté le parjure au mensonge.

Pour dire quelque chose des serments auxquels on a quelquefois contrevenu louablement, non pas à cause du manquement de promesse mais parce que sans faire tort à personne, il était plus utile en toutes façons de n'y pas satisfaire, nous en produirons encore ici quelques exemples. L'empereur Aurélien, ayant juré que si la ville de Tyane ne se rendait il s'en vengerait jusque sur les chiens[55], ne laissa pas d'user de clémence après l'avoir prise, partie de force, partie par la trahison de ses citoyens. Et pour demeurer dans quelque observation de sa parole, il fit tuer tous les chiens qui se trouvèrent dans cette ville, pardonnant aux habitants qui implorèrent enfin sa miséricorde. [Flavius] Josèphe loue de prudence l'expédient que trouvèrent les israélites pour repeupler la tribu de Benjamin, après l'avoir presque exterminée par le fer dans la vengeance qu'ils prirent des Gabaonites. Les Israélites avaient fait vœu de ne donner jamais aucunes de leurs filles en mariage à ceux de cette tribu, dès qu'ils prirent les armes contre eux. Mais comme il n'en restait plus que fort peu d'hommes qui s'étaient sauvés du combat, tout ayant été tué ensuite dans les villes jusqu'aux femmes et aux enfants, ils se repentirent de la perte d'un membre si considérable de leur corps, et pour le réparer s'avisèrent de cette ruse, qu'ils jugèrent capable de mettre leur serment à couvert. L'on avertit les Benjaminites de se cacher aux avenues de Silo, le jour d'une très grande solennité qui s'y faisait tous les ans, et qu'on leur permettait d'enlever les filles qui passeraient pour y aller, dont ils en feraient leurs femmes, ce qu'ils exécutèrent à peu près comme les Romains quand ils se saisirent des Sabines[56]. Voici un trait d'Alexandre le Grand qui peut être encore ici rapporté, bien qu'il soit d'ailleurs considérable pour l'adresse de l'orateur Anaximène l'un de ses précepteurs. Alexandre ayant su que cet homme, que Suidas fait passer pour le premier qui s'est mêlé de haranguer sur le champ, lui venait demander, comme bon citoyen, la conservation de la ville de Lampsaque qu'il voulait ruiner à cause qu'elle avait toujours tenu pour le roi de Perse, protesta avec serment qu'il ne ferait rien de tout ce dont anaximene le pourrait requérir[57]. C'était en effet et dans son intention s'obliger à la perte de cette place. La subtilité néanmoins dont se servit cet orateur le surprit si agréablement qu'il se résolut à fausser son serment intérieur par la conservation de celui de ses lèvres, et à devenir menteur véritable pour ne l'être pas apparent. Car Anaximène, averti des discours de ce prince, au lieu d'intercéder en faveur de Lampsaque le pria de sa ruine, afin de l'engager par la force de sa propre parole à lui accorder ce qu'il désirait véritablement, qui était le contraire de sa requête.

Il s'est trouvé des personnes qui ont voulu soutenir qu'en de semblables rencontres les simples termes et les paroles toutes nues obligeaient d'elles-mêmes, quoique

d'Agésilas, 23). Triple effet sceptique voulu par LMLV: suspension de notre jugement sur cette affaire; usage indéterminable des individus par la raison d'État et de celle-ci par les premiers à des fins particulières; incertitude, donc inutilité, des prétendues leçons de l'Histoire.

55 « Vopiscus, *Aurélien* » [*Histoire Auguste*, XX, 5]. Voici la formule: « *Canem in hoc oppido non relinquam* ».

56 [Flavius Josèphe] « *Antiquités juives*, V, 2 » [VI, 1, 12].

57 Effectivement tout ce passage est copié sur la *Souda* (*Suidæ Lexicon,* éd. Teubner, 1935, II, p. 493). La source principale est Pausanias, *Description de la Grèce*, VI, 18, 2-6; voir également Valère Maxime, *Faits et dits mémorables,* VII, 3, 4.

contraires à l'intention de ceux qui les proféraient. Celles qu'Aconce avait écrites sur un coin, et que l'innocente Cydippe prononça sans y penser, furent interprétées selon ce sentiment, tant par Diane que par l'oracle, si nous en croyons Aristénète[58]. Et les sacrifices que firent de leurs propres filles Jephté et Agamemnon, s'il est permis de mêler l'histoire sacrée avec la profane, favorisent encore cette opinion. Elle n'est pas suivie néanmoins dans nos écoles, où toute sorte de paroles n'obligent pas et où même c'est une action vertueuse de violer sa promesse, si on l'a faite de quelque chose qui soit mauvaise et contre le devoir, auquel cas encore une telle promesse est tenue pour nulle, et qui jamais ne peut obliger. C'est pourquoi Cicéron condamne au troisième [livre] de ses *Offices* le sacrifice d'Iphigénie dont nous venons de parler, ayant posé pour fondement dès le premier livre qu'en ce qui va contre les bonnes mœurs on ne doit rien exécuter de ce qu'on a promis[59]. Il ose même employer là-dessus toute son éloquence contre les dieux de son temps à qui l'on donnait le plus d'encens. Apollon, dit-il, fit une faute inexcusable de commettre la conduite de ses chevaux à son fils, quelque assurance qu'il lui eût donnée de lui octroyer sa demande, puisqu'elle allait à son dommage propre et à la ruine de l'univers[60]. Et Neptune ne fut pas plus avisé, au jugement de ce grand personnage, quand pour n'être pas trouvé menteur il satisfit à la troisième requête de Thésée, qui le comblait d'ennuis et qui faisait mourir l'innocent Hippolyte[61]. La maxime générale de Cicéron porte, que, comme l'on ne rend pas l'épée à un furieux, encore qu'on s'y fût engagé lorsqu'il était en son bon sens, et comme un père ne tient rien assez souvent de tout ce qu'il a promis à son fils qu'il voyait sur le bord d'un précipice, personne n'est astreint non plus à l'exécution des promesses qui nuisent, au lieu de profiter à ceux qui les ont reçues, ce qui nous oblige au contraire à leur manquer de parole. Mais il passe bien plus outre puisqu'il maintient qu'on ne doit rien faire des choses qu'on a promises, lorsqu'elles sont inutiles à ceux vers qui l'on s'était engagé, ni même de celles qui nous nuisent davantage qu'elles ne profitent aux personnes à qui nous avions donné assurance de les entreprendre.

À ne rien dissimuler, ces dernières conditions sont capables de produire de dangereux effets si l'on ne fait toujours intervenir la bonne foi lorsqu'il est question de les interpréter, la plupart du monde ne cherchant que des prétextes pour couvrir une perfidie et pour ne pas exécuter des paroles dont on se repent. Aristote a dit contre ceux qui multipliaient dans la *Métaphysique* les êtres sans nécessité, que ces êtres-là ne voulaient pas être si mal gouvernés[62]. J'appliquerais librement les mêmes termes au sujet que nous examinons et je dirais volontiers à ceux qui inventent encore infinité d'autres circonstances requises pour être obligés à s'acquitter de ce qu'on a promis, soumettant par ce moyen la foi à leur raisonnement, que notre foi n'a pas besoin d'être si mal gouvernée, ni assujettie à tant de règles qui sont autant d'échappatoires pour ceux qui ne se soucient pas d'être infidèles, pourvu qu'ils en évitent le nom. Dès l'heure que vous la voulez accommoder à toutes ces subtilités d'École, il n'y a personne qui ne prétende avoir droit d'en penser à sa mode, et comme chacun se flatte en sa propre cause, outre que le raisonnement des hommes n'est jamais semblable, il ne faut plus parler de cette foi commune qui lie toutes les nations et qui est dans son unité l'âme de la vie civile, puisqu'elle devient aussi diverse que les esprits sont différents, et qu'il y a d'intérêts particuliers qui ne se sauvent souvent que par des expédients variables à toutes rencontres. Les Anciens l'ont toujours peinte un voile blanc sur la tête, pour dire qu'elle était ennemie de toute finesse et de tout déguisement. Et l'on a fort bien observé qu'il n'y

58 « Aristénète, *Epistulæ*, I, 10 ». Compilateur supposé du milieu du IVe siècle.
59 Cicéron, *Des offices,* III, 95.
60 Cicéron, *Des offices*, III, 94 (il s'agit de Phaëton).
61 *Ibid.*
62 [Aristote] « *Métaphysique*, XII, 10 » [1276a].

a point de gens qui se parjurent plus ordinairement, ni qui aient en effet moins de franchise et de bonne foi, que ceux qui sont les mieux instruits dans cette sorte de chicane et qui savent le plus spécieusement colorer l'inobservation de leur parole.

Un des grands palliatifs dont ils ont accoutumé de se servir, que les anciens n'avaient point et qui cause quelquefois d'étranges scandales, c'est la dispense qu'ils se font donner de fausser les plus sacrés serments que la religion puisse inventer. Et parce que les puissances souveraines sont celles qui emploient souvent à la vue de tout le monde ce dernier remède aux plus grandes nécessités de leur état, ou pour le moins dans leurs plus importantes occasions d'agir, je me veux encore ici jeter sur les exemples, pour faire voir par combien de mauvais succès Dieu a souvent déclaré l'aversion qu'il avait de leur procédé. Ce sera seulement avec intention de faire remarquer les abus, sans toucher le point de droit qu'assez d'autres ont traité sans moi et que je reconnais ne pouvoir être manié avec trop de respect.

Le pénultième duc de Bourgogne, père du comte de Charolais, ayant résolu de s'accommoder avec Charles septième, se trouvait empêché par la considération du serment qu'il avait fait aux Anglais de ne traiter jamais sans eux avec nous. Cette difficulté fut enfin ôtée par les députés du concile de Bâle, qui le dispensèrent de son serment en faveur de la paix d'Arras de l'an mil quatre cent trente-cinq, heureuse véritablement à la France mais si funeste à ce duc qu'on peut compter de ce moment la ruine de sa maison, éteinte en la personne de son successeur. Une des plus grandes plaies qu'ait reçu[es] la Chrétienté de la main des Infidèles fut sans doute celle de la bataille de Varna, que perdit le roi de Hongrie et de Pologne Ladislas contre le Grand Seigneur Amurat. Ce Turc au milieu du combat déploya le traité de paix solennellement jurée entre eux, et que son ennemi venait de violer à l'instance du cardinal de Saint- Julien, qui s'était servi de l'autorité du Saint-Siège pour déclarer nul tout ce qu'ils avaient accordé. Il conjura le ciel ensuite contre la perfidie des chrétiens et, tâchant d'intéresser Jésus-Christ même dans sa querelle, lui reprocha qu'il n'était pas ce qu'ils le croyaient s'il ne vengeait le mépris de son nom, employé par eux dans des serments dont ils se moquaient aussitôt après. La mort du roi sur le champ, et celle du cardinal-légat, passent pour une punition divine dans nos propres histoires. C'est ainsi que dans l'ancienne, Agésilas animait ses soldats contre Tisapherne, qui avait manqué de foi et rompu une trêve, protestant qu'il lui était fort redevable d'avoir mis par ce moyen du côté des Grecs tout ce que leur religion avait de dieux[63]. Le récit des troubles du royaume de Naples, sous Ferdinand premier, porte que les barons révoltés, se voyant réduits à la nécessité de traiter avec lui, envoyèrent secrètement à Bénévent demander absolution à un autre légat de tous les serments qu'ils allaient faire à leur roi par une pure crainte et non pas de libre et franche volonté. Cela leur fut aussitôt accordé, et le succès réussit tel que le décrit Camillo Portio, c'est-à-dire le plus calamiteux et le plus tragique qu'on le saurait imaginer[64]. Neuf ou dix ans après par le traité fait à la reddition d'Atelle, qui acheva de ruiner les affaires des Français en ces quartiers-là, il leur fut permis selon la capitulation de se retirer, mais non pas aux [Orsinis][65] qui étaient de leur parti, et à l'égard desquels Ferdinand viola les articles qu'il avait accordés: Mariana qui veut décharger son prince d'une telle perfidie, assure que le pape Alexandre sixième l'obligea d'en user ainsi, le purgeant par son autorité pontificale de toutes les censures où sa mauvaise foi l'eût pu faire tomber pour ce sujet[66]. Je ne dis rien de la mort de Ferdinand qui arriva aussitôt après, l'on se souviendra seulement de la vie et de la fin de ce pape, pour juger si ses actions devaient

---

63 « Xénophon, *Histoire*, III » [*Helléniques* III, 4, 11].

64 [Camillo Porzio, *Histoire des troubles advenus au royaume de Naples ... Depuis l'an 1480 jusques en l'an 1487… traduite d'italien en françois sur l'exemplaire imprimé à Rome l'an 1565*] (1627), « V ».

65 LMLV dit « Ursins », selon la francisation des noms étrangers alors en usage.

66 [Juan de Mariana, *Historia General de España*] (1623) « XXVI, 12 ».

avoir plu à Dieu. L'on a écrit que François premier fut dispensé par Clément septième du serment qu'il avait fait à Charles-Quint lors de sa délivrance, vu même que Sa Sainteté avait promis cette dispense au roi quelque temps auparavant. Mais il n'est pas besoin d'insister beaucoup sur cet exemple, parce que toutes les lois rendent nulles les conditions que reçoit un prisonnier menacé de mort, et à qui l'on tient le poignard sur la gorge, comme l'on avait fait à celui-ci. Je soutiens seulement qu'un bref du pape Paul quatrième envoyé par le cardinal Carafa son neveu au roi Henri second, pour l'absoudre du serment des trêves de Vaucelles[67], fut suivi de la perte des batailles de Saint-Quentin et de Graveline, sans parler de la nécessité où il nous mit de faire la paix de Câteau-Cambrésis, qui donna lieu à tous les malheurs des guerres de la Ligue qu'elle produisit.

Or quoique toutes ces dispenses ne se prennent apparemment qu'à bonne fin, pour se purger envers Dieu d'un crime tel que celui du parjure, si est-ce que la considération des hommes et la honte de manquer à notre parole y a souvent bonne part. Car encore qu'il ne soit que trop ordinaire aux grands, de croire qu'il n'appartient qu'aux marchands de la garder avec exactitude, et quoiqu'ils s'en jouent assez souvent, selon le mot de cet Ancien[68], comme d'osselets pour tromper la simplicité de ceux qui s'y fient, si est-ce qu'il n'y en a pas un qui ne fût très fâché qu'on l'accusât d'y avoir manqué et de n'être pas très religieux observateur de ses promesses. En effet ils tiennent le démenti, qui n'est rien autre chose qu'un reproche de n'avoir pas dit la vérité, pour la plus atroce et la plus offensante de toutes les injures[69]. Et certes leur propre intérêt les devrait rendre les plus ponctuels des hommes, à tenir ce qu'ils ont promis. Comme ils représentent dans leur exaltation celui qui a tout fait par sa seule parole, ils pourraient tout ici-bas par le crédit de la leur, s'ils en étaient aussi jaloux que cette ressemblance le requiert. Pourquoi ne se sont-ils pas acquis le privilège de Xénocrate, que la probité avait exempté devant tous les juges de la Grèce de la solennité du serment ?[70] On dit que les descendants de Mahomet jouissent aujourd'hui d'un semblable privilège parmi tous ceux de sa religion. Et les Romains gardaient autrefois ce respect aux Vestales, et à celui qui était particulièrement attaché au culte de Jupiter sous le nom de *flamen dialis*, qu'on ne les prenait jamais à serment parce qu'on supposait qu'il ne sortait rien de leur bouche qui ne fût conforme à la vérité. Cependant ceux dont nous parlons sont tellement éloignés d'une si importante réputation que l'empereur Charles-Quint s'avisa de jurer quand il voulait être cru, par la foi d'un homme de bien, *à fè de hombre de bien*, à cause qu'il s'était aperçu que celle des souverains comme lui, n'avait pas assez d'autorité pour donner une parfaite assurance de la vérité.

C'est une belle leçon que ceux qui ont le soin de l'instruction de notre jeune monarque lui sauront bien faire. Disons au reste des hommes cependant que, comme les règles de la probité nous doivent empêcher de mentir, celles de la prudence nous obligent à ne prononcer jamais, si faire se peut, de mensonge : *L'homme honnête s'efforce à ne pas mentir, l'homme prudent à ne pas dire de mensonge*[71], selon l'excellente morale de ce Nigidius,

---

67 « Jacques-Auguste de Thou, *Historiarum sui temporis*, XVII ». Cf. note 53 *supra*.

68 « Lysandre ». Peut-être la *Vie de Lysandre* de Plutarque (20) mais la remarque sur les dés y est différente (« Les gamins truquent les dés, les hommes leurs promesses »).

69 Le « démenti » (de l'italien *mentita*) est un élément fort de la culture aristocratique de la Renaissance, la source *éthique* du duel: ne pas « donner démenti » c'est accréditer un mensonge. Aristote assimilait déjà l'acceptation de l'insulte au statut de l'inférieur (*Rhétorique* II, 13-14 et III, 4). Une tension se fait jour, au XVIe siècle sur la question du « dire vrai », entre deux cultures aristocratiques, celle du point d'honneur et celle de la conversation mondaine ; cf. Steven Shapin, *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago, 1994.

70 Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, II, 10, 2.

71 [Aulu-Gelle] « *Nuits attiques*, XI, 11 » [3]. LMLV cite: « *Vir bonus … præstare debet, ne mentiatur, prudens, ne mendacium dicat* ». Je traduis.

pour qui Cicéron avait tant d'amour et de respect, si nous en croyons Aulu-Gelle. Car non seulement il arrive que nous disons quelquefois des choses fausses sans mentir, pour ce que nous croyons dire la vérité, mais il se peut faire aussi que nous mentirons en disant vrai, par la doctrine de saint Augustin, d'autant que notre dessein sera d'imposer à nos auditeurs et de les repaître de bourdes[72]. Quiconque prononce le contraire de ce qu'il pense est un menteur, *mentir est une démence*[73], et son péché, dit saint Thomas, est tout manifeste en ce qu'il fait une chose injuste et contre nature d'assurer qu'il a dans l'esprit ce qui n'y est pas, trahissant la société des hommes, et donnant un usage du tout perverti à sa parole qui doit être le fidèle interprète de son âme. Saint Jean Damascène appelle pour ce sujet la voix humaine[74], l'ange d'intelligence ou le messager de l'esprit. Saint Augustin la nomme le véhicule du verbe intérieur[75] ou du discours mental. Et Philon surnommé le Juif la compare au pontife Aaron, qui était le truchement de Moïse, établissant un rapport aussi naturel et un consentement aussi nécessaire entre l'âme et la parole, qu'était celui de ces deux frères[76]. Quoi qu'il en soit il faut tenir le mensonge pour le capital ennemi de la prudence et passer pour un oracle ce trait ordinaire de l'École[77]. Il semble qu'il y ait quelquefois plaisir et même quelque avantage à déguiser la vérité, mais nous nous trouvons toujours enfin fort loin de notre compte et la fausseté ne manque jamais à couvrir son auteur de honte et de dommage. C'est à mon avis le sens de ce proverbe de Salomon : *On trouve agréable le pain du mensonge, mais une fois la bouche pleine, c'est du gravier*[78]. Quand toute autre disgrâce cesserait, celle-ci est inséparable du mensonge, qu'on ne croit pas ceux qui s'y adonnent alors même qu'ils disent la vérité. L'on se moqua du berger d'Ésope qui avait pris plaisir à crier au loup sans nécessité, et le secours lui fut dénié quand il en avait le plus de besoin pour l'avoir invoqué à faux auparavant. Je sais bien que nous avons nommé une espèce de mensonge pernicieux, à cause du mal seulement qu'il fait aux autres quand nous le disons, mais je soutiens qu'il nous est assez de préjudice à nous-mêmes, pour recevoir ce nom s'il ne l'avait d'ailleurs mérité. Soyons surtout persuadés qu'il n'y en a point, comme nous l'avons présupposé, qui ne soit comme tel déplaisant au Ciel et tenons pour un blasphème le mot de cette dame dont parle notre histoire, qui disait du temps de la ligue sous Henri troisième dans Paris qu'un catholique zélé était plus agréable à Dieu quand il mentait, qu'un politique lorsqu'il parlait avec vérité[79].

Que pouvons-nous faire de mieux que de nous nourrir dans une extrême aversion d'un vice qui est particulièrement celui des esclaves, puisqu'il n'y a que la crainte, à le bien prendre, qui nous fasse faire banqueroute à la vérité ? Si est-ce que nous sommes tous nés dans une telle disposition à cette sorte de servitude, que l'Apôtre nous a laissé pour un aphorisme indubitable de morale qu'il ne se trouve point d'homme qui ne soit menteur[80], ce que David avait déjà prononcé devant lui[81]. Et certes si l'opinion de

---

[72] [Augustin] « *De mendacio*, III ».
[73] [Thomas d'Aquin, *Somme théologique*] « Part. 2, 2, qu. 110, art. 3 ». LMLV cite: « *Mentiri est contra mentem ire* », dont j'essaie de rendre la paronomase, le jeu de mots, dans ma traduction.
[74] [Jean Damascène] « *De orthodoxa fide*, I, 17 ».
[75] [Augustin] « *Deuxième homélie sur saint Jean* ». Voir plutôt le XVIIe des *Traités sur l'Évangile selon saint Jean* (5) ou mieux encore au traité *sur le Sermon sur la montagne selon Saint Matthieu* (XXV, 83).
[76] [Philon d'Alexandrie] « *Quod deterius potiori insidiari soleat* ».
[77] LMLV donne ici la formule latine qu'il vient de traduire: « *Prudentiæ non subest falsum* ».
[78] LMLV cite ici Proverbes 20. 17: « *Suavis est homini panis mendacii et postea implebitur os ejus calculo* ». Traduction TOB.
[79] « Jacques-Auguste de Thou, *Historiarum sui temporis*, XCV ».
[80] « 1 Romains 3.4 ».
[81] « Psaumes 115 » [dans la Vulgate; de nos jours 116].

Démocrite abdéritain, de Xéniade corinthien, d'Anaxagore clazoménien[82] et de quelques autres philosophes a tant soit peu de fondement, que pouvons-nous dire que des faussetés, n'y ayant rien de vrai dans le monde, pour le moins à notre égard, et selon que nous sommes capables d'en prendre connaissance ?[83] Jetez les yeux sur toute l'étendue de la terre, vous y verrez partout triompher le mensonge. *Songez*, dit Cardan, *à ce que toutes les affaires humaines, toutes les nations et tous les puissants doivent au mensonge*[84]. À peine pouvons-nous dire que nos autels soient exempts de cette corruption. Le Tout-Puissant nous y entend souvent parler contre notre conscience. Et je dirais volontiers, s'il était permis de s'expliquer comme l'on faisait du temps de Sénèque*, que nous ne disons pas la même vérité à des dieux sourds et indifférents*[85]. Cependant les choses fausses ne sont pas soutenues avec moins d'opiniâtreté que les vraies. L'imposture a ses martyrs aussi bien que la sincérité. Et nous savons que les Turcs nomment leur *Alcoran* le code de la vérité[86]. À ne rien dissimuler, il n'y a que la lumière d'en haut qui nous puisse faire discerner ce qu'il faut suivre pour ne point errer. Nos vérités humaines, dans la plus exacte métaphysique, ne sont que des conformités qu'ont les choses avec notre entendement. Or il faut nécessairement mettre ces conformités au rang des relations, n'y ayant point d'autre catégorie qui leur convienne. Et puisque toute relation est un pur accident, nous serons conséquemment forcés d'accorder que nous n'avons point de vérités, humainement parlant, qui aient plus de réalité, que ce qu'on en peut donner à des accidents.

Mais d'où vient donc qu'on dit qu'autant que les choses ont d'essence, autant elles ont de vérité, parce que la première propriété de l'être c'est d'être vrai ? Ce qui fait que Dieu, qui est le souverain être, est aussi souverainement véritable. Comment interpréterons-nous encore cette belle sentence de Zorobabel, qui fut si agréable à Darius, que le vin, les rois, ni les femmes, qui ont un extrême pouvoir, ne sont pas néanmoins si puissants que la vérité ?[87] Il est aisé de juger que tout cela se doit entendre de cette suprême et éternelle vérité, dont nous ne participons qu'autant qu'il lui plaît de nous illuminer pour se faire connaître. Quant aux vérités naturelles où nous prétendons d'arriver humainement, nous serons toujours contraints d'avouer que les plus clairvoyants y sont assez souvent les plus trompés, prenant l'ombre pour le corps et de simples vraisemblances pour d'indubitables certitudes. Anacharsis se moqua des Athéniens, qui ordonnaient par une de leurs lois que la vérité se trouvât en plein marché, vu qu'il n'y avait lieu au monde où elle fût plus misérablement traitée, ni où ils mentissent plus ordinairement et plus impudemment[88]. Mais nous nous pouvons rire aussi à propos de ceux qui pensent qu'elle se rencontre infailliblement dans ces lieux qui sont destinés pour l'examiner, et que ceux qui se mêlent de la définir et de l'enseigner en aient beaucoup plus de connaissance que les autres.

Remarquons deux choses devant que de conclure ce discours, l'une à l'égard de la vérité telle que nous l'avons, l'autre touchant le mensonge. La première sera que, comme l'on peut mentir à bonne intention, selon nos observations précédentes, la vérité se

---

82 J'ai maintenu les épithètes pour leur rythme: Démocrite d'Abdère, Xéniade de Corinthe (le patron de Diogène le Cynique), Anaxagore de Clazomènes.

83 « Aristote, *Métaphysique*, IV, 5 & 7 » [en particulier 5 sur Protagoras, Démocrite, Empédocle, Anaxagore, Xénophane et Cratyle].

84 [Jérôme Cardan] « *Proxeneta seu de prudentia civili,* XCII » [p. 511, dans l'éd. de 1627). LMLV cite: « *Cogita*, dit Cardan, *quod falsis monia debentur humana, et regna dico, et potentia omnis* ». Je traduis ce passage célinien avant l'heure.

85 [Sénèque] « *Lettres à Lucilius* » [XV] « 95 » [2]. LMLV cite: « *Verum ne diis quidem dicimus sed dii aut non exaudiunt, aut miserentur* ». Je traduis.

86 « Cotou chap. 3 » [Joannes Cotovicus, *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum*, livre IV] (1619).

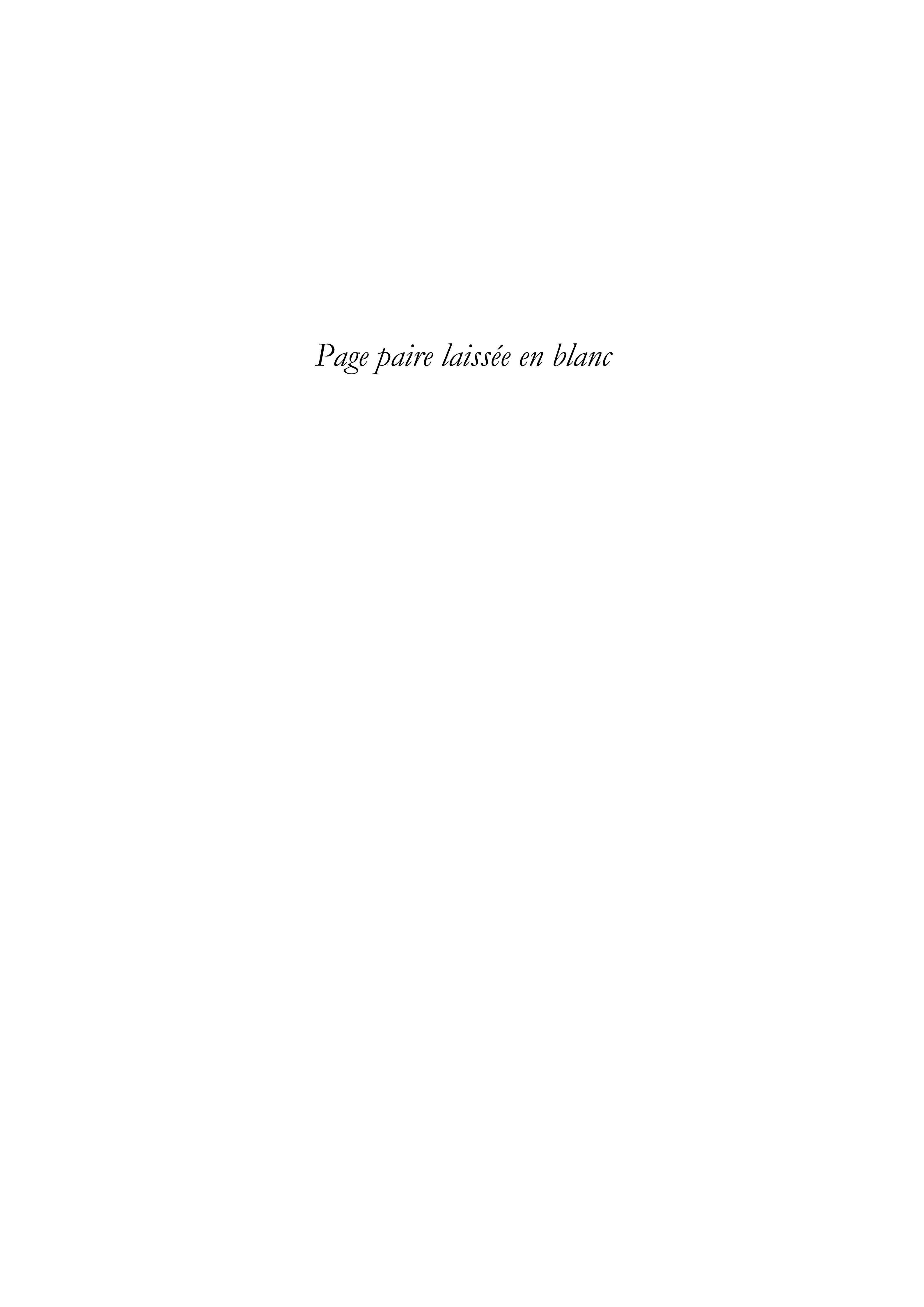
87 « 3 Esdras. 3 » [c.-à-d. Esdras 4.13-15].

88 Dans Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, I, *Anacharsis*, 104.

recherche quelquefois à mauvaise fin, témoin le voleur qui veut savoir au vrai le fond de la bourse. Pour le moins est-il certain qu'on ne doit pas être toujours trop exact à découvrir toute sorte de vérités. Quintilien dit qu'on reprit le sculpteur Démétrius, de ce qu'il rendait ses statues trop véritables ou trop après le naturel, ayant plus de soin de la ressemblance que de l'agrément[89]. Cela se peut fort bien appliquer à notre sujet, n'étant pas souvent à propos dans la vie civile d'insister pour la vérité des choses avec tant de sévérité, qu'au lieu de nous rendre utiles et d'instruire nous commettions du scandale sans profiter à personne. Ma seconde remarque interprétera le passage de saint Paul, que nous avons rapporté, pour montrer qu'aucun n'est exempt de mensonge[90]. Car il paraît évidemment, dans le texte de l'Apôtre, que son intention n'a pas été de prononcer cette sentence absolument mais bien de nous apprendre que Dieu seul est tellement l'essentielle vérité, qu'en comparaison de lui tous les hommes ne sont que des menteurs. Une si belle doctrine pourtant n'empêche pas qu'il ne se trouve des hommes qui pour chose du monde ne voudraient avoir commis un mensonge pernicieux. Pythagore reçut son nom, à ce qu'on dit, de la réputation qu'il avait d'être aussi véritable en tous ses discours que cet oracle surnommé Pythien, qu'on tenait infaillible de son temps. L'auteur de la vie d'Atticus[91] nous le représente de telle humeur, qu'il ne pouvait ni dire, ni entendre débiter aux autres une fausseté. Mariana assure qu'un Ferdinand prince de portugal, qui mourut prisonnier à Fez, ne mentit jamais en toute sa vie[92]. Et Cardan écrit de lui-même qu'il ne pense pas avoir proféré de mensonge depuis sa plus tendre jeunesse, après s'être étonné, déjà dans l'examen du thème de sa nativité, qu'on ne peut lui imputer d'avoir menti une seule fois depuis sa quatorzième année[93]. Ce n'est pas que je veuille me rendre garant de la vérité de tous ces exemples. Mais du moins témoignent-ils avec assez d'autres qui leur peuvent être ajoutés, que le mensonge n'est pas tenu pour inséparable tout à fait de notre nature. Et de quoi nous servirait-il d'avoir de l'amour pour la vérité, s'il fallait nécessairement tomber dans l'infamie du mensonge ?

---

89 [Quintilien] « *Institution oratoire*, XII, 1 » [9].
90 1 Romains 3.4.
91 Cornelius Nepos.
92 [Mariana] « *Historia General de España,* XXII, 1 ». Il s'agit de l'infant D. Fernando.
93 [Jérôme Cardan] *Ma vie*, XIV. C'est exact.



Page paire laissée en blanc

TABLE

Précepteur de Louis XIV mais dédaignant l'autorité, protégé de Richelieu mais cultivant le scepticisme, contemporain de Descartes mais se défiant de la raison, La Mothe Le Vayer, ami et inspirateur de Molière, résume les facettes contradictoires de l'Âge classique.

Les *Petits traités*, sur le mode familier de lettres fictives, livrent le meilleur d'un scepticisme revigorant en des entretiens avec le lecteur sur ce qui fait le sel et le suc de la vie : les voyages, les échanges, les adversités, les richesses, la façon de se vêtir, le sommeil et les songes, la vieillesse…

Tour à tour joyeuses ou cruelles, étincelantes ou graves, toujours pétillantes d'esprit, ces réflexions font revivre les temps forts de cet art de la conversation amicale et savante où bonne chère et bonne culture faisaient bon ménage.

Figure maîtresse du "libertinage érudit", ennemi de toute forme de censure, La Mothe Le Vayer développe une réflexion essentielle au cœur d'une époque complexe où se forgeait la modernité.

François de LA MOTHE LE VAYER (1588-1672). Homme de lettres libre d'esprit et de tournure, rénovateur de la philosophie sceptique, mais aussi grand serviteur de l'État, historiographe de France, il fut reçu à l'Académie française en 1639. Parmi ses principaux ouvrages, citons : *De la vertu des païens*, *l'Hexaméron rustique*, *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*.

Édition présentée, établie et annotée par
Philippe-Joseph SALAZAR



20 €
PRIX TTC FRANCE

Diffusion : Harmonia Mundi

ISBN 2-84321-060-7